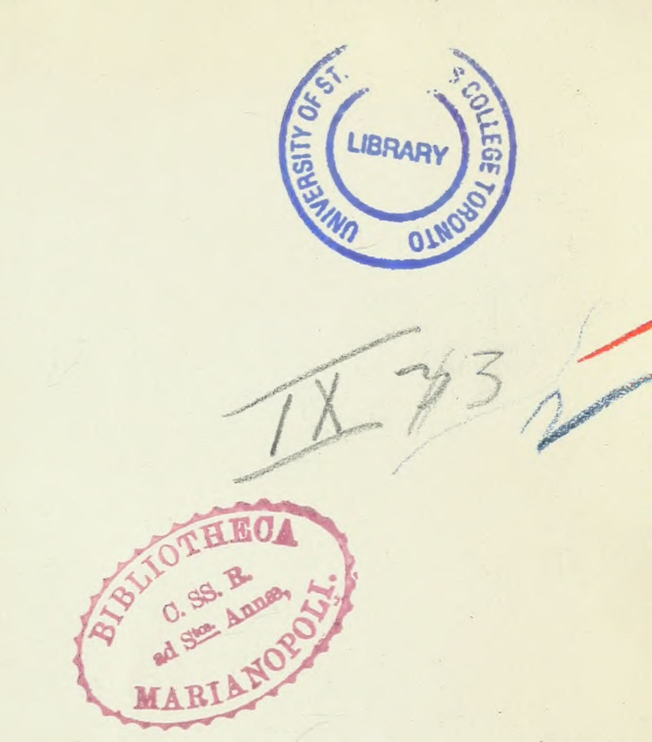

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 1099



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Paris. — J. Mersch, Imp., 22, pl. Denfert-Rochereau.


UNIVERSITY OF ST. ... COLLEGE TORONTO
LIBRARY
IX 73
BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stae Annae,
MARIANOPOLI.



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
par Ludovico Cardi

Héliog. Dujardin (d'après la Photographie de M.M. Braun et Cie) Eudes imp.

Ch. Poussielgue éditeur 15 rue Cassette Paris.

BIBLIOTHEQUE FRANCISCAINE

SAINT FRANCOIS
D'ASSISE

(1182-1226)

PAR

LE R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ
O. M. C.

CINQUIÈME ÉDITION AVEC PORTRAIT



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15
—
1886

BÉNÉDICTION
DU SOUVERAIN PONTIFE

Sa Sainteté Léon XIII a reçu avec plaisir votre Vie de saint François d'Assise, *et m'a chargé de vous transmettre, avec ses félicitations, la bénédiction apostolique, qu'elle vous accorde de grand cœur, et dont je prie Notre-Seigneur de vous assurer les effets.*

F. Francesco da Villafranca,
Général de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins.

Rome, 17 février 1880.

APPROBATIONS

Lettre de Monseigneur Freppel.

Angers, le 12 septembre 1879.

Mon Révérend Père,

. J'ai lu avec un vif intérêt votre *Vie de saint François d'Assise*. Après tant d'ouvrages consacrés à la gloire du Patriarche séraphique, le vôtre vient occuper une place à part. La découverte de manuscrits précieux vous a permis, en effet, de jeter de nouvelles lumières sur cette grande vie. Vous vous êtes mis à l'œuvre avec l'amour d'un fils jaloux de recueillir tout ce qui peut honorer la mémoire de son père, et quel père! François d'Assise a été l'une des copies les plus fidèles du divin Sauveur, qui a daigné l'associer à sa Passion par l'insigne privilège des stigmates, comme il l'a fait participer à sa puissance par le don des miracles.

Il n'est rien dans l'histoire de l'Église qui dépasse en force et en grandeur ce mouvement de renaissance chrétienne parti d'une vallée de l'Ombrie et s'étendant à tout l'univers dans l'espace de quelques années. Et c'est un humble mendiant,

saintement épris de la pauvreté évangélique, qui a été le héros de cette merveilleuse épopée, devant laquelle la raison et l'imagination restent confondues, tant la cause y est peu en rapport avec l'effet. Six siècles se sont écoulés depuis lors, et toutes les œuvres de saint François sont debout, sans avoir rien perdu de leur vie et de leur fécondité. Ses fils, répandus par milliers dans le monde, continuent à évangéliser les peuples, sous les livrées du sacrifice et de la pauvreté ; ses filles spirituelles embaument les cloîtres du parfum de leurs vertus, comme au temps de la vierge d'Assise, sainte Claire, cette première fleur du jardin séraphique ; et, sans se rattacher à lui par des liens aussi étroits, plus de cent mille chrétiens se glorifient de porter son nom et s'efforcent de mériter son patronage au sein de leurs familles et dans tous les rangs de la société.

C'est pour eux surtout, mon Révérend Père, que vous avez écrit cette vie si instructive et si attachante. Un style simple et pur, mais ne dédaignant ni le trait ni la couleur, pour rester en harmonie avec un sujet si poétique par lui-même ; des aperçus pleins de justesse sur une époque où le crime côtoyait l'héroïsme ; des récits encadrés avec art dans la description des grandes scènes de la nature, avec un accent de piété bien fait pour rendre le caractère d'une vie dont l'amour de Jésus-Christ était le seul principe : tout cela ne manquera pas de captiver l'attention de vos lecteurs. Aussi

ne puis-je que recommander votre bel ouvrage aux fidèles de mon diocèse ; ils le liront avec autant d'intérêt que de fruit.

† Charles-Émile,
Évêque d'Angers.

Lettre de Monseigneur Germain.

Coutances, le 23 Mars 1883.

Mon très Révérend Père,

Je viens de lire votre *Vie de saint François d'Assise*, dont vous avez bien voulu m'offrir un exemplaire, et je me fais un devoir de vous exprimer, avec ma gratitude, mes sincères félicitations.

Richesse du fond, limpidité du style, attrait et charme du récit, parfum de piété qu'on respire à chaque page, tels sont les mérites principaux de votre travail, ses titres à l'attention et aux suffrages de tous, croyants et incroyants.

Vous mettez en pleine lumière et les héroïques vertus de votre séraphique fondateur, et ses labeurs surhumains, et les merveilleuses créations de son zèle, et la prodigieuse influence qu'il a exercée sur son époque.

Votre livre a de plus, mon Révérend Père, l'avantage de venir à son heure. Quelle leçon, en effet, pour l'orgueil de notre siècle que l'humilité

de saint François ! — Comme son amour de la croix, comme ses stigmates sont faits pour combattre le sensualisme qui nous dévore ! — Quelle digue puissante que son esprit d'obéissance au flot révolutionnaire qui nous envahit ! — Quel remède enfin à notre égoïsme que la charité qui consume le cœur du Patriarche d'Assise !

Que votre histoire soit lue, mon Révérend Père, et elle ne glorifiera pas seulement un saint remarquable entre tous les autres ! elle ne justifiera pas seulement votre Ordre ! elle ne fera pas seulement ressortir la nécessité des Congrégations religieuses et leurs précieux services ! elle contribuera, pour une large part, à la guérison et au relèvement de notre société malade !

Voilà pourquoi je n'hésite pas à recommander votre livre au clergé et aux fidèles de mon diocèse.

† Abel,
Évêque de Coutances et Avranches.

Lettre de Monseigneur Gay.

Laforêt, par Ambazac (Haute-Vienne),
10 février 1883.

Mon Révérend Père,

Je vous remercie beaucoup de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre *Vie de saint François*. Rien n'est plus à propos que de popula-

riser la vie des saints dans un temps où on l'est si peu et où les sectes antichrétiennes, qui détiennent les pouvoirs publics, s'emploient toutes à empêcher qu'il s'en forme parmi les peuples. La grande voix de Léon XIII a redit récemment au monde ce que les âmes pourraient trouver de vie surnaturelle dans l'esprit et dans l'institution de votre séraphique Père.

Votre travail vient donc on ne peut plus à propos. Il sera un précieux commentaire aux recommandations pontificales; car la principale splendeur qui entoure aux yeux des hommes les serviteurs de Dieu, c'est plus encore leur vie que les louanges qu'on leur décerne, même quand elles partent de si haut.

Recevez, mon Révérend Père, avec mes félicitations et mes remerciements, l'assurance de mon respect et de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

† CHARLES,
Évêque d'Anthédon.

Lettre du Vicomte de Chaulnes.

Le vicomte Gabriel de Chaulnes, de vénérée mémoire, nous écrivait à la date du 6 janvier 1883 : « Votre *Vie de saint François* arrive à son heure. Rangeons-nous derrière l'étendard du séraphique Patriarche, imprégnons-nous de son esprit, médi-

tons son programme, imitons ses vertus, et nous aurons appris le plus magnifique cours d'économie sociale que le monde puisse rêver. En attendant, je vous félicite, mon Révérend Père, d'être monté le premier sur la brèche pour préconiser cette croisade salutaire. Elle portera ses fleurs et ses fruits. Pourquoi s'en étonner? La nature était si obéissante aux ordres du grand saint! Espérons que le grand réformateur qui multipliait les miracles sur ses pas, obtiendra de Notre-Seigneur Jésus-Christ la seule révolution désirable, c'est-à-dire la *conversion de la France*.

Vte GABRIEL DE CHAULNES,
Chevalier de l'ordre de Pie IX.

Approbation des théologiens de l'Ordre.

Par ordre du Très Révérend Père Chrysostome de Lyon, Provincial de Notre Province de Paris, j'ai lu et examiné l'ouvrage du R. P. Léopold intitulé : *Saint François d'Assise*, et n'y ai rien trouvé que de très orthodoxe et de très capable d'encourager les fidèles à la dévotion envers Notre Séraphique Père.

En foi de quoi, j'ai donné la présente déclaration, à Nantes, ce 10 avril 1879.

Fr. FLAVIEN, capucin.

Par ordre du Très Révérend Père Chrysostome, Provincial des Frères Mineurs Capucins de la Province de Paris, j'ai lu et examiné l'ouvrage du R. P. Léopold intitulé :

Saint François d'Assise. L'auteur, laissant de côté les discussions théologiques et critiques, hors d'œuvre dans un ouvrage d'édification, a voulu montrer Notre Séraphique Père tel qu'il était avec ses disciples et les populations sous l'action de la grâce et de la Providence.

La dévotion envers ce grand saint, dont le rôle a été si simple et si grand dans la sainte Église, ne peut que s'augmenter par la lecture de cet ouvrage, écrit avec l'amour d'un enfant pour son père, le zèle et le respect d'un disciple pour son maître, et dans lequel ne se rencontre rien que de conforme à la doctrine et à la morale de l'Église catholique et romaine.

En foi de quoi, je donne cette déclaration.

Fr. PLACIDE, capucin.

Angers, 16 avril 1879.

Approbation du T. R. P. Provincial.

Le Révérendissime Père François de Villafranca, Commissaire général de tout l'Ordre, ayant autorisé le P. Léopold de Chérancé à faire imprimer sa *Vie de saint François d'Assise*, nous permettons volontiers l'impression de cet ouvrage.

Donné à Angers, en notre Couvent de Notre-Dame des Sept-Douleurs, ce 31 mai 1879.

Fr. CHRYSOSTOME DE LYON, Min. Prov.

Pour copie conforme :

Fr. PAUL DE LACROIX,

Secr. prov. cap.

Lettre du T. R. P. Arsène, Provincial.

Cher Révérend Père,

Les Vies de saint François ne manquaient pas ; vous avez cru cependant, il y a quelques années, qu'une histoire du séraphique Père, écrite avec amour par un de ses enfants, et présentée à la génération actuelle sous une forme appropriée à ses habitudes, pourrait faire du bien et aurait quelques chances de succès. L'événement a justifié vos prévisions : trois éditions ont été rapidement enlevées par le public, et votre ouvrage a fait connaître et aimer saint François et les Ordres qu'il a fondés. Aussi avons-nous cru devoir choisir votre texte pour notre *Saint François* illustré, et il a contribué dans une large mesure au succès de cette grande entreprise.

Mais les découvertes se multiplient, des hommes d'étude et de foi exhument de la poudre des bibliothèques d'anciens manuscrits oubliés, ils rapprochent des textes connus déjà et en font jaillir de nouvelles lumières. Vous avez continué à vous tenir au courant de tout ce qui s'est publié sur saint François et vous en avez profité pour améliorer votre travail. Cette nouvelle édition sera donc plus complète et plus soignée encore que les autres, elle continuera le bien qu'elles avaient commencé.

Je vous permets donc volontiers de la faire imprimer, et j'espère qu'elle sera justement appréciée du public instruit et pieux auquel elle s'adresse..

Veuillez, cher Révérend Père, croire à tous mes bons sentiments en N. S.

Fr. Arsène de Chatel, O. M. C.

Paris, le 31 janvier 1886.

PRÉFACE

DE LA CINQUIÈME ÉDITION

Saint François d'Assise est la grande figure du moyen âge. L'éclat de sa vie et de ses œuvres, après avoir étonné ses contemporains, n'a pas cessé de provoquer l'admiration de la postérité. Le plus illustre des poètes de l'ère chrétienne, le plus fameux des politiques, le plus éloquent des orateurs, le Dante, Machiavel et Bossuet, ont consacré leurs plus belles pages à chanter cet amant désespéré de la pauvreté et des pauvres. De nos jours, Ozanam, Lacordaire, Montalembert, Louis Veuillot, et les tenants de l'école rationaliste, Frédéric Morin, le docteur Hase, Goërres, Delécluze, Taine, ont étudié sous toutes ses faces l'existence du saint réformateur. Ni les uns ni les autres n'ont épuisé tout ce qu'elle renferme de poésie, d'idéale beauté et de fécondité pour le bien, de sorte qu'après eux Renan a pu écrire : « On n'a pas encore montré toute la signification historique de l'Ordre de saint François. L'institution mona-

cale, qui a surtout préoccupé les historiens des Ordres religieux, l'incomparable élan poétique, qui a surtout frappé les hommes d'imagination et de goût, n'ont point permis d'apprécier à leur juste valeur les aspirations politiques et sociales qui se cachaient sous ce mouvement en apparence purement ascétique... Le but de saint François fut de réaliser l'idéal chrétien, de montrer ce qui pouvait sortir du discours sur la montagne pris à la lettre comme loi de la vie (1). »

Pendant que l'auteur de la *Vie de Jésus* préparait pour les fines intelligences de la libre-pensée la première édition de ses *Nouvelles études d'histoire religieuse*, une voix, la plus auguste, la plus solennelle qui soit ici-bas, retentissait dans tout l'univers catholique. Léon XIII, dans son admirable encyclique *Auspicato* (2), faisait ressortir les vertus et l'heureuse influence de l'humble mendiant qui « entreprit de placer sous les yeux du monde vieillissant l'image de l'*idéal chrétien* et fit refleurir en Europe la paix domestique, l'intégrité des mœurs, la tranquillité publique, l'usage légitime de la fortune privée, toutes choses qui sont les meilleurs fondements de la stabilité sociale et de la civilisation. »

Dans la présente édition, revue et corrigée avec soin, nous avons eu à cœur de répondre à la pen-

1. *Nouv. Etud. d'hist. rel.*, par RENAN, 2e éd.; Paris, 1884, p. 243.
2. 17 septembre 1882.

sée de Sa Sainteté Léon XIII. Sans perdre de vue le moine, l'ascète, le thaumaturge, nous avons voulu aussi mettre en relief l'homme qui connut son siècle, l'aima, se recueillit dans la solitude pour y chercher un remède aux maux de son époque, et en sortit à l'heure opportune, sous l'impulsion d'une force supérieure, pour travailler d'abord à réformer la discipline monastique, puis à faire pénétrer le même esprit de réforme dans les entrailles de la société.

Pour raconter les diverses phases de ce mouvement religieux, le plus grandiose qu'offrent les annales du christianisme depuis sa fondation, nous avons interrogé les sources primitives, fouillé les bibliothèques de Paris, de Turin, de Florence, et profité des manuscrits que le duc de Mirepoix a eu l'obligeance de mettre à notre disposition. C'est sur les écrits des contemporains du séraphique François et sur les *Annales* de Wadding que se base notre récit. Il faut l'avouer, la figure dessinée dans ces ouvrages a des proportions tellement gigantesques, qu'on est tenté au premier abord de prendre la réalité pour une fiction. « Et pourtant nous avons la preuve que le caractère réel de François d'Assise répond exactement au portrait qui est resté de lui (1). »

Renan, qui nous fournit cette réponse victorieuse, y met une restriction que nous devons si-

1. *Nouv. Etud.*, etc., p. 326.

gnaler : « *Sauf les circonstances miraculeuses.* » Dans cette restriction se dévoile tout le plan de l'école rationaliste, lequel se résume en deux mots : exclure de l'histoire le surnaturel, et refuser au Créateur le droit de déroger aux lois de la nature.

Mais que nous importe un parti pris qui résiste aux preuves les plus irréfutables? Nous n'avons point à prouver ici l'existence du surnaturel : cette vérité s'impose depuis soixante siècles aux croyances de l'humanité. Nous n'avons pas non plus à en définir le caractère, diabolique ou divin : le Saint-Siège l'a fait avec la haute autorité qui lui appartient. Nous racontons et nous apprécions les événements, nous fondant sur la science et la véracité des témoins, non moins que sur l'authenticité de leur récit, et nous gardant comme d'un crime d'altérer ou de mutiler les faits, qu'ils dépassent ou non les forces de la nature. C'est notre droit ; c'est aussi notre devoir, et l'on nous saura gré de l'avoir accompli sans jamais transiger avec la fausse science ni avec les préjugés.

Du reste, pour réfuter Renan, nous n'avons qu'à citer ce qu'il écrit lui-même à la page suivante : « Pour être toute légendaire et tout imprégnée de surnaturel, la vie de François d'Assise ne nous en est pas moins bien connue... *La beauté du portrait appartient cette fois à l'original,* et non au génie du peintre qui l'a tracé (1). » Le témoignage

1. *Nouv. Etud.*, etc., p. 327-329.

qu'on vient de lire est d'autant plus précieux qu'il sort de la bouche d'un ennemi à qui la force seule de la vérité arrache un pareil aveu.

L'histoire du mendiant d'Assise, si attrayante par l'originalité de son héros et si importante pour l'étude de la fin du moyen âge, forme l'objet de ce volume, fruit de nos recherches et de nos méditations. Nous l'aurions voulu mieux écrit et plus digne du puissant réformateur dont il retrace les œuvres; du moins ni la bonne volonté ni l'amour ne nous ont fait défaut.

Tel qu'il est et malgré ses imperfections, nous le déposons au pied de la sainte Eglise romaine, avec l'expression de notre filiale soumission à ses jugements et l'hommage de notre profonde reconnaissance pour la bénédiction que le Pasteur universel a daigné répandre sur notre premier travail (17 février 1880).

Nous l'offrons avec confiance à NN. SS. les évêques, sûr que l'humilité du saint Patriarche et son attachement au Saint-Siège les édifieront grandement.

Nous l'offrons aussi à tous les enfants du séraphique Père, aux héroïques filles de sainte Claire, aux cent mille chrétiens qui, par le Tiers-Ordre ou le Cordon, se rattachent à la famille de saint François.

Nous l'offrons enfin à tous les catholiques inquiets des destinées de la patrie. Puissent-ils trouver dans la vie et les exemples de saint François

une force contre les assauts de l'impiété et de l'immoralité qui nous débordent, une consolation au milieu des douleurs du présent, une espérance pour l'avenir.

Paris, 1885, en la fête de l'Immaculée Conception.

F. Léopold de Chérancé,
O. M. C.

SOURCES HAGIOGRAPHIQUES

XIIIe siècle. — Thomas de Celano, *Vita prima*, souvent citée sous le nom de Légende antique; et *Vita secunda*. Chargé par Grégoire IX d'écrire les deux légendes susnommées, Thomas est le plus ancien biographe du séraphique Patriarche dont il était le disciple. Rome, édition Leopoldo Amoni : *Vita prima*, 1879; *Vita secunda*, 1880.

— *Légende des trois compagnons* (Léon, Ange et Rufin). Rome, édition L. Amoni, 1880.

— *Légende de saint Bonaventure*. C'est de cette légende que saint Thomas d'Aquin disait : « Laissons un saint écrire la vie d'un saint. » Rome, édition L. Amoni, 1880.

— *Analecta francescana*, renfermant la chronique du Frère Jourdain de Giano sur les origines de l'Ordre en Allemagne, et celle de Thomas Eccleston, *De l'arrivée des Frères Mineurs en Angleterre*. Quaracchi, 1885.

— Jean de Céprano, pronotaire apostolique, *Légende de saint François*.

— Bernard de Besse, secrétaire de saint Bonaventure, *De Laudibus B. Francisci et sociorum ejus*, Turin, bibl. (*Vita S. Fr. à S. Bonaventurâ*, p. 95), et Paris, Bibl. nat., Lar. 12707. Nous devons à l'obligeance du savant P. Denifle, dominicain, la connaissance de ce manuscrit.

— Salimbéné de Parme. in-folio. Parme, 1857.

XIII° siècle. — Albert de Stade. *Chronique.*
— *Œuvres de saint François d'Assise*, in-folio. Paris, 1641.
— Perusinus, franciscain, auteur anonyme.
— Vincent de Beauvais, *Miroir historique.*
— Jacques de Voragine.
— *Poème de saint François d'Assise*, dédié à Grégoire IX. Papini, Cristofani et le P. Marcellino de Civezza attribuent ce poème à l'Anglais Jean de Kent, disciple du séraphique Patriarche et Provincial de Saxe en 1230. Prato, 1882.
— Jacques de Vitry, *Histoire d'Occident.*
— Trois poèmes anonymes en l'honneur de saint François. Paris, Bibl. nation., n° 13505, 2093 et 2094; mss. du XIII° et du XIV° siècle.

XIV° siècle. — Hubertin de Casal, *Arbor vitæ Crucifixi*, in-fol. Venise, 1500. « Franciscain expulsé de son Ordre et auteur méritant peu de créance. Son livre est plein d'anecdotes controuvées, telles que le dîner somptueux d'Elie, sa recherche dans les vêtements, sa démarche auprès de saint François à Fonte-Colombo. » (Pamphile de Magliano, *Saint François et les Franciscains*, t. I, c. XVIII.)
— *Chronique des vingt-quatre premiers généraux de l'Ordre* (1209-1374), mss. Florence, bibl. Laurenz. Précieux travail chronologique qu'on attribue au Frère Arnauld de Serrano, Franciscain de la province d'Aquitaine. Cette chronique reproduit en entier la vie du B. Gilles écrite, au témoignage de Salimbéné, par le Frère Léon.
— Barthélemy de Pise, *Livre des Conformités*, 1399, édition de Bologne, 1590.
— *Fioretti*, œuvre anonyme « qu'on peut regarder comme une petite épopée résumant les traditions héroïques de l'Ordre de saint François, ou plutôt comme un reliquaire dont les émaux représen-

tent avec naïveté les miracles du saint et les figures de ses compagnons » (Ozanam, les *Poètes franciscains*, préface.) Florence, édition Cesari, 1845.

XIV[e] siècle. — *Légende antique*, compilation attribuée au Frère Fabien de Hongrie. Bibl. Vatic., n° 4354.

XV[e] siècle. — Mariano de Florence, *Chronique des Frères Mineurs*. Venise, 1625.

— Saint Antoine, archevêque de Florence, *Chroniques*. Lyon, 1586.

— Citons ici pour mémoire trois compilations sans autorité : le *Speculum vitæ B. Fr. et sociorum ejus*, la *Vinea S. Fr.*, ouvrages anonymes de la fin du XV[e] ou du commencement du XVI[e] siècle, et le *Speculum Ordinis B. Fr.* (Pérouse, bibl. nat., où Jacques Oddi de Pérouse (1474) reproduit les anecdotes d'un ouvrage anonyme écrit au siècle précédent sous le titre de *Speculum perfectionis status F. M.*

XVI[e] siècle. — Marc de Lisbonne, *Chroniques des Frères Mineurs* (1557), traduction italienne. Venise, 1625.

— Rodolphe de Tossignano, évêque de Sinigaglia, *Histoire séraphique*, in-folio. Venise, 1586.

— Sédulius, *Histoire séraphique*, in-folio. Anvers, 1597.

— Jean Pinéda, *De la monarchie ecclésiastique*.

— François de Gonzague, évêque de Mantoue, *Des origines de l'Ordre séraphique*. Rome, 1587.

XVII[e] siècle. — Luc Wadding, Mineur Observantin d'Irlande, *Annales des Frères Mineurs*, édition Fonséca. Rome, 1731. Monument littéraire dont le cardinal de Bona et les Bollandistes font un éloge aussi pompeux que mérité.

— *Acta Sanctorum*. Paris, 1868.

— Salvator Vital, *Théâtre séraphique*. Florence, 1629.

XVIII[e] siècle. — Sbaraglia, *Bullaire franciscain*, in-folio. Rome, 1759.

XVIIIe siècle. — Greiderer, *Germania franciscana.*

XIXe siècle. — Papini, *Histoire critique de saint François d'Assise.* Foligno, 1825.

— Pamphile de Magliano. *Saint François et les Franciscains*, texte italien. Rome. 1874.

— Cristofani, *Histoire d'Assise.* Assise, 1875. — *Histoire de saint Damien.* Pérouse. 1876.

SAINT FRANÇOIS
D'ASSISE

CHAPITRE PREMIER

DESCRIPTION DE L'OMBRIE. — NAISSANCE DE SAINT FRANÇOIS. SON ÉDUCATION. — SA JEUNESSE.

(1182-1205)

« Entre le Tupino et la rivière qui sort des flancs de la colline choisie par le Bienheureux Ubald,

« Une côte fertile descend de la haute montagne d'où Pérouse reçoit le froid et le chaud par la porte du soleil, tandis que Nocera et Gualdo pleurent derrière la montagne sous leur joug pesant.

« Sur cette côte, au point où la pente s'adoucit, naquit au monde un soleil comparable à celui du firmament quand il sort des eaux du Gange.

« Et que ceux qui veulent parler de ce lieu ne l'appellent point Assise, ce nom dirait trop peu; mais qu'ils l'appellent Orient, s'ils veulent employer le mot propre (1). »

Assise est une toute petite ville de l'Ombrie, et ce-

1. Dante, *Paradis*, c. xi.

pendant l'éloge dithyrambique du poète florentin n'étonnera personne. Elle a pris rang, en effet, parmi les cités les plus célèbres de l'univers, le jour où elle a donné naissance au séraphique patriarche dont nous écrivons la vie, et où elle est devenue le point de départ de la grande rénovation religieuse du treizième siècle.

Son château fort dresse ses ruines imposantes au-dessus d'une vallée qui excita tour à tour l'envie des Romains, des Ombres, des Allemands, et dont la magnificence est admirablement décrite par Ozanam.

« Quand on a quitté Rome, en se dirigeant vers le nord, après avoir traversé l'admirable désert de la campagne romaine et passé le Tibre un peu au delà de Cività-Castellana, on s'engage dans un pays montueux qui va s'élevant comme en amphithéâtre des bords du Tibre jusqu'aux crêtes de l'Apennin. Cette contrée retirée, pittoresque, salubre, se nomme l'Ombrie. Elle a les agrestes beautés des Alpes, les cimes sourcilleuses, les forêts, les ravins où se précipitent les cascades retentissantes, mais avec un climat qui ne souffre point de neiges éternelles, avec toute la richesse d'une végétation méridionale qui mêle au chêne et au sapin l'olivier et la vigne. La nature y paraît aussi douce qu'elle est grande ; elle n'inspire qu'une admiration sans terreur ; et si tout y fait sentir la puissance du Créateur, tout y parle de sa bonté. La main de l'homme n'a point gâté ces tableaux. De vieilles villes comme Narni, Terni, Amelia, Spoleto, se suspendent aux rochers ou se reposent dans les vallons, encore toutes crénelées, toutes pleines de souvenirs classiques et religieux,

fières de quelque saint dont elles conservent les restes, de quelque grand artiste chrétien dont elles gardent les ouvrages. Il y a bien peu de sommets, si âpres et si nus, qui n'aient leur ermitage, leur sanctuaire visité des pèlerins. Au cœur du pays s'ouvre une vallée plus large que les autres ; l'horizon y a plus d'étendue ; les montagnes environnantes dessinent des courbes plus harmonieuses ; des eaux abondantes sillonnent une terre savamment cultivée. Les deux entrées de ce paradis terrestre sont gardées par les deux villes de Pérouse au nord, et de Foligno au midi. Du côté de l'Occident est la petite cité de Bevagna, où naquit Properce, le poète des voluptés délicates ; à l'Orient, et sur un coteau qui domine tout le paysage, s'élève Assise, où devait naître le chantre d'un meilleur amour (1). »

Saint François vint au monde en l'année 1182 (le 26 septembre, d'après les traditions du pays), sous le pontificat de Lucius III et le règne de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne. Son père, Pierre-Bernard Moriconi, plus connu sous le nom de Pierre Bernardone, était un riche marchand originaire de Lucques et récemment établi à Assise (2) ; il

1. Ozanam, *les Poètes franciscains*, in-8, 5e édit., p. 51.

2. Ottavio, évêque d'Assise, écrit dans ses *Lumières sur la Portioncule* que, prêchant à Lucques en 1689, il lut dans un vieux manuscrit, d'une authenticité non équivoque, le passage suivant, qu'il transcrit mot pour mot : « Il y avait à Lucques deux frères marchands, nommés Moriconi. L'un des deux resta au pays ; l'autre, Bernard, surnommé Bernardone, émigra en Ombrie, s'établit à Assise, s'y maria et eut un fils qu'il nomma Pierre. Pierre, héritier d'une belle fortune, obtint la main d'une jeune fille de famille noble, du nom de Pica, et fut le père de saint François. » — A l'encontre d'Ottavio, Cristofani, le savant

faisait un grand commerce avec la France. Sa mère, Pica, de la noble famille des Bourlemont de Provence (1), méritait par sa piété de devenir la mère d'un saint. Pica n'eut que deux enfants, François et Ange. Ce dernier fit souche à Assise, où les Moriconi subsistaient encore, d'après Wadding, dans la première moitié du seizième siècle.

Le Ciel, qui avait d'autres vues sur François, se plut à entourer de prodiges extraordinaires et de présages célestes le berceau de cet enfant prédestiné. Nous ne pouvons nous dispenser de mentionner ici les traditions locales qui ont cours à ce sujet et dont Wadding s'est fait l'interprète.

On raconte que Pica était en proie à d'horribles souffrances, sans pouvoir enfanter et que, sur l'avis d'un pèlerin mystérieux, elle se fit transporter dans une étable, où elle mit heureusement au monde son premier-né. L'étable, convertie en oratoire, se nomme aujourd'hui San-Francesco-il-Piccolo (Saint-François-le-Petit.) Sur la porte, on lit, cette vieille inscription latine :

Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum
In quo natus est Franciscus, mundi speculum.

On ajoute qu'Assise semblait être devenue une autre Bethléem et que pendant la nuit, les esprits

historien d'Assise, prétend que les Moriconi étaient originaires d'Assise. Peut-être a-t-il raison; mais il n'apporte aucun document sérieux à l'appui de son opinion.

1. « La France a la gloire de lui avoir donné naissance, puisqu'elle est issue de l'illustre maison des Bourlemont, ainsi qu'il paraît par un ancien manuscrit conservé dans les archives de cette très noble famille. » (*Règle du Tiers-Ordre de la pénitence.....*, expliquée de nouveau par le R. P. Claude Frassen, docteur en théologie. 8e édition. Paris, 1752.)

célestes, planant au-dessus du sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges, firent entendre des chants d'allégresse, comme pour annoncer que la paix était rendue à la terre. On raconte enfin qu'un ange tint le nouveau-né sur les fonts baptismaux de la cathédrale, et qu'en partant, il laissa sur les degrés de l'autel l'empreinte de ses genoux ; et l'on ne manque pas de montrer au touriste, à côté des fonts religieusement conservés, le marbre miraculeux.

Traditions pieuses que nous enregistrons avec respect! La critique moderne les rejette parmi les légendes, sous prétexte qu'au delà du xv[e] siècle on perd la trace de leur origine; mais à cet argument négatif nous opposons l'existence des édifices religieux qui sont comme la traduction des croyances populaires, et nous appuyant sur ce témoignage, qui n'est pas sans valeur historique, nous estimons sage de maintenir, jusqu'à ce que la science en ait démontré la fausseté, les traditions qui font partie de l'héritage sacré de la famille franciscaine (1).

Après avoir rempli ici notre devoir d'historien, revenons aux documents contemporains qui servent de base à notre récit.

La mission providentielle du fils de Bernardone avait été annoncée dix ans à l'avance par le Bienheureux Joachim, abbé de Fiora en Calabre, qui

1. Wadding, *Annal. Min.*, t. I, p. 19. Le vieil adage: « Possession vaut titre », milite en notre faveur. D'ailleurs, il nous serait difficile de nous persuader que les évêques du lieu, gardiens jaloux de la discipline ecclésiastique et de la vérité, auraient laissé élever, *sans protestation*, l'oratoire de Saint-François-le-Petit et les marbres commémoratifs du dôme de Saint-Rufin. Or, la protestation n'existe pas.

avaît écrit dans son *Commentaire sur Isaïe* : « L'Ombrie et l'Espagne donneront naissance à deux Ordres nouveaux, destinés à porter en tout lieu le flambeau de l'Évangile (1). » Une autre prédiction accueillit, au seuil de son existence, le futur fondateur d'Ordre. Il venait d'être régénéré sur les fonts sacrés du dôme de Saint-Rufin, où, selon le désir de Pica, qui avait une dévotion particulière pour l'apôtre bien-aimé, on lui avait imposé le nom de Giovanni, Jean, et d'être remis à sa mère, lorsqu'un inconnu, un envoyé de Dieu, frappant à la porte des Moriconi, demanda instamment et comme une faveur à voir le gracieux enfant. Tout heureux d'être exaucé, il le prend dans ses bras, comme un autre Siméon, et saluant dans cet enfant régénéré un élu de Dieu, un frère puiné, un futur compagnon de sa gloire, il le couvre de douces caresses et de baisers ; puis il le rend à la nourrice en lui disant : « Aujourd'hui sont nés dans cette ville deux enfants dont l'un, celui que je tiens dans mes bras, deviendra un grand saint, et l'autre un grand pécheur (2). » Ayant achevé ces mots, l'étranger disparut. On eut beau chercher par toute la ville, on ne put le retrouver.

Nous avons tenu à rapporter fidèlement, avec le ton de naïveté propre aux chroniques du moyen âge, ces merveilleux commencements. L'action de la grâce les illumine, les pénètre, les revêt d'un attrait tout-puissant auquel l'incrédule lui-même ne saurait longtemps rester insensible ; ils n'ont rien que de

1. *Acta sanctorum*, ed. cit., 29 mai, p. 137. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. I.

croyable, et tout homme de bonne foi n'y verra avec nous que les dignes prémices d'une vie qui doit occuper tant de place dans l'histoire du treizième siècle.

Pierre Bernardone voyageait alors en France pour son commerce. A son retour, il eut une grande joie d'apprendre qu'un fils lui était né; et la *Légende des trois compagnons* nous dit que dès ce moment, et en souvenir du beau royaume de France, il donna au petit Jean le surnom de Francesco, François, que l'histoire a consacré. D'autres auteurs prétendent qu'il ne le lui donna que plus tard, à cause de la facilité avec laquelle l'enfant apprit notre langue, et de la grâce qu'il mit à la parler. Quel que fût son motif, « l'obscur vendeur de drap était loin de penser que ce nom de son invention serait invoqué par l'Église et porté par des rois (1). » Quant à François (c'est ainsi que nous l'appellerons désormais), il eut toujours pour la France une affection toute filiale, et notre patrie peut à bon droit se glorifier de lui comme d'un fils adoptif.

Ses premières années s'écoulèrent, calmes et tranquilles, à l'ombre du toit paternel, comme celles de l'Enfant Jésus à Nazareth. Par une secrète disposition de la Providence, Pica, à l'exemple de l'auguste Vierge Marie, a gardé dans son cœur ces premiers sourires, ces premiers bégayements, ces premiers épanchements de la vie, qui n'étaient que pour elle. Et les vieux historiens de François, si attentifs à nous dépeindre le fondateur d'Ordre, le thaumaturge

1. Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 54.

et le Saint, n'ont jeté que quelques traits épars et comme au hasard sur cet intérieur de famille, sur l'enfance de notre Saint et sur le rôle qu'y joue l'épouse de Bernardone. Toutefois il nous est facile d'entrevoir, à travers leurs expressions, dans quelle atmosphère chrétienne ils nous transportent. Les *trois compagnons* et le poète anonyme qui chanta l'épopée franciscaine et qu'on croit être Jean de Kent, louent sans réserve la piété douce et simple de Pica (1). Seul Thomas de Celano dans sa première Légende enveloppe d'un blâme énergique l'éducation molle, sensuelle, de l'époque, sans excepter celle de François; mais dans sa seconde Légende il semble se rétracter et s'accorde à dire avec les autres biographes que si Pica entoura le berceau de son fils de toute la tendresse d'une jeune mère pour son premier-né, ses actes furent imprégnés de toute la piété d'une chrétienne qui prépare une âme pour le ciel. Il l'appelle une dame accomplie et très vertueuse (2). N'est-ce pas déclarer en termes implicites qu'envisageant la maternité comme une sorte de sacerdoce limité au foyer domestique, elle en accepta la charge aussi bien que les honneurs? N'est-ce pas avouer qu'elle remplit consciencieusement les hautes obligations, qui s'imposent avec autorité à toute mère digne de ce nom et qu'aucune ne peut trahir impunément? Nourrir elle-même son fils, habituer ses lèvres à la prière, développer les heureuses

1. « Matrem honestissimam (*Légende des trois compagnons*, p. I, c. I.)— Mater honesta simplex et clemens. » (*Poema*, c. V.)
2. « Quæ mulier, totius honestatis amica, quoddam virtutis insigne præferebat in moribus. » (*Vita secunda*, p. I. c. I.)

inclinations qu'elle remarquait en lui, sans les contrarier jamais, mettre son innocence à l'abri du souffle empesté du vice, en un mot veiller avec soin sur le dépôt que le Ciel venait de lui confier solennellement, tous ces devoirs furent, on n'en peut douter, l'objet de ses constantes préoccupations. Justes et fécondes sollicitudes qui trouvaient, pour y correspondre, une nature vive, enjouée, une intelligence précoce, un cœur ardent ! Dès l'aube de la vie, l'âme de l'angélique enfant s'ouvrait avec bonheur aux doux enseignements de sa mère, comme la fleur ouvre son calice aux premiers rayons du soleil ; et déjà l'on pouvait prévoir que cette plante bénie porterait un jour des fruits délicieux.

Nos lecteurs ont vu la part active de Pica dans l'éducation de notre saint. Le peu que nous en avons dit suffit à sa gloire ; car, les vertus du fils sont avant tout l'œuvre de la mère, instrument naturel de la Providence dans le travail du développement moral. Si donc plus tard François devient l'amant passionné des pauvres, si l'amabilité forme le trait saillant de sa physionomie, s'il se montre toujours attaché par toutes les fibres de son âme au Pontife de Rome, si enfin le Fils de Dieu, l'honorant des stigmates de sa Passion, peut les imprimer sur une chair virginale, nous n'hésitons pas à le dire, c'est à Pica qu'en revient tout d'abord la gloire ! Heureuses les familles qui conservent ainsi les traditions chrétiennes et placent l'honneur et la vertu au-dessus des richesses ! Heureuse la mère qui se souvient que l'impulsion donnée dans l'enfance se fait sentir jusque sous les glaces de la vieillesse, et qui s'at-

tache en conséquence à former le cœur de ses enfants, le cœur, c'est-à-dire, le principal ressort de la vie, ce qui imprime à nos actes leur direction bonne ou mauvaise, ce qui crée les sublimes dévouements ou les odieuses abjections ! Plus heureux encore le fils à qui la Providence donne une telle mère ! Et quand ce fils s'appelle François, on doit supposer qu'il sut reconnaître le dévouement de Pica et que les sublimes expressions de gratitude qui débordaient de l'âme de saint Augustin se pressèrent plus d'une fois sur ses lèvres : « Soyez béni, ô Dieu éternel, de m'avoir donné une telle mère ! Car, c'est d'elle que j'appris, tout enfant, à vous aimer. Déjà, dans ce lait, qu'elle me dispensait sans mesure, comme elle le recevait sans mesure de votre main, je buvais avec délices l'adorable nom de Jésus, votre Fils et mon Sauveur ; et ce nom pénétra si avant dans mon âme, que tout livre d'où il était absent n'avait plus de charmes pour moi (1). »

L'heure était venue de former l'esprit de François. Ses parents, voulant qu'il reçût une instruction en rapport avec leur fortune et avec les goûts du temps, le confièrent aux pieux ecclésiastiques qui dirigeaient l'école Saint-Georges. Son intelligence vive et prompte goûta les charmes des belles-lettres ; il y fit de rapides progrès, et apprit aisément la langue latine et la langue française, « déjà considérée en Italie comme la plus délectable de toutes et la gardienne des traditions chevaleresques qui polissaient la rudesse du moyen âge (2) ». Après sa conversion,

1. *Confess.*, l. I, c. VI; l. III, c. IV. — 2. OZANAM, *les Poètes franciscains*, p. 55.

nous l'entendrons cent fois parler de son ignorance; mais nous nous souviendrons alors que c'est uniquement par humilité; il fera peu de cas des lettres humaines, mais c'est qu'il aura constamment sous les yeux un livre plus excellent, celui qui renferme toute science, le livre de Jésus crucifié.

Dès qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, Bernardone l'associa à ses opérations commerciales. Tous deux exerçaient leur profession avec activité, mais dans un esprit tout différent. Le père était un homme dur, âpre au gain, toujours en quête de gros bénéfices. Le fils avait des sentiments plus élevés : il était affable, compatissant, généreux jusqu'à la prodigalité, plus avide de gloire que de richesses, et fortement attiré vers ces fêtes chevaleresques dont le goût, introduit au Nord par les empereurs d'Allemagne, et au midi par les rois normands de Sicile, devenait de plus en plus vif dans toute la Péninsule. Dans les vingt dernières années du douzième siècle, en effet, les petites cours féodales d'Este, de Vérone et de Montferrat, rivalisaient d'ardeur avec Florence et Milan pour donner les spectacles alors en vogue, tournois, carrousels, salles richement décorées, où les plus illustres troubadours de la Provence, Bernard de Ventadour, Cadenet, Raimbaud de Vaqueiras et Pierre Vidal, « célébraient avec une verve entraînante tantôt l'amour, le courage exalté, les manières courtoises, tantôt les romanesques aventures des héros de la Table-Ronde ou des preux de Charlemagne (1) ». Ces jeux équestres de la noblesse,

1. L'abbé Le Monnier, *la Jeunesse de saint François d'Assise*, p. 12.

ces récits naïfs ou raffinés des jongleurs, tous ces plaisirs excitaient dans les générations jeunes et ardentes du moyen âge un enthousiasme dont nous avons peine à nous faire une idée, et exerçaient sur les mœurs publiques une influence plutôt utile que désastreuse. « Ils entretenaient, en des temps réputés si barbares, la culture et la politesse des esprits (1) ».

Il n'est pas étonnant qu'avec son humeur facile et son caractère aventureux, François se soit pris d'enthousiasme, lui aussi, pour ces fêtes de l'esprit et des yeux. Peut-être fonda-t-il dans sa patrie une de ces joyeuses associations ou *Corti* vouées au gai savoir et à la poésie. S'il n'en fut pas le fondateur, du moins il lui imprima un nouvel élan (2). Bon nombre de jeunes gens d'Assise ou des environs adoptèrent ses vues, et lui-même, attiré par la conformité des idées et des goûts, ne se plaisait plus que dans leur compagnie. Dès qu'ils l'appelaient, il quittait tout pour les suivre, au risque d'attrister sa famille par ce départ précipité. Souvent il les réunissait le soir dans de somptueux festins, et au sortir de table il parcourait avec eux les rues de la ville, en fredonnant les poésies des troubadours provençaux, chansons de geste, fabliaux ou sirventes (3). Il ne voyait alors aucun mal dans des divertissements que les anciens chroniqueurs réprouvent et qu'il devait lui-même plus tard juger sévèrement.

Cette vie de plaisir n'absorbait pas seulement tous

1. Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 93. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. III. — 3. « Super omnes coætaneos suos... *incentor malorum.* » (Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. I.)

ses gains avec une grande partie de son temps, elle l'entraînait tout naturellement dans un autre goût non moins commun à cette époque, non moins périlleux, le goût du luxe et des parures. Bientôt il ne trouva plus d'étoffes assez soyeuses ni d'habits assez élégants, et il se mit à porter les vêtements les plus bizarres, moins encore pour se plier aux exigences ou aux fantaisies de ses jeunes associés, que pour satisfaire cet insatiable besoin de pompe et d'opulence qui s'était emparé de son âme (1).

Bernardone voyait avec peine les profusions de son fils, et il ne pouvait s'empêcher de lui en témoigner son mécontentement. « En vérité, lui disait-il, on te prendrait pour le fils d'un roi plutôt que pour le fils d'un marchand ! » Mais il n'osait aller plus loin, de peur de le contrister. Sa mère lui laissait plus de liberté d'action ; quelquefois même elle prenait sa défense, et quand les amis de la famille faisaient allusion à la vie dissipée de François, elle répondait : « Attendez un peu ! Pour moi, j'augure bien de lui, et je lui vois jusque dans ses amusements une noblesse de caractère qui me fait concevoir les plus belles espérances pour l'avenir (2). » Qui lui inspirait un langage si hardi? Peut-être la tendresse d'une mère croyant malgré tout à l'âme de son fils et à l'innocence de divertissements couverts par la faveur publique ; peut-être aussi le souvenir de la prédiction de l'Ange, planant comme une bénédiction du Ciel sur la vie de cet enfant prédestiné.

Au fond, tous deux l'aimaient tendrement ; et tout

1. Th. de Celano, *Vita prima*, loc. cit. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. i.

en regrettant ses prodigalités, ils étaient flattés de ses succès et de la sympathique admiration qu'il éveillait autour de lui.

Nous touchons au moment où François sort de l'adolescence pour entrer dans l'âge toujours si critique de la jeunesse, et où il va être appelé à son tour à prendre sa part de la vie publique. Mais avant de le suivre dans ses triomphes et ses épreuves, arrêtons-nous un instant au seuil de cette nouvelle phase de sa vie, pour contempler cette figure angélique que les peintres ne se lassent pas de reproduire, comme les peuples ne se lassent pas de l'aimer.

Voici le portrait que nous a laissé de lui Thomas de Celano, son disciple et son confident ; on y reconnaît le type si fin, si distingué, des populations de l'Ombrie. « Sa taille était au-dessous de la moyenne et bien prise. Il était maigre et d'une complexion fort délicate. Il avait le visage ovale, le front large, les dents blanches et serrées, le teint brun, les cheveux noirs, les traits réguliers, la figure expressive, les lèvres vermeilles et le sourire charmant. Ses beaux yeux noirs étaient pleins de feu, de douceur et de modestie ; la paix, l'innocence et la beauté de son âme se reflétaient sur son visage. A ces avantages extérieurs il joignait ces qualités qui achèvent de rendre un jeune homme aimable : un esprit enjoué, une imagination vive, un cœur compatissant et généreux. Il était discret et fidèle à sa parole, de mœurs douces et faciles, et en même temps actif, entreprenant et capable de grands desseins : nature souple et pleine de contrastes, d'une courtoisie toute

chevaleresque, et d'une droiture de caractère qui ne se démentit jamais (1). »

A un ensemble si parfait de dons naturels et de vertus naissantes s'ajoutait l'ascendant que donnent toujours le talent et la fortune. Aussi, à dix-huit ans, François exerçait-il sur ses jeunes compatriotes une sorte d'empire que personne ne songeait à lui disputer. Ils l'avaient mis à leur tête : il était l'âme de leurs réunions, le héros de toutes leurs fêtes, leur chef dans tous les exploits aventureux ; et la foule, qui sourit toujours aux réputations naissantes, l'acclamait sur son passage comme « le roi de la jeunesse (2). »

Chose étonnante ! Pendant cette période de son existence, qui va de son adolescence à sa conversion et qui ne comprend pas moins de dix années (1196-1206), le fils de Bernardone est mêlé aux agitations de la foule, il respire l'encens des louanges, s'enivre des poésies du temps, trempe ses lèvres à la coupe d'or que lui présente le monde et où tant d'autres à ses côtés boivent la mort ; il est dans toute la fraîcheur de la jeunesse et recherché de tous. Et cependant, il passe à travers ces périls et ces vanités sans souiller son âme, comme le voyageur qui passe à travers les précipices sans y tomber ! On le voit manifester hautement son horreur pour les mauvaises mœurs, s'interdire toute parole malséante, répondre par un visage sévère aux propos licencieux de ses compagnons, et ainsi garder intact, au milieu d'un siècle connu pour sa corruption, l'inestimable trésor

1. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xxix. — 2. Wadding, t. I, p. 23.

de la pureté. Voilà le témoignage unanime que rendent de sa jeunesse ses compagnons et ses premiers historiens, Thomas de Celano, le Frère Léon et saint Bonaventure. Une telle constance dans une vertu si délicate tient du miracle, et la grandeur d'âme ou tout autre motif humain ne suffisent point à l'expliquer. Il faut donc ici, avec le Docteur séraphique (1), remonter jusqu'à Dieu, source de toute grâce, et le bénir d'avoir posé sur le jeune front de son serviteur la plus belle des couronnes et le plus divin des privilèges, la couronne et le privilège de la virginité.

François trouvait d'ailleurs au fond de son âme un autre don de Dieu, qui lui servait de sauvegarde contre les séductions du monde et contre les tentations de la chair : c'était l'amour des pauvres, amour de prédilection dont il avait savouré les douceurs dès sa plus tendre enfance et qui, grandissant avec l'âge, devait opérer tant de prodiges. Il chérissait les pauvres comme ses frères, et se plaisait à leur faire l'aumône, surtout lorsqu'ils la demandaient pour l'amour de Dieu. A ces mots : « Pour l'amour de Dieu », son âme frémissait comme sous le coup d'un archet mystérieux, et quoique encore mondaine, elle se sentait profondément remuée. Une seule fois, tout absorbé par les affaires, il repoussa un mendiant qui pourtant avait employé la sainte formule. Mais aussitôt une pensée, rapide comme l'éclair, cruelle comme un remords, lui traverse l'esprit. « François, se dit-il, si cet homme s'était présenté de la part de

1. BONAVENT., c. I.

quelque puissant comte ou baron, tu l'aurais accueilli avec faveur; et quand il t'implore au nom du Roi des rois, tu le rebutes ainsi! » Et le repentir dans l'âme, les larmes dans les yeux, il court après le mendiant, lui met de grosses pièces d'argent dans la main, et prend sur l'heure la ferme résolution de ne plus jamais refuser l'aumône, lorsqu'on la solliciterait pour l'amour de Dieu (1) : résolution à laquelle il demeura fidèle jusqu'à son dernier soupir, et qui lui valut une effusion plus abondante des grâces et des bénédictions du Ciel (2). C'est ainsi que, jeune encore, il avait le sens caché, le sens chrétien, de l'indigence, et qu'il réparait noblement un moment d'oubli.

A voir ses allures chevaleresques, on eût pu croire qu'il était destiné à devenir le héros de quelque épopée militaire, et peut-être à rougir de son sang les champs de bataille de la Palestine (3); mais qui eût pu pressentir qu'il dût être le sauveur de son siècle et le principe du plus grand mouvement de renaissance chrétienne qui ait été imprimé à l'humanité? Tels étaient pourtant les desseins de Dieu sur lui, et dès lors on comprend la persistance de l'intervention directe du Très-Haut en sa faveur. Ne fallait-il pas l'entourer de prodiges si évidemment divins qu'on ne pût se méprendre sur le sens de sa mission, et si éclatants qu'on fût obligé d'écouter sa voix? Aussi cette intervention est-elle incessante : elle s'ouvre sur son berceau, se déroule avec les

1. *Légende des trois compagnons*, c. 1. — 2. Bonavent., c. i. — 3. C'était le moment où Baudoin, comte de Flandre, s'emparait de Constantinople (1204).

événements, et l'enveloppe comme d'une atmosphère de surnaturel. Nous l'avons admirée dans les premières années de son enfance; nous la retrouvons ici dans deux faits dont l'authenticité nous est garantie par saint Bonaventure et par les trois compagnons.

Un habitant d'Assise, homme simple et sans doute inspiré d'en haut, faisait au saint jeune homme une ovation dont on ne trouve pas d'exemple dans l'histoire. Toutes les fois qu'il rencontrait le fils de Bernardone dans les rues d'Assise, il étendait son manteau sous ses pas, en criant aux passants étonnés : « Vous ne sauriez rendre trop d'honneurs à ce jeune homme : il s'illustrera entre tous ses compatriotes, et sera vénéré de tous les fidèles. » Quant à François, il écoutait ces paroles prophétiques, mais sans en comprendre le sens divin ni la portée (1).

Vers la même époque et sous la même inspiration, un autre de ses compatriotes, un autre homme du peuple, parcourait les rues de la vieille cité en criant : « *Pax et bonum* : Paix et bien! » Il continua pendant plusieurs années cet office de précurseur et se tut après la conversion du saint (2).

Les honneurs de la prospérité sont une liqueur enivrante qui trouble les meilleurs esprits. Peut-être eût-elle corrompu aussi l'âme du pieux adolescent, si Dieu n'eût pris soin d'y mêler le breuvage amer, mais salutaire, de l'épreuve et de la douleur.

L'épreuve fut aussi longue qu'inattendue. Elle lui vint à l'issue de la guerre qui éclata en 1199 entre

1. Bonavent., c. i. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. viii.

Assise et Pérouse : guerre dont un écrivain moderne, suppléant au silence des biographes du saint, a mis en lumière l'origine et les motifs, en se fondant sur les archives municipales d'Assise (1).

Depuis un demi-siècle, la Péninsule était divisée en deux grandes factions qui se disputaient le pouvoir, les Guelfes et les Gibelins. Les Guelfes étaient les partisans de l'indépendance italienne et de l'autorité pontificale ; ils s'appuyaient principalement sur le clergé et la bourgeoisie ; et partout où ils étaient les maîtres, les cités s'érigeaient en communes imitées du municipe romain, ou plutôt en républiques autonomes. Les Gibelins étaient les partisans des Hohenstauffen et du régime féodal. La ligue de Milan, la victoire de Legnano (1176) et la paix de Constance avaient assuré la prépondérance aux Guelfes, mais sans terminer la querelle ; les deux nationalités, malgré leurs accords partiels, restaient toujours en présence avec leurs antipathies originelles, leurs intérêts opposés et leurs implacables vengeances.

Assise s'était rangée du côté des Guelfes. Arrachée au Saint-Siège (2) en 1160 par Frédéric Barberousse, elle ne supportait qu'en frémissant le joug de l'usurpateur. En 1177, sous les yeux de Conrad Lützen, grand feudataire d'Allemagne, duc de Spolète et comte d'Assise, elle institua des consuls chargés de défendre ses intérêts. En 1198, à l'avénement d'Innocent III, elle alla plus loin : elle prit les armes, et

1. Cristofani, *Histoire d'Assise*, l. II, p. 84-98. — 2. Depuis la donation de la princesse Mathilde, l'Ombrie était un des fiefs du Saint-Siège.

ses milices assiégèrent, emportèrent d'assaut et rasèrent sur-le-champ la redoutable citadelle qui depuis sa fondation avait servi d'instrument à la tyrannie de l'étranger. Enflammée par ce premier succès, elle releva les remparts de la ville, convia tous les grands vassaux de l'empire à faire la paix avec elle, et les menaça, s'ils s'y refusaient, de démolir leurs châteaux forts. L'exécution de cette menace amena la guerre dont nous ignorions l'origine. Une dizaine de barons, de ceux qui, par esprit de caste, faisaient fi des sommations de la commune, se voyant chassés de leurs terres et à la veille d'une ruine inévitable, prirent un parti désespéré : ils se jetèrent dans les bras de Pérouse, la rivale séculaire d'Assise. Il n'y eut qu'une voix dans Assise pour blâmer leur déloyauté, leur félonie, et proclamer qu'il en fallait tirer une éclatante vengeance.

Si François avait été un ambitieux, il aurait épousé la cause des grands feudataires, assurés de vaincre avec le concours de Pérouse ; mais il n'écouta que le cri du droit méconnu et de la justice outragée, et se rangea sous la bannière de la commune.

L'an 1201, les milices d'Assise, plus braves que prudentes, sortirent de la ville, et se portèrent, enseignes déployées, au-devant de l'ennemi. Le combat fut acharné et sanglant ; mais l'avantage resta aux Pérugins. François et plusieurs de ses concitoyens furent surpris dans une rencontre, faits prisonniers et emmenés à Pérouse. Leur captivité dura toute une année (1). Sous le coup d'un revers si

1. « Comme François était noble de mœurs, on l'enferma avec les chevaliers. » (*Légende des trois compagnons*, c. II.)

imprévu, tous ces jeunes chevaliers tombèrent dans un profond abattement. Seul, François conserva sa belle humeur et sa franche gaieté, essayant, par ces bons mots qui lui étaient habituels, de relever le courage de ses compagnons. Ceux-ci, irrités, comme il arrive presque toujours, par le malheur, s'offensèrent d'une confiance et d'un entrain qui contrastaient si vivement avec leur position, et leur mécontentement s'exhala un jour par d'assez durs reproches. « Je vous plains, mes amis, répliqua François ; pour moi, je suis loin de partager votre désespoir. Aujourd'hui vous me voyez chargé de chaînes ; un jour vous me verrez honoré par tout l'univers (1). » Quand il parlait de la sorte, ce n'était point chez lui fol orgueil ou vaine ostentation ; il ne faisait que rappeler à leur souvenir la prédiction de ce vieillard d'Assise dont nous avons parlé précédemment.

Il est probable que les jeunes chevaliers goûtèrent assez peu ce genre de consolation. Quoi qu'il en soit, François ne cessa de leur donner des preuves de l'esprit de charité qui l'animait, surtout dans une circonstance que ses premiers historiens n'ont pas manqué de relater. L'un des prisonniers, d'un caractère naturellement enclin à la violence et encore aigri par le chagrin, ayant injurié ses camarades, tous le délaissèrent. Notre doux adolescent les exhorta d'abord au pardon ; puis, voyant que ses efforts n'aboutissaient à rien, il se tourna vers le coupable, lui tint compagnie, l'apaisa et le rendit

1. *Légende des trois compagnons*, c. II.

tout à fait sociable : si bien qu'à la fin, subjugués par tant de patience et de mansuétude, tous ses compagnons d'infortune lui vouèrent une estime et une affection sans bornes. L'an 1202, la paix fut conclue entre les deux cités rivales, et nos prisonniers recouvrèrent leur liberté (1).

Là se termine pour François sa vie bruyante et mondaine, cette vie qu'il appellera désormais sa « vie de péché », pleurant ces années de dissipation et remerciant Dieu de l'avoir miraculeusement arraché aux périls du monde.

Quelques auteurs du seizième et du dix-septième siècle, interprétant trop à la lettre cette expression du saint : « Ma vie de péché », ont supposé qu'il avait imité saint Augustin dans ses écarts, avant de l'imiter dans son retour. C'est là une manifeste erreur, que réfutent d'avance, ainsi que nous l'avons déjà constaté, les chroniqueurs contemporains. Tous attestent que François conserva son innocence baptismale jusqu'à la fin de sa carrière ; et le Frère Léon assure l'avoir appris par révélation. « Je vis en songe, raconte-t-il, notre bienheureux Père debout sur la cime d'une montagne au milieu d'un parterre de fleurs et tenant un beau lis à la main ; et comme je demandais quel était le sens de cette vision, une voix céleste me répondit que ce lis était le symbole de l'angélique pureté de François (2). » Un tel témoignage, partant d'une bouche si autorisée, nous per-

1. *Légende des trois compagnons*, c. II. — 2. BARTHÉLEMY DE PISE, *Conformités*. — BERNARD DE BESSE, *De laudibus B. Fr.*, c. V, ms. de Turin. — *Chronique des vingt-quatre généraux*.

met d'assigner la place du fils de Bernardone dans la famille des Saints.

Parmi tant d'élus qui peuplent le ciel, il n'y a au fond que deux sortes d'âmes, les saint Jean et les sainte Marthe d'un côté, les saint Pierre et les sainte Marie-Madeleine de l'autre, c'est-à-dire les âmes pures et celles qui, ayant failli, se redressèrent et reconquirent dans les larmes de la pénitence une beauté nouvelle. Saint François est du nombre des premières. Si, dans son testament et ailleurs, il s'accuse d'avoir dissipé la fleur de sa jeunesse dans les vanités et les passions du monde, c'est qu'il parle la langue des Saints, qui ne pleurent pas seulement leurs fautes, mais aussi les jours passés dans la tiédeur et l'oubli de Dieu. Nous tenions d'autant plus à donner dès à présent cette explication et à ne laisser planer aucun nuage sur l'intégrité des mœurs du jeune François, même au milieu du siècle, que la solution de ce point délicat emporte toutes les splendeurs de l'avenir.

Quelle n'est pas la joie du voyageur, lorsque, après une nuit d'orage, il aperçoit l'aube blanchissante et les premières lueurs du matin ! Telle et plus douce encore est notre émotion, lorsque, nous transportant par la pensée au milieu d'une époque si semblable à la nôtre pour les douleurs de l'Église et les crimes de la patrie, nous assistons au lever de ces grandes lumières que Dieu suspend au firmament de son Église et qu'on appelle « les Saints ». Le Patriarche d'Assise est une de ces lumières, la plus attrayante, la plus resplendissante du moyen âge. Quoi de plus gracieux que l'aurore de sa vie, ces merveilles qui

entourent son berceau, cette pureté de son enfance et jusqu'à ces aventures de sa jeunesse, entremêlées de tant d'amour de Dieu et des pauvres ! Nous pressentons que cet astre parcourra à pas de géant la carrière que lui tracera la main de Dieu. Et pourtant, avant de monter à l'horizon et de jeter un si bel éclat, il hésitera, il résistera même à l'appel du Seigneur ; et nous verrons, dans le chapitre suivant, les différentes phases de cette lutte, sans cesse renouvelée et toujours palpitante d'intérêt, entre Dieu et l'âme, lutte où Dieu triomphe et où le fils de Bernardone est l'heureux vaincu.

CHAPITRE II

CONVERSION DE SAINT FRANÇOIS. — SA RETRAITE DANS UNE GROTTE. — PÈLERINAGE AU TOMBEAU DES APÔTRES. — LE TABLEAU DE SAINT-DAMIEN.

(1205-1207)

L'attachement au monde et à ses vanités vivait toujours au fond du cœur de François. Cet attachement, pour n'être pas criminel, n'en était pas moins un péril pour l'avenir éternel de son âme et un obstacle aux desseins de Dieu, qui voulait faire de ce jeune homme l'instrument sûr et docile de ses miséricordes. Il faut donc que ces liens soient brisés, et Dieu frappera coup sur coup, jusqu'à ce qu'il les ait tous tranchés les uns après les autres.

La longue captivité de Pérouse, tout en éclairant l'âme de notre adolescent, lui avait laissé la plupart de ses illusions. Aussi, peu de temps après son retour à Assise, la Providence lui envoyait-elle une nouvelle épreuve, ou plutôt une nouvelle grâce, destinée à le rendre plus souple et plus docile à l'action de l'Esprit-Saint : la souffrance! Une longue et cruelle maladie le cloua sur un lit de douleur, le jeta malgré lui dans l'isolement des hommes et, achevant l'œuvre com-

2

mencée par le malheur, changea le cours de ses pensées. Sa première sortie nous met à même de mesurer l'étendue de ce changement. Dès qu'il se sentit assez de force pour marcher, il sortit de la ville, appuyé sur un bâton. Il avait hâte, comme tous les convalescents, de reprendre possession de la vie, de la lumière et de la société des hommes ; et d'ailleurs, il se berçait d'une espérance qui ne nous étonne point dans les habitants de l'Ombrie, si sensibles aux beautés de la nature : il s'imaginait que l'air pur de la campagne, les senteurs du printemps, les riantes perspectives de la vallée, allaient rendre la joie à son âme et la vigueur à ses membres. Mais, à son grand étonnement, toutes ces magnificences qu'il avait tant de fois admirées, cette plaine si fertile, ces vignes s'enlaçant autour des ormeaux, ces bouquets d'oliviers semés sur la colline, ce coucher si ravissant du soleil qui semble embraser de ses feux mourants le sommet des Apennins, cette brise du soir si douce aux convalescents, tout cela lui sembla décoloré, triste et froid ; et son regard désenchanté entrevit, à travers le voile des créatures, le néant des choses terrestres et l'éternelle beauté de Dieu. Un sentiment inconnu, le dégoût, envahit son âme ; il rejeta avec dédain ce qu'il avait le plus aimé jusque-là, et sa vie passée lui parut une folie. L'impression fut très vive, mais passagère. La passion de la gloire qui dormait au fond de son cœur se réveilla avec le retour à la santé, et l'impétueux jeune homme ne tarda pas à s'abandonner comme auparavant à ses goûts pour les beaux vêtements et pour les aventures chevaleresques. On eût dit qu'il voulait

échapper à l'étreinte du Dieu qui le poursuivait. Il courait vers l'éternel ennemi de tout bien, sans défiance, ne soupçonnant pas les pièges homicides que lui tendait le monde, ce monde réprouvé dont il est parlé dans l'Évangile et qui, habile à flatter les instincts de la nature, nous fascine pour nous pervertir et nous perdre (1).

Pour peu qu'on connaisse la fragilité humaine, on ne se scandalisera point de ces retours vers la créature ; on s'étonnerait plutôt qu'il en fût autrement. Un seul juste, en effet, fut impeccable par nature et ne tomba jamais : c'est celui devant qui tout genou doit fléchir, le Prince de la paix, le Fils du Très-Haut. Une seule sainte fut impeccable par privilège et n'eut aucun grain de poussière sur sa robe immaculée : c'est celle qu'on invoque sous les titres de Mère du Sauveur et d'Avocate du genre humain. Tous les autres saints ont hérité comme nous des suites du péché originel ; tous, à moins d'un privilège exceptionnel, ont eu des tendances dangereuses et subi des défaites partielles, avant d'arriver au triomphe total.

François n'était donc point invulnérable ni parfait. Il ne tenait plus au monde que par un anneau, le désir de briller ; mais cet anneau se soudait aux fibres les plus intimes de son cœur. Les vanités du siècle, ces mille bagatelles qui ont tant de charmes pour la jeunesse, parlaient tour à tour à son imagination, le tiraient par sa robe de chair et murmuraient tout bas à son oreille, comme elles avaient fait

1. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. I, c. II.

pour Augustin à la veille de sa conversion : « Est-ce que tu nous dis un éternel adieu? Penses-tu donc pouvoir vivre sans nous? » François n'osait rompre des liens si doux, et son cœur était partagé. Toutefois, à dater de la promenade dont nous venons de parler, il se tint plus près du cœur de Dieu et de la misère des pauvres, ses frères bien-aimés. Ayant rencontré vers ce temps-là un homme de guerre, noble, mais sans fortune et misérablement vêtu, il vit et il aima en lui la pauvreté de Jésus-Christ; et, touché de compassion, il se dépouilla de ses riches habits pour l'en revêtir à l'instant même (1).

Le Seigneur, qui ne laisse aucune bonne œuvre sans récompense, lui envoya, la nuit suivante, un songe prophétique. François se trouva tout à coup transporté dans un magnifique palais, rempli d'armes marquées du signe de la croix. « Pour qui ces armes et ce palais? » demanda-t-il tout hors de lui. Une voix lui répondit aussitôt : « Pour toi et tes soldats! » Dès la pointe du jour, il se leva, tout émerveillé de cette vision et plein de confiance dans les promesses du Seigneur; mais encore novice dans les voies mystérieuses de Dieu, il ne rêvait que brillantes prouesses et conquêtes militaires (2). Les circonstances semblaient, du reste, favoriser ses espérances et ses goûts belliqueux. C'était en l'an 1205. La lutte séculaire entre les Guelfes et les Gibelins venait de se raviver au sud de la Péninsule

1. Thomas de Celano, *Vita secunda*, p. I, c. ii. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. ii, et Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. ii.

italique, où Gauthier III, comte de Brienne, surnommé par ses contemporains le gentil comte, c'est-à-dire le courtois et noble comte, revendiquait au nom de sa femme la principauté de Tarente, et au nom d'Innocent III la tutelle du jeune Frédéric II et le royaume de Sicile, usurpés par deux aventuriers allemands, Markwald et Thiébaud. Le héros français y continuait avec succès une campagne inaugurée par la prise de Capoue, de Lecce (1201), de Barletta (1202); la victoire, fidèle à son drapeau, donnait une sorte de consécration à ses droits, et dans les provinces du nord aussi bien que dans celles du midi, tous les esprits soucieux de l'honneur national faisaient des vœux pour le triomphe de ses armes. Dès le principe, toutes les sympathies de François avaient été, nous l'avons vu, pour la cause pontificale; en 1205, après la symbolique vision du palais, il résolut d'y apporter un concours actif. La cause de Gauthier n'était-elle pas celle du droit et de la liberté? L'avenir n'était-il pas à lui? Et dès lors, quelle gloire de combattre sous les ordres du plus loyal des gentilshommes et d'être armé chevalier par lui! Ainsi pensait le fils de Bernardone. Ayant appris qu'un des plus illustres chevaliers d'Assise allait offrir son épée au comte de Brienne, il sollicita l'honneur de le suivre, et partit avec lui, en brillant équipage, son petit bouclier de page au bras, en disant à sa famille et à ses amis qu'il deviendrait un grand capitaine (1).

1. « Generis nobilitate impar, sed magnanimitate superior. » (Th. de Celano, *Vita prima*, p. I. c. II.)

Il faisait fausse route, il retournait au monde; alors la divine Providence intervient; ayant le dessein de frapper un de ces coups décisifs d'où dépend le reste de la vie, elle a recours à la toute-puissance du miracle. Elle terrasse François sur le chemin de Spolète, comme elle avait terrassé Saul sur la route de Damas, et lui explique par un nouveau songe l'obscurité du premier. Il goûtait un demi-sommeil, lorsqu'il entend une voix céleste lui dire : « François, lequel des deux peut te faire le plus de bien, du maître ou du serviteur, du riche ou du pauvre? — C'est le maître et le riche, répond-il. — Pourquoi donc, reprend la voix, délaisses-tu Dieu, qui est le maître et le riche, pour courir après l'homme, qui n'est que le serviteur et le pauvre? » Et François de s'écrier : « Ah! Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Va, poursuit la voix, retourne dans ta ville natale; car la vision que tu as eue a un sens tout spirituel. C'est de Dieu, et non des hommes, que tu en recevras l'accomplissement (1). » François, comme Saul, fléchit sous le glaive du saint amour. Sa réponse est identique à celle du grand Apôtre; sa récompense sera la même.

Dès les premières lueurs de l'aube, François, renonçant à son voyage dans la Pouille, quitta Spolète en toute hâte et reprit le chemin d'Assise, sans nul souci des jugements du monde et sans autre préoccupation que d'exécuter les ordres du Très-Haut. A son retour, ses compagnons de plaisir, non moins joyeux que surpris et ne soupçonnant aucun chan-

1. *Légende des trois compagnons*, c. II. — Cf. CELANO, *Vita secunda*, p. I, c. II.

gement dans ses idées, vinrent le prier d'être, comme par le passé, l'ordonnateur de leurs fêtes. Il les accueillit avec sa courtoisie habituelle, et les réunit dans un festin qui devait être le dernier. Il les traita avec une magnificence princière; mais le sourire de la joie ne fit qu'effleurer ses lèvres; son cœur était plus haut. Après le repas, ils s'en allèrent riant et devisant à travers les rues de la ville; le roi de la fête, François, marchait derrière eux, le bâton du commandement à la main, l'âme plongée dans une profonde rêverie. Soudain les nues se déchirent, et l'Esprit de Dieu fond sur lui, comme la trombe fond sur le vaisseau qu'elle surprend. La vision céleste l'inonde d'une lumière si douce et si forte, qu'il demeure sans voix et sans mouvement. Il raconta depuis à son confesseur que, durant cette extase, on eût mis tout son corps en lambeaux qu'il n'en eût rien senti, tant son âme était ravie en Dieu! Ses compagnons, le voyant immobile, s'approchèrent de lui avec frayeur; mais bientôt, lorsqu'il eut repris ses sens, ils continuèrent leur frivole conversation, et lui dirent en plaisantant : « Où donc avais-tu l'esprit? Est-ce que tu songeais à prendre femme? — Oui, répondit-il gravement, je veux prendre une épouse, mais la plus riche, la plus noble, la plus belle qui fut jamais (1)! » Il avait en pensée la Pauvreté de l'Évangile, restée veuve depuis que son premier Époux était monté sur le gibet du Calvaire (2).

1. *Légende des trois compagnons*, c. III.
2. Questa privata del primo marito,
Mille e cent' anni e più, dispetta et scura,
Fino a costui si stetti sensa invito.
(DANTE, *Paradis*, c. XI.)

C'était là cette fiancée dont l'Esprit-Saint venait de lui découvrir l'incomparable beauté! C'était là cette épouse mystique, trop longtemps méprisée du monde, à laquelle François allait s'unir par des nœuds sacrés et indissolubles, pour en faire son unique compagne, sa dame et sa souveraine!

Il avait dit un éternel adieu aux vanités du siècle. Dès lors, abandonnant, autant qu'il le pouvait, les soins du négoce paternel, il chercha un lieu solitaire pour y étudier les moyens d'acquérir le joyau de la divine charité. En cela, il obéissait aux désirs intimes et à l'impulsion secrète de son cœur, non moins qu'aux attraits du ciel; car, après les grands coups de la grâce, comme après les grands deuils de la vie, l'homme sent le besoin de fuir la société de ses semblables pour se mieux recueillir. C'est là un phénomène qui se reproduit dans la vie de chaque saint.

François se retira dans une grotte voisine d'Assise. Il y passait la plus grande partie de ses jours, seul avec Dieu, le conjurant avec larmes de lui pardonner les années d'oubli de sa jeunesse et de diriger désormais ses pas dans les droits sentiers de la perfection. Quand il sortait de cette caverne, il était pâle et défait, comme s'il se fût livré à un travail au-dessus de ses forces. En revanche, son âme était remplie d'une joie qu'il épanchait quelquefois, en mots voilés, dans le sein d'un ami, un des jeunes gens de son âge, le seul qui lui fût resté fidèle. « J'ai trouvé un trésor, lui disait-il; j'ai trouvé un trésor. » Ce trésor, dont il n'indiquait pas la nature, c'était cette perle précieuse dont il est parlé dans

l'Évangile et pour laquelle on doit abandonner tout le reste : c'était le royaume de Dieu, perle immatérielle dont l'éclat captivait le regard de son âme, et qu'il tenait en si haute estime que, pour l'acheter, il se sentait prêt à tout vendre, à tout sacrifier. Seulement, il ne savait comment en acquérir la possession, et il priait (1) !

C'est une loi de l'ordre surnaturel que, lorsque Dieu admet une âme aux joies de ses communications intimes, il permette aussi aux anges de ténèbres de s'approcher d'elle pour la tenter : loi rigoureuse, mais parfaitement sage, qui fait de la lutte l'indispensable élément de la victoire, agrandit le champ de la liberté humaine, et a pour but de rétablir dans le cœur de l'homme, en le purifiant, l'équilibre rompu par le péché. Saint François ne fait point exception à la règle : favorisé de la visite des anges, il fut immédiatement exposé aux assauts des démons, qui entreprirent, pour ainsi dire, une lutte corps à corps avec lui, pour le ramener sous ce joug du monde et des passions qu'il venait de secouer. Tantôt ils lui rappelaient à l'esprit ce qui pouvait l'enchanter, ces fêtes, ces heures de délices où il était le roi de la jeunesse (et l'on sait la puissance de pareils souvenirs sur une imagination de vingt ans !) ; tantôt ils le menaçaient de le rendre laid et difforme. Il sut résister à la violence de leurs attaques et ne se laissa détourner, ni par leurs infâmes suggestions, ni par leurs menaces, de la poursuite de ses généreux desseins (2).

1. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. I, c. III. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. IV.

A cette victoire sur le génie du mal succéda une apparition qui fut comme la récompense de la prière persévérante du jeune pénitent. « Un jour qu'il redoublait de ferveur et qu'il était tout abîmé en Dieu, Jésus-Christ lui apparut attaché à la croix. A cette vue, le cœur de François se fondit de douleur et d'amour, et le souvenir de la Passion s'imprima si avant dans son âme, qu'à dater de ce jour, à la seule pensée de Jésus crucifié, il ne pouvait retenir ses larmes et ses sanglots, comme il l'avoua lui-même à ses confidents vers la fin de sa vie (1). »

Cette troisième apparition marque une dernière étape dans les progrès d'une conversion qui commence avec la vision du Palais, continue avec celle de la Pauvreté et s'achève ici. Aux rayons des divines clartés, François entrevoit sous les traits de Jésus souffrant l'idéal de toute grandeur ; il comprend que la perfection chrétienne consiste à suivre, d'un pas résolu, le Rédempteur gravissant la cîme du Calvaire, sans jamais le laisser seul sous le pesant fardeau de sa croix, et il se met généreusement en marche.

Un nouvel horizon s'ouvrait devant lui. Dès lors, nous le voyons sortir plus souvent de sa caverne, tantôt pour discourir des choses du ciel avec son unique ami, tantôt pour se livrer aux œuvres de miséricorde et de piété. Distribuer aux pauvres de l'argent, des vivres et jusqu'à ses propres vêtements ; compatir à leurs peines, jusqu'à n'en renvoyer aucun sans l'avoir consolé ; secourir avec une délica-

1. Bonavent., c. ii.

tesse exquise les prêtres indigents ; décorer les autels délaissés : voilà quelles étaient ses occupations et ses délices ! Il était vraiment le père, le patriarche des pauvres, selon la belle expression de saint Bonaventure. En l'absence de son père, il chargeait la table de pains à l'heure des repas ; et comme sa pieuse mère lui demandait un jour : « Pour qui tant de provisions ? — Mère, répondit-il avec un sourire angélique, c'est pour les pauvres de Dieu ; car je les porte tous dans mon cœur ! » Et Pica, heureuse et attendrie, attachait sur son fils des regards pleins de complaisance (1).

Cependant, toutes ces bonnes œuvres, si excellentes qu'elles fussent, ne réalisaient pas encore l'idéal qu'il s'était fait de la perfection chrétienne, et n'apaisaient pas sa soif de dévouement. Il donnait tout, il eût voulu se donner lui-même ; mais où et comment ?... Au milieu de ses perplexités, il conçut le projet de faire un pèlerinage au tombeau des Apôtres, dans le but de s'exercer à la vie de dénuement et de privation qu'il rêvait, ou peut-être dans l'espérance de recevoir de nouvelles lumières sur sa vocation. Il se rendit donc à la Ville éternelle, alla se prosterner sur le pavé de Saint-Pierre et y pria longtemps. S'étant relevé, il remarqua avec peine combien étaient chétives les offrandes des pèlerins pour l'achèvement de ce majestueux édifice. « Eh quoi ! s'écria-t-il, la dévotion est-elle donc refroidie à ce point ? Comment les hommes ne s'offrent-ils pas eux-mêmes, dans un sanctuaire où reposent les cendres du Prince des

1. *Légende des trois compagnons*, c. III.

Apôtres? D'où vient qu'ils n'ornent pas avec toute la magnificence possible cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Église? » Et puisant à pleines mains dans son aumônière, il jeta tout l'argent qu'il avait sur le marbre du tombeau (1). Trois siècles après, un de ses fils spirituels, le pape Sixte-Quint, devait réaliser ses vœux, et donner à la reine des basiliques son dernier couronnement.

Au sortir de la basilique, François aperçut une multitude de pauvres qui imploraient la charité des fidèles. Il courut se joindre à eux, échangea ses vêtements contre les haillons du plus nécessiteux, et resta jusqu'à la fin du jour sur les degrés du portique, demandant l'aumône en français (2). Un acte si héroïque arrache à la grande âme de Bossuet ce cri d'admiration : « Ah! que François commence bien à faire profession de la folie de la croix et de la pauvreté évangélique (3)! »

Le lendemain, le pieux pèlerin reprit la route de l'Ombrie et regagna promptement Assise. C'est là que Jésus-Christ l'attendait pour lui manifester clairement sa vocation; car, par une condescendance rare, même dans la vie des saints, il daignait se faire lui-même le précepteur et le guide de François dans les voies spirituelles. L'heureux disciple, de son côté, ne consultait que ce maître des maîtres; et sachant qu'il n'est pas bon de révéler les secrets du grand Roi, il ne les dévoilait à personne, excepté toutefois à l'évêque d'Assise, son Père spirituel et le directeur de sa conscience.

1. *Légende des trois compagnons*, c. III. — 2. *Ibid.* — 3. *Panégyrique de saint François d'Assise.*

Un matin qu'il se promenait sous les murs d'Assise, il entra, poussé par un mouvement de l'Esprit-Saint, dans l'église Saint-Damien, église antique et délabrée qui menaçait ruine. Là, seul, à genoux devant un tableau représentant Jésus en croix (1), il prononça trois fois cette belle prière, qu'il répéta souvent depuis : « Grand Dieu, plein de gloire, et vous, Seigneur Jésus, je vous supplie de m'éclairer, de dissiper les ténèbres de mon intelligence et de m'accorder une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien, que je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté. »

Il disait, et, les yeux baignés de larmes, il contemplait amoureusement l'image du Sauveur, quand tout à coup le Christ s'anime et lui adresse par trois fois ces mystérieuses paroles : « Va, François, et répare ma maison, que tu vois tomber en ruine (2). » Il ne peut douter que cette voix ne soit partie du ciel; mais sous le coup d'une émotion dont il n'est pas maître, il demeure quelque temps immobile, éperdu, pâle d'effroi, tant il est naturel à l'homme déchu d'avoir peur de Dieu ! Revenu à lui et prenant à la lettre les ordres du Tout-Puissant, il sort en toute hâte pour les mettre à exécution. A la porte de l'église il rencontre le prêtre qui la desservait : « Don Pietro, lui dit-il en présentant sa bourse, prenez cet argent pour acheter de l'huile, et entretenez une lampe devant le tableau du Christ. » Et sans lui donner

1. C'est une toile appliquée sur bois, de l'école byzantine. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. III.

d'autre explication, il s'en va, rentre à la demeure paternelle, saisit un paquet d'étoffes précieuses, monte à cheval, court jusqu'à Foligno, y vend cheval et marchandises, et rapporte aux pieds du prêtre le produit de cet « heureux négoce (1). »

Le chapelain accéda au désir que lui témoigna François de demeurer quelques jours chez lui ; mais redoutant la colère de Bernardone, il refusa l'offrande du jeune homme. Et le saint, ne faisant pas plus de cas de cet or, devenu inutile, que de la poussière du chemin, le jeta avec mépris sur une des fenêtres du sanctuaire (2).

Toute âme qui revient sincèrement à Dieu et se propose de se consacrer à lui, doit s'attendre à voir toutes les puissances du monde et de l'enfer se soulever contre elle, suivant la prédiction du divin Maître : « Vous serez haïs de tous à cause de moi (3). » La persécution est l'apanage et l'honneur des disciples du Calvaire. Cette nouvelle gloire ne manquera pas au fils de Bernardone, et elle lui viendra d'abord de sa propre famille.

Pierre Bernardone était absent depuis plusieurs mois pour ses affaires commerciales. Apprenant, au retour de son voyage, la conduite, les aumônes et surtout le brusque changement de vie de son fils aîné, il fut outré d'indignation et courut sur-le-champ à Saint-Damien avec quelques-uns de ses amis. Au bruit de leurs pas et de leurs voix menaçantes, François, encore peu aguerri dans ce genre de combats, eut peur : il s'enfuit et se cacha dans la chambre de

1. Bonavent., c. ii. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. vi. — 3. Matth., x, 22.

son hôte. D'après une tradition qui n'est pas dénuée de fondement, son corps s'enfonça dans la muraille au moment où Bernardone entrait, et il échappa ainsi par miracle aux regards courroucés de ceux qui le poursuivaient.

Après leur départ, il alla se réfugier dans une caverne, sans doute celle que lui rendait chère et sacrée l'apparition de Jésus en croix. Le lieu de sa retraite n'était connu que d'un seul des serviteurs de la maison, lequel lui apportait en secret les aliments nécessaires à la vie. Il y resta un mois entier, implorant, avec plus de ferveur que jamais, les lumières et les secours d'en haut, matant sa chair par d'effrayantes austérités, repassant dans son cœur les mystérieuses paroles du tableau de Saint-Damien, et cherchant par-dessus tout à connaître ce que Dieu demandait de lui (1).

Enfin, il quitta sa retraite pour combattre ses ennemis en face, comme un soldat qui, après avoir réparé ses forces, reprend les armes et recommence la lutte avec une nouvelle ardeur. Il reparut dans Assise, le visage pâle et défait, les joues creusées par ses pleurs continuels, mais sans crainte, le cœur haut et fier, avec l'énergie d'un preux chevalier du Christ. A son aspect, la foule s'arrêta, muette d'abord d'étonnement et de pitié; puis, aussi mobile que les flots de la mer, éclatant tout d'un coup en murmures, en railleries, en rires méprisants, elle jeta des pierres et de la boue à cette idole qu'elle avait naguère portée sur le pavois et que la veille encore elle adorait. « Il est

1. *Légende des trois compagnons*, c. IV.

fou! » criait-on de toutes parts. O inconstance de la faveur populaire! Et, chose navrante à redire! au premier rang des insulteurs du saint jeune homme se trouvaient ses anciens compagnons de plaisirs. Pour lui, il poursuivait tranquillement son chemin au milieu de ces huées, répondant aux acclamations par le silence, aux injures par le pardon, à la haine par l'amour. Il était fou, non de la manière qu'on pensait, mais de cette sublime folie de la croix qui a sauvé le monde (1).

Bernardone ne tarda pas à être informé de ce qui se passait. Cette nouvelle fut pour lui comme un coup de poignard, et cela se conçoit : un père est chatouilleux à l'excès sur tout ce qui touche à l'honneur de ses enfants; comment supporterait-il qu'ils soient traînés dans la boue et deviennent l'objet de la risée publique? Bernardone accourt donc sur la place, mais avec tous ses préjugés : il ne vient pas pour défendre son fils et l'arracher à cette sorte d'émeute, mais pour mettre un terme à ce qu'il nomme un scandale. L'œil en feu, les lèvres frémissantes de colère, il se jette sur lui, l'accable de coups et de reproches, sans garder aucune mesure, le somme, au nom de l'autorité paternelle, de cesser enfin de pareilles extravagances; et le voyant insensible aux menaces comme aux prières, il l'enferme dans un obscur cachot sous l'escalier de sa maison, en jurant de l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait changé de vie (2). Les compagnons du saint, qui laissent percer une vive émotion en racontant cet acte de violence, ajoutent

1. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. I, c. v. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. vi.

que toutes ces rigueurs n'aboutirent qu'à un seul résultat : affermir et faire éclater la vertu du jeune captif. A tous les outrages de son père, il n'opposa, en effet, que la douceur la plus inaltérable, heureux de souffrir pour la justice, uniquement désireux d'accomplir l'œuvre de Dieu, et se contentant de répéter pour sa défense ce que le Prince des Apôtres avait répondu aux magistrats de Jérusalem : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (1). »

Nous avons rapporté le fait sans commentaire, d'après les biographes contemporains; mais il y a une question qu'ils n'ont pas touchée et qu'il nous semble bon d'éclaircir. La voici : « En quoi la conduite du père est-elle répréhensible, et quelle est sa part de responsabilité dans ces conjonctures? » A notre avis, le tort de Bernardone est d'avoir mis obstacle, avec une obstination qu'on peut excuser, mais non justifier, à la vocation de son fils. Car celle de François était manifeste : Dieu la lui avait révélée en termes précis dans l'église de Saint-Damien, quand il lui avait dit : « François, va, répare ma maison qui tombe en ruine. » Le saint jeune homme obéissait, c'était son devoir. Et lorsque son père l'arrête, sans égard pour les oracles du ciel, lorsqu'il l'enferme dans un cachot, sous prétexte que la carrière embrassée par François est un déshonneur pour sa famille, il usurpe, peut-être à son insu, les droits du souverain Seigneur; et l'histoire, d'accord avec la conscience, le condamne pour avoir étrangement abusé de l'autorité paternelle.

1. Act., v. 27.

Nous ignorons combien de temps dura la captivité de François (il est probable qu'elle ne se prolongea pas au delà d'un ou deux mois); mais nous savons comment la Providence y mit fin. Pica, silencieuse et désolée, souffrait autant que son fils des mauvais traitements qu'on lui infligeait. Usant de ce pouvoir de médiation qui dans la famille appartient naturellement à la mère, elle tenta d'amener une réconciliation entre deux êtres qu'elle chérissait également. L'entreprise était difficile. Le premier des deux auquel elle s'adressa, Bernardone, ne voulut rien entendre. Rebutée de ce côté, elle ne perdit pas courage et se tourna vers le pauvre prisonnier. Profitant un jour de l'absence de son mari, elle pénètre dans le cachot, s'assied aux côtés de François et cherche, dans un long entretien et par les motifs les plus pressants, à le déterminer à rentrer dans la vie de famille. Elle déploie toutes les ressources de la tendresse maternelle ; mais larmes et caresses, tout est inutile, et le jeune prisonnier lui oppose victorieusement la volonté du Très-Haut manifestée par les paroles du tableau miraculeux. A la fin, comprenant, avec ce tact et cette rapidité d'intuition dont le Créateur a doté la femme, qu'elle a devant elle une vocation évidemment surnaturelle, et pensant qu'il serait impie d'aller contre les desseins de Dieu, elle prend une décision aussi sage que hardie : elle brise les liens du captif, lui ouvre les portes de sa prison, et, après l'avoir tendrement embrassé, le laisse suivre en toute liberté la voie extraordinaire où Dieu l'appelle (1).

1. *Légende des trois compagnons*, c. VI.

Elle avait agi en mère, et en mère chrétienne.

François rendit grâces à Dieu de sa délivrance, remercia Pica, qui en avait été l'instrument, et retourna sur l'heure à l'église de Saint-Damien. Pierre Bernardone, à son retour, se répandit en sanglants reproches contre sa femme. « Pourquoi soutenir votre fils? s'écria-t-il. Il ruine notre maison par ses prodigalités et la déshonore par ses folies ! J'irai moi-même le chercher et le ramènerai parmi nous, ou le chasserai du pays. » Et il courut tout en colère à Saint-Damien. Ainsi, par un contraste qui n'est que trop fréquent, lui qui avait fermé les yeux sur les profusions de François encore mondain et qui lui avait permis de s'équiper brillamment pour aller guerroyer au loin sous les ordres du comte de Brienne, ne pouvait souffrir que ce même fils, une fois converti, fît des aumônes, ni qu'il se consacrât au service de Dieu !

Le saint jeune homme ne s'enfuit pas cette fois : il se présenta bravement à son père, écouta ses plaintes et lui répondit avec une respectueuse fermeté : « Trêve aux injures et aux menaces! Je les compte pour rien et suis prêt à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ. » Bernardone, le voyant inébranlable dans ses résolutions et semblable au rocher contre lequel les vagues de la mer viennent se briser inutilement, ne songea plus qu'à rentrer en possession du prix des étoffes et du cheval. Il retrouva l'argent sur la fenêtre où François l'avait jeté, le saisit d'une main avide et s'en retourna, le dépit dans l'âme, furieux de n'avoir réussi qu'à moitié. Chemin faisant, le démon de la cupidité lui suggéra la pensée d'arracher à ce fils rebelle une renonciation complète et

juridique à sa part d'héritage ; et Bernardone, cédant à cette tentation, alla porter plainte contre lui, d'abord devant les magistrats dont François déclina la compétence, puis devant l'évêque d'Assise (1).

L'évêque, qui était alors don Guido Sécondi, cita le prétendu coupable à son tribunal. François respectait trop l'autorité pour résister un seul instant à pareille sommation. « Oui, répondit-il aux envoyés, j'irai trouver l'évêque, parce qu'il est le père et le pasteur des âmes. » Le digne prélat, qui avait eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier le mérite et les vertus de l'accusé, le reçut avec la bonté d'un père bien plus qu'avec la sévérité d'un juge. « Mon fils, lui dit-il, ton père est grandement irrité contre toi. Si tu veux servir Dieu et accomplir toute justice, rends-lui l'argent qui lui appartient. Aie confiance en Dieu, agis franchement, ne crains pas. Dieu sera ton aide et daignera pourvoir à tes besoins, pour le bien de son Église. » Encouragé par ces paroles, François se lève ; et dans un transport de ferveur, comme enivré de l'Esprit-Saint, il réplique en ces termes : « Seigneur, je rendrai à mon père tout ce qui est à lui, et même les vêtements que je porte. » Aussitôt il se retire dans une chambre voisine, se dépouille de ses habits et revient, la chair recouverte seulement d'un cilice, les déposer aux pieds du prélat ; puis il s'écrie d'un ton inspiré qui fait tressaillir tous les assistants : « Ecoutez et comprenez : jusqu'à ce jour j'ai appelé Pierre Bernardone

1. *Légende des trois compagnons*, c. VI. — Les juridictions civile et ecclésiastique étaient alors distinctes, et dès lors que François s'était consacré au service de Dieu, il relevait de l'autorité épiscopale.

mon père; désormais je puis dire hautement : Notre Père qui êtes aux cieux, dans le sein duquel j'ai déposé tous mes trésors et placé toutes mes espérances (1). »

Les témoins de cette scène ineffable pleuraient d'attendrissement et d'admiration. L'évêque était, lui aussi, visiblement ému, et de grosses larmes coulaient sur son visage. Il descendit de son siège, couvrit de son manteau la sublime nudité du saint, et lui ouvrant ses bras, le tint longtemps pressé sur sa poitrine. Comme la mère de François, il comprit, en présence d'un sacrifice si héroïque, que Dieu conduisait ce jeune homme par des voies extraordinaires; il l'assura de son dévouement et de sa protection, et lui promit une large part dans ses affections.

On apporta le manteau d'un pauvre paysan qui était au service de l'évêque; François l'accepta avec reconnaissance, y traça une croix blanche avec du mortier, et s'éloigna, dépouillé de tout, le plus pauvre, mais aussi le plus joyeux des hommes, heureux de n'avoir d'autre bien que Dieu, de n'attendre rien que de Dieu, de ne rien recevoir que pour l'amour de Dieu! « Oh! la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand! O homme digne d'être écrit dans le livre des pauvres évangéliques et de vivre dorénavant sur les fonds de la Providence (2)! »

C'était au mois d'avril 1207. François avait alors vingt-cinq ans (3).

1. *Légende des trois compagnons*, c. VI. — 2. Bossuet. — 3. Bernard de Besse, *de Laudibus*, *B. Fr.*, Ms. de Turin; — Jourdain de Giano, *Chronique*, p. 2.

CHAPITRE III

LES LÉPREUX. — FRANÇOIS RESTAURE TROIS SANCTUAIRES. — SA VOCATION.

(1206-1209)

Libre de toute entrave, joyeux comme le passereau échappé au filet du chasseur, François cherchait les lieux solitaires pour mieux entendre la voix de Celui qui l'appelait. Il parcourait les bois et les montagnes situés au nord d'Assise; et sous l'action du feu divin qui l'embrasait, souvent il chantait. Il était beau de l'entendre alterner des cantiques français avec ce cri de reconnaissance du saint roi David :

« Merci, mon Dieu, d'avoir rompu mes chaînes! Je vous offrirai en retour un sacrifice de louanges et bénirai votre saint nom (1). » Des voleurs le rencontrèrent et lui demandèrent : « Qui es-tu? — Je suis le héraut du grand Roi, » répliqua-t-il avec un accent prophétique. « C'est un pauvre fou! » crièrent ensemble les bandits; et après l'avoir cruellement battu, ils le jetèrent dans une fosse remplie de neige, et lui adressèrent cet adieu ironique : « Reste là, chétif héraut de Dieu! » Les voleurs une fois partis,

1. Ps. cxv.

il sortit de la fosse, tout rayonnant d'allégresse, et reprit ses chants et ses prières (1).

Il alla frapper à la porte d'un monastère voisin, y demanda l'aumône et y demeura quelques jours, employé aux plus vils offices de la cuisine. De là il se rendit à Gubbio, où l'un de ses amis d'enfance, prenant en pitié sa misère et ses haillons, lui donna le costume ordinaire des ermites : une tunique courte, une ceinture de cuir, des souliers et un bâton. C'est sous cet habit de pénitence que nous allons le voir se dévouer au service des pauvres, des infirmes et surtout des lépreux.

Quoique la lèpre ait presque entièrement disparu de nos jours, cependant il ne sera pas sans intérêt de connaître ce qu'elle était au moyen âge chez les peuples chrétiens. Cette maladie hideuse, qui recouvre de pustules et d'écailles sanglantes tout le corps de ses victimes, revêtait alors un double caractère : elle était à la fois contagieuse et sacrée; contagieuse, par suite d'un mystérieux arrêt de la justice divine; et sacrée, à cause du rôle symbolique qu'elle joue dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Isaïe n'avait-il pas représenté le Messie comme un lépreux frappé de Dieu et humilié? Et le Messie lui-même, durant sa vie mortelle, n'eut-il pas pour les lépreux la plus prévenante tendresse? Crainte et vénération, tels sont les deux sentiments dont s'inspirèrent ces siècles de foi. Le sentiment de répulsion qu'inspire naturellement la vue des plaies de ces infortunés faisait place à une sorte de dévotion qui se

1. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. I, c. vii.

puisait aux divines clartés de la foi. On les appelait les malades du bon Dieu, les pauvres du bon Dieu. Les évêques avaient la charge de pourvoir à leurs besoins, et les regardaient comme le plus beau fleuron de leur couronne. Les fidèles, découvrant, eux aussi, sous leur visage ensanglanté l'adorable face du Rédempteur, ne passaient jamais à côté de leur hutte sans déposer une obole dans leur sébile et sans se recommander à leurs prières. Les barons et les nobles dames se faisaient gloire de panser leurs ulcères; et, chose plus admirable encore! l'Église enfantait des légions de chevaliers et de vierges qu'elle mettait à leur service : les chevaliers de Saint-Lazare, qui avaient un lépreux pour grand maître, et les sœurs hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem.

Cette dévotion « aux malades du bon Dieu » se répandit avec la lèpre elle-même, d'Orient en Occident. Toutefois, si populaire qu'elle fût au temps des croisades, le fils de Bernardone, avant sa conversion, éprouvait pour les lépreux une répugnance invincible; leur seul aspect lui faisait horreur. Rien de plus admirable que de voir comment Notre-Seigneur se charge de le redresser et de l'instruire, et comment il finit par asseoir le règne de la grâce sur les ruines de la nature. Les premières communications divines remontent à l'année 1206. Peu de temps après la vision de Spolète et un an environ avant la scène du palais épiscopal, le saint jeune homme, étant en oraison, entendit la voix du Rédempteur qui lui disait : « Mon fils, si tu veux connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que tu haïsses ce que tu as aimé et désiré selon la chair. Que ce nouveau sentier ne t'effraye

point; car, si les choses qui te plaisent doivent te devenir amères, celles qui te déplaisent te paraîtront douces et agréables (1). » Il eut bientôt occasion de mettre en pratique les leçons du divin Maître. Comme il chevauchait dans la plaine qui s'étend au pied d'Assise, il aperçut un lépreux qui s'avançait vers lui. A cette rencontre inattendue, un grand combat se livra dans son âme. Sa première pensée fut de rebrousser chemin; mais bientôt, se reportant aux projets de perfection qui le préoccupaient déjà, et se souvenant que la plus glorieuse et la plus difficile des victoires, c'est de se vaincre soi-même, il surmonte son dégoût, descend de cheval, s'approche du lépreux, et lui remet une obole en lui baisant la main. Puis, étant remonté à cheval, il cherche du regard le cher pauvre du bon Dieu; mais c'est en vain : il se voit seul au milieu de cette plaine immense. « Le Sauveur des hommes s'est montré plusieurs fois sous la figure d'un lépreux, » pense-t-il; et tombant à genoux, ivre de joie et de reconnaissance, il se met à chanter avec amour les louanges du Seigneur. En ce moment-là, il se sentit profondément remué, transformé en un autre homme; et lui-même, léguant ce souvenir comme un stimulant aux générations futures, écrira en tête de son Testament : « A dater de ce jour, ce qui me semblait le plus amer se changea pour moi en douceur pour l'âme et pour le corps (2). » Quand on triomphe ainsi de soi-même, on est maître de l'univers; et quand une première victoire est si complète, elle est décisive pour l'avenir.

1. *Légende des trois compagnons*, c. IV. — 2. *Ibid.*, loc. cit.

Pourtant l'héroïque jeune homme n'avait pas encore quitté le monde, et sa marche était gênée par les intérêts et les préoccupations de la terre. Mais l'année suivante (1207), lorsqu'il eut fait devant l'évêque d'Assise l'abandon public, absolu, de son patrimoine, il donna un libre essor à ses désirs de sacrifice et de dévouement. Nous avons vu qu'en sortant du palais épiscopal, il s'était rendu à Gubbio. Là, il fit ses délices d'habiter les léproseries et de soigner les malades du bon Dieu, leur lavant les pieds, nettoyant leurs ulcères, imprimant ses lèvres sur leurs plaies les plus hideuses, et ne les quittant jamais sans leur adresser une de ces paroles du cœur qui sont plus douces que tous les secours. C'est ainsi qu'il se préparait à devenir le médecin des âmes (1). Le Très-Haut récompensa cette charité par le don des miracles. Voici le premier et peut-être le plus éclatant de ces prodiges : nous le choisissons entre mille, ne pouvant les rapporter tous. « Un habitant du duché de Spolète était atteint d'un affreux cancer qui lui rongeait la bouche et les joues. En vain il avait eu recours à l'habileté des médecins; en vain il était allé à Rome prier sur le tombeau des Apôtres : la plaie augmentait de jour en jour. Ayant entendu parler de François, il vient trouver le serviteur de Dieu. Il veut se prosterner à ses pieds, mais François l'en empêche, le serre dans ses bras et le baise au visage. O prodige! l'horrible mal disparaît sous les lèvres du saint, et la guérison si longtemps demandée est enfin obtenue. En vérité, je ne sais ce qu'on doit le plus ad-

1. Bonavent., c. ii.

mirer, d'un tel baiser ou d'une telle guérison (1). »

La dévotion aux lépreux, une dévotion tendre, héroïque : tel est donc le cachet distinctif de la conversion de François ; il le gardera toute sa vie, et l'étendra à tout son Ordre. Disons-le tout de suite ici, son exemple franchira les grilles du cloitre et les limites de l'Ombrie, se répandra au loin comme un parfum de suave odeur, et ranimera la ferveur, même au milieu du siècle. Une légion d'âmes héroïques se lèvera sur ses pas, et l'on verra les Louis IX de France et les Henri III d'Angleterre, les Elisabeth de Hongrie et les Angèle de Foligno, marcher sur ses traces et comme lui se faire un honneur de soigner « les malades du bon Dieu. »

On croit communément qu'il ne passa guère plus d'un mois dans la léproserie de Gubbio, et qu'il s'achemina de nouveau vers Assise dans le courant du mois de mai 1207. La voix du tableau miraculeux retentissait nuit et jour à ses oreilles, et il se sentait pressé d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu de restaurer l'église Saint-Damien. Qui pourrait dépeindre son émotion quand il revit les murs de cette ville natale qu'il avait naguère éblouie par l'éclat de son opulence, et où il avait appris à connaître l'inconstance et l'ingratitude du monde?... Mais faisant taire tous les souvenirs d'autrefois et foulant aux pieds tous les conseils de la sagesse humaine, il y entra comme les prophètes de l'ancienne loi rentraient dans l'ingrate Jérusalem : il s'en alla par les rues, publiant les grandeurs de Dieu et les souffrances de l'Église,

1. Bonavent., c. ii.

mendiant des pierres pour l'amour de Jésus-Christ, sans affectation, mais aussi sans honte, et disant avec une admirable simplicité : « Qui me donnera une pierre aura une récompense; qui m'en donnera deux, en aura deux; qui m'en donnera trois, en aura trois (1). »

Grand fut alors l'émoi dans toute la cité. Parmi ses compatriotes, les sentiments étaient fort partagés : les uns le poursuivaient de leurs injures et de leurs railleries; les autres passaient sans lui répondre; d'autres enfin, pensant qu'on ne pouvait attribuer qu'à Dieu un si complet changement de vie, l'aidaient de leurs propres mains ou de leurs aumônes à relever les ruines du sanctuaire de Saint-Damien. Pour lui, il recevait avec une égale reconnaissance les affronts et les offrandes, les affronts pour le bien de son âme, et les offrandes pour la restauration du vieux monument. On vit alors ce jeune homme de bonne famille, habitué aux délices de la vie, porter sur ses épaules, comme un manœuvre, les matériaux nécessaires à la construction. Il travaillait sans relâche, si bien que ses membres, exténués par les jeûnes et les rigueurs de la pénitence, ployaient sous le fardeau. Le prêtre qui desservait cette église (c'était toujours don Pietro) eut pitié de lui; et, malgré son peu de ressources, il lui préparait un bon repas à la fin de ses journées. François accepta d'abord cette généreuse hospitalité; mais au bout de quelques jours, il se fit ces réflexions : « François, trouveras-tu partout un prêtre qui t'accueille aussi cordialement? Est-ce là, du reste, cette

1. *Légende des trois compagnons*, c. VII.

pauvreté que tu as choisie pour ta compagne? Non. Va-t'en désormais mendier de porte en porte, à la façon des pauvres, une écuelle à la main, pour recueillir les restes qu'on te donnera; car c'est ainsi que tu dois vivre pour l'amour de Celui qui est né pauvre, a vécu dans la pauvreté, a été attaché nu sur la croix, et a été enseveli dans un tombeau d'emprunt. » Le lendemain il va quêter sa nourriture, et s'assied dans la rue pour prendre son repas. A l'aspect de ce mélange dégoûtant, il sent la nature se révolter, et détourne ses regards par un mouvement instinctif; mais aussitôt, triomphant de cette répugnance comme il a triomphé des autres, il se met à manger avec plaisir. Il déclara depuis qu'il n'avait jamais eu de plus délicieux festin. Le soir, il dit gaiement à don Pietro : « Ne vous mettez plus en peine de ma nourriture; j'ai trouvé un excellent économe et un très habile cuisinier, qui sait mieux que personne assaisonner les mets (1). »

Il est encore parlé ici de Pierre Bernardone. et c'est pour la dernière fois dans le cours de cette histoire; hélas! nous devons ajouter que ce n'est point à sa gloire. Ne comprenant rien aux mystérieux appels de la grâce, ni aux saintes folies de la croix, il était exaspéré de voir son fils vêtu en mendiant et devenu le point de mire des traits, toujours acérés, de la malignité publique. Le rencontrait-il sur son chemin, il se détournait d'un air courroucé; quelquefois même il allait jusqu'à le maudire. Le cœur se serre à cette pensée! Sans doute le ciel ne ratifiait

1. *Légende des trois compagnons*, c. VII.

point les malédictions du père; mais elles faisaient à l'âme tendre et sensible du fils une si vive blessure, que longtemps après il laissait échapper cette plainte douloureuse : « De toutes les peines que j'ai eu à endurer, celle-ci m'a été la plus amère. » Pour mettre un baume sur cette plaie saignante, il arrêta un vieux mendiant et lui dit : « Viens, je serai ton fils ; chaque fois que mon père selon la nature me maudira, toi, mon père adoptif, tu me donneras ta bénédiction. » Et le vieillard accéda avec empressement à cette demande (1).

Ange, l'unique frère du saint, semble avoir hérité à la fois de la fortune et de la dureté paternelles ; qu'on en juge par le trait suivant. Par une froide journée d'hiver, notre Bienheureux était en prière dans une église, grelottant de froid sous son vieil habit d'ermite. Ange, passant près de lui, dit en se moquant à l'un de ses amis : « Va le prier de te vendre quelques gouttes de sa sueur! — Non, répliqua François en langue française, je ne vendrai pas ma sueur aux hommes : je la vendrai plus cher à Dieu (2). »

Au milieu de tant d'épreuves, notre saint continuait son œuvre avec courage, en prévision de l'avenir. « Venez, criait-il aux passants, aidez-nous à finir; car vous verrez fleurir ici un monastère de pauvres dames, dont la sainte vie et la réputation feront glorifier le Père céleste dans toute l'Église. » Prophétie qui se réalisa cinq ans après, lorsque Claire et ses compagnes vinrent se fixer en ce lieu (3).

1. *Légende des trois compagnons*, c. VII. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.*

C'est ainsi que François acheva l'année 1207, dans le travail, la prière et le dénûment le plus absolu. Après avoir accompli sa tâche à Saint-Damien, il entreprit de réparer deux autres sanctuaires, situés comme le premier aux portes d'Assise. L'un était dédié à saint Pierre; et notre Bienheureux, qui avait une dévotion très tendre pour le prince des Apôtres, voulut ouvrir l'année 1208 par la restauration de cet édifice, restauration qui ne lui demanda que fort peu de temps, grâce aux abondantes aumônes de ses concitoyens. L'autre était une chapelle fort pauvre et très ancienne. Bâtie l'an 352 par de saints ermites venus de la Palestine, successivement occupée, à partir de l'année 516, par les moines du Mont-Cassin, de Cluny, de Cîteaux, on l'avait tour à tour nommée Sainte-Marie de Josaphat, à cause d'une précieuse relique du sépulcre de la sainte Vierge; puis la Portioncule, parce qu'elle s'élevait sur une parcelle de terrain qui appartenait aux Bénédictins du mont Soubase; enfin, Notre-Dame-des-Anges, en raison des apparitions célestes dont elle était fréquemment le théâtre. Lieu de pèlerinage autrefois célèbre, mais pour le moment abandonné, elle tombait en ruine, et ses murailles délabrées servaient de refuge aux pâtres et aux troupeaux dans la mauvaise saison. Notre saint déploya toutes les ressources de son zèle pour arracher à l'oubli des peuples et aux outrages du temps un sanctuaire si vénérable. Avant la fin de l'année 1208, il l'avait rendu à son culte séculaire, et l'avait rétabli dans sa primitive splendeur (1).

1. BONAVENT., c. II.

Des trois temples qu'il avait réparés, l'homme de Dieu préférait la Portioncule : c'était son oratoire de prédilection et sa demeure habituelle. Prenant la Reine des Anges pour son avocate, humblement agenouillé devant son image, il la suppliait nuit et jour de lui faire connaître les voies de la perfection évangélique où il devait marcher. Car, depuis deux ans, il suivait, il est vrai, tous les mouvements de la grâce, mais sans avoir aucun pressentiment de sa véritable vocation, semblable à ces marins hardis qui voguent sans crainte sur les flots d'un océan inexploré, mais qui cherchent un port où ils puissent jeter l'ancre. Ce port tant désiré, Dieu le lui montra enfin; voici dans quelles circonstances.

Le 24 février 1209, François, à genoux dans son sanctuaire favori, assistait au saint sacrifice de la Messe, que don Pietro offrait, sur sa demande, en l'honneur de l'apôtre saint Mathias. Lorsque le prêtre en fut venu à lire dans l'évangile du jour : « Allez, ne portez ni or, ni argent, ni monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton, » ces paroles furent pour le jeune pénitent un trait de lumière. Il vit clairement que le port c'était pour lui la vie religieuse, et que sa vocation spéciale c'était la pauvreté apostolique. Alors son regard s'illumina, sa figure devint radieuse : « Voilà ce que je cherchais, s'écria-t-il! Voilà ce que j'appelais de tous mes vœux! » Au même instant, il jette avec horreur sa bourse, son bâton, ses chaussures, se revêt d'une grossière tunique, de couleur gris cendré, et part pour Assise, les pieds nus, les reins ceints d'une

corde, pour prêcher la pénitence et reconquérir les âmes à Jésus-Christ (1).

Puissance merveilleuse de la parole de Dieu! Au troisième siècle, un jeune noble égyptien, saint Antoine, entend ce passage de l'Évangile : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres ; » et mettant ce conseil à exécution, il devient le père de la vie monastique en Orient. Dix siècles plus tard, François, le fils d'un marchand d'Assise, entend lire une autre parole de l'Évangile, se sent à son tour subjugué par la grâce, et devient en Occident le père d'une nouvelle famille religieuse. C'est en ce jour, en effet, que se célébrèrent les noces mystiques du séraphique Patriarche avec la sainte Pauvreté, et que l'Ordre des Frères Mineurs prit naissance.

Dans ses premières prédications, François eut le même succès que dans ses quêtes ; il recueillit beaucoup d'affronts pour lui, et quelques âmes pour le Père céleste, mais de belles âmes, comme nous le verrons bientôt. Il continua ce genre de vie pendant près de deux mois, partageant son temps entre la prière et le ministère de la parole, et recevant chaque jour l'hospitalité du chapelain de Saint-Damien.

Notre-Dame-des-Anges avait dès lors un attrait particulier pour lui. Là, il méditait plus à son aise la Passion du divin Maître ; là, il en savourait mieux toutes les amertumes ; là, quand il se sentait seul, protégé par l'ombre et le silence, il entrait avec Dieu

1. *Légende des trois compagnons*, c. VIII ; — TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. I, c. IX.

dans d'inénarrables épanchements, et laissant un libre cours à la douleur qui l'oppressait, il gémissait et sanglotait tout haut. Un de ses anciens amis, ayant un jour entendu ses cris de détresse, entra dans la chapelle, et, surpris de le voir tout en pleurs, lui demanda : « Quel est donc le sujet de votre chagrin? — Ah! je pleure la Passion de mon Seigneur Jésus-Christ, répondit François, et je ne rougirais pas de la pleurer ouvertement par toute la terre (1)! » Belle parole, bien digne d'un cœur si tendre et si aimant, et qui dans la bouche de François avait la valeur d'une prophétie!

Nous venons de parcourir la période de la vie solitaire de notre saint, celle qui correspond à la vie cachée de Jésus à Nazareth; nous allons maintenant entrer dans sa vie publique, et considérer, à travers la trame des événements, la haute action qu'il exerça au moyen âge sur l'Église et sur la société.

1. *Légende des trois compagnons*, c. v.

CHAPITRE IV

COMMENCEMENTS DE L'ORDRE DES FRÈRES-MINEURS. — VOYAGE A ROME. — ORTE. — RIVO-TORTO. — NOTRE-DAME-DES-ANGES.

(1209)

Il y a, dans l'ordre divin, deux choses qui ajoutent au front de l'homme un rayon de grandeur sans égale : la gloire d'être apôtre et celle d'être fondateur d'Ordre. Heureuses les âmes que Dieu signale au respect et à la vénération des peuples par l'un ou l'autre de ces dons excellents! Or, saint François a le rare privilège de réunir sur sa tête ces deux gloires incomparables; et nous verrons briller en lui tout le dévouement de l'apôtre, en même temps que l'énergie créatrice du fondateur d'Ordre.

Fondateur d'Ordre, il ne recherchera point la grandeur attachée à ce titre : elle viendra à lui. Les besoins de l'Église et des âmes seront son unique préoccupation; les circonstances et la Providence feront le reste. Mais laissons les chroniqueurs du moyen âge nous retracer, dans leur style simple et naïf, les origines de l'Institut séraphique, et avec eux transportons-nous par la pensée dans les mon-

tagnes de l'Ombrie, au commencement du treizième siècle.

Un riche habitant d'Assise, qu'intriguaient depuis quelque temps les actions du fils de Bernardone, Bernard de Quintavalle, voulut contempler sa vertu de plus près ou peut-être la mettre à l'épreuve. Un soir, il invita le saint à partager son repas et à passer la nuit sous son toit. François accepta de bonne grâce. Après le souper, Bernard lui donna un lit dans sa propre chambre; et, la nuit venue, il feignit de dormir profondément, pendant qu'en réalité, il observait tous les mouvements de son hôte, à la lueur de la lampe qui éclairait l'appartement. Trompé par ce pieux artifice, François se lève, se met à genoux sur la terre nue; et, les bras en croix, les yeux au ciel, le visage baigné de larmes, il prononce ces paroles qu'il répète toute la nuit : *Deus meus et omnia* : Mon Dieu et mon tout. Un tel spectacle toucha Bernard jusqu'au fond de l'âme. « Vraiment, se dit-il, c'est là un homme de Dieu (1) ! » Quand le jour parut, il appela François et lui posa cette question : « Si un serviteur avait reçu de son maître un trésor pour de longues années, et qu'avant le terme assigné, il n'en eût plus besoin, que devrait-il faire ?

— Le rendre à son maître.

— Or, ce serviteur, c'est moi. Dieu m'a confié d'immenses richesses, bien au delà de mes mérites : aujourd'hui je veux les lui rendre, et je les remets entre ses mains pour vous suivre. » François fut ravi

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. x, et *Vita secunda*, p. I, c. x; — *Chronique des vingt-quatre généraux*, fol. 1.

de voir que le Seigneur lui envoyait un si digne sujet pour jeter les fondements de son œuvre. « Mon frère, lui dit-il, ce n'est pas là un projet de médiocre importance! Il faut consulter Dieu; allons à l'église, entendons la sainte Messe, et l'Esprit-Saint nous indiquera ce que nous avons à faire. » Le lendemain, ils se rendirent à l'église Saint-Nicolas (1). Chemin faisant, un chanoine de l'église cathédrale, Pierre Cattani, homme d'une science et d'une sainteté éminentes, se joignit à eux. Après la Messe, le prêtre qui desservait Saint-Nicolas ouvrit trois fois le livre des saints Évangiles, selon l'usage du temps. La première fois, il lut ces paroles : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et le donne aux pauvres (2) ; » la seconde : « Ne portez rien en voyage... (3) » ; la troisième : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive (4) . »

« Mes frères, dit François à ses deux compagnons, voilà notre vie, voilà notre règle et celle de tous ceux qui voudront s'adjoindre à nous! Allez donc et faites ce que vous venez d'entendre (5). » C'était, selon la *Chronique des vingt-quatre Généraux*, le 16 avril 1209. Tous deux s'en allèrent, vendirent leurs biens, en donnèrent le prix aux pauvres, puis revinrent trouver le saint fondateur pour ne plus le quitter. Après les avoir revêtus d'un habit semblable au sien, François construisit à la hâte une petite cabane à l'ombre de

1. *Légende des trois compagnons*, c. VIII. — 2. MATTH., XIX. — 3. MARC, VI. — 4. MATTH., XIV. — 5. *Lég. des trois comp.*, c. VIII. — Cf. BONAVENT., c. III, et *Chronique des vingt-quatre généraux*.

la Portioncule, pour y vivre avec eux sous le regard de Notre-Dame-des-Anges (1).

Une semaine ne s'etait pas écoulée, qu'un autre habitant d'Assise, nommé Gilles (ou Égide), homme de haute naissance et de grande droiture d'esprit, ayant appris la conversion de ses deux amis, Bernard de Quintavalle et Pierre Cattani, concevait le projet de les imiter. Mais où se trouvait leur asile, il l'ignorait. Dans la matinée du 23 avril, en la fête de saint Georges, après avoir entendu la sainte Messe dans l'église de ce nom, il se mit en chemin, confiant le succès de sa démarche à la bonté de la Providence, et arriva droit à l'humble cabane de la Portioncule. François, qui priait dans un bosquet voisin, vint à sa rencontre; et Gilles, se prosternant à ses pieds, le pria très humblement de l'admettre en sa compagnie. « Mon frère, lui répondit le saint, tu demandes que le Seigneur te reçoive pour son serviteur et son chevalier : ce n'est pas là une petite grâce! Si l'empereur passait par Assise et qu'il voulût s'y choisir un favori, chacun se dirait : Plaise au ciel que ce soit moi! A combien plus forte raison ne dois-tu pas bénir le grand Roi du ciel d'avoir jeté son regard sur toi! » Puis, le relevant, il l'embrassa avec effusion, et le présenta à Bernard et à Pierre, en leur disant : « Voici un bon Frère que Dieu nous envoie. » Après une modeste réfection prise en commun, le saint fondateur, suivi de son nouveau disciple, se dirigea vers Assise dans le dessein de lui procurer une

1. *Légende des trois compagnons*, c. IX. — « *In eo Minorum Ordo principium sumpsit* » (THOMAS DE CELANO, *Vita secunda*, p. I, c. XII). — BONAVENT., c. II.

robe de bure. Ils rencontrèrent en chemin une femme qui leur demanda l'aumône. François, se tournant vers Gilles, lui dit avec une expression angélique : « Frère, donnons à cette pauvresse, pour l'amour de Dieu, le manteau que tu portes. » Gilles le donna sur-le-champ, et il lui sembla voir cette aumône monter jusqu'au ciel. Le cœur inondé de joie, tous deux poursuivirent leur route, mendièrent dans la ville une étoffe grossière, et revinrent à Notre-Dame-des-Anges. Gilles reçut l'habit des mains du saint fondateur, et lui abandonna dès lors complètement la conduite de son âme (1).

François, considérant la sainte Pauvreté comme la clef de voûte de son édifice, visa tout d'abord à endurcir le front de ses disciples contre une fausse pudeur. Il les envoya donc à Assise quêter de porte en porte; ils y reçurent plus d'outrages que d'aumônes, et leurs parents ne furent pas des derniers à les tourner en dérision. Lui-même alla trouver l'évêque, qui, effrayé de leur genre de vie, lui dit avec bonté : « Il est trop dur, mon fils, de renoncer à toute possession ! — Pour moi, répliqua le serviteur de Dieu, je trouve bien plus fâcheux encore de posséder quelque chose ; car on ne peut conserver son bien sans se créer une foule de soucis, de querelles et de procès ; quelquefois même il faut recourir aux armes pour le défendre, et tout cela éteint ordinairement l'amour de Dieu et du prochain. » La réponse plut au digne prélat, qui réitéra aux pauvres de

1. *Chronique des vingt-quatre généraux* ;— Barthélemy de Pise, ed. cit., col. 64.

Jésus-Christ l'assurance de sa paternelle protection(1).

On comprend tout ce qu'exige d'énergie virile, d'esprit d'abnégation, un but si élevé au-dessus des données de la sagesse humaine. Les disciples ne le poursuivaient pas avec moins d'ardeur que le maître. Aussi François comprit-il dès la première heure qu'ils étaient capables de tous les sacrifices et résolut-il d'employer leur zèle au profit des âmes. L'heure n'était-elle pas venue, pour ces nouveaux chevaliers du Christ, d'entrer en lice et de combattre à leur tour les bons combats du Seigneur? Il envoya donc dès les premiers jours de mai Bernard et Pierre en Émilie, pendant qu'il se dirigeait lui-même avec Gilles vers la Marche d'Ancône (2). Cette première course apostolique servit à mettre en lumière tout l'héroïsme de leur vertu. Manquant de tout, bafoués par la populace, couverts de boue, ils s'estimaient heureux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Toutefois ce ne fut qu'un essai; et au bout d'une dizaine de jours, ils rentrèrent dans leur solitude, pour se préparer dans le silence et la prière à de nouveaux combats.

Il n'était pas à craindre que les vocations manquassent; le parfum qui s'échappait de Notre-Dame-des-Anges était trop pur et trop suave pour n'y pas attirer une foule d'âmes éprises, comme François, de l'amour de Dieu et saintement avides d'humiliations. Avant la fin du mois, trois nouveaux disciples s'étaient rangés sous sa conduite : c'étaient Sabbatino, Morico (ou Maurice) et Jean de Capella, tous les trois

1. *Légende des trois compagnons*, c. IX. — Don Guido gouverna l'église d'Assise de 1206 à 1228. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. IX.

d'Assise. Morico appartenait à l'Ordre des Croisiers. Étant malade à l'hôpital Saint-Sauveur et sans aucun espoir de guérison, il eut la pensée de se recommander aux prières de François. Sa confiance ne fut point trompée. Le saint pria pour lui; puis trempant de la mie de pain dans l'huile de la lampe de Notre-Dame-des-Anges, il envoya deux de ses Frères lui porter ce remède en leur disant : « Portez ceci à notre cher frère Morico; non seulement la puissance de Jésus-Christ lui rendra une parfaite santé, mais encore elle fera de lui un vaillant soldat qui entrera dans notre milice et y persévérera. » La prédiction s'accomplit en tout point.

Vers la fin du printemps (1209), le saint fondateur descendit avec sa petite troupe dans la vallée de Rieti. Il s'arrêta sur une roche isolée, en vue de Poggio-Buscone. Une grotte d'ermite qu'il y aperçut et qui était alors inhabitée, lui parut favorable à la méditation des vérités éternelles; il en fit le lieu de son repos, et c'est là qu'il se retirait chaque soir avec ses Frères, après avoir été prêcher et demander l'aumône à Poggio-Buscone ou dans les environs. Or, un jour qu'il était en oraison sur cette roche, repassant dans l'amertume de son âme les années de dissipation de sa jeunesse, il eut un ravissement où l'Esprit-Saint lui révéla deux choses également consolantes : l'entière et pleine rémission de tous les péchés de sa vie, et la prodigieuse extension de son Ordre. Le soir, quand les pieux missionnaires furent de retour, il leur dit d'un ton inspiré : « Prenez courage, réjouissez-vous dans le Seigneur. Que votre petit nombre ne vous attriste point; que ma simplicité

et la vôtre ne vous alarment pas ; car Dieu m'a révélé qu'il dilaterait nos tentes jusqu'aux confins de la terre. Je voudrais taire ce que j'ai vu, mais la charité m'oblige à vous en faire part. J'ai vu une grande multitude venant à nous pour revêtir les mêmes livrées et mener la même vie. J'ai vu tous les chemins remplis d'hommes qui marchaient de ce côté et se hâtaient fort. Les Français accourent, les Espagnols se précipitent, les Anglais et les Allemands suivent de près ; toutes les nations s'ébranlent, et voilà que le bruit des pas de ceux qui vont et viennent pour exécuter les ordres de la sainte Obéissance, retentit encore à mes oreilles (1). » Ainsi chantait le prophète Isaïe, lorsqu'il annonçait sept siècles à l'avance l'établissement et la miraculeuse propagation de l'Église. L'analogie est frappante, et tous les historiens de l'Ordre l'ont signalée.

Pendant les quelques jours que François passa dans cet ermitage de Poggio-Buscone, une foule de visiteurs y accoururent, attirés par le parfum de sainteté qui s'en exhalait. L'un deux, touché de la grâce, demanda à s'enrôler dans la milice des pauvres de Jésus-Christ. C'était Philippe, surnommé le Long à cause de sa taille. Le saint fondateur en fit le septième de ses compagnons.

Après cette conquête, il les ramena à Notre-Dame-des-Anges, pour les y former à la vie intérieure. Quels progrès ne devaient-ils pas faire à l'école d'un tel maître ! Après l'esprit de prière et de sacrifice, il fit passer dans leur âme une étincelle du zèle apos-

1. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. I, c. x.

tolique qui était le noble tourment de la sienne, et les exhorta à prêcher aux peuples par l'autorité de l'exemple plus encore que par l'éloquence de la parole; puis, debout au milieu d'eux, comme un général au moment d'engager l'action, il leur traça la ligne de conduite qu'ils devaient tenir en qualité de champions de la vérité. « Allez, et que rien ne vous intimide. Dans peu de temps, beaucoup de nobles et de savants se joindront à vous, pour prêcher devant les rois et devant les peuples (1). — Honorez les prélats, les vieillards et les pauvres. N'ayez garde de juger les riches qui vivent dans le luxe et la mollesse; car Dieu est leur souverain aussi bien que le nôtre, et il peut les appeler et les justifier. Nous devons les honorer comme nos frères et nos maîtres : comme nos frères, puisqu'ils tiennent la vie du même Créateur; comme nos maîtres, puisqu'ils fournissent à nos besoins temporels. Comportez-vous de telle sorte au dehors, que rien qu'à vous entendre ou à vous voir, on soit porté à glorifier le Père céleste. Ayez la paix sur les lèvres, ayez-la plus encore au fond du cœur. Ne provoquez personne à la colère ni au scandale; mais souvenez-vous que votre vocation est de convier les esprits à la concorde et de ramener au bercail les brebis égarées. Il en est qui vous paraissent aujourd'hui les ennemis du Dieu de l'Évangile et qui demain seront ses disciples (2). »

Aussitôt, par une illumination soudaine, il donne le signal du départ. Tous s'inclinent sous sa parole,

1. *Légende des trois compagnons*, c. x. — 2. *Ibid.*, c. xiv.

lui baisent les pieds, comme au représentant de Dieu, et attendent ses ordres. François leur partage l'univers en forme de croix, les envoie deux à deux dans trois directions différentes, se réservant la quatrième pour lui et son compagnon, et dit à chacun en particulier : « Mets ta confiance dans le Seigneur, et lui-même prendra soin de toi (1). »

Suivons un instant par la pensée les pas de ces anges de paix et de bénédiction. A tous ceux qu'ils rencontraient, ils adressaient cette salutation que leur bienheureux Père leur avait enseignée : « Que le Seigneur vous donne sa paix ! » Dès qu'ils apercevaient une église, leur premier soin était d'aller s'y prosterner et d'y réciter cette belle prière, qu'ils tenaient également de saint François : « Nous vous adorons, ô Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes vos églises qui sont par toute la terre, et nous vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre sainte croix. » Leur demandait-on quel était leur pays, leur profession, ils répondaient humblement : « Nous sommes des pénitents venus d'Assise » (2) ; car ils n'osaient pas encore se donner le nom de Religieux. Leur prédication était simple et sans recherche : ils se contentaient de rappeler brièvement quel est le chemin du ciel. Ils acceptaient avec reconnaissance le pain qu'on leur offrait, mais jamais d'or ni d'argent, priaient pour leurs persécuteurs, et, quand ils se trouvaient sans abri, se félicitaient d'avoir ce trait de ressemblance de plus avec Celui qui n'avait pas où reposer sa tête.

1. Ps. LIV. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. V.

Cette mission fut, comme la précédente, de courte durée. François, guidé par le divin Maître, revint le premier à sa chère habitation de la Portioncule, où il reçut quatre nouveaux postulants, tous d'Assise : Jean de Saint-Constant, Barbaro, Bernard de Viridante et un quatrième, probablement le prêtre Silvestre, dont l'admission dut être retardée pour des considérations de ministère pastoral.

Cependant le bienheureux Père, désireux de revoir sa petite famille, pria le Sauveur de la réunir autour de lui. Son désir fut exaucé, et peu de jours après, à leur grand étonnement, les sept missionnaires arrivèrent tous ensemble à la Portioncule. Considérant leur nombre et leur ferveur, et jugeant que le moment était venu de les constituer régulièrement en famille religieuse, il les assembla et leur dit : « Bien-aimés Frères, vous voyez comment notre Société naissante croît et se multiplie sous les bénédictions de Dieu. Il est temps de choisir une forme de vie, que nous soumettrons au jugement du Saint-Siège ; car je suis persuadé qu'en matière de foi et d'Ordres religieux, on ne peut rien faire de stable sans son agrément et son approbation. Allons donc trouver notre Mère la sainte Église romaine, et rendons compte au Souverain Pontife de ce que le Seigneur a déjà fait par notre entremise, afin que nous poursuivions selon sa volonté et sous ses ordres l'œuvre que nous avons commencée (1). »

Voilà bien le saint Patriarche d'Assise avec sa filiale dévotion au Siège de Pierre, en même temps

1. *Légende des trois compagnons*, c. XII. « *Dixit illis undecim....* »

qu'avec cette pureté de foi qui voit dans la Papauté le foyer des lumières, la pierre fondamentale de l'Église catholique, l'infaillible interprète de l'Évangile, la sauvegarde de tous les intérêts et l'espérance de l'avenir! Aucune loi ecclésiastique n'obligeait alors les Ordres religieux à demander cette approbation de Rome, qui ne fut imposée que six ans plus tard, au quatrième Concile de Latran ; mais le saint fondateur savait que les autres colonnes de l'Église peuvent s'écrouler et qu'à Pierre seul il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Son plan était aussi simple que profond. Planter la croix dans les cœurs, la poser au sommet de l'édifice social, et pour cela assembler, discipliner tous les éléments du bien, en faire une armée permanente, et lui donner pour chef le Vicaire de Jésus-Christ ; voilà en deux mots le projet qu'il conçut, et au succès duquel il consacrera tout le reste de sa vie. Qu'on y voie un trait de génie ou le fruit d'une inspiration divine, peu importe! Les conséquences sont les mêmes. Par là il mettait à jamais ses enfants dans l'obligation de recevoir des lèvres de Pierre la pure doctrine de l'Évangile ; par là il leur assurait le bénéfice de l'infaillibilité pontificale et de l'immortelle durée de l'Église.

Ses compagnons, épousant ses vues et ses espérances, applaudirent à sa proposition. Le saint écrivit aussitôt une Règle composée de quelques sentences de l'Évangile et prescrivant, outre les trois vœux ordinaires de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, une renonciation totale à toute possession, même en

commun. Dès que la rédaction en fut terminée (dans le courant du mois de mai 1209, d'après Cristofani), tous prirent le chemin de Rome sous la conduite, non de saint François, trop humble pour se mettre en avant, mais de Frère Bernard de Quintavalle. Qu'il est beau de voir ces dix pèlerins entourant leur bienheureux Père comme les apôtres entouraient le Sauveur sur les chemins de la Judée, marchant pieds nus, sans bourse ni bâton, sous les rayons d'un soleil brûlant, et charmant la longueur de la route par de ferventes prières ou par de pieux entretiens (1) !

Nous n'avons que deux incidents à noter dans ce voyage. Le premier, c'est la conversion d'Ange Tancrède. Traversant les rues de Rieti, François avise un brillant chevalier, et, sans qu'il l'ait jamais connu, il l'aborde et lui dit : « Frère Ange, il y a assez longtemps que tu portes le baudrier, l'épée et les éperons. Il faut maintenant que tu aies pour baudrier une grosse corde, pour épée la croix de Jésus-Christ, pour éperons la poussière et la boue. Suis-moi, et je te ferai soldat du Christ. » Le vaillant officier se joint immédiatement à la phalange des pauvres volontaires, où il prend le rang et le titre de onzième compagnon de saint François (2).

Le second incident fut une vision consolante qu'eut le saint fondateur. Dieu lui montra la Papauté sous la figure d'un beau palmier dont les branches s'inclinaient gracieusement vers lui. Cette apparition le

1. Bonavent., c. iii. — 2. Wadding, t. I, p. 80.

combla de joie, et le récit qu'il en fit à ses Frères ranima leur courage (1).

A Rome, François eut le bonheur de retrouver le vieil évêque d'Assise, qui lui fit l'accueil le plus affectueux et lui procura la protection de deux cardinaux très influents, Jean de Saint-Paul, évêque de Rieti, et Hugolin, neveu du Pape et Pape plus tard lui-même sous le nom de Grégoire IX. Cependant, la même Providence qui lui ménageait l'appui de deux personnages si considérables, lui réservait aussi, pour accroître ses mérites, une petite humiliation. La première audience qu'il eut au palais de Latran ne lui fut pas favorable. Innocent III, songeant peut-être aux faux pauvres de Lyon, à ces Vaudois dont les crimes ensanglantaient encore le midi de la France et dont l'orgueil avait osé réclamer l'approbation apostolique, et prenant cet homme chétif pour un solliciteur importun, le renvoya sans vouloir l'entendre. Mais la nuit suivante, il eut un songe mystérieux : il vit croître à ses pieds, peu à peu, une palme qui devint un bel arbre. Il se demandait ce que pouvait signifier cette vision, lorsque Dieu lui fit comprendre que cette palme était l'emblème du pauvre qu'il avait rebuté la veille. A son réveil, il donna l'ordre d'aller immédiatement à la recherche de cet étranger. On trouva l'humble pèlerin dans une des salles de l'hôpital Saint-Antoine, et on l'amena au palais de Latran. Dans cette seconde audience, Innocent III, pontife d'une sagesse qui n'avait d'égale que sa vertu, le reçut au milieu des cardinaux,

1. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xiii.

et l'écouta avec une bienveillance marquée. Admirant la candeur, le courage et le zèle du saint, il inclinait à lui octroyer sa demande, lorsque plusieurs membres du Sacré-Collège représentèrent à Sa Sainteté que cet institut serait une innovation dans l'Église, et que ce genre de vie était au-dessus des forces humaines. Alors le cardinal Jean de Saint-Paul leur repartit avec beaucoup d'à-propos : « Seigneurs, si nous rejetons la demande de ce pauvre, sous prétexte que sa Règle est nouvelle et trop difficile, prenons garde de nous attaquer à l'Évangile lui-même, puisque la Règle qu'il présente à l'approbation du Saint-Père est conforme aux enseignements de l'Évangile; car, soutenir que la perfection évangélique ou le vœu de la pratiquer renferment quelque chose de déraisonnable ou d'impossible, c'est blasphémer contre Jésus-Christ, auteur de l'Évangile (1). »

Frappé de la justesse de ces raisons, le Souverain Pontife dit à François : « Mon fils, prie le Seigneur de nous faire connaître sa volonté, afin que nous puissions favoriser tes désirs. » Le serviteur de Dieu obéit avec la simplicité d'un enfant ; il alla se mettre en prière, puis revint proposer la parabole suivante : « Très Saint-Père, il y avait une fille très belle, mais pauvre, qui habitait un désert. Un grand roi la vit, et fut tellement épris de sa beauté, qu'il la prit pour son épouse. Il demeura quelques années avec elle, et en eut des enfants qui unissaient les traits de leur père à la beauté de leur mère ; puis il

1. Bonavent., c. iii. — Cf. *Chronique des vingt-quatre généraux*, fol. 73.

retourna à son palais. La mère éleva ses enfants avec un grand soin ; et quand ils eurent grandi, elle leur parla en ces termes : Mes enfants, vous êtes nés d'un grand roi ; allez à sa cour, et il vous recevra avec tous les égards dus à votre naissance. — Les enfants vinrent donc à la cour du roi. Celui-ci, voyant la beauté de leur visage, leur dit : De qui êtes-vous fils? — Nous sommes, répondirent-ils, les enfants de cette pauvre femme qui habite au désert. — Aussitôt le roi les embrassa avec tendresse, en leur disant : Ne craignez rien, vous êtes mes fils ; et si je nourris mes officiers des mets de ma table, combien n'aurai-je pas plus soin de vous qui êtes mes enfants !

« Ce roi, Très Saint-Père, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; cette fille aimable et belle, c'est la Pauvreté, qui, méprisée de tous, se trouvait dans ce monde comme dans un désert. Le Roi des rois, descendant des hauteurs du ciel et venant sur la terre, eut pour elle tant d'amour qu'il l'épousa dans la crèche. Il en eut plusieurs enfants dans le cours des siècles : les apôtres, les anachorètes, les cénobites, et enfin dans les temps malheureux que nous traversons, votre petit serviteur et ses disciples. Et lui-même m'a donné l'assurance qu'il pourvoirait à notre subsistance comme il a pourvu à celle de nos frères aînés ; et il m'a dit : Si je nourris les mercenaires et jusqu'aux ennemis de mon nom, à plus forte raison prendrai-je soin de ceux qui sont mes fils et mes héritiers ! Et si je fais luire mon soleil même pour les pécheurs et leur distribue les biens de la terre, à plus forte raison donnerai-je le pain de chaque jour

à ceux qui font vœu de suivre les conseils de l'Évangile. »

« Ah ! véritablement voilà l'homme qui soutiendra l'Église de Dieu par sa doctrine et par ses œuvres ! » s'écria le Pape, faisant allusion à une vision qu'il avait eue quelques jours auparavant, et qu'il prit plaisir à raconter en présence des cardinaux. « Il me semblait, dit-il, que la basilique de Saint-Jean-de-Latran chancelait sur ses bases, et je m'efforçais vainement d'en conjurer la chute, lorsqu'un homme pauvre et chétif s'est avancé et l'a soutenue de ses épaules. » Sans plus délibérer, il approuva de vive voix la Règle de François, l'établit Supérieur général des Frères-Mineurs présents et à venir, chargea le cardinal Jean de Saint-Paul (Jean Colonna) de lui conférer, à lui et à ses onze compagnons, la tonsure monacale, leur permit d'aller partout prêcher librement la pénitence, les reçut à la profession religieuse, leur donna la bénédiction apostolique, et, les ayant tous embrassés avec effusion, il les congédia (1).

Nos pieux pèlerins étaient au comble de leurs vœux : la pauvreté évangélique, cette pauvreté absolue qu'ils avaient embrassée, venait de recevoir la solennelle approbation du plus haut tribunal qu'il y ait au monde. Aussi leur premier soin fut-il d'aller se prosterner en action de grâces sur le tombeau des Apôtres. Ils quittèrent ensuite la Ville éternelle, emportant d'immenses consolations et des espérances

1. *Légende des trois compagnons*, c. XII. — C'est sans doute en mémoire de la vision d'Innocent III qu'au couronnement des papes on récite l'oraison de saint François après celles de l'Esprit-Saint et de la sainte Vierge.

plus grandes encore, et jurant un dévouement sans bornes et pour jamais au Vicaire de Jésus-Christ.

Saint Bonaventure raconte un trait charmant qui signala leur retour. Un soir, après une longue journée de marche, épuisés de fatigue, les Frères s'assirent au bord du chemin ; la faim les pressait, mais ils étaient sans vivres et loin de toute habitation. La Providence ne leur fit point défaut : un beau jeune homme leur apparut tout à coup, déposa près d'eux un pain blanc, et disparut. Les Frères mangèrent, et la vertu de ce pain céleste répara les forces de leur corps, pendant que la pensée de la délicate attention de la Providence pour ses pauvres volontaires inondait leur âme d'une indicible allégresse (1). Le lendemain, ils s'arrêtèrent en face d'Orte, à la jonction du Tibre et de la Nera, dans un joli vallon qu'abrite le mont Cimino. L'hérésie des Patarins infectait cette contrée, d'Orté à Orvieto. Nos missionnaires eurent la joie de faire rentrer dans le bercail de l'Église un grand nombre de ces brebis égarées (2). Au bout d'une quinzaine de jours, ils quittèrent ce climat trop énervant, remontèrent le cours du Tibre, et vinrent se fixer dans une masure peu distante des murs d'Assise, sur la route de Foligno à Pérouse, au bord d'un torrent fameux qui descend du mont Soubase et qu'on nomme le Rivo-Torto (Ruisseau tortueux). Suivons-les dans cette solitude.

La cabane était si étroite et si délabrée, qu'ils avaient à peine assez de place pour s'y asseoir, et

1. Bonavent., c. iv. — 2. « Hic Patarinorum multos seduxerat error ; — Sed Christi Franciscus oves ad ovile reducit » (*Poema*, c. lxxxviii).

que François fut obligé d'écrire sur les poutres le nom de chaque Frère, afin qu'ils pussent plus commodément se livrer à leur attrait pour l'oraison. Ils y vivaient d'aumônes et du produit de leur travail; quelquefois ils étaient réduits à se nourrir de racines. N'importe! Ils gardaient un visage joyeux au milieu de ces privations qui effrayent notre délicatesse, et trouvaient plus de douceur dans les larmes de la pénitence que les mondains n'en trouvent au sein de leurs délices et de leur félicité d'un jour. N'ayant point encore de bréviaires pour réciter l'office, ils s'assemblaient autour d'une croix de bois qui leur tenait lieu de livre; et là, assis sur un banc de pierre, ils écoutaient la parole enflammée du saint fondateur ou méditaient en silence sur la Passion de l'Homme-Dieu (1).

Trois faits principaux se rattachent à ces temps héroïques de Rivo-Torto. Le premier est un miracle où l'on admire l'opportunité de l'intervention divine, et dont la haute portée n'échappera à personne. Si dociles que fussent les disciples à la voix du fils de Bernardone, un doute aurait pu se glisser dans leur esprit sur l'étroitesse et l'étrangeté de la voie où il les entraînait. Dieu prévint le doute par un prodige. François, devant prêcher un dimanche matin dans l'église cathédrale d'Assise, monta dès la veille au palais épiscopal, et se retira le soir sous un appentis dans le jardin des chanoines, pour y vaquer à l'oraison; car il avait la pieuse habitude de passer la nuit en prières. Or, vers minuit, un char de feu sur lequel

1. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xvi.

était un globe de lumière aussi resplendissant que le soleil, pénétra dans le réduit des Frères à Rivo-Torto, et en fit trois fois le tour. On ne saurait dépeindre leur étonnement à la vue de ce char de feu ; leur admiration s'accrut encore, quand ils se virent éclairés au dedans comme au dehors, et que chacun put lire dans la conscience de ses compagnons comme dans un livre ouvert. Il était impossible de s'y méprendre, ce char de feu, ce globe de lumière, cet Élie du Nouveau Testament, c'était le guide de leur âme, c'était leur bienheureux Père. A son retour, François les affermit dans leur croyance à la réalité de cette vision, leur découvrit les replis les plus cachés de leurs consciences, et leur prédit les glorieuses destinées de l'Ordre. Les disciples reconnurent que l'Esprit de Dieu reposait sur leur humble fondateur, et qu'ils pouvaient suivre sans crainte sa doctrine et ses exemples (1).

Le second fait n'est pas moins remarquable. C'était vers la fin de septembre (1209), Othon IV, seul maître de la Germanie par suite de l'assassinat de Philippe de Souabe, son compétiteur, traversait l'Ombrie, se dirigeant vers Rome avec une brillante escorte, pour s'y faire sacrer et couronner empereur par le Pape Innocent III. François ne sortit ni ne se détourna pour voir passer le faste et l'orgueil du César allemand ; mais il chargea l'un de ses Frères de lui porter ce message : « Sache, ô prince, que ta

1. Bonavent., c. iv. — Thomas de Celano et Jean de Ceprano placent le même fait à la *Portioncule*. Saint Bonaventure a-t-il voulu corriger une erreur ou s'est-il trompé ? Nous laissons à d'autres le soin de trancher la question.

gloire ne durera pas longtemps! » La prédiction déplut au prince; mais elle ne s'en accomplit pas moins (1). On sait la triste fin de cet empereur : il fut excommunié l'année suivante par le même Souverain Pontife, perdit la couronne impériale, tombée aux mains du jeune Frédéric II, fut battu à Bouvines par Philippe-Auguste, le 27 juillet 1214, et périt misérablement quatre ans après.

Le troisième événement fut l'arrivée de ce Silvestre dont nous avons déjà parlé. C'est le premier prêtre de l'Ordre, et sa vocation fut des plus extraordinaires. Il avait vendu des pierres à saint François lors de la restauration de Saint-Damien; mais, quoiqu'il en eût reçu le prix, il se plaignit d'avoir été lésé dans ses droits, profitant pour cela du moment où notre saint présidait à la distribution des biens de Bernard de Quintavalle (avril 1209). François, qui avait en horreur les procès et les contestations, prit de l'or dans un sac, et le donna à pleines mains au prêtre cupide, en lui disant : « Voici pour le paiement que tu réclames, et que je ne te dois pas. » Silvestre s'en alla, humilié, mais content.

Le soir, réfléchissant à l'indignité de sa conduite, il eut des remords, et promit à Dieu de réparer son injustice. Un songe mystérieux acheva de dissiper les préventions qu'il nourrissait au fond de son cœur contre les pauvres de Jésus-Christ. Pendant la nuit, il vit d'abord un énorme dragon s'abattant sur la ville d'Assise et s'apprêtant à en exterminer tous les habitants; puis, la radieuse figure de François, et

1. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xvi.

dans la bouche du saint une croix d'or dont le sommet atteignait le firmament et dont les bras s'étendaient aux deux pôles; enfin l'éclat de cette croix mettant le dragon en fuite. Trois fois il eut la même vision. A la fin, comprenant que c'était un avertissement du ciel, il courut se jeter aux pieds de François, lui raconta sa vision, et le conjura non seulement de lui pardonner sa faute, mais encore de l'admettre en sa compagnie. Le saint fondateur lui répondit, en l'embrassant avec effusion : « Mon fils, je t'accorde volontiers l'une et l'autre faveur. » Toutefois (nous ignorons pour quel motif), ce ne fut qu'au mois de septembre de la même année, après l'approbation verbale d'Innocent III, que le postulant revêtit les livrées de la pénitence. Thomas de Celano et saint Bonaventure, auxquels nous empruntons ce récit, ajoutent qu'à dater de cette heure, la vie de Silvestre, vie toute d'oraison, de pénitence et de pauvreté, rendit témoignage à la vérité de la vision que nous avons racontée. Il est le douzième compagnon du bienheureux Patriarche, et son arrivée met le dernier trait de ressemblance entre le nouvel institut et le Collège apostolique (1).

C'est ainsi que le Tout-Puissant entourait l'humble cabane de Rivo-Torto de la triple auréole de la sainteté, des miracles et des prophéties.

Après un mois de séjour à Rivo-Torto, François réunit ses douze compagnons (2) et leur dit : « Le Seigneur a daigné me faire connaître qu'il voulait

1. *Légende des trois compagnons*, c. IX. — BONAVENT., c. III. —
2. BONAVENT., c. IV.

multiplier notre petite famille. Il nous faut une demeure plus vaste, une église pour l'office canonial, et un cimetière pour les morts. Allons donc trouver l'évêque d'Assise, et prions-le de procurer un asile à notre Ordre naissant. » L'évêque ne put satisfaire aux désirs du saint ; celui-ci fut plus heureux auprès des Bénédictins du mont Soubase, qui lui concédèrent de la meilleure grâce du monde la chapelle de *Notre-Dame-des-Anges* avec la maison attenante et quelques parcelles de terrain, à la condition que ce couvent serait toujours regardé comme le berceau et la maison-mère de l'Ordre des Frères-Mineurs. François accepta volontiers le présent et la condition (1) ; il était au comble de ses vœux. Sa reconnaissance a traversé les siècles, et ses fils se plaisent à redire, aujourd'hui comme il y a six cents ans, que c'est aux disciples de saint Benoît qu'ils sont redevables de leur premier établissement, de leur premier lieu de prière.

François vint immédiatement avec ses Frères occuper la Portioncule, pour y continuer la vie de pénitence qu'il y avait inaugurée l'année précédente. Ah ! qu'elles furent douces les émotions qui firent battre son cœur, lorsqu'il prit possession, au nom de la Reine du ciel, de ce petit coin de terre trois fois béni ! Qu'ils furent brûlants les accents de gratitude qui montèrent alors de cette chapelle vers le trône de la Vierge immaculée ! Le choix même du lieu rappelait tant de souvenirs, excitait tant d'espérances dans le cœur du serviteur de Dieu ! C'était là que

1. *Légende des trois compagnons*, c. XIII.

Pica l'avait consacré d'avance à Marie! C'était là qu'il avait fait ses premières armes dans les rudes combats de la pénitence, et que son œuvre était née d'un sourire de Marie! C'était de là qu'il était parti pour aller se prosterner aux genoux du Vicaire de Jésus-Christ! Tant de bienfaits ne proclamaient-ils pas assez haut que Marie entendait rester la patronne de son Ordre, après en avoir été la mère? N'était-ce pas à son ombre et sous son manteau d'azur que ce même Ordre devait croitre et prospérer?

Telles étaient les pensées qui roulaient dans son esprit. Pour mieux s'assurer la protection de celle qui est l'avocate du genre humain, il voulut dès la première heure lui confier ses joies pour le passé, ses sollicitudes pour l'avenir; et transportant dans la vie religieuse un des usages les plus sacrés de la chevalerie, il fit sa veillée d'honneur et passa la première nuit en prière aux pieds de sa Souveraine, comme s'il eût dû être armé chevalier de Jésus et de Marie : il le fut en effet. L'auguste Vierge lui apparut environnée d'une multitude d'esprits célestes, et, lui souriant avec amour, lui fit entrevoir les glorieuses destinées du sanctuaire d'où devait sortir la rénovation du treizième siècle. Au point du jour, il se leva et s'écria à l'exemple du patriarche Jacob : « Véritablement, c'est ici un lieu saint qui devrait être habité par des anges plutôt que par des hommes! Tant que je le pourrai, je n'en sortirai pas. Il sera pour moi et les miens un monument éternel de la bonté divine (1). »

1. Wadding, t. I, p. 90.

CHAPITRE V

ÉTAT DE L'ÉGLISE AU TREIZIÈME SIÈCLE. — SAINT FRANÇOIS ET SES PREMIERS COMPAGNONS.

(1209-1210)

Le douzième siècle venait de s'éteindre et de rentrer dans la nuit des temps : siècle qui avait eu ses gloires, mais dont le déclin léguait à la génération suivante un héritage gros de crimes et de périls. « Les débauches et la tyrannie de Henri II d'Angleterre, l'assassinat de saint Thomas Becket, la captivité de Richard Cœur de Lion, les violences de Philippe-Auguste contre sa femme Ingelburge, les atroces cruautés de l'empereur Henri VI en Sicile »(1), avaient déchaîné toutes les passions mauvaises et amené le triomphe général du mal sur le bien, de la chair sur l'esprit, de la force brutale sur la foi catholique. Le treizième siècle recueillait le fruit de ces désordres, et dès la première heure il paraissait ouvrir l'ère des douleurs et des ruines. En Asie, Jérusalem était retombée au pouvoir des musulmans ; les dissensions des Templiers et des Hospitaliers compromettaient le sort du reste de la Palestine, et Gengis-Khan accou-

1. Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, Introduction, p. 12.

rait avec la vitesse de l'aigle des extrémités de l'Orient.

En Europe, la situation n'était guère moins lamentable. Au dedans, des luttes fratricides où Arthur de Bretagne et Philippe de Souabe périssaient traîtreusement assassinés. Au dehors, de nouvelles invasions de barbares : les Maures en Espagne, les Tartares aux portes de la Livonie et de la Prusse. La corruption des mœurs marchait de pair avec l'anarchie politique, et les clercs et les moines eux-mêmes se laissaient entraîner dans ce mouvement de décadence, auquel ils auraient dû résister. L'Église en deuil pleurait, et saint Bernard n'était plus là pour mettre une digue aux flots impurs du scandale, qui, montant toujours, envahissaient jusqu'au seuil du sanctuaire (1).

Une hérésie fameuse mettait le comble à tant de maux, et menaçait de tout détruire : c'était l'hérésie des Albigeois. Ces sectaires, qui avaient couvert de sang et de ruines tout le sol de la France méridionale, prolongeaient leurs ramifications jusqu'au cœur de l'Italie et tendaient la main aux hérétiques de tout nom, Patarins, Cathares et Vaudois, pour se ruer sur le clergé féodal, lui faire un crime de son autorité temporelle plus encore que de ses immenses possessions, et lui dénier tout pouvoir spirituel. On connaît leur doctrine renouvelée de Manès. Partant de cette idée qu'il y a deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, et que le second est l'auteur de la création, ils devaient aboutir logiquement au fatalisme brutal qui

1. Voir les Lettres d'Innocent III, année 1204.

détruit la responsabilité de la conscience, et au sensualisme le plus révoltant. Ils formaient plus qu'une école; c'était une société savamment organisée, qui grandissait dans l'ombre et commençait à prendre place au soleil de l'Europe chrétienne. Protégés par la loi du secret contre les vindictes de la conscience publique, soutenus par Raymond VI, le puissant comte de Toulouse, et se croyant à la veille d'un triomphe définitif, ils finirent par lever le masque. Ils affichèrent hautement, avec leurs prétentions, leur mépris de toute autorité, et alors, comme au temps de Luther, comme aujourd'hui, le monde entier retentit de leurs déclamations contre l'Église romaine, qu'ils appelaient la grande prostituée de Babylone, et de leurs prophéties sur sa chute prochaine. Des menaces passant aux actions, ils promenèrent la torche incendiaire à travers les provinces de la Guyenne et du Languedoc, et partout sur leur passage le sang des prêtres, les débris fumants des églises et des monastères, attestèrent que le sang de Pierre de Castelnau et de Jean Parenzo n'avait point assouvi leur rage. Supposez le succès de leurs armes, et c'en était fait de l'Europe, de la chrétienté, de la civilisation.

Ainsi partout l'idée chrétienne était attaquée, et partout la croix penchait, sans que le veilleur d'Israël pût voir d'où viendrait le salut. Mais pourquoi désespérer, lorsque le Verbe incarné, vainqueur de la mort et de l'enfer, a promis d'assister son Église et de veiller à ses destinées immortelles? L'heure des désespoirs, voilà l'heure de Dieu par excellence, c'est-à-dire le moment pour lui de se montrer et de sauver

ce qui semblait perdu! Et pour opérer ce prodige dans l'ordre social, il n'a besoin que de produire un phénomène semblable à celui qu'il produit tous les jours dans les profondeurs de l'Océan. Là, tout à coup le vent souffle, la mer monte, et ses flots ont bientôt couvert les sables du rivage. Il en est de même dans l'ordre moral : à un moment donné, Dieu envoie un souffle divin qui agite les masses, les pousse vers le Christ, et renouvelle la face de la terre. Ce souffle divin passait alors sur l'Europe occidentale, et soudain l'on voyait apparaître, comme autant de libérateurs, Innocent III sur le siège de Rome, Louis IX sur le trône de France, Simon de Montfort dans les champs du Languedoc, Elisabeth de Hongrie en Allemagne. En même temps, et pour accuser nettement son intervention par le contraste entre la faiblesse des moyens et la grandeur des résultats, Dieu suscitait deux hommes providentiels, l'un en Espagne, l'autre en Italie, Dominique et François, deux pauvres, qui, sans se connaître, poursuivaient le même but : réformer le monde par l'esprit de sacrifice, en opposant aux passions qui dégradent l'humanité, les vertus qui la relèvent, à l'orgueil l'humilité, à l'amour désordonné des richesses la pauvreté évangélique, à l'égoïsme la charité. Le plan divin n'était-il pas assez sublime, assez miséricordieux? Dans l'exécution n'éclatera pas moins cette souveraine sagesse du Très-Haut qui sait proportionner le nombre et la sainteté des ouvriers à la grandeur de l'œuvre qu'elle se propose.

Pour accomplir cette œuvre de réformation, Fran-

çois n'était pas seul; car, quel homme peut étendre son action à tout l'univers? Il avait des auxiliaires pénétrés de sa pensée, imprégnés de ses vertus, douze pauvres, douze apôtres, qui sont comme les colonnes de l'édifice franciscain. De ces figures, qu'a grandies leur contact avec le saint Patriarche, nous n'esquisserons que les trois principales, Bernard de Quintavalle, Pierre Cattani et Gilles.

Modèle de patience et d'humilité, favorisé des dons les plus précieux, transporté par la main des Anges d'une rive à l'autre d'un grand fleuve d'Espagne (l'Ebre), souvent ravi en éxtase au milieu des forêts de l'Apennin, chéri de Dieu et de saint François, qui l'appelait son premier-né : tel était Bernard de Quintavalle. Saint Bonaventure dit de lui qu'il était le plus éminent en sainteté, comme le premier élu à la vocation religieuse. Saint François lui prédit qu'il serait purifié comme l'or au creuset des tribulations, qu'il serait en butte aux tentations de l'esprit malin et qu'à la dernière heure il recouvrerait le calme et la paix : ce qui eut lieu, en effet (1). Sur son lit de mort, il disait à ses Frères éplorés : « Consolez-vous; je ne voudrais pas pour mille mondes avoir servi un autre maître que Notre-Seigneur Jésus-Christ! Et maintenant, sur le point de vous quitter, je vous demande deux choses : souvenez-vous de mon âme devant Dieu, et de plus, aimez-vous les uns les autres suivant l'exemple que je vous en ai donné. » A cette heure, un rayon du ciel sembla passer sur son vi-

1. Thomas de Celano, *Vita secunda*, p. II, c. xvii. — Le corps de Bernard fut déposé auprès des restes du séraphique Patriarche.

sage, et son âme échangea les douleurs de l'exil contre les joies de la patrie (1).

Le second disciple, Pierre Cattani, était très versé dans les questions de théologie et de droit canon. Il eut l'honneur, comme nous le verrons, d'être le premier Vicaire général de l'Ordre. Après une vie remplie de travaux et de mérites, il s'endormit tranquillement dans le baiser du Seigneur, le 10 mars 1221, et fut enterré à Notre-Dame-des-Anges. L'obéissance avait toujours été sa vertu favorite : elle le suivit par delà le tombeau. Comme des miracles éclatants s'y opéraient chaque jour, et que l'affluence des visiteurs troublait la retraite des Religieux, le saint fondateur se pencha sur la tombe du Bienheureux et lui parla comme on parle à un vivant : « Frère Pierre, tu m'obéissais toujours pendant ta vie ; je désire que tu m'obéisses de même en ce moment. Ceux qui accourent ici nous incommodent au plus haut point : ils sont cause que la pauvreté est blessée, et le silence mal gardé. Je te commande donc, au nom de la sainte obéissance, de cesser de faire des miracles. » Le Fils de Dieu acquiesça au désir de son fidèle serviteur, et à dater de ce jour, il ne se fit plus de miracles sur la tombe du Bienheureux Pierre Cattani. Ce silence éternel, succédant tout d'un coup à tant de prodiges, renfermait une haute leçon que saisirent tous les disciples de notre saint. Ils comprirent que Dieu manifestait par là tout le prix qu'il attache à l'obéissance religieuse, et ils se montrèrent de plus en plus zélés pour l'observance de cette vertu (2).

1. Barthélemy de Pise, fol. lx. — 2. *Ibid.*, fol. lxiv. Cf Jourdain de Giano, *Chronique*, p. 4, n. 11.

Gilles, le troisième compagnon de François, est une des figures les plus gracieuses de la famille franciscaine. Le séraphique Patriarche, admirant son esprit d'abnégation, disait de lui, en faisant allusion aux romans de la chevalerie : « C'est un des paladins de ma Table-Ronde. » Le témoignage de saint Bonaventure est plus explicite encore : « Je l'ai vu de mes propres yeux et plus d'une fois ravi en extase, écrit-il ; et je ne crois pas aller trop loin en affirmant qu'il menait la vie d'un ange plutôt que la vie d'un homme (1). » Toutes les perfections divines se reflétaient dans son âme, comme dans un pur cristal. Il fut à la fois le grand pèlerin et le grand extatique du moyen âge. Pèlerin, il entreprit les voyages de Saint-Jacques de Compostelle, de Bari, du mont Gargano, de Jérusalem. Extatique, il faisait l'étonnement de ses contemporains ; il suffisait, pour lui causer des ravissements, de prononcer devant lui les mots de Dieu, de paradis.

Les dons célestes s'alliaient en lui à la plus naïve candeur, à la plus aimable simplicité. Un jour, il alla trouver saint Bonaventure, alors ministre général de l'Ordre, et lui adressa la question suivante : « Mon Père, Dieu vous a comblé des dons de sa grâce ; mais nous, simples et ignorants que nous sommes, que ferons-nous pour être sauvés ? — Mon frère, répondit le Docteur séraphique, quand Dieu ne vous aurait donné que son amour, cela suffirait à votre salut. — Mais, mon Père, continua le Frère Gilles avec une

1. Bonavent., c. iii. — Cf. la *Chronique des vingt-quatre généraux,* qui reproduit intégralement, au témoignage de Salimbéné, la *Vie du Frère Gilles par le Frère Léon.*

naïveté charmante, un ignorant peut-il aimer Dieu autant qu'un savant? — Assurément, répliqua le Père; une pauvre vieille femme peut aimer Dieu autant et plus qu'un docteur en théologie. » Aussitôt Frère Gilles, ne pouvant contenir les élans de son enthousiasme, court au jardin, et, la face tournée vers la ville, se met à crier de toutes ses forces : « Femmes pauvres, simples et ignorantes, aimez le Seigneur votre Dieu, et vous pourrez devenir plus grandes que Frère Bonaventure. »

Une autre fois, un Religieux dominicain, docteur en théologie, torturé depuis longtemps par un doute sur la virginité de la Mère de Dieu, vint trouver l'humble Frère. Gilles en fut prévenu miraculeusement; il marcha à sa rencontre, et sans lui laisser le temps de parler, il lui dit, en frappant la terre de son bâton : « Frère Prêcheur, Marie est vierge avant son enfantement. » Et un beau lis sortit de terre au même moment. Frappant de nouveau la terre, il reprit : « Frère Prêcheur, Marie est vierge dans son enfantement. » Un second lis s'éleva de terre. Enfin donnant un troisième coup de bâton en terre : « Frère Prêcheur, s'écria-t-il, Marie est vierge après son enfantement. » Et un troisième lis, d'une blancheur éblouissante comme les deux premiers, se dressa devant eux. Et le Religieux dominicain, non moins frappé de l'autorité de sa parole que du triple miracle des lis, se retira, emportant dans son âme cette paix divine qu'il avait jusqu'alors cherchée en vain.

Qui ne connaît l'entrevue du Frère Gilles avec saint Louis? Le roi de France, étant venu pour visiter le tombeau du séraphique Patriarche, voulut aupara-

vant voir le Bienheureux Gilles. Il se rendit à Pérouse sans se faire connaître, et vint le demander au couvent. Dieu révéla au Bienheureux quel était son auguste visiteur. Il descendit aussitôt au parloir; et les deux saints, comme s'ils eussent été liés de la plus ancienne et de la plus étroite amitié, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et restèrent longtemps ainsi sans échanger une seule parole. Le lendemain, comme les autres Religieux lui faisaient des reproches d'avoir si mal accueilli un roi de France : « Mes Frères, répliqua-t-il, la lumière divine nous a montré réciproquement nos cœurs avec bien plus de netteté et de consolation que si nous nous étions parlé; car la langue humaine est impuissante à redire les mystères de Dieu. »

Le Pape Grégoire IX était plein d'estime et de vénération pour le Frère Gilles. Se trouvant à Pérouse en 1239, il le fit venir près de lui et lui demanda son sentiment sur les devoirs du chef suprême de la catholicité. « Saint-Père, répondit le Bienheureux, gardez toujours purs les yeux de votre esprit, l'œil droit pour contempler les beautés de l'autre monde et les perfections de Dieu, l'œil gauche pour bien voir les choses de la terre qui sont confiées à votre sollicitude. » Il poursuivit son discours, et le Souverain Pontife, suspendu à ses lèvres, admira les trésors de sagesse que Dieu avait versés dans l'âme d'un Frère simple et sans lettres.

Est-il rien de plus ravissant que de lire dans les auteurs contemporains la vie de ces hommes de Dieu? Et ne croirait-on pas retrouver une page, perdue depuis des siècles, de l'Évangile ou des Actes

des Apôtres ? Sur un signe de François, comme autrefois sur un signe du Sauveur, les disciples accourent. L'illusion est complète : même nombre, mêmes vertus, mêmes miracles dans ce nouveau collège apostolique que dans le premier. Rien n'y manque, pas même, hélas ! la trahison de Judas ! Ce Judas était le sixième compagnon de François, et s'appelait Jean de Capella. Chargé du soin de distribuer aux Frères les aumônes reçues, il s'attacha peu à peu aux biens temporels, reprit les goûts du monde et perdit l'esprit de prière et de pauvreté. En vain le séraphique Père l'avertit du péril que courait son âme ; en vain il essaya, tantôt par des exhortations paternelles, tantôt par de vertes réprimandes, de le ramener dans la voie de l'abnégation ; en vain il le menaça des châtiments du ciel. Jean n'écouta que sa passion. Alors, selon la prédiction du serviteur de Dieu, la justice divine éclata, prompte et terrible. Une lèpre affreuse couvrit tout le corps du coupable, le torturant nuit et jour. Il n'eut pas le courage de supporter cette épreuve : il quitta le saint habit de la pénitence, rentra dans le siècle, et se laissant aller au désespoir, il se pendit comme Judas. C'était en l'année 1212, comme nous le verrons plus tard. Une des pierres fondamentales de l'édifice venait de rouler dans l'abîme. A cette triste nouvelle, François, qui était alors à Rome, fut brisé de douleur ; à l'exemple du vieux patriarche Jacob, il ne voulait pas recevoir de consolations. Ses compagnons n'osaient lui parler, lorsqu'un nouveau postulant vint frapper à la porte : c'était un fils de la lointaine Angleterre. Son entrée dans l'Ordre coïncidait trop

bien avec l'apostasie de Jean de Capella, pour n'y pas voir un secret dessein de la Providence. A l'instant même, et d'un commun accord, il fut résolu que Frère Guillaume prendrait parmi les douze la place du sixième compagnon, comme autrefois Mathias avait pris la place du disciple infidèle. Ainsi s'ajoutait un nouveau trait de ressemblance entre la fondation du nouvel Ordre et celle du collége apostolique (1).

Les trois premiers disciples méritaient une mention spéciale : ce sont les aînés de la famille franciscaine, et le saint avait pour eux une affection particulière. Quant à ceux qui se présentent à leur suite, nous ne pouvons les nommer tous ; la liste en serait trop longue. Cependant, parmi eux, il en est plusieurs qui se détachent du groupe, et dont le souvenir est resté plus vivant dans la mémoire des peuples. Tels sont les Frères Léon, Rufin, Masseo et Junipère : Junipère, célèbre par son amour pour les humiliations, et dont un mot piquant de François nous laisse deviner toutes les perfections : « Plût au ciel que nous eussions un bois de pareils genévriers (2) ! » Masseo Marignani (3), en qui s'unissaient harmonieusement une diction concise, une incomparable suavité pour parler de Dieu, et de plus une si parfaite obéissance, qu'il remplissait volontiers les plus vils offices du couvent. Rufin, issu

1. « Ut alter Judas, laqueo se suspendit (*Chronique des vingt-quatre généraux*). » Cf Bernard de Besse, *De laudibus B. Fr.*, fol. 96. — 2. *Juniperus*, genévrier. — 3. Giacobelli (*Vies des Saints de l'Ombrie*, 17 novembre), prétend que Marignani était le nom patronymique de Masseo.

d'une noble famille d'Assise et cousin de sainte Claire ; fleur séraphique dont les parfums réjouissaient l'Église de Dieu ; nature d'élite dont le saint Patriarche disait : « Le Seigneur m'a révélé que c'est une des âmes les plus fidèles et les plus pures qu'il y ait au monde, et même je n'hésiterais pas à lui donner dès cette vie le titre de saint, puisqu'il est déjà canonisé là-haut. » Enfin Léon de Viterbe, l'angélique Frère Léon, celui que saint François appelait, à raison même de sa candeur, la petite brebis du bon Dieu, la *pecorella di Dio*, esprit limpide et paisible comme ces lacs inconnus qui sont perdus dans les montagnes des Alpes et où se mirent en silence toutes les splendeurs du firmament; âme naïve et pure, et partant heureuse ; car, n'est-il pas écrit dans l'Évangile : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ! »

Léon tient une place à part dans l'histoire des Frères-Mineurs. Compatriote, secrétaire et confesseur du saint, compagnon inséparable, confident intime à qui le séraphique Patriarche ouvrait tous les trésors de son âme, il fut, qu'on nous permette cette expression, le saint Jean du Collège séraphique, et mérita, après avoir été si étroitement uni à notre saint pendant les jours de son pèlerinage terrestre, de n'être point séparé de lui après sa mort : on déposa ses restes à côté de la tombe du séraphique Père.

Le maître et le disciple avaient ensemble des conversations toutes célestes, qu'un vieux chroniqueur, resté inconnu, semble avoir recueillies sur leurs lèvres pour les redire avec une grâce inimitable, et

que nous léguons comme un trésor à la piété des générations futures. En voici deux que nous donnons comme exemples.

Par une froide journée d'hiver, ils se rendaient tous deux de Pérouse à Notre-Dame-des-Anges ; le Frère Léon marchait un peu en avant, absorbé dans sa méditation. Saint François l'appela : « Frère Léon, lui dit-il, plaise au ciel que les Frères-Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple de sainteté ! Néanmoins, chère brebis du bon Dieu, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Un peu plus loin, il reprit : « O Frère Léon, quand les Frères-Mineurs rendraient la vue aux aveugles, chasseraient les démons, feraient parler les muets ou ressusciteraient des morts de quatre jours, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Plus loin encore : « O Frère Léon, si les Frères-Mineurs savaient toutes les langues et toutes les sciences, s'ils avaient le don de prophétie et celui du discernement des cœurs, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « Chère brebis du bon Dieu, si les Frères-Mineurs parlaient la langue des Anges, s'ils connaissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre, et la nature des oiseaux, des poissons, des hommes, des animaux, des arbres, des pierres et de l'eau, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Puis, à quelques pas plus loin encore : « O Frère Léon, quand même les Frères-Mineurs réussiraient par leurs prédications à convertir à la foi chrétienne tous les peuples infidèles, sache que ce n'est point encore là la joie parfaite. » Il continua à parler ainsi l'espace de deux milles. Enfin, son com-

pagnon, étonné, lui demanda : « Père, je vous en prie au nom de Dieu, dites-moi donc en quoi consiste la joie parfaite. » Le saint répondit : « Quand nous arriverons à Notre-Dame-des-Anges, mouillés, transis de froid, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte, supposons que le portier nous dise : « Vous êtes deux fainéants, qui courez le monde ! Vous êtes des voleurs d'aumônes, partez d'ici ! » S'il nous laisse à la porte pendant la nuit, à la neige et au froid, et que nous endurions tout avec patience, sans trouble ni murmure, dans la pensée que le portier nous traite selon nos mérites et que tout cela nous arrive par la permission de Dieu, crois-moi, ô Frère Léon, c'est là une joie parfaite ! Et si, pressés par la nuit, le froid et la faim, nous supplions le Frère, les mains jointes et pour l'amour de Dieu, de nous laisser entrer dans le couvent, et que, sortant tout en colère, un gros bâton noueux à la main, il nous jette dans la neige et nous renvoie couverts de plaies ; si nous supportons en paix tous ces mauvais traitements, dans la pensée que nous devons participer aux souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ, crois-moi, ô Frère Léon, c'est bien là la joie parfaite ! Car de tous les dons spirituels que l'Esprit-Saint répand dans les âmes, le plus excellent, c'est le don de se vaincre soi-même et de souffrir volontiers pour l'amour de Dieu (1). »

Un autre jour, dans les premiers temps de l'Ordre, saint François voyageait encore avec Frère Léon. N'ayant pas de livre pour réciter l'office canonial, il

1. *Fioretti*, c. VIII.

dit à son compagnon : « Chère brebis du bon Dieu, c'est l'heure des Matines, et nous n'avons pas de bréviaire pour les réciter. Et pourtant, il nous faut chanter les louanges de Dieu. Voici ce que nous ferons. Je dirai : « O Frère François, tu as commis tant de péchés, lorsque tu étais dans le monde, que tu mérites d'être précipité au fond des enfers. » Et toi, Frère Léon, tu répondras : « Il est vrai que tu mérites d'être précipité au fond des enfers. » Et le Frère Léon dit avec la simplicité d'une colombe : « Volontiers, mon Père. » Mais, au lieu de répondre comme le voulait François, il dit au contraire : « Dieu fera par vous tant de bien, que vous irez en Paradis. » Le saint le reprit : « Il ne faut pas dire ainsi, Frère Léon ; mais, quand je dirai : « O Frère François, tu as tellement multiplié tes iniquités contre le Seigneur que tu n'as droit qu'à ses malédictions », tu répondras : « Il est vrai que tu mérites d'être au nombre des maudits. » Mais le Frère Léon dit : « O Frère François, Dieu vous fera grâce ; et vous serez béni entre tous les élus. » Alors le saint lui dit avec une douce colère : « Pourquoi as-tu la hardiesse de transgresser le précepte de l'obéissance, et de répondre tant de fois autrement que je ne te l'ai ordonné ? — Très cher Père, répondit Léon, Dieu m'en est témoin, j'ai voulu répéter les paroles que vous m'avez prescrites, mais lui-même me fait parler comme il lui plaît et contre ma volonté. — Cette fois au moins, reprit François, réponds comme je te l'enseignerai. Je dirai : « O Frère François, petit homme misérable, après tant de crimes, oses-tu bien encore espérer que Dieu te pardonnera ? » Et toi, chère petite

brebis, tu répondras : « Non, tu n'as aucun droit à sa miséricorde. » Ces derniers mots étaient entrecoupés de sanglots ; et se frappant la poitrine, les yeux tout baignés de larmes, il attendait que son compagnon répétât les mêmes paroles. Mais Frère Léon répondit : « Dieu vous comblera de grâces insignes ; vous serez exalté et glorifié éternellement ; car celui qui s'abaisse sera élevé. Je ne puis dire autrement ; c'est Dieu qui parle par ma bouche. » Ce fut dans cette lutte d'humilité qu'ils accomplirent leur voyage (1).

Quels entretiens, et quelles âmes ! Où trouver une page plus ravissante, une scène plus gracieuse et des enseignements plus profonds ?

Bernard de Quintavalle, Pierre Cattani, Gilles, Léon, Rufin, Masseo et Junipère, c'est avec ces élus de la première heure que le Patriarche d'Assise entreprendra le grand œuvre de la régénération de l'Italie.

1. *Fioretti*, c. IX.

CHAPITRE VI

ESSAI D'APOSTOLAT. — LE NOVICIAT DE NOTRE-DAME DES ANGES.

(1210-1212)

L'année 1210 nous fait assister à l'aurore de l'action du saint réformateur sur son époque. La vocation de Bernard de Quintavalle, la conversion plus étrange encore de Silvestre, ce qu'on racontait de Rivo-Torto et de la Portioncule, tous ces prodiges qui entourent le berceau de l'Ordre et qui charmaient l'imagination des peuples, toujours avides de mystérieux et d'inconnu, avaient prévenu l'opinion publique en faveur du fils de Bernardone. Une émeute sortie de la classe infime de la société nous montre quel était déjà le prestige de son nom. Les serfs, réduits au désespoir par les exactions des seigneurs, secouèrent le joug de fer qui pesait sur leurs épaules, montèrent tumultueusement au palais communal et réclamèrent l'abolition des droits féodaux. L'intervention du clergé et des Frères arrêta l'effusion du sang, et les barons signèrent la charte d'affranchissement, où l'on retrouve l'esprit et jusqu'aux expressions du séraphique Patriarche (1).

1. Cristofani, *Histoire d'Assise*, liv. II, p. 122-130.

Cet acte de pacification, qui honore notre saint, prélude à l'œuvre qu'il avait reçu mission d'accomplir. La société chrétienne était agonisante : il fallait la sauver sans retard. Mais comment atteindre, comment soulever le monde des âmes, si ce n'est avec le levier de la parole divine? Et où trouver des hommes animés de l'esprit des prophètes? François tremblait, et avec raison, devant une entreprise qui dépasse les forces humaines. Cependant ses craintes cédèrent devant le désir de remédier au mal. Au commencement de l'année 1211, se souvenant de l'autorisation accordée par Innocent III et mettant toute sa confiance en Celui qui donne la parole aux muets et rend éloquente la langue des ignorants, il réunit ses compagnons et leur partagea l'Italie. Il partit lui-même avec Frère Silvestre pour la Toscane. Il s'arrêta quelques jours à Pérouse, où Dieu récompensa son zèle par la conversion d'un grand nombre d'âmes, et plus encore par la vocation miraculeuse d'un jeune seigneur de cette ville. Celui-ci se promenait aux environs de la cité, tout préoccupé du désir de répondre à l'appel de la grâce et de se consacrer à Dieu, lorsque le divin Maître lui apparut et lui dit : « Homme de désirs, si tu veux jouir de la paix que tu souhaites et faire ton salut, entre en religion et suis-moi. — Eh! Seigneur, dans quel Ordre faudra-t-il entrer? — Dans l'Ordre naissant de François d'Assise. — Et quand j'y serai, qu'aurai-je à faire pour être plus agréable à vos yeux? — Le voici : Mènes-y la vie commune, n'aie point de liaisons particulières, ne t'occupe point des défauts des autres, et ne forme point de jugements à leur désa-

vantage. » Le jeune gentilhomme courut se jeter aux pieds de François, qui lui donna l'habit de son Ordre et lui imposa le nom de Frère Humble, en raison de la profonde humilité qu'il avait discernée au fond de son cœur (1).

A Cortone, où se rendirent ensuite nos deux missionnaires, le serviteur de Dieu reçut plusieurs novices, entre autres Elie d'Assise (2), personnage d'un rare mérite dont il sera plus d'une fois question dans la suite, et le Bienheureux Gui Vagnotelli de Cortone, jeune homme de qualité qui tint à honneur de donner l'hospitalité au Pénitent d'Assise, et dont François prédit ainsi la vocation : « Mon frère, dit-il à Silvestre, ce jeune homme s'enrôlera aujourd'hui même dans notre milice, et il se sanctifiera dans sa patrie. » Ce qui eut lieu. Le saint leur bâtit au pied d'une roche abrupte, un couvent appelé le couvent des *Celle*. Quand arriva le Carême, il confia au Frère Silvestre le gouvernement de la nouvelle fondation, partit le mercredi des Cendres dès le point du jour, avec deux petits pains pour toute provision, descendit à Passignano, et de là se fit transporter dans une île du lac de Pérouse (ou lac Trasimène), en recom-

1. Wadding, t. I, p. 108.

2. Elyas de *Assisio* (*Chronique des vingt-quatre généraux*). — Mariano le fait naître à Beviglio, faubourg ou village des environs d'Assise. — Salimbéné, son disciple et son biographe, se contente de dire qu'il était le fils d'un ouvrier bolonais, sans ajouter que son père vint se fixer à Assise ; et Jourdain de Giano, qu'il avait été scribe à Bologne. — D'autres auteurs l'appellent Élie de Cortone, parce que cette ville fut le théâtre de sa pénitence et de sa mort ; on dit de même Marguerite de Cortone.

mandant au batelier de ne révéler à personne le lieu de sa retraite, et de ne venir le chercher que le mercredi de la semaine sainte. Resté seul dans ces lieux inhabités, il s'achemina vers un buisson, où des ronces entrelacées et des branches d'arbres formant berceau lui servirent de cellule, et près duquel la Providence avait placé comme exprès une fontaine limpide, qui lui fournit son breuvage. L'eau de cette fontaine guérit dans la suite une foule de malades. Les Frères-Mineurs ne tardèrent pas à bâtir, à côté du buisson témoin des pénitences du saint, un couvent autour duquel se groupèrent peu à peu de gracieuses habitations de pêcheurs.

C'est dans cette île que le fils de Bernardone passa tout le Carême de 1211 ; il y garda un jeûne si rigoureux qu'il ne mangea que la moitié d'un pain. Le mercredi saint, le batelier vint le reprendre. Une tempête s'étant élevée pendant la traversée, François l'apaisa d'un signe de croix, comme autrefois Jésus avait calmé celle du lac de Génésareth. Ce qui le ramenait à l'ermitage des *Celle*, c'était le désir de passer au milieu de ses Frères les grands jours de la semaine sainte, et de faire la sainte communion, dont il était privé depuis quarante-deux jours. Le jeudi saint, il vint le premier, avec la ferveur d'un séraphin, recevoir le pain des Anges, puis tous ses disciples après lui (1).

Le zèle ne laisse point de repos à ceux qu'il possède. Après les fêtes de Pâques, François se dirigea sur Arezzo, toujours en compagnie du Frère Sil-

1. Rodolphe de Tossignano, *Histoire séraphique*.

vestre. En entrant dans cette ville, il la trouva divisée en deux factions prêtes à en venir aux mains, et aperçut une armée de démons qui volaient de rang en rang pour exciter les citoyens à s'entr'égorger. Aussitôt il se tourne vers son compagnon, et lui commande d'aller sur les remparts pour chasser les démons. Silvestre obéit, et plein de cette foi qui transporte les montagnes, il crie de toutes ses forces : « Tout ce que vous êtes ici d'esprits immondes, fuyez au loin, je vous l'ordonne au nom du Dieu tout-puissant et de François son serviteur. » Au même moment, les anges de ténèbres s'enfuient; les haines s'apaisent dans les cœurs, et les deux partis se réunissent autour de François; l'ardent apôtre leur parle de paix et d'amour, avec une éloquence qui fait tomber les armes des mains des combattants; et au nom de l'Évangile, il réconcilie des passions trop souvent irréconciliables (1).

D'Arezzo, l'homme de Dieu se rendit à Florence. Cette grande cité, si renommée dès lors pour son commerce, et qui devait un siècle plus tard, sous les Médicis, jeter un si vif éclat, ne se montra pas moins empressée que ses voisines à entendre la parole du saint. Le séjour de François y fut d'assez courte durée, mais il fut signalé par plusieurs événements qui méritent d'être rapportés. Les habitants firent don au saint fondateur du petit couvent de San-Gallo, situé aux portes de la ville; et dès la première heure la Providence se plut à susciter de nombreuses voca-

1. TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. III, c. II.

tions, dont la plus célèbre est sans contredit celle de Jean Parent (1).

C'était un savant jurisconsulte, le premier magistrat de Citta-Castellana, un homme d'un mérite supérieur à qui l'on avait décerné le titre de citoyen romain. Un soir qu'il se promenait aux environs de Citta-Castellana, il vit un pâtre qui s'efforçait de faire entrer un troupeau de porcs dans leur étable, et qui, tout en colère de ne pouvoir réussir, se mit à crier, en les poussant avec la pointe de son bâton : « Allons donc, pourceaux! Entrez dans votre étable comme les juges entrent en enfer! » Et les animaux obéirent à l'instant. L'insolente apostrophe du porcher, que lui avait sans doute suggérée le souvenir d'anciens démêlés avec la justice, fut le moyen dont la Providence se servit pour toucher le cœur du savant magistrat. Il revint tout pensif, méditant sur la lourde responsabilité des charges publiques et sur les dangers du monde; il ne tarda pas à se démettre de sa charge, et vint se retirer à Florence. Dieu, qui le voulait tout à lui, lui ménagea une entrevue avec saint François, qu'il admira, qu'il aima, et dont il résolut d'imiter la vie pénitente. Son fils unique reçut la même vocation. Tous deux, ayant donc distribué leurs biens en œuvres pies, revêtirent avec joie l'habit des Frères-Mineurs. Ainsi commençait à s'accomplir la prophétie du saint: « Dans peu de temps, beaucoup de nobles et de savants viendront se joindre à vous, pour prêcher devant les rois et devant les peuples. »

1. *Chronique des vingt-quatre généraux.*

Pendant que saint François était à l'ermitage de San-Gallo, trois habitants de la ville vinrent lui faire visite : ils amenaient leurs fils pour qu'il les bénît. Notre Bienheureux alla, sans rien dire, cueillir cinq figues au jardin, en donna une à chacun des deux premiers enfants, remit les trois autres au dernier, et lui dit en le caressant : « Toi, mon enfant, tu seras un jour un des miens. » La prédiction s'accomplit peu d'années après ; l'enfant devenu jeune homme entra dans l'Ordre des Frères-Mineurs, et reçut le nom de Frère Ange qu'il justifia par une vie toute céleste (1).

Après de nombreuses excursions à travers la Toscane, notre saint missionnaire revint à Notre-Dame-des-Anges, escorté de ses nouveaux disciples. Il lui tardait de revoir sa chère Portioncule ainsi que ses premiers compagnons, et d'ailleurs il avait à cœur d'éprouver la vocation des postulants ; car il craignait que la ferveur n'allât diminuant pendant que le nombre augmentait.

A cette époque, le couvent de Notre-Dame-des-Anges était l'unique noviciat de l'Ordre. Le saint fondateur, persuadé que les commencements d'une œuvre décident de son avenir et lui impriment sa physionomie, s'était réservé le pouvoir d'admettre les postulants, et s'était chargé de les former lui-même aux vertus de la vie religieuse. A mesure que les vocations se multipliaient, il se montrait plus sévère dans l'admission des novices, de peur que l'ivraie ne se mêlât au bon grain. On se doute bien

1. Wadding, t. I, p. 115.

peu dans le monde de ce qu'est un noviciat; et, à vrai dire, il faut avoir passé par là pour pouvoir se rendre compte des joies et des épreuves qu'on y rencontre. Voilà pourquoi nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en les initiant aux mystères de ces années de probation, et en leur faisant connaître ce que devait être un noviciat de Frères-Mineurs dans la pensée de saint François.

Pour lui, un noviciat était une sorte de sanctuaire ayant deux portes ouvertes, l'une sur le ciel pour parler des hommes à Dieu, l'autre sur la terre pour parler de Dieu aux hommes. Faire de chaque novice un féal chevalier du Christ, un dévoué serviteur de ses frères, un amant de la pauvreté évangélique, voilà le but qu'il se proposait et qu'il eut le bonheur d'atteindre. De là, le soin extrême qu'il prenait d'étudier et de diriger la vocation des postulants.

Les travaux les plus simples lui procuraient l'occasion de mettre leur vertu à l'épreuve. Les chroniqueurs nous racontent à ce propos plusieurs traits dont la naïve originalité fera peut-être sourire les beaux esprits du siècle, mais qui n'en renferment pas moins de profonds enseignements. C'est ainsi qu'un jour, deux postulants s'étant présentés ensemble à Notre-Dame-des-Anges, François leur enjoignit d'aller au jardin planter des choux la tête en bas. L'un d'eux, homme simple et bon, obéit sur-le-champ; l'autre refusa, en répliquant d'un air plein de suffisance : « Mon Père, ce n'est pas ainsi qu'on fait dans mon pays! » Le saint Patriarche accepta le premier et renvoya le second.

Mais la grande épreuve, la pierre de touche des solides vocations, c'était le soin de ces pauvres lépreux pour lesquels, nous l'avons vu, François avait tant d'attrait et de dévotion. Il mettait cette œuvre de miséricorde au-dessus de toutes les autres, et ne manquait pas d'avertir les postulants qu'ils auraient à s'y consacrer. Il renvoyait ceux qui ne pouvaient s'y résoudre. Il embrassait, au contraire, avec effusion ceux qui s'y soumettaient volontiers, les acceptait parmi les siens, et leur disait avec un charmant sourire : « Mes Frères, soignons et chérissons les lépreux : ce sont les frères chrétiens par excellence. » Un de ses disciples, Frère Jacques le Simple, du comté de Pérouse, se distinguait entre tous par son zèle en cet office de charité : on l'appelait « l'ami et le médecin des malades du bon Dieu. » François lui avait recommandé tout spécialement un lépreux dont tout le corps n'était qu'une plaie. Frère Jacques en prit tant de soin, que les forces revinrent peu à peu au malade. Croyant que le grand air contribuerait à le guérir, il l'emmena un jour au couvent de la Portioncule. L'action parut téméraire et indiscrète à notre saint, qui ne put s'empêcher de dire au Frère Jacques : « Il ne convient pas que tu promènes ainsi les frères chrétiens. Je souhaite que tu les serves dans l'hôpital ; mais je ne voudrais pas que tu les en fisses sortir : il y a beaucoup de gens qui ne peuvent en supporter la vue. » Le malade, entendant réprimander ainsi son bienfaiteur, en fut vivement peiné. François s'en aperçut, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. Par pénitence, il voulut manger à la porte du couvent dans la même écuelle que le

lépreux; puis, l'ayant embrassé, il le renvoya content (1).

Dans une autre circonstance, les Frères vinrent l'avertir qu'un de ces infortunés qu'ils soignaient dans la maladrerie voisine, les accablait d'injures et de coups, et allait jusqu'à blasphémer contre Jésus-Christ et sa sainte Mère. Ils eussent accepté volontiers les coups et les injures; mais ils ne pouvaient supporter les blasphèmes, et d'ailleurs ils craignaient que leur présence ne fût un acte de complicité. Après les avoir entendus, François alla trouver le lépreux; et l'abordant avec courtoisie, il le salua et lui dit : « Dieu te donne la paix, mon fils !— La paix! répondit le malade. Et quelle paix puis-je avoir, depuis que Dieu me l'a ôtée et que mon corps n'est plus qu'une plaie infecte? » Le saint reprit : « Aie patience, mon frère! Les douleurs corporelles nous sont envoyées d'en haut pour le salut de notre âme; et quand nous les supportons avec patience, elles se changent en diamants de grand prix, que Dieu ajoute à notre couronne du ciel. — Et comment pourrais-je les endurer avec patience? répliqua brutalement le lépreux. Elles ne me laissent pas un instant de répit, et les Frères ne font qu'aggraver ma peine. » François, connaissant par révélation que ce malheureux était possédé du malin esprit, se retire un instant à l'écart, prie dévotement pour lui, et revient lui dire : « Mon pauvre frère, puisque tu n'es pas content des autres, je veux te servir moi-même. — Volontiers, répond le malade, mais que pourras-tu me faire de

1. Wadding, t. I, p. 142.

plus qu'eux? — Tout ce que tu voudras. — A la bonne heure! Je veux que tu me laves tout le corps, car il s'en exhale une odeur si nauséabonde que je ne puis plus la supporter. » Sans plus de délai, le saint fait chauffer de l'eau aromatisée d'herbes odoriférantes; puis il déshabille le lépreux et lave ses plaies. Or, partout où passait sa main bénie, les écailles sanglantes tombaient à l'instant; la peau renaissait fraîche et vermeille; et, ce qui est un prodige incomparablement plus grand, la lèpre de l'âme se guérissait avec celle du corps. Les larmes coulèrent en abondance des yeux du nouveau converti, comme l'eau déborde d'un vase trop plein; et des paroles de repentir montèrent de son cœur à ses lèvres, et de ses lèvres jusqu'à Dieu. Il fit humblement sa coulpe, et s'écria en sanglotant : « Malheur à moi, qui ai mérité l'enfer pour avoir insulté les Frères et blasphémé contre Dieu! » Sa conversion fut complète : il fit venir un prêtre, et le pardon du ciel tomba sur cette âme aussi ardente à réparer ses crimes qu'elle l'avait été à les commettre. François, après avoir adressé ses actions de grâces au Père des miséricordes, sortit de l'hôpital : son humilité redoutait les éloges qu'un tel événement n'eût pas manqué de lui attirer, et il avait peur de dérober à Dieu l'honneur et la gloire qui n'appartiennent qu'à Lui.

Au bout d'une quinzaine de jours, il plut au souverain arbitre de la vie de retirer notre lépreux des misères de ce monde. Cet homme s'éteignit doucement, muni des sacrements de l'Église. Dès qu'il eut déposé la tente de son corps, il apparut à notre saint

thaumaturge, qui se tenait en oraison dans un bois voisin du couvent. « Père, lui dit-il, me reconnaissez-vous? — Qui es-tu? demanda François. — Je suis ce lépreux que le très miséricordieux Sauveur a guéri en vue de vos mérites. Aujourd'hui je m'en vais à la vie éternelle, et j'en rends grâce à Dieu et à vous. Soyez béni dans votre âme et dans votre corps, dans vos paroles et dans vos œuvres, parce qu'une foule d'âmes vous devront leur salut. Sachez qu'il ne se passe pas de jour où les Anges et les Saints ne remercient Dieu pour les fruits de vie que vous et votre Ordre vous opérez sur toute la surface de la terre. Réjouissez-vous donc, exaltez la bonté de Dieu, et restez avec sa bénédiction. » A ces mots, il s'envola vers les montagnes éternelles, laissant le cœur de François inondé de consolation (1).

Voilà par quels actes le saint encourageait ses novices à marcher dans la voie du dévouement, et par quels miracles Dieu se plaisait à récompenser le zèle de son serviteur.

Aux yeux de François, la prière et le travail étaient la sauvegarde de la vertu. « On se levait à minuit pour vaquer à la prière et au chant des matines (2). » Les diverses heures de la journée ne trouvaient personne sans occupation. Le législateur des pauvres détestait l'oisiveté, qu'il appelait la mère de tous les vices ; et quoiqu'il fût très doux par caractère, il se montrait impitoyable pour les paresseux. Nous en trouvons la preuve dans la *Légende des trois compagnons*. Parmi les novices, il y en avait un qui man-

1. *Fioretti*, c. XXV. — 2. *Légende des trois compagnons*, c. XI.

geait bien, buvait bien et dormait tout à son aise, mais priait peu et travaillait moins encore. François, qui avait l'œil fin et très observateur, le fit venir et lui dit : « Va-t'en, frère mouche ! Il y a assez longtemps que tu vis à la manière des frelons, qui ne font pas de miel et qui dévorent celui des abeilles ! » Et sans lui chercher d'autres crimes, il le chassa de la compagnie des Frères-Mineurs (1).

Cependant, s'il recommandait tant le travail, un travail honorable, utile au prochain et sans rémunération pécuniaire, il tenait en bien plus haute estime encore la charité fraternelle, ce ciment divin sans lequel toute maison tombe en ruines. « Je veux, disait-il à ses disciples, je veux que chacun de nos couvents respire l'union la plus cordiale, et que la charité fraternelle avec ses plus exquises délicatesses règne parmi nous. Béni soit donc le religieux qui chérit tous ses frères, et qui ne se permet jamais en leur absence rien qu'il ne se permît en leur présence! Mais si, par malheur, quelque Frère est convaincu d'avoir semé la médisance, la discorde ou la haine, vous lui infligerez un châtiment exemplaire, qu'il n'aura que trop mérité ; car il se sera servi de sa langue comme d'un glaive pour déchirer les entrailles de son prochain (2). » Peu de temps après qu'il eut prononcé ces menaces, on lui amena un religieux qui avait manqué à la charité fraternelle. L'homme de Dieu, sachant par expérience que les fautes les plus légères peuvent avoir les plus déplorables conséquences si on les laisse impunies, con-

1. *Légende des trois compagnons*, ed. cit., app., c. xv. — 2. Bonavent., c. viii.

damna le coupable à être dépouillé du saint habit. C'était une peine disciplinaire des plus graves, et que nous ne pouvons mieux comparer qu'à celle de la dégradation pour le soldat.

Après des épreuves plus ou moins multipliées, le saint fondateur s'attachait à développer dans le cœur des novices les vertus qui lui étaient le plus chères et qu'il regardait comme fondamentales. Rien d'intéressant comme les conférences qu'il donnait à ses Frères; elles forment un véritable traité de vie spirituelle. Nous en donnerons quelques extraits, pour que nos lecteurs puissent en apprécier la valeur.

Le premier soin de cet excellent maître était d'inspirer à ses disciples l'horreur du monde et l'amour de leur vocation. Après quoi, il posait les fondements de la vie religieuse, et tout d'abord cet esprit de foi qui déifie les actions les plus vulgaires, et qui nous apprend que tout ce qui n'est pas pour Dieu n'est rien et que ce qui n'est pas pour l'éternité n'est qu'un mensonge; puis l'esprit d'oraison, qui est l'aliment de la vie surnaturelle, et à propos duquel il répétait souvent : « Sans l'oraison, on ne saurait faire aucun progrès dans la vertu, ni persévérer longtemps dans les devoirs de son état. Un Frère-Mineur doit donc être avant tout un homme d'oraison (1). »

Il insistait peut-être plus encore, et avec raison, sur l'humilité dont il se plaisait à rappeler l'excellence et la nécessité. « C'est à l'humilité, s'écriait-il (2),

1. BONAVENT., c. X. — 2. *Œuvres de saint François d'Assise*, p. III, *passim*.

que le Dieu de la crèche reconnaît ses vrais serviteurs. Or, un homme est humble quand il ne tire point vanité du bien que le Seigneur opère par lui, quand il a de bas sentiments de lui-même, quand enfin il se pose au dernier rang dans l'échelle des êtres.

« Pratiquez l'humilité. Ne vous faites point appeler maîtres ni docteurs ; car le nom de Maître ne convient qu'au Christ béni, qui seul possède tous les trésors de la sagesse et dont toutes les œuvres sont parfaites. Mieux vaut l'humilité sans beaucoup de science que beaucoup de science sans vertu. Heureux le religieux qui ne tient pas plus compte des applaudissements des hommes que de leurs mépris ! Car l'homme ne vaut, après tout, que ce qu'il vaut devant Dieu, et rien de plus... Heureux le Frère qui est promu aux charges et aux dignités sans les avoir briguées, et qui n'aspire qu'à en descendre ! Malheur, au contraire, à celui qui se complaît dans les prélatures et cherche à s'y éterniser ! » Entendant lire un jour ces paroles de la Règle : *Et sint minores :* « Je veux, dit-il, que cette fraternité s'appelle l'Ordre des Frères-Mineurs (1). »

L'humilité est une vertu tout intérieure ; la modestie en est le reflet sur le visage ; et comme les hommes ne peuvent lire dans les consciences, elle a le don de frapper et d'émouvoir les foules, souvent plus que le tonnerre de l'éloquence. Pour mieux faire saisir cette vérité, le saint fondateur dit un jour à l'un de ses novices : « Mon Frère, allons prêcher. » Il monte à Assise avec son compagnon, parcourt les rues de la

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xv.

ville sans proférer une seule parole, et rentre au couvent. « Et notre prédication, mon Père? lui dit le novice. — Elle est faite », répliqua le saint, voulant faire entendre par là qu'un extérieur modeste et recueilli vaut souvent pour le monde une éloquente prédication.

Toutefois, sa vertu favorite, celle qu'il se plaisait à nommer le fondement de son Ordre et la dame de ses pensées, celle dont il cherchait par-dessus tout à inculquer l'estime à ses disciples, c'était la pauvreté évangélique. Pour elle, il trouvait des accents de feu; et alors, pour être éloquent, il n'avait qu'à laisser parler son cœur. Écoutons le discours enthousiaste que lui inspirait sa passion pour cette vertu (1).

« Fils bien-aimés, n'ayez point de honte d'aller demander l'aumône, parce qu'en cela vous marchez sur les traces du Fils de Dieu, qui s'est fait pauvre pour nous en ce monde. C'est cette très haute pauvreté qui vous établit héritiers du royaume des cieux. Allez donc, avec la bénédiction de Dieu, demander l'aumône; allez avec plus de confiance et de joie que si vous offriez cent pour un, puisque c'est l'amour de Dieu que vous offrez en la demandant, quand vous dites : « Donnez pour l'amour de Dieu », et qu'en comparaison de cet amour, le ciel et la terre ne sont rien!... Souvenez-vous que le pain quêté de porte en porte est le pain des Anges; car ce sont les bons Anges qui inspirent aux fidèles la pensée de le donner pour l'amour de Dieu. Ainsi s'accomplit dans les saints pauvres ce mot du Prophète-Roi : *L'homme*

1. *Œuvres de saint François d'Assise*, p. III, c. VII.

a mangé le pain des Anges. Dieu a donné les Frères-Mineurs au monde dans ces derniers temps, afin que les élus aient l'occasion de pratiquer ces œuvres de charité qui seront la cause de leur glorification, lorsque le souverain Juge leur adressera ces paroles: *Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait* (1). »

Une autre fois, sa parole était plus ardente encore : elle s'élevait à la hauteur d'un hymne. « Seigneur Jésus, s'écriait-il, montrez-moi les voies de votre très chère pauvreté! Ayez pitié de moi et de ma dame la pauvreté; car je l'aime si passionnément, que je ne puis trouver de repos loin d'elle. Vous le savez, ô mon Dieu, puisque c'est vous qui m'avez mis au cœur ce grand amour. Elle pleure, assise dans la poussière du chemin, et ses amis eux-mêmes passent devant elle avec dédain. Voyez donc l'abaissement de cette reine, ô Seigneur Jésus, ô vous qui êtes descendu du ciel sur la terre pour en faire votre épouse, et pour avoir d'elle, en elle et par elle, des enfants parfaits. Elle était dans l'humilité du sein de votre mère ; elle était dans la crèche ; et comme un écuyer fidèle, elle s'est tenue tout armée dans le grand combat que vous avez soutenu pour notre Rédemption. Dans votre Passion, elle a été la seule à ne pas vous abandonner. Marie votre Mère s'est arrêtée au pied de la Croix ; mais la pauvreté, y montant avec vous, vous a enserré de son étreinte jusqu'à la fin. C'est elle qui a préparé avec amour les rudes clous qui ont percé vos mains et vos pieds; et

1. MATTH., c. XXV.

lorsque vous mouriez de soif, épouse attentive, elle vous faisait présenter du fiel. Vous avez expiré dans l'ardeur de ses embrassements ; mort, elle ne vous a point quitté, ô Seigneur Jésus, et elle n'a pas permis à votre corps de reposer ailleurs que dans un sépulcre d'emprunt. C'est elle enfin qui vous a réchauffé au fond du tombeau, et vous en a fait sortir glorieux. Aussi l'avez-vous couronnée au ciel, et lui avez-vous remis le sceau du royaume céleste pour en marquer vos élus. Oh ! qui n'aimerait la dame Pauvreté au-dessus de toutes les autres? O très pauvre Jésus, la grâce que je vous demande, c'est de m'accorder le trésor de la très haute pauvreté; faites que le cachet distinctif de notre Ordre et de ma vie soit de ne jamais rien posséder en propre sous le soleil pour la gloire de votre nom, et de n'avoir d'autre patrimoine que la mendicité (1). »

Sous les dehors de cet âpre dénûment dont François se faisait le poète, se cache la vraie grandeur, la grandeur morale ; mais cette grandeur elle-même va directement à l'encontre des plus violents instincts de la nature, qui sont en état de rébellion ouverte et constamment ligués contre elle pour la battre en brèche. Le combat dure autant que la vie ; la victoire est difficile, et le découragement toujours à craindre; et voilà pourquoi le saint fondateur ajoutait : « Tenez-vous en garde contre les défaillances, les surprises et les trahisons de la chair ; elle est notre plus mortel ennemi. Au souvenir des maux passés, elle se plaint ; à la seule pensée des maux à venir, elle

1. *Œuvres de saint François d'Assise*, p. I, prière, etc.

s'effraye. Faites donc la guerre à vos appétits sensuels, une guerre sans trêve et sans merci! Car, pour une jouissance éphémère, ils s'inquiètent peu de vous ravir le paradis et de vous précipiter en enfer(1). »

Si discret qu'il fût à l'endroit des faveurs surnaturelles dont il était l'objet, il ne se faisait pas scrupule, lorsque le bien des âmes le requérait, de communiquer à ses disciples une partie des secrets que son humilité avait dérobés au ciel. C'est ce qui eut lieu à Sienne, au rapport de Thomas de Celano (2). « Une nuit, le bienheureux Père, tout plein de l'esprit de Dieu qui venait de le visiter, éveilla ses compagnons et leur dit : Frères bien-aimés, quel honneur pour nous d'avoir été appelés à servir le grand Roi du ciel! C'est là la plus haute gloire que l'esprit humain puisse rêver. Mais qui nous dira à quels signes reconnaître si nous sommes ou non les fidèles serviteurs et les amis de Dieu? Pour moi, je vous l'avoue franchement, j'ai conjuré avec larmes le très miséricordieux Sauveur de m'éclairer sur ce sujet, lui protestant que je voulais être tout à lui, sans réserve et sans retour. Il a entendu ma prière, et, m'apparaissant soudain, il m'a répondu, d'une voix plus suave que toutes celles de la terre : Fils de Bernardone, tes désirs sont exaucés. Pense saintement, parle saintement, agis saintement, et tiens pour sûr que tu seras vraiment mon serviteur et mon ami. — Mes Frères, j'ai voulu vous faire connaître cet oracle du ciel,

1. Thomas de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. liv. — 2. *Ibid.*, p. III, c. xcv.

afin que vous en tiriez votre profit pour votre avancement spirituel, et aussi afin que vous ne craigniez pas de me reprendre, s'il m'arrivait, par malheur, de manquer à l'un de ces trois points. »

Le couvent était une famille d'où étaient sévèrement bannis l'esprit de critique, la jalousie, les rivalités, et où s'épanouissaient les plus aimables qualités de l'esprit et du cœur (1). François était au milieu de ses Frères comme un père au milieu de ses enfants : même tendresse, même abandon. Les conversations étaient gaies et faciles. Le saint aimait à relever le mérite et les bonnes qualités de chacun, et il le faisait avec à-propos, sans flatterie comme sans arrière-pensée. Ainsi disait-il agréablement aux novices, en leur montrant le Frère Ange : « Pour être un Frère-Mineur parfait, il faudrait savoir allier la foi ardente de Frère Bernard de Quintavalle et l'angélique pureté de Frère Léon à l'exquise courtoisie de Frère Ange. » — « La politesse est bonne et louable, ajoutait-il : elle donne aux manières un cachet de distinction qui plaît; et lorsqu'elle sert de parure à la vertu, elle y ajoute un irrésistible attrait, qui séduit les gens du monde et facilite leur conversion. » Le Frère Gilles, arrivant sur ces entrefaites, l'interrompt et lui demande : « Père, y a-t-il en ce monde quelque chose de si terrible qu'on ne puisse le supporter pendant l'espace d'un *Pater?* — Oui, réplique le saint, il existe un monstre tellement horrible, qu'à moins d'une grâce spéciale de Dieu, personne n'en pourrait sou-

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xv.

tenir la vue pendant une seule minute. Ce monstre, c'est le démon ! (1) »

Parmi les démons, le vénérable fondateur redoutait beaucoup celui de la tristesse, parce que la tristesse mène au découragement, et le découragement au désespoir. Voilà pourquoi il recommandait à ses disciples les joies innocentes et les récréations qui reposent l'âme, et reprenait doucement ceux qu'il voyait enclins à la mélancolie. « Prenez garde, leur disait-il; souvent l'esprit de ténèbres se contente de jeter le trouble dans notre imagination et de nous enlever la paix ; c'est une de ses ruses les plus perfides, car il lui suffit d'avoir entrée dans une âme pour y exercer ensuite les plus grands ravages. Mais il ne peut nuire au religieux qui se met en garde contre un pareil artifice. Ayez donc toujours au fond de l'âme et sur le visage la sainte joie de Dieu. Que les démons et leurs imitateurs soient dans les angoisses de la tristesse, cela se conçoit; pour nous, au contraire, nous devons toujours nous réjouir dans le Seigneur. » Il était tellement pénétré de cette vérité, qu'il disait à un novice dont il avait remarqué l'air sombre et chagrin : « Pourquoi ce visage abattu? As-tu commis quelque péché (car c'est là le seul mal qui nous doive attrister), va prier ; ce n'est qu'au pied du Tabernacle qu'il est permis de pleurer pour obtenir le pardon de ses fautes, ou pour recouvrer l'allégresse intérieure, quand une fois on l'a perdue. Mais devant moi et devant tes Frères, aie toujours une figure saintement joyeuse ; car il ne convient pas, lorsqu'on est au ser-

1. *Chronique des vingt-quatre généraux.*

vice de Dieu, de montrer un visage mélancolique et renfrogné (1). »

On ne peut nier que les conférences du saint directeur ne soient marquées au coin de la sagesse et qu'elles ne dénotent une connaissance approfondie du cœur humain. Elles nous laissent deviner en même temps la vie qu'on menait à Notre-Dame-des-Anges; car, des hommes capables d'entendre de si hautes leçons d'humilité et d'abnégation ne pouvaient manquer d'être prêts à tous les sacrifices, à tous les dévouements, et de faire de rapides progrès dans la science des saints.

Tous ne persévéraient pas. François, qui avait reçu dans une si large mesure les dons de prophétie et du discernement des cœurs, lisait au fond des âmes les combats qui s'y livraient : il en profitait pour affermir les faibles, consoler les timides, et démasquer les fausses vertus des hypocrites.

Un jour que les novices lui manifestaient leur surprise et leur douleur du départ de celui d'entre eux qu'ils estimaient le plus vertueux : « Que sa sortie ne vous étonne pas, leur dit-il. Ce malheureux s'est perdu parce qu'il n'était pas fondé sur l'humilité. Croyez-moi, tout édifice qui n'a pas cette vertu pour base est un édifice ruineux (2). »

Reprenant en public les fautes publiques, il prédit à deux religieux la triste fin qui les attendait : à l'un, qui passait pour un saint et qui refusait de se confesser autrement que par signes pour ne pas manquer

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. lxviii. — 2. Wadding, t. I, p. 349.

au silence, qu'il sortirait de l'Ordre; à l'autre, qui avait déjà quitté le saint habit et qui demandait à le reprendre, qu'il serait pendu s'il retombait dans ses fautes. Les deux prédictions se réalisèrent, et François pleura amèrement sur le double malheur qu'il n'avait pu empêcher (1).

Autant il était attentif à discerner les vraies vocations des fausses, autant, après l'année de probation, il s'appliquait à distribuer sagement les emplois selon les aptitudes de chacun, pour la plus grande gloire de Dieu. Ceux en qui il remarquait plus de jugement et de maturité d'esprit, il les envoyait fonder de nouveaux monastères sur la requête des évêques; ceux qui avaient reçu d'en haut le don de la parole, il les consacrait au ministère de la prédication; il laissait les autres s'adonner à la vie contemplative, ou bien au soin des malades. Pour lui, il se croyait obligé de donner l'exemple à tous, et jamais, en effet, ses actions ne démentirent les conseils de perfection qu'il donnait aux autres.

Le Très-Haut semait ses bénédictions sur le petit couvent de Notre-Dame-des-Anges. Les vocations y affluaient de toutes parts, attirées par la bonne odeur des vertus de notre saint; clercs et laïques, patriciens et plébéiens embrassaient avec ardeur l'austère discipline d'un noviciat qui ressuscitait les merveilles de l'Église primitive, et cette magnifique floraison de sainteté était due, après Dieu, au zèle du Mendiant d'Assise (2).

1. *Légende des trois compagnons*, append.; — TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. II, c. I. — 2. THOMAS DE CELANO, *Vita prima*, p. I, c. XV.

CHAPITRE VII

SAINTE CLAIRE ET LES PAUVRES-DAMES.

(1212)

« Il semble, depuis sainte Hélène et Constantin, que rien de grand ne puisse paraître dans l'Église, sans qu'une femme y ait part(1). » Ainsi voyons-nous qu'à saint François la Providence associe une coadjutrice digne de lui, l'illustre vierge d'Assise, Claire, qui sera la mère des Pauvres-Dames, comme il est le patriarche des Frères-Mineurs. Et le lieu choisi d'en haut pour être le berceau de ce second institut, c'est encore la Portioncule, pour marquer l'unité d'esprit qui préside à la mission des deux saints fondateurs.

Claire naquit à Assise. Ses parents, Favorino et Ortolana, avaient uni les blasons des deux plus antiques maisons de cette ville, les Scefi et les Fiumi, et comptaient parmi leurs alliés les Bienheureux Silvestre et Rufin. Favorino possédait sur la pente méridionale du mont Soubase le château de Sasso-Rosso. Ortolana, femme d'une piété éminente, avait entrepris par dévotion les pèlerinages de Terre-Sainte, du mont Gargano et de Saint-Pierre de Rome. A son

1. Ozanam, *le Purgatoire de Dante*, p. 568.

retour, Dieu la visita dans sa miséricorde, et Ortolana, comme la mère de Samuel, obtint, par la vertu du jeûne et de la prière, une enfant qui devait immortaliser le nom des Scefi. Un jour qu'elle était agenouillée devant son crucifix et qu'elle conjurait le Seigneur de bénir le fruit de ses entrailles, elle entendit une voix qui lui disait : « Ne crains rien, Ortolana, tu mettras heureusement au monde une lumière qui éclairera tout l'univers. » L'enfant prédestinée naquit quelques jours après. Elle reçut l'eau régénératrice sur les mêmes fonts sacrés où François avait été baptisé douze ans auparavant, et sa mère voulut qu'on lui donnât le beau nom de Claire (1), symbole et présage de sa grandeur future. En ce jour-là le ciel et la terre se réjouirent. C'était le 16 juillet 1194.

La fille des Scefi fut toujours un ange d'innocence et de piété. Dès l'adolescence elle se livrait à diverses pratiques de mortification, et portait un cilice sous ses riches vêtements. Elle était très grande ; elle avait les traits délicats et majestueux à la fois, le teint frais et vermeil, et son visage était magnifiquement encadré par sa blonde chevelure. Ses parents, ravis de voir en elle de si grands avantages, ne songeaient qu'à l'établir dans le monde ; mais la jeune fille avait des désirs plus élevés, et, à dix-huit ans, elle méditait d'offrir au Roi des rois la fleur brillante de sa virginité. Dieu vint à son secours en l'adressant au bienheureux Patriarche. Pendant le Carême de l'an 1212, le saint prêchait à Assise dans l'église

1. *Clara*, lumineuse, illustre. *Acta SS.*, 12 août, Vie anonyme de sainte Claire.

Saint-Georges. C'était sa première prédication solennelle; et quoiqu'il soit écrit que nul n'est prophète en son pays, François tenait sous le charme de sa parole ses propres compatriotes. Claire, désireuse de connaître un apôtre dont on racontait tant de merveilles, obtint un jour d'aller avec sa mère et sa sœur Agnès assister à l'une de ses instructions. Elle le voit, l'entend, l'admire, et dès ce moment le choisit pour le directeur de sa vie. Elle s'ouvre de son dessein à une veuve digne de toute sa confiance, Bona Guelfucci, sa tante, et se rend avec elle dans le plus grand secret à Notre-Dame-des-Anges. François, sachant par révélation qu'il a devant lui un trésor dont le monde n'est pas digne, dévoile à Claire le prix de la virginité, les beautés ravissantes du céleste Époux et les joies inénarrables d'une union que le temps ne détruit pas (1).

A la fin du Carême, elle revint trouver le saint Patriarche. Elle était impatiente de se donner toute à Dieu, et les jours qui la séparaient de l'alliance de son bien-aimé Jésus lui paraissaient des siècles. De son côté, François, craignant que cette fleur si délicate et si belle ne se flétrît au souffle empoisonné du monde, pensait qu'il était temps de la transplanter dans le jardin fermé de la vie religieuse. On convint que ce grand acte s'accomplirait le dimanche des Rameaux (19 mars 1212). La jeune vierge, ornée de tous ses atours, se rendit à la cathédrale d'Assise; mais au lieu d'aller, selon la coutume italienne, recevoir les rameaux bénits, elle resta à sa place,

1. Wadding, t. I, p. 124.

les yeux modestement baissés. L'évêque, s'en apercevant, descendit les degrés du sanctuaire, et vint lui apporter une palme, emblème des victoires qu'elle allait remporter sur le monde. La nuit suivante, à l'heure où tout était plongé dans le sommeil, Claire sortit de la maison paternelle, parée comme une fiancée au jour de ses noces et accompagnée de Bona Guelfucci, et se dirigea en toute hâte vers Notre-Dame-des-Anges, pour s'y offrir en holocauste sur l'autel du divin amour. La scène de ses fiançailles spirituelles empruntait à la solitude du lieu, au silence de la nuit, à la lueur des cierges brûlant sur l'autel de la Madone, un caractère imposant de solennité. Pendant que les religieux célébraient les noces mystiques de l'Agneau, la fille des Scefi, à genoux, les pieds nus, déposait ses riches habits, qu'elle destinait aux pauvres. François lui coupa les cheveux, en signe de renonciation aux vanités de la terre, la revêtit d'une robe de bure de couleur cendrée, la ceignit d'une corde et lui couvrit la tête d'un voile épais. Alors immolant à Dieu les charmes de sa jeunesse, non avec le fol enthousiasme que suppose un monde incrédule et railleur, mais avec un courage que l'amour seul rendait supérieur aux entraînements de la nature, elle choisit le Christ pour son Époux, lui jura fidélité et promit de le suivre dans les âpres sentiers de la pénitence. Elle n'était qu'à son dix-huitième printemps, et déjà elle tenait sous ses pieds le monde vaincu. Victoire admirable qui élevait son âme à des hauteurs inconnues de l'antiquité et donnait à son visage quelque chose d'angélique! Agnès et Cécile n'avaient pas plus de

charmes, lorsqu'elles consacraient à Dieu, dans les ténèbres des catacombes, le blanc lis de leur virginité.

Après la cérémonie, le serviteur de Dieu conduisit Claire au monastère de Saint-Paul, situé d'après Cristofani, dans la plaine d'Assise; et cette fois encore, pour le second Ordre comme pour le premier, ce fut saint Benoît qui lui fournit un asile.

Les épreuves ne manquèrent pas à notre sainte; son père et sa mère accoururent à Saint-Paul, et n'épargnèrent ni prières ni menaces pour l'en arracher; mais Claire, leur montrant sa tête rasée et s'attachant avec force aux colonnes de l'autel, finit par triompher de toutes leurs attaques. François, pour la mettre à l'abri d'un nouvel orage, la fit transporter à Saint-Ange du Panso, autre couvent de Bénédictines, qui dominait le mont Soubase.

Claire fut la première fleur du virginal parterre des Pauvres-Dames. Agnès, sa sœur, en fut la seconde. C'était une jeune fille de quatorze ans, pure comme un lis, douce comme un agneau. Claire suppliait le Dieu qui se plaît au milieu des lis de jeter un regard de miséricorde sur sa jeune sœur et de l'admettre à son tour au banquet des vierges. Sa prière fut exaucée; peu de jours après, Agnès vint la rejoindre et lui dit : « Ma sœur, je veux servir Dieu avec vous. — Très douce sœur, répondit Claire en la pressant dans ses bras, combien je remercie le ciel d'avoir réalisé le plus ardent de mes désirs! »

Pendant qu'un si doux spectacle réjouissait le monastère de Saint-Ange, la maison paternelle était témoin d'une scène toute différente. Là, c'étaient des

cris de douleur et de rage; Favorino était exaspéré. Bientôt il assemble ses amis, et leur fait partager ses sentiments. Douze d'entre eux prennent les armes, et jurent de lui ramener sa fille, morte ou vive. Sans respect pour la sainteté du lieu, ils pénètrent dans le cloître; l'un d'eux saisit Agnès par les cheveux, et la traîne brutalement à travers les rochers jusqu'au bas de la montagne; mais soudain le corps de cette enfant devient si lourd, que les ravisseurs, forcés d'avouer leur impuissance, l'abandonnent sur les bords du ravin. Un de ses oncles, Monaldo, lève sur elle une main sacrilège, et va la frapper de son épée; mais il ne peut consommer son crime : son bras s'arrête, immobile et desséché. Claire arrive sur ces entrefaites; elle conjure ses parents de lui laisser au moins les restes ensanglantés d'Agnès. Les chevaliers, poursuivis par le trouble et le remords, finissent par s'éloigner du champ de bataille, tandis que les deux sœurs, se félicitant mutuellement d'avoir été jugées dignes de souffrir pour le nom de Jésus, entonnent le cantique de la délivrancè. Hâtons-nous d'ajouter que cette coupable opposition de la famille se changea bientôt en une admiration sans bornes. Monaldo guérit miraculeusement, et sachant qu'il était redevable de sa guérison aux prières de ses nièces, il devint leur plus zélé défenseur; Favorino se soumit à la volonté de Dieu, et s'endormit peu de temps après du sommeil des justes.

Le saint fondateur, ayant donné l'habit de la pénitence à Agnès, établit les deux sœurs dans la maison qui touche à l'église Saint-Damien, la première des trois églises qu'il avait réparées. Ainsi se vérifia

la prophétie, faite cinq ans auparavant, dans laquelle François avait annoncé que là fleurirait un couvent de Pauvres-Dames. Claire s'enferma dans cette prison volontaire, et elle n'en sortit que pour l'échanger contre les splendeurs du ciel. Saint-Damien devint donc pour les filles de saint François, pendant un demi-siècle, ce qu'était la Portioncule pour ses fils, un jardin fermé, un parterre de fleurs destinées à embaumer de leurs parfums l'exil de la terre. Qui pourrait dire combien de fleurs célestes s'y épanouirent sous le regard de Dieu, combien d'Anges terrestres s'envolèrent de là vers les collines éternelles?... Contentons-nous de rappeler ici que la sainte abbesse vit accourir sous sa houlette une phalange d'âmes séraphiques, parmi lesquelles on est heureux de compter Ortolana, sa mère, devenue veuve, Béatrix sa seconde sœur, et cette Bona Guelfucci dont les conseils avaient guidé son enfance.

L'Ordre des Pauvres-Dames qu'on appela dans la suite l'Ordre des Clarisses, était fondé. François écrivit pour ses filles spirituelles une règle calquée sur celle des Frères-Mineurs, leur donna pour visiteur ce Frère Philippe-le-Long, dont il est dit qu'à la Portioncule un ange lui purifia les lèvres avec un charbon ardent (1), et obligea Claire à devenir abbesse de Saint-Damien. Il voulut que cette nouvelle famille reposât, comme son aînée, sur le roc inébranlable de cette absolue pauvreté qu'il aimait tant. Des exhortations qu'il leur adressait à ce sujet, ne nous reste qu'une lettre, aussi expressive

Chronique des vingt-quatre généraux.

que laconique, que nous enchâssons avec bonheur dans notre récit. « Moi, votre tout petit frère François, je veux suivre la vie et la pauvreté de notre très haut Seigneur Jésus et de sa très sainte Mère, et y persévérer jusqu'à la fin. Je vous prie aussi, vous toutes que je considère comme mes Dames, et je vous conjure instamment de vous conformer toujours à cette vie et à cette glorieuse pauvreté. Gardez-vous bien de vous en écarter jamais en quoi que ce soit, et d'écouter là-dessus des maximes et des conseils contraires (1). »

La vierge séraphique était digne d'entendre un si noble langage. « Venez, disait-elle gracieusement à ses filles après la lecture de cette lettre, venez comme des colombes vous abriter dans le petit nid de la sainte pauvreté. » Elle ne se montra pas moins jalouse que le saint Patriarche d'observer ce vœu, qui confond la sagesse humaine, de renoncer à perpétuité pour elle et pour son Ordre à toute propriété; et l'on sait avec quelle invincible fermeté elle résista, plutôt que d'y contrevenir, aux pressantes sollicitations des Souverains Pontifes eux-mêmes. Grégoire IX alla un jour jusqu'à la presser d'accepter quelques possessions pour son Ordre, à cause du malheur des temps. « Si c'est votre vœu qui vous arrête, ajouta-t-il, nous vous en délierons. — Saint-Père, répondit-elle, je serai heureuse d'être délivrée de mes péchés, mais je ne veux pas d'une absolution qui me dispenserait de suivre les conseils évangéliques (2). » Enfin, à force d'ins-

1. *Œuvres de saint François d'Assise*, p. I, ép. v. — 2. *Acta SS.*, Vie de sainte Claire, 12 août, p. 758.

tances, elle obtint d'Innocent IV le privilège de la pauvreté perpétuelle, le seul qu'on n'ait jamais sollicité en cour de Rome ; et le Pape écrivit lui-même une lettre que nous insérons ici comme un monument unique dans les annales de l'Église :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à sa bien-aimée fille en Jésus-Christ, Claire et aux autres sœurs du monastère de Saint-Damien d'Assise, salut et bénédiction.

« Puisque vous désirez vous consacrer à Dieu seul et renoncer à toutes les choses temporelles, vendant vos biens et en distribuant le prix aux pauvres, pour suivre dans le dénûment le plus complet le Pauvre divin qui est la voie, la vérité et la vie, rien ne pourra vous arracher à cette sainte résolution; car le Seigneur qui donne aux oiseaux leur pâture, et qui a revêtu la terre d'un manteau de verdure et de fleurs, saura bien vous nourrir et vous vêtir jusqu'au jour où il sera Lui-même votre aliment éternel.

« Comme vous Nous avez demandé le privilège de la très haute pauvreté, Nous vous octroyons par ces présentes de ne pouvoir être contraintes par qui que ce soit à prendre, avoir ou retenir des possessions temporelles. Ceux qui vous aimeront en Jésus-Christ, vous, votre Ordre, et spécialement le monastère de Saint-Damien, qu'ils aient la sainte paix de Dieu, et qu'au jour du jugement ils reçoivent en récompense l'éternelle béatitude (1). »

Le temps a consacré ce privilège par un double miracle. Voilà six siècles que les Sœurs de Sainte-

1. *Acta SS.*, loc. cit.

Claire s'abandonnent totalement aux soins de la Providence; et, depuis six siècles, la Providence veille avec une tendre sollicitude aux besoins des pauvres recluses.

L'Ordre des Clarisses a grandi parallèlement à celui des Frères-Mineurs, et il a subi les mêmes vicissitudes. Nous les voyons s'établir en France, du vivant de sainte Claire, qui en 1240 envoie un essaim de ses religieuses à Béziers. En 1254, Marseille les appelle à son tour. L'année suivante, le saint roi Louis IX bâtit pour elles à Longchamps un célèbre monastère, où sa sœur, la Bienheureuse Isabelle, prend le voile et fait profession, préférant au trône impérial qu'on lui offrait les austérités et l'humilité du cloître et apprenant ainsi à ses contemporains que toutes les fètes et délices de la terre s'effacent devant l'unique bonheur de cette vie, qui est d'aimer Dieu et de s'immoler pour lui. Son exemple donna une grande impulsion à l'Ordre dans tout le royaume.

Au xve siècle, l'institut des Clarisses fut réformé, ou plutôt ramené à la ferveur primitive, par une française, sainte Colette de Corbie. Aujourd'hui ses monastères s'élèvent dans toutes les contrées soumises à l'Évangile, et il offre toujours un asile aux âmes avides de sacrifices et d'immolation, en même temps qu'un grand exemple de foi à une génération tout imbue de matérialisme. Le seul aspect de leur dévouement devrait leur assurer, toujours et partout, le respect des peuples; mais ce serait peu connaître l'esprit humain que d'attendre toujours de sa part la sagesse et l'équité. Si le moyen âge salua avec enthousiasme ces victimes volontaires de l'a-

mour, nous voyons les temps modernes, au contraire, s'éloigner d'elles dans la mesure où ils perdent l'esprit de foi et le sens chrétien. Le XVIIIe siècle, le siècle de Voltaire, les proscrivit en masse ou leur fit expier sur l'échafaud le crime d'être religieuses. Le nôtre les supporte, en attendant qu'il les persécute. Chaque jour, des hommes qui ne portent pas leurs regards au delà des horizons terrestres, nous demandent avec arrogance « ce qu'elles font derrière leurs grilles, et pourquoi elles s'ensevelissent ainsi toutes vivantes entre quatre murailles, comme dans un tombeau. »

La réponse est facile. Elles y font l'office de Marie-Madeleine aux pieds de Jésus. L'Évangile ne dit-il pas qu'elles ont choisi la meilleure part, et que le rôle de Marie l'emporte sur celui de Marthe? Tout chrétien, s'il voulait se donner la peine de réfléchir, verrait en Dieu même la raison des Ordres contemplatifs. Le Créateur n'a-t-il pas, en effet, le droit de se réserver, à la manière des riches de la terre, un jardin dont il soit le seul maître, et d'y poser des êtres d'élite qui le dédommagent des oublis, des outrages de la foule? Si vous l'interrogez sur ses œuvres, demandez-lui plutôt pourquoi il a caché dans les invisibles profondeurs du firmament des étoiles plus brillantes que le soleil; pourquoi il a placé les plus belles fleurs au désert, où elles versent leurs parfums et épanouissent leurs brillantes corolles loin des regards humains; pourquoi les Séraphins restent immobiles auprès de son trône, pendant qu'il députe vers ses créatures les anges et les archanges, messagers d'une hiérarchie inférieure.

Comme les étoiles, comme les fleurs, comme les Séraphins, les vierges contemplatives louent Dieu et la nuit et le jour. N'est-ce point assez ? Et qui êtes-vous donc, enfants des hommes, chétive poussière, pour oser mettre vos intérêts et votre gloire en parallèle avec la gloire et les intérêts du Tout-Puissant?

Mais gardons-nous de croire que ces religieuses soient inutiles à la société. Par leur vie pénitente et plus angélique qu'humaine, elles lui rendent un service dont le flot montant de nos crimes fait sentir chaque jour davantage le prix et la nécessité : le service de la prière et de l'expiation. Elles rachètent les prévarications des peuples, arrêtent les nations modernes sur la route de l'apostasie, apaisent la colère de Dieu et arrachent à sa miséricorde de nouveaux bienfaits. Ce n'est point là une assertion hasardée, et les annales hagiographiques nous en fournissent à chaque page une magnifique démonstration. Ouvrons seulement l'histoire de sainte Claire, et citons-en deux traits qui nous tiendront lieu du reste.

Le premier nous reporte à l'année 1239. Frédéric II, empereur d'Allemagne et roi de Sicile, toujours en lutte avec le Saint-Siège, venait d'être repoussé des murs de Rome par les troupes pontificales. Furieux de cet échec, il s'en vengea, plutôt en renégat qu'en prince chrétien. Il lança Vital d'Aversa, un de ses lieutenants, avec vingt mille Sarrasins sur la vallée de Spolète, pour la punir d'être restée fidèle au Saint-Siège. Il n'est sorte d'atrocités que ne commirent ces barbares, enflammés par la haine du nom chrétien non moins que par l'espoir du pillage.

La vue du monastère de Saint-Damien excita leurs

convoitises. Au milieu de la nuit, ils escaladèrent les murailles en poussant d'affreux hurlements. Aux premiers cris qui se firent entendre, les Pauvres-Dames se réfugièrent toutes tremblantes auprès de la sainte abbesse, comme les poussins poursuivis par le milan courent se cacher sous l'aile de leur mère. Claire gardait le lit, épuisée par une maladie de langueur; mais à cette heure suprême, oubliant ses propres souffrances pour ne penser qu'au péril qui menace ses filles, et cédant à une de ces héroïques pensées que la foi seule inspire, elle quitte sa couche, saisit le ciboire qui renfermait la sainte hostie, le dépose sur le seuil de la porte, et, prosternée à deux genoux, adresse au Dieu de l'Eucharistie cette prière pleine de confiance : « Quoi donc, Seigneur Jésus ! laisserez-vous tomber entre les mains des infidèles les humbles servantes que j'ai nourries du lait de votre amour, et livrerez-vous à des bêtes féroces des vierges qui confessent votre nom? Oh ! puisque moi, leur mère, je suis impuissante à les protéger, soyez vous-même leur défense. » Elle priait encore, lorsqu'elle entendit comme la voix argentine d'un enfant qui lui disait : « Je vous garderai toujours. — Seigneur, continua Claire, gardez aussi la généreuse cité qui nous nourrit par amour pour vous. » Et la voix céleste répondit : « La ville souffrira ; mais, grâce à tes prières, elle sera épargnée. » Rassurée par cette promesse, elle saisit le ciboire et le montre aux infidèles, qui, effrayés ou éblouis par les rayons d'une lumière céleste, prennent aussitôt la fuite. Assise venait d'échapper au pillage.

Sept ans après, le même Vital d'Aversa revenait

mettre le siège devant Assise, menaçant les habitants de les passer au fil de l'épée. Dans cette extrémité, Claire et ses compagnes se prosternèrent devant le tabernacle, la tête couverte de cendres, et sollicitèrent la délivrance de leur patrie. La prière de ces vierges fut exaucée : le lendemain matin (22 juin 1246), les assiégeants, surpris par une sortie des habitants, furent saisis d'une terreur subite et s'enfuirent en désordre. Pour la seconde fois, la cité séraphique était sauvée. Ajoutons, à sa louange, qu'elle ne se méprit point sur la cause d'une délivrance si inespérée ; elle ne l'attribua point à la sagesse de ses chefs ni à la vaillance de ses soldats, mais aux mérites et à l'intercession de la fille de Favorino (1).

C'est en mémoire du premier prodige que les artistes chrétiens représentent sainte Claire portant le Saint-Sacrement. Le prodige du 22 juin a donné lieu à une fête annuelle analogue à celle de Jeanne d'Arc dans la ville d'Orléans.

Sans doute cette efficacité de la prière et cette vertu rédemptrice de la mortification volontaire ne sont point exclusivement le partage des contemplatifs. Elles découlent de deux principes universels : la réversibilité des mérites de l'innocent en faveur du coupable, et le grand sacrifice du Calvaire, dont elles sont la continuation et le complément. Elles découlent aussi des promesses divines, qui s'appliquent à tous les genres de vie. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elles demeurent le privilège des âmes pures, selon cette parole de l'apôtre saint Jacques : « La

1. CRISTOFANI, *Histoire de Saint-Damien*, c. XVI.

prière persévérante du juste est très puissante sur le cœur de Dieu (1). » Lors donc que, pour mieux s'acquitter de cet office de médiatrices, les filles de sainte Claire s'enferment dans une retraite plus profonde, ne faut-il pas les en bénir? N'y aurait-il pas à craindre qu'au contact d'un monde corrompu et corrupteur, quelque souillure n'effleurât leurs ailes et ne rendît inutile le prix de leurs jeûnes et de leurs veilles? Et qui ne sent que la solitude de leurs cloîtres les aide à se maintenir dans une virginité sans tache, où la société trouve son profit? Le peuple, souvent plus éclairé que les prétendus sages du siècle, le peuple a saisi d'instinct ce côté pratique de la question. Quand viennent les fléaux et les calamités publiques, il sait à qui s'adresser : il frappe à la porte des épouses du Christ; il les conjure d'élever leurs mains pures vers le ciel et de désarmer la colère divine par leurs supplications, et il espère! De cette confiance populaire et des faits sur lesquels elle repose, ressortent manifestement l'utilité des Ordres contemplatifs et l'injustice de leurs agresseurs. Une étude plus approfondie de l'histoire des nations chrétiennes nous amènerait de même à conclure que la vie religieuse sous toutes ses formes n'est qu'un moyen de mieux servir le prochain en aimant Dieu davantage. Aussi voudrions-nous pouvoir écrire en lettres d'or sur la porte des monastères : « Ce sont les cloîtres qui enfantent le plus de saints, et ce sont les saints qui portent le monde. »

Après ce coup d'œil d'ensemble sur les origines,

1. Jac., v, 16.

les progrès et l'utilité du second Ordre de la Pénitence, revenons à sainte Claire, et ne la quittons point sans dire un mot de ses mérites et de ses vertus, qui sont après tout l'œuvre du saint Patriarche. Ne mérite-t-elle pas d'arrêter un instant nos regards? Fille de saint François, sa digne coopératrice dans la grande œuvre de la réformation des mœurs, son émule en sainteté, elle occupe une belle place dans l'histoire du treizième siècle, dont elle demeure l'une des gloires les plus pures.

Elle hérita de la tendre dévotion de saint François pour le Dieu de l'Eucharistie, et de sa pieuse coutume de passer de longues heures au pied des tabernacles. Était-elle malade (ce qui lui arrivait très fréquemment)? Assise sur son lit de douleur, elle filait du lin d'une très grande finesse et faisait des corporaux pour les églises pauvres, témoignant ainsi sa profonde vénération pour l'auguste sacrement de nos autels. D'un autre côté, elle était si humble que, quoique abbesse, elle s'employait aux plus vils offices du monastère; — si charitable, qu'elle se faisait la servante des servantes de Dieu; — si modeste, qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever les paupières (encore était-ce pour demander au Pape sa bénédiction), et qu'alors seulement on put connaître la couleur de ses yeux, bleus comme le ciel; — si mortifiée que ses jeûnes étaient presque continuels et d'une extrême rigueur. En un mot, nous retrouvons en elle toutes ces beautés intérieures que nous aurons sans cesse l'occasion d'admirer dans son bienheureux Père.

Nous reverrons la vierge Claire reparaître dans

deux circonstances solennelles; mais en attendant, plaçons ici un charmant épisode que nous lisons dans les *Fioretti*, et qu'on pourrait intituler « un repas de saints. » C'est le digne pendant des adieux de saint Benoît et de sainte Scholastique.

« François visitait souvent le monastère de Saint-Damien; il avait à cœur de cultiver par ses instructions cette pépinière de plantes célestes. L'abbesse, tout en lui exprimant sa profonde reconnaissance pour tant de dévouement, lui avait plusieurs fois manifesté un désir qui nous semble tout naturel, celui de revoir la Portioncule, d'y passer une journée en sa compagnie et d'y partager son frugal repas ; mais toujours elle s'était vue rebutée. Les religieux de Notre-Dame-des-Anges, ayant appris quel était le sujet de sa demande, ne purent s'empêcher de plaider sa cause, et ils dirent à leur bienheureux Père : « Croyez-vous que la sévérité dont vous usez en cette circonstance soit bien conforme à l'esprit de charité que l'Évangile nous recommande si fortement? Sœur Claire est une vierge chérie de Dieu ; ce qu'elle désire est une chose facile et de peu d'importance ; et puisqu'elle y attache tant de prix, pourquoi la désobliger en ce point ? Vous oubliez donc que c'est à votre voix qu'elle a renoncé aux vanités du siècle, et que ce sont vos mains qui ont planté ce beau lis dans le jardin du céleste Époux? En vérité, elle est votre fille spirituelle, et, vous demandât-elle une faveur cent fois plus grande, vous ne devriez pas la lui refuser. — Vous pensez donc, répondit-il, que je doive me rendre à ses désirs? — Oui, Père, s'écrièrent-ils tout d'une voix; sœur

Claire mérite que vous lui accordiez cette consolation. — Eh bien, reprit François, je suivrai votre avis ; et pour que la joie de notre sœur soit complète, je veux qu'elle vienne prendre ce repas à Notre-Dame-des-Anges. Depuis longtemps déjà, elle est enfermée à Saint-Damien ; ce sera pour elle un grand bonheur de revoir ce couvent où elle a pris le voile des épouses de Jésus-Christ ; c'est donc ici que nous mangerons ensemble au nom du Seigneur. »

« Au jour indiqué, l'abbesse effectua son pieux pèlerinage, accompagnée d'une de ses filles et de quelques Frères-Mineurs qui étaient venus la chercher à Saint-Damien (1). Le saint Patriarche alla au-devant d'elle ; il la conduisit d'abord à cette chapelle de la Portioncule, qui était encore tout embaumée des souvenirs de sa profession ; puis il l'introduisit dans l'intérieur du monastère. Déjà la table était dressée : c'était une pauvre natte étendue sur la terre nue, selon la coutume du Bienheureux, et couverte de quelques pains. François la bénit ; ses Frères s'assirent modestement autour de lui, et Claire avec sa compagne en face. Ici, rien de mondain, rien de frivole. Ces fraternelles agapes commençaient à peine que François se mit à parler de Dieu ; il le fit d'une manière si touchante, que ses hôtes, ravis en extase et comme enivrés des délices du paradis, oublièrent la nourriture corporelle. A la même heure, les habitants d'Assise, de la Bastia et de Bettona virent la Portioncule toute en feu ; il leur semblait que les

1. A cette époque, la clôture n'était point encore établie dans les couvents, et les religieuses pouvaient sortir avec la permission des supérieurs.

flammes dévoraient l'église, le couvent et le bois. Alors, n'écoutant que la voix du dévouement, ils accourent en toute hâte, dans le but d'éteindre l'incendie, franchissent la clôture, et pénètrent dans le couvent. Quelle n'est pas leur surprise, de se trouver en face de la scène si attendrissante de l'intérieur! « Ce que nous apercevions, pensent-ils en eux-mêmes, était un feu miraculeux et le symbole de l'amour divin qui embrase ces âmes. » Et n'osant proférer un seul mot, dans la crainte de mêler des paroles profanes à un entretien tout séraphique, ils se retirent émus, silencieux ; mais rentrés chez eux, ils publièrent à haute voix les merveilles dont ils avaient été témoins.

« Le soir, la sainte abbesse rentra dans son cloître pour faire part à ses filles des richesses spirituelles qu'elle venait d'acquérir. Les religieuses avaient passé toute cette journée dans le deuil et la désolation : elles avaient craint que le saint fondateur ne l'envoyât gouverner quelque autre couvent, comme il avait fait pour Agnès, sœur de sainte Claire. Aussi, quelle ne fut pas leur joie quand elles revirent leur Mère ! Quel ne fut pas leur bonheur, quand elles l'entendirent raconter la scène miraculeuse de Notre-Dame-des-Anges, et qu'elle leur répéta les suaves entretiens de leur bienheureux Père (1). » Voilà les merveilles dont les murs de Notre-Dame-des-Anges étaient témoins en l'année 1221.

Claire gouverna quarante et un ans l'Ordre des Pauvres-Dames. Je ne sais s'il est dans l'histoire des

1. *Fioretti*, c. xv.

saints une vie plus pénitente que la sienne; mais, à coup sûr, il n'est pas de mort plus glorieuse. Sentant que sa fin approchait, elle dicta son testament, où elle laisse en héritage à ses filles la pauvreté séraphique. Comme le Frère Rainald l'exhortait à la patience dans la douleur : « Mon Frère, lui dit la mourante, depuis que Notre-Seigneur m'a fait connaître l'excellence de sa grâce par la bouche de notre regretté Père saint François, rien ne m'a plus coûté. Aucune pénitence ne m'a plus semblé dure, ni aucune maladie fâcheuse. » Elle pria ensuite les Frères Léon et Ange de Rieti de lui lire la Passion selon saint Jean; puis, ayant reçu le saint viatique, elle s'écria, le front rayonnant de joie : « Allons, mon âme, sache que tu as un bon viatique pour t'accompagner, un excellent guide pour te montrer la voie. Ne crains rien, sois tranquille ; car celui qui est ton Créateur t'a sanctifiée, et il n'a cessé de veiller sur toi avec le tendre amour d'une mère pour son enfant. Et vous, ô Seigneur, soyez béni pour m'avoir créée. » — « Vois-tu, continua-t-elle en se tournant vers la sœur Aimée, sa parente, vois-tu, ô ma fille, le Roi de gloire que je contemple? » Au même moment, le Seigneur ouvrit les yeux à la Bienheureuse Bienvenue; et celle-ci vit la Reine du ciel, suivie d'une troupe de vierges vêtues de blanc, se pencher vers la malade, la convier doucement aux noces de l'Agneau, et cueillir son âme comme on cueille un fruit mûr. Ainsi mourut la vierge Claire, si c'était là mourir! C'était dans la nuit du 10 août 1253, vingt-sept ans après la mort du séraphique Père. Dès l'année 1255, Alexandre IV, neveu du cardinal Hugolin, l'inscrivait

solennellement au catalogue des saints, et lui décernait les glorieux titres de *duchesse des humbles* et de *princesse des pauvres* (1). Saint Bonaventure a buriné son panégyrique en deux mots : « Vierge chérie de Dieu, écrit-il dans sa légende, elle a répandu les parfums d'une fleur printanière et brillé comme l'astre du matin (2). »

Fondatrice d'un des Ordres les plus austères, la vierge d'Assise n'est point une figure isolée dans l'histoire. Elle nous y apparaît, au contraire, à sa gloire et pour la consolation de l'Église, au milieu d'un brillant cortège de vierges parmi lesquelles nous distinguons les Bienheureuses Hélène Enselmini, qui reçut le voile à Padoue des mains mêmes de saint François ; Isabelle de France, sœur de saint Louis ; Agnès de Bohême, qui refusa la main de Frédéric II ; Yolande et Cunégonde, nièces de sainte Elisabeth de Hongrie ; Philippa Maréri, que le souvenir de saint François détermina à fonder à Riéti, sa ville natale, un monastère de Clarisses ; Marguerite Colonna, première abbesse de Palestrina ; les soixantes Clarisses de Cracovie, massacrées par les Tartares en 1259 ; celles de Ptolémaïs, tombées sous le glaive des Sarrasins en 1291 ; et les saintes Agnès d'Assise, Catherine de Bologne et Colette de Corbie, la grande réformatrice du quinzième siècle et l'amie de Jeanne d'Arc. Peut-on traiter de barbares les temps qui ont produit une pareille phalange d'héroïnes et de vierges ?

De ces âges de foi qu'illumine leur doux visage,

1. *Acta SS. Vita S. Clar.* — 2. C. IV.

tout a disparu, hormis l'armée du sacrifice. Non seulement elle n'a pas péri; mais jamais ses bataillons n'ont été plus nombreux, ni les sacrifices plus magnanimes qu'à notre époque. « Chaque jour, des milliers de créatures aimées sortent des châteaux comme des chaumières, des palais comme des ateliers, pour offrir à Dieu leur cœur, leur âme, leur corps virginal, leur tendresse et leur vie. Chaque jour, parmi nous et partout, des filles de grande maison et de grand cœur, et d'autres d'un cœur plus grand que leur fortune, se donnent dès le matin de la vie à un Époux immortel.

« C'est la fleur du genre humain, fleur encore chargée de sa goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi que le rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a encore ternie... C'est la fleur, mais c'est aussi le fruit; c'est la sève la plus pure ; c'est le sang le plus généreux de la tige d'Adam; car chaque jour ces héroïsmes remportent la plus étonnante des victoires, grâce au plus courageux effort qui puisse enlever la créature aux instincts terrestres et aux liens mortels.

« Quel spectacle ! Et où en trouver un qui manifeste plus visiblement la nature divine de l'Église, qui fasse mieux oublier les misères et les taches dont sa céleste splendeur est parfois voilée ?...

« Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations (1). »

1. MONTALEMBERT, *les Moines d'Occident*, t. V, p, 385-393.

Ces légions du dévouement remplissent dans le monde une mission plus visible aujourd'hui que jamais. Leur vitalité, qui résiste à toutes les persécutions, leur multitude innombrable, malgré le dépérissement de la foi, et surtout la virginale existence de leurs membres désignent à tous les regards la véritable Épouse du Christ, la vraie religion, dont elles sont le plus magnifique ornement.

Respect à ces légions de la prière et du dévouement, qui complètent d'une manière si exquise les enseignements du sacerdoce catholique ! Celui-ci nous fait connaître la vérité; celles-là nous la font aimer.

CHAPITRE VIII

APOSTOLAT DE FRANÇOIS. — VOYAGE A ROME. CONCILE DE LATRAN.

(1212-1215)

François n'ignorait point que la plus divine des œuvres, c'est le salut des âmes. Il le répétait même souvent; mais se sentant plus d'attrait pour la vie contemplative que pour la vie active, il avait des doutes sérieux sur la réalité de sa vocation apostolique. Ne sachant à quoi se résoudre, il assembla ses Frères et leur dit : « Mes Frères, je viens vous demander votre avis sur cette question : Lequel des deux vaut le mieux pour moi, de m'adonner à l'oraison ou d'aller prêcher? Il semble que l'oraison me convienne mieux ; car je suis un homme simple et inhabile dans l'art de bien dire, et j'ai reçu le don de la prière plus que celui de la parole. La prière purifie nos affections, nous unit au souverain bien, affermit notre volonté dans la vertu ; par elle, nous conversons avec Dieu et avec les Anges, et nous menons une vie qui tient plus du ciel que de la terre. La prédication, au contraire, rend poudreux les pieds de l'homme spirituel ; elle distrait, dissipe et mène au relâchement de la discipline. Ainsi, l'une est la source des grâces,

l'autre est le canal qui les distribue aux peuples. Néanmoins, il est une considération d'un ordre plus élevé qui me fait pencher vers la vie apostolique : c'est l'exemple du Sauveur des hommes, qui a joint la prière à la prédication. Puisqu'il est le modèle que nous nous sommes proposé d'imiter, il paraît plus conforme à la volonté de Dieu que je sacrifie mes goûts et mon repos pour aller travailler au dehors. »

Afin d'avoir de plus amples lumières, il députa deux de ses disciples vers sainte Claire et vers le Frère Silvestre, alors retiré sur les hauteurs du mont Soubase, pour les prier de consulter le Seigneur à ce sujet. Quand les deux religieux, Philippe et Masseo, furent de retour, François les reçut comme les ambassadeurs de Dieu : il leur lava les pieds, les embrassa et leur servit lui-même à manger. Puis, les menant dans un bois voisin, il se mit à genoux devant eux, la tête nue, les bras croisés sur la poitrine, et leur dit : « Mes Frères, apprenez-moi ce que mon Seigneur Jésus-Christ me commande de faire. — Père, dit Masseo, voici la réponse de Silvestre et de Claire ; c'est la réponse du ciel. Va et prêche, dit le Seigneur, car ce n'est pas seulement pour ton salut qu'il t'a appelé, c'est aussi pour le salut de tes frères, et pour eux il mettra ses paroles dans ta bouche. » A ces mots, François, saisi de l'esprit de Dieu, se lève en s'écriant : « Allons au nom du Seigneur. » Et plein d'un saint enthousiasme, il part sur-le-champ avec deux de ses disciples, Masseo Marignani, et Ange de Rieti, pour prêcher Dieu à toute créature (1).

1. Bonavent., c. xii ; Wadding, t. I, p. 130.

Un prodige aussi touchant qu'extraordinaire marqua la première journée de cette course apostolique. Le saint approchait de la petite ville de Bévagna, lorsque, levant les yeux, il aperçut une multitude d'oiseaux qui voltigeaient d'arbre en arbre sur le bord de la route. Cette vue le remplit d'admiration, et il dit à ses deux compagnons de voyage : « Attendez-moi ici ; il faut que j'aille prêcher mes frères les oiseaux. » A sa voix, tous les oiseaux se réunirent autour de lui, et il leur parla en ces termes : « Chers oiseaux, mes petits frères, le Créateur vous a comblés de bienfaits, et vous devez l'en bénir à toute heure et en tout lieu. C'est lui qui vous a revêtus de votre beau plumage et vous a donné des ailes avec la liberté de voler où il vous plaît ; c'est lui qui a conservé votre race dans l'arche de Noé, et qui vous a assigné pour séjour les régions sereines de l'air. Il vous nourrit sans que vous ayez besoin de semer ni de moissonner ; il vous a donné l'eau des rivières et des fontaines pour étancher votre soif, les montagnes et les vallées pour vous servir de refuge, les arbres pour y poser vos nids ; et il veille sur votre petite famille. Ah ! puisque votre Créateur vous aime tant, gardez-vous bien, mes petits frères, de vous montrer jamais ingrats ; appliquez-vous, au contraire, à faire sans cesse monter vers lui le tribut de vos louanges. » Pendant qu'il parlait ainsi, les oiseaux allongeaient le cou, battaient des ailes, inclinaient la tête jusqu'à terre, pour montrer l'extrême plaisir qu'ils prenaient à l'entendre. De son côté, le serviteur de Dieu passait familièrement au milieu d'eux, admirant leur nombre et leur variété, et les caressant des franges de sa

robe. Enfin, il leur donna sa bénédiction, et sur un signe de sa main, tous s'envolèrent vers les quatre parties du monde, en faisant retentir l'air de leurs chants harmonieux. Quand il eut rejoint ses Frères, plein de cette belle simplicité qui est l'apanage des âmes pures, il s'accusa de négligence devant eux pour n'avoir pas prèché jusqu'à ce jour à ses frères les oiseaux, qui écoutaient avec tant de respect la parole de Dieu (1).

Ce prodige n'était qu'un prélude à des miracles plus éclatants, par lesquels le Tout-Puissant allait sceller la vérité de sa mission apostolique.

Arrivé à Bévagna, le saint fit un discours plein d'éloquence sur l'amour de Dieu, et guérit une jeune fille aveugle en lui mettant trois fois de sa salive sur les paupières et en invoquant la très sainte Trinité. Un grand nombre de pécheurs sortirent des voies de l'iniquité, et quelques-uns de ses auditeurs se joignirent à lui pour devenir à leur tour des apôtres de la pénitence et de la paix. Il eut alors la pensée de tourner ses pas vers les contrées infidèles de l'Orient pour y porter le flambeau de la foi, et aussi dans l'espérance d'y cueillir la palme du martyre. Il se dirigea vers Rome, afin d'obtenir du Pape l'autorisation nécessaire. En route, il prêchait dans les villes et les bourgades, et il passait, comme le divin Maître, en faisant le bien et en semant les miracles sur ses pas.

A Rome, il eut une audience du Souverain Pontife. Innocent III apprit avec bonheur la rapide propagation de son Ordre, ainsi que les travaux et les vertus de ses Frères, et il lui accorda volontiers l'autorisation d'aller

1. Th. de Celano, *Vita prima,* p. I, c. xxi.

prêcher les mahométans. Deux fois la Ville éternelle entendit la voix du saint, et deux fois la bonne semence tomba dans un terrain bien préparé : plusieurs nouveaux disciples s'attachèrent à lui, entre autres le Frère Guillaume, dont nous avons raconté la vocation et qui fut substitué à Jean de Capella, de si triste mémoire. Le bienheureux Patriarche se lia aussi d'une étroite et sainte amitié avec une dame romaine nommée Giacoma de Settesoli, d'une des plus nobles et des plus opulentes familles du Mont-Palatin (1). Cette pieuse veuve et la vierge Claire sont les deux seules femmes avec lesquelles il ait eu des relations suivies, même pour la direction spirituelle; encore y mit-il une extrême réserve. Nous devons ajouter qu'elles se montrèrent dignes l'une et l'autre d'une telle prédilection, et que leur affection pour le saint, plus pure que la neige, demeure l'image parfaite de ces affections transfigurées que Marthe et Marie-Madeleine avaient pour Notre-Seigneur. L'esprit le plus prévenu n'y trouve rien à reprendre; et quant au vrai chrétien, ah! comme il se sent heureux de rencontrer ainsi dans l'histoire, « parmi ces flots d'amour coupable qui corrompent le monde..., quelques gouttes au moins de ce chaste amour que l'homme a perdu avec l'innocence, que nous retrouverons un jour dans le ciel, et dont nous pouvons déjà, dans l'histoire des Saints, respirer quelquefois d'avance le virginal parfum (2). »

1. *Histoire de la basilique de Saint-François d'Assise*, par G. Fratini. Prato, 1882. Fratini dit qu'elle avait été mariée à Sancio Frangipani, seigneur de Sermoneta.

2. M. l'abbé Bougaud, *Histoire de sainte Chantal*, t. I, p. 249.

Giacoma, à l'exemple des saintes femmes de l'Évangile, donnait généreusement l'hospitalité aux pauvres de Jésus-Christ, toutes les fois qu'ils venaient à Rome, et pourvoyait à tous leurs besoins. Ce fut grâce à son intervention que les Bénédictins de Saint-Côme, au-delà du Tibre, cédèrent aux Frères-Mineurs, l'an 1229, l'hôpital Saint-Blaise ; c'est aujourd'hui le couvént de San Francesco a Ripa. On y voit encore la chambre qu'habita le saint, et la pierre qui lui servait d'oreiller.

Après un court séjour dans la Ville éternelle, François regagna la Portioncule. Il s'ouvrit à ses Frères de son projet d'aller en Orient, leur laissa Pierre Cattani pour supérieur en son absence, et fit voile vers la Palestine. Mais l'heure de la Providence n'était pas encore venue. Jeté par des vents contraires sur les côtes de l'Esclavonie, il dut renoncer pour le moment à ce lointain voyage. Un miracle signala son retour. Ils s'étaient embarqués, lui et son compagnon, à l'insu du capitaine et malgré les rebuts de l'équipage, sur un vaisseau qui partait pour Ancône. Comme la traversée était longue et pénible, et que toutes les provisions étaient épuisées à bord, il multiplia miraculeusement les vivres qu'un envoyé du ciel avait apportés pour les deux pauvres de Jésus-Christ, si bien que le capitaine et les matelots, émerveillés, se jetèrent à ses genoux, le remerciant de leur avoir sauvé la vie malgré eux (1).

A peine débarqué, l'infatigable apôtre reprit ses courses à travers l'Italie, répandant partout la parole

1. TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. I, c. XX.

de vie, réconciliant les familles divisées, convertissant les manichéens, guérissant les corps et les âmes et entraînant les foules à sa suite. Son genre de prédication nous donne la raison de l'enthousiasme universel qu'il commençait dès lors à exciter. Point d'apprêts dans sa personne : la robe de bure qui le couvrait, ses pieds nus, sa tête rasée, son visage amaigri par les austérités, tout en lui respirait le mépris du monde et la pénitence. Sa prédication était un modèle d'éloquence populaire ; dédaignant les fleurs du beau langage et les artifices de la sagesse humaine comme indignes d'un ambassadeur de Dieu, et protestant avec énergie contre le mauvais goût de l'époque, il se faisait gloire, comme l'Apôtre des nations, de ne connaître que Jésus, et Jésus crucifié. Néanmoins, il savait user à propos des talents naturels dont le Ciel l'avait doué. Sa voix était claire et vibrante, douce et sonore, harmonieuse et sympathique. Sa parole, lucide et chaleureuse, captivait, passionnait ses auditeurs. Il avait des illuminations soudaines, des inspirations célestes, des élans sublimes, qui leur arrachaient tantôt des cris d'admiration, tantôt des larmes de repentir. En un mot, on reconnaît en lui la vraie éloquence, cette éloquence qui jaillit du cœur, cette éloquence qui touche, persuade, entraîne les masses, et que l'art seul ne saurait atteindre ; car elle se puise à deux sources surhumaines, la sainteté et les miracles.

Quand l'apostolat réunit ces deux conditions, il exerce un attrait irrésistible. Aussi est-ce par milliers qu'il faut compter les âmes que François retirait des sentiers du vice, ou qui s'attachaient à sa personne

pour ne plus le quitter. A Ascoli, pour ne citer qu'un exemple entre mille, il gagna trente disciples en un seul jour. Au milieu d'une moisson si abondante, nous ne pouvons rien faire de mieux que de choisir çà et là quelques épis; aussi bien sont-ce des épis d'or. De ce nombre est un célèbre poète de ce temps, Guillaume (Divini?), de Lisciano (1), trouvère couronné par l'empereur Frédéric II, qui l'avait surnommé le Roi des vers. Il habitait alors la Marche de Fermo, sa patrie. Ayant appris que le saint prêchait à San Severino, dans la province d'Ancône, il résolut d'aller l'entendre, et se mêla à la foule accourue de toutes parts. Or, pendant que François exposait les magnificences de la Croix, le poète vit deux glaives de feu qui se croisaient sur la poitrine du saint, et il se sentit en même temps illuminé, transformé par la grâce. Après le sermon, il alla se prosterner aux pieds de l'homme de Dieu. Celui-ci l'admit sans délai parmi ses disciples; et, le voyant passer si soudainement des agitations du siècle à la paix de Jésus-Christ, il le nomma Frère Pacifique (2). L'ancien troubadour devint un zélé missionnaire, et fut plus tard chargé par saint François d'établir les Frères-Mineurs en France, et par Blanche de Castille d'achever l'éducation de l'héritier du trône, qui devait être saint Louis.

Ce même Frère Pacifique eut deux autres visions non moins admirables, qu'il crut de son devoir de raconter à ses Frères pour leur édification, et qui eurent pour résultat, selon les desseins de Dieu,

1. *Saint François et les Franciscains*, par le P. Pamphile de Magliano, t. II, c. IX, § 3. — 2. TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. III, c. XLIX.

d'augmenter encore la vénération qu'ils avaient pour leur saint fondateur. Dans la première, il vit le front du saint marqué du signe *Tau*, figure biblique de la Croix (1). Dans la seconde, Dieu lui dit en lui montrant, au milieu des splendeurs du ciel, un trône étincelant d'or et de pierreries : « Ce trône qui fait ton admiration et qu'un ange a perdu par sa révolte, est destiné à l'humble François d'Assise. » Le lendemain, à l'heure de la récréation, Frère Pacifique dit familièrement au saint Patriarche : « Père, que pensez-vous de vous-même? — Je pense, répondit François, que je suis le plus misérable et le dernier des pécheurs. — Comment osez-vous le dire ou même le penser? répliqua le Frère. — Oui, s'écria François, je suis bien convaincu que si Notre-Seigneur avait accordé les mêmes grâces à toute autre personne, elle en aurait mieux profité que moi. » Et le Frère se retira, méditant en son cœur cet oracle de l'Évangile : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé (2). »

Vers la fin d'octobre de cette même année 1212, notre saint missionnaire franchit les Apennins au col Fiorito, et redescendit dans la vallée de Spolète. Le bruit de ses succès et de ses incomparables prodiges l'avait précédé dans sa patrie, et y avait opéré toute une révolution. Cette même ville d'Assise qui, six ans auparavant, l'avait poursuivi de ses huées,

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. xlix. — Bonavent., c. iv. — Barthélemy de Pise (Confor., liv. I, c. vi) ajoute que Pacifique eut cette vision dans l'église de Saint-Pierre de Bonario, près de Trévi.

2. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. lxiii.

9*

l'attendait cette fois comme un ange du ciel, et lui préparait une entrée triomphale qui rappelle celle du Messie à Jérusalem. Le clergé et le peuple accoururent à sa rencontre, portant des palmes à la main et chantant des cantiques, pendant que les cloches portaient jusqu'aux nues leurs plus joyeuses volées. Les uns touchaient le bord de sa robe, les autres lui baisaient les mains ou les pieds, tous s'estimaient heureux de le voir.

Ces ovations se renouvelèrent plus d'une fois dans le cours de sa vie, sans qu'il cherchât à s'y soustraire. Un jour, son compagnon, surpris, presque scandalisé qu'il acceptât si facilement tous ces honneurs, ne put s'empêcher de lui en faire la remarque. « Mon Frère, répliqua le saint, ne te malédifie pas de ma manière d'agir. Tous ces hommages, je les renvoie à Dieu seul, sans m'en réserver la moindre parcelle, comme une statue renvoie à l'original tout l'honneur qu'on lui rend. D'un autre côté, tout ce peuple y gagne, parce qu'il honore le Seigneur dans la plus vile de ses créatures. » Telle était la sainte indifférence de François. Le trait qu'on va lire prouve mieux encore jusqu'à quel excès il poussait le mépris de lui-même et l'amour de l'humilité.

Il avait alors trente et un ans. Il aurait dû être dans la vigueur et la force de l'âge ; mais miné sourdement par ses jeûnes continuels, il fut atteint de fièvres intermittentes qui le réduisirent à une extrême langueur. On craignit pour ses jours, et don Guido le fit transporter, malgré ses résistances, au palais épiscopal pour lui donner les soins que réclamait son état. Le malade n'y resta pas longtemps ;

dès qu'il eut repris un peu de forces, il se reprocha très amèrement ce qu'il appelait un retour aux délices du siècle. « Non, s'écria-t-il, il ne convient pas que le peuple me regarde comme un homme austère, tandis qu'en secret je suis traité comme un prince. » Là-dessus, il se lève et se rend à la cathédrale, suivi de plusieurs de ses Frères et d'une multitude de fidèles. Il ordonne au Vicaire de son couvent de lui mettre une corde au cou comme à un criminel, et de le traîner à demi vêtu jusqu'au lieu des exécutions. Là, tout tremblant de fièvre et de froid, il harangue ainsi le peuple : « Mes frères, je vous assure que je ne dois point être honoré comme un homme spirituel. Je suis un homme charnel, sensuel et gourmand, que vous devez tous mépriser (1). »

« O sublime folie sous laquelle François cherchait à cacher les dons de Dieu, de peur qu'ils ne devinssent pour lui une pierre d'achoppement (2)! » Ses compatriotes devinèrent sa pensée, et le reconduisirent en silence à Notre-Dame-des-Anges. Toutefois, ils ne purent contenir jusqu'à la fin le sentiment d'admiration qui débordait de tous les cœurs. « C'est un saint! » murmurait-on à demi-voix. « Taisez-vous! répliqua l'homme de Dieu. Il ne faut point canoniser les hommes tant qu'ils peuvent se damner (3). » Ces heureuses reparties lui étaient habituelles. Lorsqu'il fut de retour à la Portioncule, il expliqua nettement sa pensée à ses disciples. « Fils bien-aimés, leur dit-il, ne nous laissons point enivrer par l'encens des

1. TH. DE CELANO, *Vita prima*. p. I, c. XIX. — 2. BONAVENT., c. VI. — 3. TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. III, c. LXXIII.

louanges humaines ; car, ne voyez-vous pas que ce serait de la démence de savourer un éloge immérité? Or, il est un point où vient échouer toute notre puissance : pauvres pécheurs que nous sommes, nous avons beau prier, gémir, macérer notre chair, nous ne pouvons nous promettre de marcher toujours dans les sentiers de la vertu. Donc, loin de nous la pensée de nous glorifier en quoi que ce soit, si ce n'est dans la Croix de Jésus et dans la fidélité au service de Dieu (1) ! » C'est au milieu de ces actes héroïques et de ces profonds enseignements que s'achève l'année 1212.

Au mois de janvier de l'année suivante, la fièvre reprit le saint Patriarche. Elle épuisa ses forces ; et sa santé, déjà compromise par les austérités et par les travaux apostoliques, fut si profondément altérée, qu'il ne fit plus guère jusqu'à sa mort que traîner une vie languissante. On ne saurait dire avec quelle sérénité d'âme il accepta cette nouvelle épreuve, bénissant « sa petite sœur la souffrance », comme il l'appelait, et disant que l'ardeur de la fièvre était mille fois préférable au feu des tentations de la chair. Sa seule peine était de ne pouvoir travailler efficacement au salut des âmes. Mais la charité des serviteurs de Dieu, vaste comme le monde, sait prendre toutes les formes. Ne pouvant prêcher, François se sentit inspiré d'écrire. De son lit de douleur il envoya à tous les enfants de l'Église deux circulaires qui sont une pressante exhortation à servir Dieu fidèlement. Il termine la seconde par un tableau saisissant de la mort de l'impie qui a prospéré sur la

1. Bonavent., c. vi.

terre. « Malheur à ceux qui ne font pas pénitence et qui suivent les désirs de la nature corrompue! Ils courent sciemment à leur perte. Ouvrez donc enfin les yeux, ô pécheurs, aveugles volontaires qui les fermez à la lumière de l'Évangile! Comprenez que vous êtes le jouet de Satan, cet éternel ennemi de Dieu et des hommes! Vous vous imaginez posséder longtemps les biens éphémères de ce monde; et l'heure approche où vous en serez dépouillés, heure fatale, que vous ignorez, et à laquelle vous ne pensez pas! Voyez ce riche de la terre qui va mourir. Son épouse et ses enfants éplorés entourent son lit; et lui-même, tout ému, leur lègue sa fortune avec ses derniers souvenirs. On fait venir un prêtre qui exige la restitution des richesses injustement acquises. — Restituer! C'est impossible! s'écrie le moribond. Ce serait la ruine de ma famille! — Cependant le malade s'affaisse; il perd l'usage de la parole, et il expire dans la haine de Dieu. Aussitôt les démons s'emparent de son âme pour la torturer, pendant que les vers rongent sa chair et que ses proches se disputent ses trésors, tout en maudissant sa mémoire. Et c'est ainsi que ce misérable, pour s'être laissé séduire par les vains appas du monde, aura perdu son corps et son âme pour l'éternité (1) ! »

Ces deux épîtres, répandues à profusion et accueillies avec avidité, franchirent les Alpes et allèrent au loin ranimer la foi et la ferveur.

S'étant senti un peu mieux au retour du printemps, il forma le projet de pénétrer jusque dans l'empire

1. *Œuvres de saint François d'Assise*, p. I, ép. I et II.

musulman du Maroc ; et, confiant le gouvernement de son Ordre à Pierre Cattani, il partit avec Bernard de Quintavalle et quelques autres Frères. Ce voyage ne fut qu'une série continuelle de miracles, de succès apostoliques et de fondations de couvents, avec mille incidents divers dont nous relaterons les principaux.

A Terni, dans les États pontificaux, l'évêque, après avoir entendu prêcher le saint, monta en chaire et dit au peuple : « Le Seigneur a souvent éclairé son Église par des docteurs et des savants ; aujourd'hui il vous envoie ce François d'Assise, homme pauvre, sans lettres, à l'air méprisable, afin de vous édifier par ses paroles et par ses exemples. Moins il est savant, plus on voit éclater en lui la puissance de Dieu, qui choisit ce qui est insensé selon le monde pour confondre la sagesse humaine. » Le compliment eût paru étrange à tout autre ; François en fut ravi ; il alla se jeter aux genoux du prélat, lui baisa la main et lui dit : « Merci d'avoir si sagement distingué le précieux d'avec le vil, le digne d'avec l'indigne, le saint d'avec le pécheur, en rapportant, comme il convient, toute gloire à Dieu seul et non à moi, qui ne suis qu'un homme chétif et misérable. » L'évêque, encore plus charmé de son humilité que de sa prédication, l'embrassa tendrement (1).

Dans cette même ville de Terni, François opéra plusieurs miracles dont voici le plus éclatant. On lui apporta un jeune homme qui venait d'être écrasé par la chute d'une muraille ; François se mit en

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. lxxx.

prière, s'étendit sur le cadavre, comme autrefois le prophète Élisée sur le fils de la Sunamite, le ressuscita et le rendit à sa mère en présence de la foule émerveillée.

La sainteté du glorieux Patriarche jetait dès lors un si vif éclat qu'on la voit constatée dans plusieurs monuments publics de cette époque. C'est ainsi qu'à Poggi-Bonzi, en Toscane, les magistrats dressèrent en sa faveur un acte de donation qui s'ouvre par ces mots : « Nous accordons à un homme, nommé François, que tout le monde vénère comme un saint, une maison pour qu'il y établisse des religieux de son Ordre, etc. (1). »

A Imola, il reçut un accueil tout différent. Comme il demandait à l'évêque la permission de prêcher à son peuple : « Je prêche, répondit sèchement le prélat, et cela suffit. » L'humble missionnaire baissa la tête et se retira sans répliquer; mais une heure après, il revint se présenter devant l'évêque, qui, surpris de le revoir, lui demanda ce qu'il désirait encore. « Monseigneur, répliqua le saint, quand un père chasse son fils par une porte, il faut que le fils rentre par une autre. » Le prélat, vaincu par tant de confiance et d'humilité, lui dit en le serrant sur son cœur : « Désormais, toi et tes Frères, prêchez dans mon diocèse (2). »

Si nos zélés missionnaires s'abandonnaient complètement aux soins de la Providence, celle-ci, en retour, leur prouva par maints prodiges avec quelle maternelle tendresse elle veillait sur eux. Dans un

1. Wadding, ad annum 1220. — 2. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. LXXXV.

pays inconnu, il y a mille dangers à courir. Un trait choisi entre cent nous dira comment Dieu les en préservait. François et le Frère Léon venaient de pénétrer dans la Lombardie transpadane. La nuit les surprit dans un passage très dangereux, entre de profonds marécages et les rives escarpées du Pô. « Mon Père, s'écria Frère Léon effrayé, priez Dieu qu'il nous délivre de ce péril. » François lui répondit avec le calme qu'inspirent la foi et la confiance en Dieu : « Mon fils, Dieu peut, si cela plaît à sa bonté, nous donner de la lumière pour dissiper les ténèbres de la nuit. » A peine avait-il parlé, qu'ils se virent environnés d'une vive lumière qui les guida le long du sentier, pendant que partout ailleurs l'obscurité devenait fort épaisse, et les accompagna jusqu'au lieu où ils devaient loger. En reconnaissance de ce miracle, François établit en cet endroit un couvent de Frères-Mineurs, auquel il donna le nom de « couvent du Saint-Feu (1). »

Nous n'avons aucun document précis sur une si longue excursion. Certains monuments de l'époque nous autorisent pourtant à croire, avec Wadding, que le saint évangélisa sur sa route Cairo, Cortemiglia, Asti, Moncalieri, Turin et Suse, dans le Piémont. Ayant franchi les Alpes, probablement au col du mont Genèvre, il traversa les villes de Gap, Avignon, Lunel, et les pays récemment soumis à la domination de Simon de Montfort, pénétra par la Navarre dans le royaume d'Espagne, et se rendit à la cour d'Alphonse IX, père de la reine Blanche de Castille.

1. Wadding, t. I, p. 176.

Alphonse IX était ce jeune héros, ce nouveau Charles-Martel qui, dans la célèbre journée de las Navas de Tolosa (16 juillet 1212), avait sauvé l'Europe de l'irruption de quatre cent mille musulmans. Sachant qu'en Espagne l'œuvre de l'affranchissement national était inséparable de l'unité de religion, il accueillit notre saint avec bienveillance, et lui octroya gracieusement l'autorisation d'établir son Ordre en Espagne. Après avoir préparé la fondation des couvents de Burgos, Logrono, Vitoria, François se disposait à passer en Afrique, lorsqu'une longue et douloureuse maladie vint mettre obstacle à ses projets. Il vit dans ce contre-temps un signe de la volonté divine, à laquelle il se soumit sans murmurer. Dès qu'il fut entré en convalescence, il songea à repasser les Pyrénées ; mais auparavant il alla s'agenouiller dans le sanctuaire le plus célèbre de ce pays, Saint-Jacques de Compostelle en Galice. Il ne fit qu'apparaître à Guimaraëns en Portugal, où il ressuscita la fille de son hôte, et remonta vers les Pyrénées par Avila, Madrid, Tudela et Barcelone. Nous constatons ici avec bonheur qu'une foule de monuments attestent encore de nos jours son passage dans la catholique Espagne, et que cette contrée a conservé mieux que toute autre le souvenir de ses vertus et de son apostolat.

François s'arrêta quelque temps à Perpignan. A Montpellier, il annonça qu'on bâtirait un couvent de son Ordre dans l'hôpital où il était logé : prédiction qui s'accomplit six ans après. En traversant le bas Languedoc, il dut entendre parler de la glorieuse journée de Muret, où Simon de Montfort avait écrasé,

en 1213, la puissance sociale de l'hérésie, et de cette ville de Toulouse où saint Dominique, le rosaire à la main, domptait la puissance religieuse de l'hydre albigeoise ; mais il ne s'arrêta point dans cette contrée, sans doute parce qu'elle était le champ destiné aux fécondes sueurs du fils des Gusman. Enfin, après mille fatigues et d'incroyables succès, notre saint rentra au couvent de la Portioncule vers la fin de l'année 1214, ou peut-être au commencement de l'année 1215.

Grande fut alors la joie à Notre-Dame-des-Anges. Les disciples se félicitaient du retour de leur bienheureux Père, et le saint se réjouissait de retrouver le nombre de ses enfants plus que doublé et les vertus religieuses en honneur parmi eux. Cependant, un nuage vint assombrir ce beau ciel : François, ayant remarqué à côté du monastère de Notre-Dame-des-Anges un somptueux bâtiment que Pierre Cattani avait fait élever en son absence, fut vivement peiné de cette infraction à la sainte pauvreté. En vain lui assura-t-on que cette maison était uniquement affectée au service des pèlerins, qui affluaient de tous côtés. « Mon Frère, dit-il d'un ton sévère à Pierre Cattani, ce couvent est la règle et le modèle de tout l'Ordre. Je veux que les étrangers, aussi bien que les Frères, souffrent les incommodités de la pauvreté, afin qu'ils puissent dire ailleurs combien on vit pauvrement à Notre-Dame-des-Anges. » Et il lui enjoignit de démolir l'édifice, tant il était persuadé que la pauvreté est le diamant de la vie religieuse, diamant dont le monde n'apprécie pas la valeur, mais dont l'éclat efface aux yeux de Dieu

toutes les richesses de la terre! Il ne révoqua cet ordre que par déférence pour les consuls, qui lui représentèrent que supprimer ce logement, ce serait porter atteinte aux devoirs les plus impérieux de l'hospitalité (1).

A ces difficultés d'intérieur succédèrent des préoccupations plus graves encore, causées par les événements du dehors. L'institution franciscaine traversait en ce moment une crise que toutes les bonnes œuvres sont condamnées à subir à leur berceau. Plus elle était florissante et bénie des peuples, plus elle avait le don d'exciter la malveillance de certains esprits jaloux, surtout en Allemagne; déjà le vent de la persécution soufflait contre elle. D'ailleurs, il lui manquait une dernière consécration, l'approbation définitive et solennelle des Souverains Pontifes. Pour toutes ces raisons, François se rendit à Rome.

Les événements contemporains allaient donner du poids à sa démarche. C'était l'heure où le pape Innocent III ouvrait ce quatrième concile de Latran, qui devait si bien couronner son glorieux pontificat et contribuer si puissamment à l'extinction des hérésies, à la réformation des mœurs et au recouvrement de la Terre-Sainte.

Le Saint partit pour Rome avec le Frère Masseo. A moitié chemin, les deux pèlerins s'arrêtèrent aux portes d'une ville pour goûter un peu de repos et prendre leur modeste réfection. Ils allèrent s'asseoir sous un grand arbre dont les rameaux touffus ombrageaient une fontaine, et déposèrent sur une

1. TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. III, c. III.

pierre les vieilles croûtes de pain qu'ils venaient de quêter dans cette ville. Devant ce spectacle, François ne put contenir ses transports de joie : « O Frère Masseo, s'écria-t-il, rendons grâce à Dieu pour le trésor qu'il nous a donné ! » Il répéta plusieurs fois les mêmes paroles, et chaque fois avec un ton de voix plus joyeux et plus élevé. « Eh ! de quel trésor parlez-vous? demanda Masseo avec étonnement. Nous manquons de tout ! — Le grand trésor, reprit le saint, c'est que, dans cette pénurie extrême, la Providence vienne si admirablement à notre secours, et qu'elle nous fournisse ce pain, cette eau fraiche, cet ombrage et jusqu'à cette pierre qui nous sert de table. » Alors ils mangèrent avec allégresse le « pain des Anges », selon la belle expression de François, et burent dans le creux de leur main l'eau pure de la fontaine (1).

S'étant remis en route, ils entrèrent dans la première église qu'ils rencontrèrent, et le saint Patriarche y pria Notre-Seigneur de lui donner, à lui et à ses enfants, l'amour de la sainte pauvreté; l'ardeur de sa prière était telle que son visage semblait lancer des flammes. Dans cet état extatique, il s'avança vers le Frère Masseo, les bras ouverts et en l'apelant à haute voix. Quand Masseo accourut pour se jeter dans ses bras, il fut élevé de plusieurs coudées en l'air par le seul souffle du bienheureux François, et il sentit son âme inondée de tant de consolations, qu'il protesta maintes fois depuis n'en avoir jamais éprouvé de semblables.

1. Wadding, t. I, p. 251.

Après ce ravissement, le serviteur de Dieu dit des choses admirables sur l'excellence de la sainte pauvreté, et commenta magnifiquement ce texte de nos saints Livres : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (1). »

Arrivés à Rome, tous deux se rendirent immédiatement à la basilique de Saint-Pierre pour mettre leur congrégation naissante sous la protection du prince des Apôtres. Pendant que François suppliait avec larmes les saints apôtres Pierre et Paul de l'instruire sur la vie apostolique et sur la parfaite pauvreté, ils lui apparurent éclatants de lumière, et lui dirent avec un sourire bienveillant : « Frère François, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous envoie pour t'avertir qu'il a exaucé tes prières et tes pleurs au sujet de la sainte pauvreté, de cette pauvreté que Lui-même a embrassée, aussi bien que sa glorieuse Mère, et que nous, ses apôtres, nous avons pratiquée à son exemple. Il vous accorde ce trésor, à toi et à tes enfants; ceux qui le conserveront avec soin auront pour récompense le royaume de Dieu. » François se leva plein de joie, raconta sa vision au Frère Masseo, et tous deux se prosternèrent en actions de grâces sur le tombeau du prince des Apôtres (2). Ces prédictions allaient recevoir une solennelle consécration dans une des plus importantes sessions du quatrième concile de Latran.

Le 11 novembre 1215, la basilique de Saint-Jean de Latran renfermait dans ses murs la plus auguste assemblée de l'univers. On y voyait assis soixante-dix primats et métropolitains, quatre cent douze

1. MATTH., VIII. — 2. WADDING, t. I, p. 232.

évêques, plus de huit cents abbés et prieurs, ainsi que les ambassadeurs des empereurs et des rois chrétiens, les députés du comte de Montfort, le comte de Toulouse et son fils (1). Au-dessus de tous brillait l'imposante figure d'Innocent III, héritier du génie et continuateur des œuvres de Grégoire VII. Dans ces solennelles assises de la chrétienté, on traita toutes les questions dogmatiques de l'époque pour les résoudre; on en sonda toutes les plaies pour les guérir. Le concile s'occupa de l'Orient pour enrayer les progrès de l'islamisme, réforma la discipline monastique et défendit de fonder de nouveaux Ordres religieux, de peur qu'une trop grande diversité de règles et de costumes n'apportât de la confusion dans l'Église. Cependant, par une faveur exceptionnelle, Innocent III dérogea tout de suite au dernier décret. Après avoir solennellement anathématisé les sectes des Vaudois, des Albigeois et leurs fauteurs, il leur opposa les deux milices providentielles que Dieu envoyait au secours de son Église, et déclara devant tous les Pères du Concile qu'il avait déjà approuvé de vive voix en 1209 et qu'il approuvait de nouveau l'Ordre et la règle des Frères-Mineurs. Il agréa de même l'Ordre des Frères-Prêcheurs, toutefois avec cette clause expresse que saint Dominique, leur fondateur, choisirait une des règles anciennes et l'adapterait à son Institut. Le Concile œcuménique n'avait duré que vingt jours; mais le Pape et le Concile avaient assez fait en assurant la régénération morale de l'avenir.

1. *Histoire de France*, par Ed. DEMOLINS, t. II, p. 120.

C'était l'heure choisie de Dieu pour unir les deux apôtres du treizième siècle, Dominique et François. Comment ne pas admirer ici, en passant, les harmonies intimes que le ciel avait établies entre ces deux hommes, à leur insu, et qui devaient tôt ou tard opérer leur rapprochement? Tous deux avaient presque en même temps jeté les fondements de leur Institut, l'un au pied des Apennins, l'autre au pied des Pyrénées ; pour tous deux un antique sanctuaire dédié à la Mère de Dieu, Notre-Dame-des-Anges et Notre-Dame de Prouille, avait été la pierre angulaire de leur édifice; tous deux, s'intitulant les chevaliers de Marie, faisaient remonter jusqu'à leur auguste protectrice tout l'honneur de leurs victoires surhumaines, et de leurs poitrines s'échappait naturellement ce cri que l'Église met sur nos lèvres : « *Gaude, Maria Virgo : cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo :* Gloire à vous, ô Vierge Marie! C'est vous qui avez broyé toutes les hérésies sur la surface du globe ! »

Autres rapprochements entre les deux saints fondateurs. L'un et l'autre avaient eu la pensée d'obtenir de Rome l'approbation de leurs Ordres. Innocent III avait d'abord mal accueilli leur demande; puis, à la suite de la même vision miraculeuse, il avait également béni leur entreprise. Tous deux ressuscitèrent l'estime et la pratique de la sainte pauvreté; tous deux fondèrent un Ordre essentiellement apostolique, pour combattre, l'un plus directement le paganisme germanique et le manichéisme, l'autre l'hérésie albigeoise; et chacun d'eux, embrassant dans son zèle tous les temps et tous les peuples,

tous les âges et toutes les conditions, réunit trois milices distinctes sous un seul étendard. Un même cardinal, Hugolin, eut la charge de Protecteur des deux Ordres ; un même pape, Honorius III, confirma leurs Ordres par des bulles apostoliques ; un autre pape, Grégoire IX, les inscrivit au catalogue des Saints. « Enfin les deux plus grands docteurs de tous les siècles fleurirent ensemble sur leurs tombeaux, saint Thomas sur celui de Dominique, saint Bonaventure sur celui de François (1). »

Et cependant, chose étonnante ! malgré la fraternité de leur vocation, ces deux hommes ne se connaissaient pas. Ils arrivaient à Rome pour l'ouverture du Concile, sans que le nom de l'un eût jamais frappé l'oreille de l'autre. Il entrait dans les desseins de Dieu qu'un prodige extraordinaire fût le nœud de leur céleste amitié.

Une nuit que le Patriarche des Frères-Prêcheurs était en oraison dans une des églises de Rome (on n'indique pas laquelle), il vit le Sauveur des hommes irrité contre la terre et brandissant trois dards enflammés pour exterminer les orgueilleux, les avares et les impudiques, et Marie son auguste Mère, qui implorait le pardon des coupables et désarmait son bras, en lui présentant deux pauvres avec cette promesse : « Ces deux fidèles serviteurs feront refleurir partout la foi et les vertus évangéliques. » Dominique s'était reconnu pour l'un des deux, mais il ignorait qui était l'autre. Seulement, l'image de son compagnon était restée profondément gravée dans sa mé-

1. *Vie de saint Dominique*, par LACORDAIRE, c. VII.

moire. Le lendemain, il sortait de la basilique, lorsque, levant les yeux, il aperçut sous un froc de mendiant la figure de ce mystérieux ami que le Ciel lui avait montré. Aussitôt il court à lui, et les deux saints, se reconnaissant sans s'être jamais vus, se tiennent longtemps embrassés sans rien dire. Enfin, Dominique rompt le silence, et raconte la vision dont il a été favorisé la nuit précédente; puis il ajoute : « François, tu es mon compagnon : nous travaillerons de concert; demeurons unis, et personne ne pourra prévaloir contre nous (1). »

« Le baiser de Dominique et de François s'est transmis de génération en génération sur les lèvres de leur postérité (2) », et l'inaltérable amitié qui les unissait se survit toujours dans le cœur de leurs enfants. Les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs ont planté leurs tentes sous tous les climats; ensemble ils ont prié, ensemble ils ont défriché la vigne du Seigneur : et plus d'une fois le sang de leurs martyrs s'est mêlé dans le même holocauste pour la foi. Ils ont peuplé à l'envi la terre de leurs couvents, et le ciel de leurs saints; mais jamais le souffle de la jalousie n'a terni le cristal sans tache de leur amitié six fois séculaire.

Cette union des deux Ordres s'est traduite dans leur liturgie respective, et jusque dans les traditions

1. Wadding, t. I, p. 252. — « Anno Domini 1215, tempore Concilii generalis, S. Franciscus Romam adiit, et S. Dominicum, qui ibi tunc erat pro sui Ordinis approbatione, reperit, quem Dei ostensa visio sibi favorabilem fecit » (*Chronique des vingt-quatre généraux*).

2. *Vie de saint Dominique*, par Lacordaire, c. vii.

de la vie privée. Chaque année, lorsque le temps ramène la fête de saint Dominique, l'office solennel des Frères-Prêcheurs est chanté par un Père franciscain. Après la messe, les religieux des deux Ordres rompent en commun, dans de fraternelles agapes, le pain que la Providence leur envoie; dans le chant d'actions de grâces qui suit le repas, ils répètent alternativement ce refrain : « *Seraphicus Pater Franciscus et evangelicus Pater Dominicus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine :* François, le Père séraphique, et Dominique, le Père évangélique, nous ont enseigné votre loi, ô Seigneur! » Le 4 octobre, jour de la fête de saint François d'Assise, on fait l'échange de ces cérémonies dans le couvent des Frères-Mineurs. Ainsi en est-il dans toutes les villes où les couvents des deux Ordres s'élèvent assez près l'un de l'autre pour que les religieux puissent se rendre tour à tour ce témoignage de réciproque affection. Touchant usage qui nous reporte aux plus beaux jours de l'Église, et qui présente aux regards de la génération moderne le spectacle inimitable de milliers d'hommes n'ayant qu'un cœur et qu'une âme!

S'il est peu de scènes plus gracieuses que celle de la rencontre des deux saints Patriarches, nous n'en connaissons pas de plus grandiose que celle de leurs adieux sur les collines de Rome. Debout sur le mont Aventin, douze siècles après que saint Pierre et saint Paul en ont pris possession, ces deux pauvres de Jésus-Christ, un regard vers le ciel, un autre vers la terre, conçoivent un plan d'une audace plus qu'humaine : ils se partagent l'univers pour le reconquérir

au divin Roi. Leur ambition, comme celle des deux Apôtres, embrasse toutes les nations; leurs succès dépasseront également toutes les prévisions humaines. Ils ramèneront, en effet, les peuples sous le joug de l'Évangile, et cela, par les deux forces les plus grandes qu'il y ait au monde, la science et l'amour. Dominique et ses enfants, qui semblent tenir dans l'Église militante le rang qu'occupent les Chérubins dans la hiérarchie céleste, propageront la science divine et défendront la vérité ; François et ses fils, tout embrasés de l'ardeur des Séraphins, verseront dans le monde des torrents de lumière et d'amour.

« L'un fu tutto serafico in ardore,
« L'altro per sapienza in terra fue
« Di cherubica luce uno splendore (1). »

Quoique étrangers l'un et l'autre à notre patrie, les deux saints Patriarches lui avaient également voué un filial amour. Par instinct ou par suite de l'étude de l'histoire, ils avaient compris qu'étant la fille aînée de l'Église catholique, elle a une mission privilégiée dans le monde, qu'elle est la terre classique des Ordres religieux, et que « sans elle on ne fait rien de grand (1) ». Aussi leur esprit se reportait-il souvent vers cette contrée malheureuse que Dominique n'avait pu soustraire entièrement au joug de l'hérésie, et leurs pleurs se mêlaient-ils fréquemment au récit des ruines sociales et morales amoncelées par les sectaires. En relisant dans nos anciens bio-

1. DANTE, *Paradis*, c. XI. — 2. PIE II.

graphes les scènes de leur rencontre et de leurs adieux, nous étions tout naturellement amené à penser qu'ils durent concerter ensemble les moyens de remédier à tant de maux, et que Dominique pressa François d'apporter son concours dans l'œuvre si difficile de la conversion des peuples du Languedoc; mais ce n'étaient que des conjectures. Par bonheur, un manuscrit du dix-septième siècle, que le duc de Mirepoix a eu l'obligeance de nous communiquer et qui fait partie des archives de sa famille, est venu inopinément illuminer cette page, changer nos conjectures en certitude et nous indiquer nettement la part active de notre saint dans la croisade contre les Albigeois (1). De ce document, qui nous paraît d'une authenticité incontestable, nous n'extrayons que les passages relatifs à l'Ordre séraphique.

Guy de Lévis, vaillant capitaine que Simon de Montfort avait créé marquis de Mirepoix (1209) et loyal chrétien à qui saint Dominique avait déjà décerné le beau titre de *Maréchal de la Foi*, vint à Rome, sans doute pour défendre devant le Saint-Siège les droits des Croisés français. Mis en relations avec saint François (et comment douter que ce ne fût à l'instigation et par l'entremise du Patriarche des Frères-Prêcheurs, soit pendant, soit après la tenue du concile?), il résolut d'attirer en France un si saint personnage pour l'opposer aux progrès de l'hérésie, et sollicita près de la cour romaine la

1. *Briève explication du titre de Maréchal de la Foi*, par Guillaume Besse, avocat au Parlement de Toulouse. Ms. du château de Léran (Ariège).

faveur d'emmener avec lui le Pénitent d'Assise. Le Souverain Pontife accéda volontiers à cette demande; de son côté, François y souscrivit avec amour comme à l'objet de ses vœux les plus ardents, et il fit ses préparatifs dans ce sens.

Fort des bénédictions du Ciel et de la haute sanction du vicaire de Jésus-Christ, l'âme remplie d'espérance et de consolation, il quitta la Ville éternelle vers la fin de décembre 1215 ou au commencement de l'année suivante, et s'en retourna joyeux en Ombrie pour ouvrir à Notre-Dame-des-Anges le Chapitre annuel de la Pentecôte. Chemin faisant, il évangélisa les principales villes du littoral de l'Adriatique, Ascoli, Camerino, Macerata, Monte-Casale, Ancône et Fabriano.

A son retour, les Bénédictins, à qui il était déjà redevable du couvent de Notre-Dame-des-Anges, lui offrirent un second monastère, connu depuis sous le nom de *Carceri* (les Prisons). Cet ermitage pittoresque, perché comme un nid d'aigle aux flancs du Soubase, à trois milles environ d'Assise, et caché dans un pli de la montagne, cet ermitage avec sa forêt de chênes verts (1), ses ravins infranchissables et ses cavernes taillées dans les entrailles du rocher, répondait trop bien aux goûts de notre saint pour qu'il n'acceptât pas avec reconnaissance une pareille donation. Dans la suite, il y monta souvent. « Il aimait à s'y retirer au lendemain de ses travaux apos-

1. Il y a six siècles, la forêt devait couvrir tout ce pli de la montagne; par suite du pillage et des guerres, elle est aujourd'hui restreinte à l'enclos du couvent.

toliques, pour se mieux recueillir devant Dieu. Là, diligente abeille au sein même de l'oraison, il cueillait sur les fleurs du Ciel un suc abondant et en formait un miel délicieux qu'il distribuait ensuite, dans ses prédications, aux âmes affamées de Dieu (1). »

Ces grottes sévères sont encore tout embaumées du parfum de sa présence et de ses prières : et depuis six siècles, les pèlerins y montent sans interruption pour vénérer son oratoire, sa cellule, la pierre qui lui servait de lit, le puits dont l'eau jaillit à sa prière des entrailles du rocher, le chêne séculaire sur lequel les oiseaux venaient se percher pendant qu'il les haranguait, l'abîme que se creusa le démon lorsque, chassé par le saint, il rentra dans le séjour du pleur éternel (2) ; les cavernes illustrées par des pénitents dont la plupart sont connus de nos lecteurs, Silvestre, Bernard de Quintavalle, Masseo, Gilles, Rufin, André de Spello, saint Bernardin de Sienne, l'apôtre du saint nom de Jésus, saint Jacques de la Marche, le marteau des musulmans, et le bienheureux Antoine de Stroncone ; enfin le ravin qui est au pied de l'ermitage, et dont la légende s'est emparée. Voici ce qu'elle raconte :

Le torrent, tombant de cascade en cascade du haut de la montagne, roulait avec fracas ses eaux écumeuses et mugissantes au bas des excavations, trou-

1. Marc de Lisbonne, *Chroniques*.

2. Une dalle recouvre ce gouffre et porte l'inscription suivante :

« Inspector, isthoc ad tartara Satanam a divo Francisco repulsum, tene memoriâ. »

blait l'office des Frères, inondait fréquemment les terres riveraines et dévastait les moissons. François fit un signe de croix et lui commanda de s'apaiser : le torrent obéit à l'instant même ; ses eaux s'écoulèrent désormais sans bruit et sans plus se répandre dans la plaine. Depuis ce jour, le lit du torrent est à sec, investi d'une sorte de mission providentielle ; car le saint Patriarche avait dit, en le montrant à ses disciples : « Lorsque l'eau du torrent s'écoulera par ce ravin, préparez-vous ; ce sera un signe que de grands malheurs fondront sur l'Italie. »

En l'année 1216, François ne séjourna pas longtemps dans les cavernes de l'Apennin. Il descendit bientôt à la Portioncule, où le poussaient comme malgré lui une main invisible et le désir chaque jour plus ardent de recueillir une plus ample moisson de grâces pour les pécheurs. Sa confiance était sans bornes, car il avait appris de la Reine des Anges elle-même qu'elle se plaisait à répandre ses dons dans ce sanctuaire (1). Il était loin pourtant de se douter des merveilles que Dieu lui préparait. Nous allons raconter ces merveilles, en prenant pour guides deux auteurs dont on ne peut suspecter ni la science ni la véracité, Théobald et Conrad, tous deux évêques d'Assise. Mais avant d'approcher du buisson ardent de la Portioncule, arrêtons-nous un instant et délions, comme Moïse, les courroies de nos chaussures, c'est-à-dire, élevons nos esprits, purifions nos cœurs ; car la terre que nos pieds fouleront est

1. TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. I, c. XII.

sainte, et les spectacles que nos yeux contempleront sont dignes de l'admiration des Anges (1).

1. C'est à l'année 1216 que, contrairement à l'opinion de Wadding et des auteurs du xve siècle, la critique moderne reporte la concession du *Grand-Pardon* d'Assise. Nous nous rallions à ce sentiment, qui s'appuie sur des faits inattaquables : la déposition formelle d'un contemporain du Frère Léon, François de Fabriano, qui assure avoir lu la lettre de Théobald, évêque d'Assise (*Vie de saint Bonaventure*, par le P. Benoît Bonelli de Cavalesio, p. 63 : « Anno D. 1216 », etc.); l'élection d'Honorius III à Pérouse, le 18 juillet 1216; son séjour au palais de Latran, à partir du 2 janvier 1217; et surtout la présence de Pierre Cattani à l'entrevue de Rome. Il ressort donc de l'étude comparée des textes et des événements que cette indulgence fut ratifiée par le pape à Pérouse entre la mi-juillet et la fin d'août de l'année 1216, et que le jour en fut déterminé à Rome dans le courant du mois de janvier 1217. Consulter les *Acta SS.*, 4 octobre, Analecta, p. III, §§ 1 et 2; Papini, *Hist. critiq. de saint Fr.*; — et le P. Pamphile de Magliano, *Saint François et les Franciscains*, t. I, c. XII.

CHAPITRE IX

INDULGENCE DE LA PORTIONCULE.

(1216-1217)

C'était dans le courant de l'été 1216, au milieu des ténèbres de la nuit. Le saint Patriarche, à genoux dans sa cellule, un crucifix entre les mains, une tête de mort à ses pieds, priait avec ferveur. Au moment où ce séraphin de la terre, mêlant ses brûlantes adorations à celles de ses frères du Ciel, implorait la clémence du Très-Haut pour les pauvres pécheurs, il entendit comme la voix d'un Ange qui lui criait : « François, à la chapelle ! à la chapelle ! » Aussitôt il se lève et vole à Notre-Dame-des-Anges, où le spectacle le plus inouï vient frapper ses yeux. Sur l'autel, au-dessus du tabernacle, au sein d'une clarté surhumaine, se tenait le Verbe fait chair, le Dominateur des dominateurs, tout resplendissant de gloire et rayonnant d'une beauté qui défie toute peinture; car, dans ce monde déchu, où les rayons du beau sont épars, brisés et ternis par le péché, comment nous former une image, même affaiblie, de Celui qui est la beauté infinie? Disons seulement que sur son visage la grâce d'une jeunesse éternelle se fondait harmonieusement avec la force de l'âge

mûr, que son regard d'une mansuétude infinie pénétrait comme un trait enflammé l'âme du Bienheureux, et que ses lèvres semblaient prêtes à s'entr'ouvrir pour prononcer le mot de pardon. A sa droite était Marie, sa glorieuse Mère, et tout autour une radieuse ceinture d'esprits célestes. L'ineffable lueur qui remplissait le sanctuaire ne blessait point les yeux comme l'éclat du soleil; elle était, au contraire, vive et douce comme les premiers rayons de l'aurore, et le regard de François se baignait avec délices dans ces flots de lumière, pendant que son âme, subjuguée, entraînée comme hors d'elle-même, s'écoulait en Dieu dans les enivrements de l'admiration et de l'amour.

Le torrent de délices qui inondait son cœur n'entravait pas le jeu de sa liberté. Il se jeta la face contre terre, plus d'esprit que de corps, et il adora avec les Anges. « François, lui dit le Fils de Dieu, je sais avec quel zèle toi et tes Frères vous procurez le salut des âmes. En récompense, demande-moi pour elles et pour l'honneur de mon nom telle grâce qu'il te plaira, et je te l'accorderai; car je t'ai donné au monde pour être la lumière des peuples et le soutien de mon Église. » Enhardi par une telle bonté, le saint Patriarche Lui adressa cette confiante supplication : « O Dieu trois fois saint, puisque j'ai trouvé grâce à vos yeux, moi qui ne suis que cendre et poussière et le plus misérable des pécheurs, je vous conjure, avec tout le respect dont je suis capable, de daigner accorder à vos fidèles cette grâce insigne, que tous ceux qui, confessés et contrits, visiteront cette église, y reçoivent l'indulgence plénière et le pardon de

tous leurs péchés. » Puis il continua, en se tournant vers Marie : « Je prie la bienheureuse Vierge, votre Mère, l'avocate du genre humain, de plaider ma cause devant vous. » O scène admirable, que la langue humaine comme le pinceau de l'artiste est impuissante à reproduire ! Marie intercède, et Jésus, qui ne peut rien refuser à sa Mère, incline vers elle un regard plein d'amour, qu'il reporte immédiatement sur son serviteur. « François, lui dit-il, ce que tu demandes là est grand ; mais tu obtiendras des faveurs plus grandes encore. Je t'accorde l'indulgence que tu sollicites, à condition qu'elle soit confirmée et ratifiée par mon Vicaire, à qui seul j'ai donné plein pouvoir de lier et de délier ici-bas. » A ces mots, la vision s'évanouit, et Jésus, suivi de sa bienheureuse Mère et de la cour angélique, rentra dans le sanctuaire inaccessible où réside l'auguste Trinité.

Dès le point du jour, François partit avec le Frère Masseo pour Pérouse, résidence du nouveau pape Honorius III, qui venait de monter sur le trône si glorieusement occupé pendant dix-huit ans par Innocent III (18 juillet 1216.) « Très Saint-Père, lui dit-il avec sa charmante simplicité, j'ai réparé, il y a quelques années, une petite église de vos domaines, qui est dédiée à la Mère de Dieu, et je supplie Votre Sainteté de l'enrichir d'une précieuse indulgence, sans obligation d'aumône. — J'y consens, répondit le Souverain Pontife ; mais dis-moi le nombre d'années que tu requiers pour ce pardon. — Saint-Père, qu'il plaise à Votre Sainteté de m'octroyer, non des années, mais des âmes. — Tu veux des âmes ! Et com-

ment? — Je désire, si Votre Sainteté l'agrée, que tous ceux qui, repentants et absous, entreront dans l'église de Notre-Dame-des-Anges, reçoivent l'entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre. — François, ce que tu demandes là est grand et tout à fait inusité en cour de Rome. — Aussi, Très-Saint-Père, ne vous le demandé-je point en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ qui m'a envoyé. » Alors le Souverain Pontife répéta par trois fois : « Au nom du Seigneur, il nous plaît que tu aies cette indulgence. » Sur l'observation de quelques cardinaux, qu'une telle faveur nuirait aux pèlerinages de Rome et de Jérusalem, Honorius répliqua : « Nous ne pouvons révoquer ce que nous avons librement concédé : nous pouvons seulement en déterminer la durée. » Puis, se tournant vers François, il ajouta : « Nous voulons que cette indulgence soit valable à perpétuité, pendant la durée d'un jour complet, depuis les premières vêpres jusqu'aux vêpres du jour suivant. »

François remercia le Pape, s'inclina et se retira humblement. Honorius, voyant qu'il s'en allait, le rappela et lui dit en souriant : « Homme simple, où vas-tu, et quel témoignage emportes-tu de cette indulgence ? — Saint-Père, votre parole me suffit ; que Jésus-Christ soit le notaire, la Sainte Vierge la charte, et les Anges les témoins. Je ne réclame point d'autre acte authentique, et je laisse à Dieu le soin de prouver que cette œuvre vient de Lui. » Après cette réponse d'une sublime naïveté, il partit de Pérouse avec la bénédiction du Souverain Pontife pour s'en retourner à Notre-Dame-des-Anges. S'étant ar-

rêté à moitié route dans une léproserie pour y prendre un peu de repos, il eut une vision. A son réveil, il appela Masseo et lui dit : « Réjouissons-nous, mon Frère; car, je te l'affirme, l'indulgence que le Souverain Pontife vient de m'accorder est ratifiée au Ciel (1). »

Cependant le jour du grand pardon n'était point fixé. Le serviteur de Dieu attendait et priait plein de confiance; son espoir ne fut point déçu. Six mois après la première apparition, par une froide nuit d'hiver (2), il priait dans la cellule du jardin, à quelques pas du sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges, et flagellait durement sa chair innocente. Le démon, qui veille sans cesse pour perdre les âmes, s'approche de lui sous la forme d'un Ange de lumière, et lui suggère cette pensée : « A quoi bon consumer ainsi ta jeunesse en veilles, en jeûnes et en prières? Ne sais-tu pas que le sommeil est le grand réparateur du corps? Crois-moi, conserve tes jours, afin de servir Dieu plus longtemps. » François, découvrant la ruse de Satan, se précipite hors de sa cellule, ôte sa tunique, et, poussé par cette soif d'immolation qui est l'indice de la victoire et la meilleure moitié de l'amour, il se roule dans la neige et dans un buisson plein de ronces et d'épines, en disant à son corps ensanglanté : « Mieux vaut souffrir ces douleurs

1. *Acta SS.*, loc. cit., § 2. Jusqu'ici Conrad ne fait que reproduire, avec quelques détails supplémentaires sur la vision du Saint, la lettre de Théobald, son prédécesseur sur le siège d'Assise. (*Ibid.*, § 1[er]). Mais ce qui suit ne se trouve pas dans le diplôme de Théobald.

2. *Janvier* 1217. Conrad indique le mois, sans fixer l'année.

avec Jésus-Christ, que de te laisser prendre aux perfides caresses du serpent ! » A peine a-t-il accompli cet acte héroïque que toute la nature se transforme autour de lui. Une lumière éblouissante l'environne; les épines rougies de son sang se couvrent à l'instant de roses blanches et rouges, symbole de sa pureté et de sa charité. Les Anges du Ciel jettent sur ses épaules déchirées une tunique plus blanche que la neige, des plus riches parmi celles qui se tissent dans les ateliers du ciel; puis, d'une voix suave, près de laquelle pâliraient les plus harmonieux concerts de ce monde, ils l'invitent à les suivre : « François, hâte-toi d'aller à l'église; le Sauveur des hommes t'y attend avec sa bienheureuse Mère. » François se penche pour cueillir vingt-quatre de ces roses apportées des jardins du ciel, douze blanches et autant de rouges, et se rend à la chapelle par un chemin qui lui semble couvert de tapis soyeux.

Jésus était là, comme dans la première apparition, sur un trône de lumière, avec la Reine du ciel à sa droite et une escorte d'anges. François, après une profonde adoration, déposa les roses sur l'autel et les offrit à Notre-Seigneur par les mains de la Vierge Immaculée. « François, lui dit le Fils de Dieu, pourquoi ne rends-tu pas à ma Mère le tribut d'hommages que tu lui as promis? » François, comprenant qu'il s'agissait des âmes que devait sanctifier la grande indulgence de la Portioncule, lui répondit avec l'accent d'une confiance toute filiale : « O Dieu trois fois saint, souverain Maître du ciel et de la terre et Sauveur du genre humain, daignez, dans votre infinie miséricorde et pour l'amour de votre glorieuse Mère,

déterminer le jour de l'indulgence plénière dont vous avez enrichi ce saint lieu. — Je veux que le pardon s'ouvre aux vêpres du 1er août (1) et qu'il ne se ferme qu'aux vêpres du lendemain. — Mais, Seigneur, comment les hommes ajouteront-ils foi à mes paroles? — Ne crains rien, va trouver de nouveau celui qui est mon Vicaire sur la terre, afin qu'il publie lui-même cette indulgence. — Mais Seigneur, quelle confiance votre Vicaire pourra-t-il avoir en un pauvre pécheur comme moi? — Prends avec toi quelques-uns de tes compagnons qui ont entendu ma voix, emporte quelques-unes de ces roses miraculeuses, et va ; ma grâce fera le reste. » Dans ce mystérieux colloque entre le Créateur et sa créature, un don ineffable venait d'être fait à la terre; les chœurs angéliques entonnèrent le *Te Deum* en actions de grâces, et la vision disparut.

Dès le lendemain, le Bienheureux partait pour Rome, accompagné des trois Frères qui avaient été témoins auriculaires du prodige : Pierre Cattani, Bernard de Quintavalle et Ange de Rieti. Introduit au palais de Latran devant le Pape et les cardinaux assemblés, il raconta naïvement sa merveilleuse vision, et présenta son bouquet de fleurs, trois roses blanches et trois roses rouges, comme un témoignage irrécusable de sa véracité. Honorius, considérant ces fleurs si belles, si fraîches, si parfumées (on était au cœur de l'hiver), et admirant plus encore la sainteté de François, accueillit favorablement sa requête. Il fixa la grande indulgence au 2 août, et manda aux

1. Peut-être en souvenir du jour de la première apparition.

évêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Foligno, de Nocera, de Spolète et de Gubbio, de la promulguer solennellement en la fête de saint Pierre aux Liens. François alla lui-même porter les lettres pontificales à leurs destinataires.

Au jour indiqué, les sept prélats, ayant à leurs côtés le bienheureux Patriarche, montèrent sur une estrade dressée à la porte du sanctuaire. Une foule immense, haletante et recueillie, couvrait la plaine. Le saint, après avoir rappelé l'origine et l'excellence de la faveur divine qu'il avait reçue, déplia un parchemin et lut ces paroles : « Je veux vous faire aller tous en paradis. Je vous annonce une indulgence plénière que j'ai obtenue de la bonté céleste et de la bouche même du Souverain Pontife. Vous tous qui êtes venus ici le cœur contrit, confessés et absous par un prêtre, vous aurez la pleine rémission de la peine due à vos péchés ; et il en sera de même tous les ans, à perpétuité, pour tous ceux qui se présenteront dans les mêmes dispositions. Je souhaitais que cela durât huit jours ; mais je n'ai pu l'obtenir. » En entendant ce mot « à perpétuité », les évêques s'émurent, et ils convinrent entre eux de réduire à dix ans la susdite indulgence. Don Guido prit le premier la parole, mais il ne put s'empêcher de prononcer « à perpétuité ». La même chose arriva aux six autres prélats, qui reconnurent à ce trait la miséricordieuse volonté de Dieu. « Des témoins dignes de foi, Pierre Cattani, le Frère Léon et le patricien Pierre Zelfano d'Assise, attestèrent l'authenticité de ces faits. Les Frères Oddo d'Aquasparta et Marin déclarèrent également les avoir appris de la bouche du Frère

Masseo[1]. » Le lendemain, 2 août, les sept évêques consacrèrent l'humble chapelle de Notre-Dame-des-Anges.

On vient de lire l'historique de la célèbre indulgence que les peuples vénèrent sous le nom de *Grand Pardon d'Assise*. Certains critiques, proscrivant, au nom de la science, l'intervention du surnaturel, ont cherché à nier la réalité de cette indulgence en niant la réalité des faits ; mais leur malveillance calculée n'enlèvera rien à la véracité ni à l'autorité des deux auteurs que nous avons traduits, Théobald et Conrad, évêques d'Assise. La lettre du premier est une sorte de manifeste adressé (le 10 août 1310) à toute la chrétienté et une réponse vengeresse aux dénégations des incrédules du temps. Il la termine en nommant les témoins oculaires et auriculaires de ces faits, les Frères Léon, Marin, neveu de Masseo, Benoît et Rainier d'Arezzo, le patricien Zelfano d'Assise et plusieurs autres, au témoignage desquels il ne craint pas d'en appeler : « Ex quibus plures hodie vivunt, qui hæc omnia protestantur. » La lettre de Conrad, écrite vingt-cinq ans après, c'est-à-dire en 1335, reproduit d'abord celle de Théobald, puis semble prendre à tâche de la compléter en y ajoutant des détails sans doute inconnus de son prédécesseur et empruntés au *Traité de l'Indulgence de la Portioncule*, par le Frère Barthélemy d'Assise (1325).

Après tout, la concession de cette indulgence est un fait. Or, qui oserait révoquer en doute un fait affirmé

1. Lettre de Conrad, évêque d'Assise. *Acta SS.*, 4 oct., Analecta, p. III, § 2,

par un saint tel que François, par des témoins intègres comme le Frère Masseo Marignani et le patricien Zelfano d'Assise, par des contemporains aussi dignes de foi que les Frères Benoît et Rainier d'Arezzo (1), enfin par des historiens aussi consciencieux, aussi éclairés que Giunta Bevegnati, confesseur et historien de sainte Marguerite de Cortone (2), Théobald, Conrad et Ottavio, évêques d'Assise, et saint Antonin, archevèque de Florence ? Et ne peut-on pas dire, avec ce dernier, que les sacrés stigmates imprimés dix ans plus tard sur la chair du Bienheureux sont comme une bulle du Pontife éternel, qui autorise et l'Ordre de la pénitence et le grand Pardon d'Assise ?

Faut-il joindre à tant de témoignages celui d'un vieillard, contemporain de saint François, et dont le vénérable Jean de l'Alverne raconte ainsi la déposition ? « L'an 1309, un vieillard plus que centenaire, des environs de Pérouse, et fervent tertiaire, avait fait plus d'une lieue à pied pour se rendre à la Portioncule et gagner l'indulgence du 2 août. Jean de l'Alverne, son confesseur, ne put s'empêcher de louer le zèle du pèlerin dans un âge si avancé. — Mon Père, répondit le vieillard, si mes jambes me refusaient leur service, je viendrais à dos de mulet plutôt que de perdre le profit d'un si beau jour. — Et pourquoi ? — Parce que c'est un souvenir sacré pour moi. J'étais présent lorsque saint François, se rendant à Pérouse, vint, selon sa coutume, nous demander l'hospitalité. Il nous dit qu'il allait prier le Pape de confirmer l'indulgence qu'il avait obtenue d'en haut. Depuis ce

1. Wadding, t. V, p. 24. — 2. Voir c. ix, §§ 49 et 50.

temps-là, je n'ai pas manqué une seule année de descendre ici au jour du grand Pardon (1). »

Citons encore la réponse de Notre-Seigneur à sainte Brigitte. Comme elle avait un doute sur l'authenticité de cette indulgence, le Sauveur lui apparut et lui dit : « Ma fille, le mensonge ne se trouve point où habitent la vérité et le feu de la divine charité. Or, François, mon fidèle serviteur, avait en lui la vérité, et ce qu'il a dit est vrai. Voyant l'indifférence des hommes à l'égard de Dieu et leur insatiable avidité pour les biens de la terre, il me demanda une marque d'amour, afin d'éteindre en leur âme le feu de la cupidité et d'y allumer celui de la charité; la marque que je lui donnai, moi qui suis l'Amour, ce fut que tous ceux qui viendraient les mains vides dans ce temple, s'en retourneraient pleins de mes bénédictions et avec l'entière rémission de leurs péchés (2). »

Le grave Bourdaloue affirme que « de toutes les indulgences, celle de Notre-Dame-des-Anges est une des plus assurées et des plus authentiques qu'il y ait dans l'Église, parce que c'est une indulgence accordée immédiatement par Jésus-Christ (3). »

Du reste, pour tout catholique, un mot tranche la question : « Rome a parlé. » Les successeurs de Pierre ont solennellement confirmé cette indulgence, l'ont étendue à toutes les églises des trois Ordres, et, par une faveur exceptionnelle, ils l'ont laissée subsister dans les années jubilaires, et même en temps d'interdit. Aussi tous les peuples sont-ils venus avec

1. Wadding, ad ann. 1309. — 2. *Révél.*, liv. VII, c. x. — 3. Sermon sur la fête de Notre-Dame des Anges.

confiance visiter cette modeste chapelle de la Portioncule, qui est devenue, avec la *Santa Casa* de Lorette, l'un des joyaux de l'Italie et l'un des sanctuaires les plus vénérés du monde (1). Là, tous les ans, du 1er au 2 août, des milliers de pèlerins accourus de tous les pays viennent prier où pria le Séraphin d'Assise, chercher le pardon qu'il obtint pour eux, et reconquérir avec la pureté et l'innocence baptismale les joies, seules désirables, du divin amour. Le pavé de la chapelle est littéralement usé par les genoux des fidèles, et les murailles ont gardé l'empreinte des baisers brûlants de six générations. En vérité, n'est-on pas forcé de convenir que ces lieux bénis sont abreuvés de gloire, et que ce champ de bataille de la pénitence éclipse tous les champs de bataille de l'ambition humaine ? On se demande s'il est dans l'histoire de l'Église une page plus consolante pour les pauvres pécheurs, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici, ou du zèle de saint François pour le salut des âmes, ou de la puissance de Dieu qui se joue de la superbe des hommes et choisit ce qui est faible pour combattre ce qui est fort.

Une chose non moins étonnante, c'est le soin jaloux avec lequel la Providence veille sur les pierres de cet humble monument. Deux fois, en 1832 et en 1833, des tremblements de terre ont fortement endommagé la splendide basilique dont le seizième siècle l'a recouvert comme d'un manteau royal; cent fois les révolutions politiques ont bouleversé le pays; la

1. Saint Bernardin de Sienne assure y avoir vu jusqu'à cent mille pèlerins (*Acta SS.*, loc. cit., p. 917).

Portioncule est toujours debout, intacte, avec le doux parfum de la pauvreté qui s'exhale de ses murs nus et grossiers.

Tant de grâces obtenues dans ce sanctuaire privilégié étaient de nouveaux titres à la vénération de François. Aussi parlait-il avec bonheur de la sainteté de ce lieu, et, faisant allusion aux faveurs célestes dont il avait été l'objet, se plaisait-il à répéter à ses disciples : « N'abandonnez jamais ce lieu. Si l'on vous chasse par une porte, rentrez-y par une autre ; car ce lieu est saint, c'est la maison de Dieu. C'est ici que nous avons grandi sous la bénédiction du Très-Haut ; c'est ici qu'il a illuminé nos esprits des clartés de sa sagesse, et qu'il a embrasé nos cœurs du feu de son amour. Quiconque y priera dévotement sera exaucé, quiconque y outragera la majesté divine sera plus sévèrement châtié. Honorez donc toujours ce temple béni, et ne cessez d'y faire entendre les louanges du Seigneur (1). »

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. II, c. vii ; et *Vita secunda*, p. I, c. xii.

CHAPITRE X

PREMIER CHAPITRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE. CHAPITRE DES NATTES.

(1217-1219)

De 1212 à 1216, le saint fondateur dut être fidèle à la résolution qu'il avait prise de tenir chaque année deux sessions capitulaires. Mais ces premières réunions générales n'ont laissé aucune trace dans l'histoire. Les *Trois compagnons* nous disent seulement qu'elles avaient lieu à la Pentecôte et à la Saint-Michel, et toujours au pied de Notre-Dame-des-Anges (1).

Le premier Chapitre général qui ait fixé l'attention des biographes est celui de l'année 1217, et avec raison, car le saint y prit deux mesures aussi fécondes en résultats que décisives pour l'avenir de l'Ordre. Il divisa l'Italie en plusieurs provinces, et envoya le Frère Élie en Toscane, Benoît d'Arezzo dans les Marches, Jean de Strachia en Lombardie, Augustin dans la Terre de Labour, Daniel dans la Calabre, et un autre religieux dans la Pouille. Il s'occupa ensuite des ouvriers évangéliques qui devaient franchir les

1. C. XIV.

limites de l'Italie, et désigna Bernard de Quintavalle pour l'Espagne, Jean de Penna avec soixante Frères pour l'Allemagne, Jean Bonelli avec Monald de Florence pour la Provence, et Bonencontre, prêtre romain, pour le Berry. Il s'était réservé pour lui-même Paris, le nord de la France et les Pays-Bas, donnant pour raison de son choix que la France était le pays où le culte eucharistique était le plus florissant (1).

Le saint Patriarche bénit ses enfants, leur donna le baiser de paix et d'adieu, et les missionnaires sortirent de Notre-Dame-des-Anges, comme les apôtres étaient sortis du cénacle au lendemain de la Pentecôte, pour aller semer aux quatre vents du ciel la bonne semence de l'Évangile. La douleur de la séparation était adoucie par la certitude d'aller là où l'obéissance les envoyait, et par l'espérance de donner Jésus-Christ aux âmes affamées de lumière et d'amour. Lui-même partit avec Frère Masseo pour sa mission de France. Du coteau d'Assise, il porta un regard plein d'espérance vers ce beau « royaume des lis » dont le seul nom faisait battre son cœur des plus douces émotions et qu'il lui tardait d'arracher aux fureurs de l'anarchie. Qui dira les magnifiques projets qu'il nourrit alors dans son esprit? Projets qui croissent comme d'eux-mêmes dans toute âme ardente, dans toute âme d'apôtre. Il ignorait qu'un autre que lui devait les réaliser.

Ayant appris que le cardinal Hugolin se trouvait à

1. *Diligebat propterea Franciam ut amicam corporis Domini, atque in ea mori propter sacrorum reverentiam cupiebat.* (Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. cxxix.) — Voir *la Chronique des vingt-quatre généraux :* « Anno 1217, etc. »

Pérouse en qualité de légat, François, fidèle à sa coutume de saluer les évêques et les princes de l'Église, alla présenter ses hommages à l'éminent prélat, qui approuva hautement ses projets. Mais, sur ces entrefaites, le serviteur de Dieu tomba en proie à une cruelle maladie, et le cardinal, regardant ce contre-temps comme un indice des volontés du Ciel, fut le premier à le détourner d'un si lointain voyage. L'homme de Dieu, toujours humble et docile, lors même qu'il lui fallait sacrifier ses désirs les plus chers, se soumit à l'autorité du cardinal, et envoya à sa place, non sans envier leur bonheur, le Frère Pacifique avec Ange et Albert de Pise dans le nord de la France, et Christophe de Romagne avec le Frère Pierre dans le midi.

Fidèle aux instructions du séraphique Père, Christophe créa des foyers de vie franciscaine dans le Languedoc et la Guyenne, et tout d'abord à Mirepoix, fut le grand *auxiliaire de saint Dominique* dans ses efforts contre l'hérésie albigeoise (1), et mourut au couvent de Cahors, le 3 octobre 1272, après avoir opposé aux calomnies des sectaires la plus irréfutable des réponses, l'exemple d'une vie sainte et mortifiée.

Outre l'intérêt qui s'attache aux faits considérés en eux-mêmes, la mission de Christophe dans les provinces infectées par le manichéisme revêt à nos yeux

1. *Briève explication du titre de Maréchal de la Foi*, par Guillaume Besse. Guy de Lévis mourut en 1219 et voulut être inhumé dans la chapelle des Franciscains, bâtie à ses frais. — Cf. *Saint François et les Franciscains*, par le P. Pamphile de Magliano, t. I, c. xvi, § 16.

une importance considérable. Qu'on la rapproche de la démarche de Guy de Lévis auprès de saint François, et l'on verra qu'elle projette une vive lumière sur les origines de l'Ordre en France et qu'elle résout la question que nous avons posée plus haut sur la cause de son introduction. L'histoire devra donc désormais, pour être juste, mentionner les travaux de Christophe de Romagne, de saint Antoine de Padoue, des bienheureux martyrs Étienne de Narbonne et Raymond de Carbonne, à côté des travaux de saint Dominique et de ses religieux dans le Languedoc, et reconnaître que les Frères-Mineurs y furent précisément appelés pour combattre l'hérésie albigeoise, comme elle est obligée de reconnaître que la pacifique croisade des uns et des autres fit plus pour la destruction de l'hérésie que les lances des croisés et les sentences de l'Inquisition.

Quant à saint François, il reprit, dès qu'il le put, ses courses apostoliques; seulement ce fut la vallée de Rieti, au lieu de la France, qui fut le principal théâtre de son zèle, de 1217 à 1219. De temps à autre cependant, il interrompait ses travaux apostoliques, pour retourner à Notre-Dame-des-Anges se retremper dans la prière, prendre soin de ses Frères et de ses novices, ou visiter les nouvelles fondations.

Un fait d'une importance capitale domine cette époque de sa vie; nous voulons parler du second Chapitre général, dont il avait fixé l'ouverture au jour de la Pentecôte de l'année 1219. Lui-même pressentait que cette assemblée plénière déciderait de l'aveni de son institution. Aussi ne voulut-il rien entreprendre sans avoir consulté son protecteur, le cardinal Hugo-

lin. Il se rendit à Rome, soit en l'année 1217, soit en 1218 (les chroniqueurs ne le disent pas), afin de concerter avec lui les lois et les mesures qu'on proposerait dans cette assemblée. Saint Dominique assistait à cette conférence. « Ne trouvez-vous pas bon, leur demanda, entre autres choses, le cardinal, que que quelques-uns de vos disciples soient promus aux dignités ecclésiastiques ? » — Les deux patriarches donnèrent la même réponse. « Pour moi, dit saint Dominique ,je ne connais pas de plus grand honneur que d'être les porteurs de la parole divine et les boucliers de la foi. Laissez donc les Frères-Prêcheurs dans leur vocation. » — « Seigneur, dit à son tour saint François, mes enfants s'appellent Frères-Mineurs, parce qu'ils occupent le dernier rang dans l'Église. C'est là leur poste d'honneur; gardez-vous donc bien de les en arracher, sous prétexte de les faire monter plus haut (1). » Le cardinal ne partagea point leur sentiment, mais leur esprit d'abnégation n'en fut pas moins pour lui un sujet de grande édification.

Au rapport du Frère Léon, qui accompagnait son bienheureux Père, il fut aussi question, dans cette entrevue, de fondre les deux Ordres en un seul; mais le séraphique Patriarche s'y opposa. « La volonté de Dieu, dit-il, c'est qu'ils demeurent séparés, afin que chacun puisse embrasser à son gré l'une ou l'autre des deux règles. » Dominique le pria alors de lui donner au moins, comme symbole de la charité fraternelle qui les unissait, eux et leurs familles spiri-

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. lxxxvii.

tuelles, la pauvre corde qui lui ceignait les reins. « Je la porterai toujours, lui dit-il, sous ma robe blanche. » François refusa longtemps par humilité, mais les instances du pieux solliciteur finirent par l'emporter. Leurs adieux furent pleins d'une fraternelle tendresse, ils se recommandèrent aux prières l'un de l'autre. En sortant, le Patriarche des Frères-Prêcheurs dit à ses compagnons : « En vérité, la sainteté de François est si éminente, que tous les religieux devraient s'attacher à ses pas (1). » Telle fut l'origine d'une dévotion qui se répandit promptement par toute l'Église, et que Sixte-Quint, de l'Ordre des Frères-Mineurs, érigea trois siècles plus tard en archiconfrérie, sous le nom d'*Archiconfrérie du Cordon de Saint-François* (2).

Après avoir réglé les affaires de l'Ordre, de concert avec le cardinal, le saint prit congé de ses deux amis, et revint à Notre-Dame-des-Anges. En route, il eut un suave entretien avec son compagnon sur la vertu d'humilité : « Chère brebis du bon Dieu, lui dit-il, le jour du Chapitre approche; or, il me semble que je ne serais point un vrai Frère-Mineur, si, entendant nos Frères me déclarer qu'ils ne veulent plus avoir à leur tête un ignorant et un pécheur comme moi, je n'écoutais ces injures avec une parfaite sérénité d'âme, et ne me réjouissais d'être déposé de ma charge. Sache-le bien, Frère Léon, les postes supérieurs sont souvent une occasion de chute, et renferment toujours une responsabilité redoutable, tandis qu'il n'y a qu'à gagner dans les humiliations et dans l'état de simple

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. LXXXVII. — 2. Bulle du 19 novembre 1585.

sujet(1).» Belles paroles, où l'âme de François se peint comme dans un miroir! Plût au ciel que les hommes tentés d'ambition les eussent toujours devant les yeux! Que de désenchantements, de crimes et de remords ils épargneraient à leur vieillesse!

Enfin l'époque du Chapitre général arriva : c'était le 26 mai 1219, journée à jamais mémorable, et qui a laissé une trace lumineuse dans les annales de l'Ordre. En ce jour-là, tout invitait les Frères à l'allégresse : l'Église célébrait la solennité de la Pentecôte et avait pris ses ornements de fête; la nature, elle aussi, avait revêtu sa plus riche parure du printemps : l'air était frais et pur, le soleil se levait radieux et plein de majesté sur le sommet des Apennins, et versait des torrents de lumière dans la vallée de Spolète. Le voyageur qui fût descendu d'Assise à cette heure matinale eût pu contempler un spectacle peut-être unique au monde : des centaines de cabanes s'élevant dans la plaine et cinq mille (2) religieux réunis autour du modeste sanctuaire de la Portioncule! A les voir recueillis comme des anges, le front incliné comme sous un souffle divin, il eût naturellement supposé qu'il se passait quelque chose d'étrange dans cette chapelle, et il ne se fût point trompé. Quelle scène, en effet! Le cardinal Hugolin, debout sur les marches de l'autel, officiant pontificalement; François assistant au saint sacrifice avec cinq mille de ses Frères; les anges montant vers le trône du Père éter-

1. Bonavent., c. vi, ed. cit., p. 86.
2. Thomas Eccleston (coll. VII, ed. cit., p. 232), donne le chiffre de *cinq mille*, en s'appuyant sur la déposition du Frère Martin de Barton, qui avait assisté au chapitre.

nel pour Lui offrir le sang de la Victime sans tache, ainsi que les prières des hommes, et descendant ensuite vers la terre chargés de grâces et de bénédictions; enfin, tout le ciel attentif aux prières des pauvres de Jésus-Christ : quelle scène, encore une fois, et comme elle repose doucement le regard, au milieu de tant d'autres qui l'attristent et le fatiguent ici-bas?

Wadding assure que le Patriarche des Frères-Prêcheurs assistait à ce Chapitre avec sept de ses disciples; mais il a dû se tromper de date : Dominique voyageait alors en Espagne. Quoi qu'il en soit, après la messe, le cardinal ouvrit solennellement le Chapitre et le présida. Le soir, il voulut, comme un général d'armée, passer en revue les nombreuses phalanges des soldats de Jésus-Christ, qui logeaient dans la plaine sous des cabanes de feuillage et de *nattes* (de là le nom de Chapitre des Nattes). Il les trouva rassemblés par groupes de soixante ou de cent, racontant les joies et les souffrances de leur apostolat, se redisant les uns aux autres les œuvres de leur bienheureux Père ou les prodiges qu'ils avaient opérés sous ses auspices, et se répétant ce mot des disciples de Notre-Seigneur au retour de leur première mission : « Les démons mêmes nous obéissaient en son nom (1). »

A cette vue, le vénérable vieillard s'écria dans son admiration, comme autrefois le patriarche Jacob : « Frères-Mineurs, en vérité, c'est ici le camp de Dieu (2). » C'était, en effet, l'armée d'élite du grand

1. JOAN., VI. — 2. *Gen.*, XXXIII.

Roi, armée pacifique et conquérante, sans armes et toute-puissante, admirable de discipline et d'héroïsme à laquelle on pouvait appliquer ce mot des Saintes Écritures : « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que tes tentes sont belles, ô Israël ! » François, levant vers le ciel un regard plein de reconnaissance, et remerciant le Seigneur d'avoir multiplié ses fils comme les grains de sable de la mer, laissa tomber de son cœur et de ses lèvres quelques paroles brûlantes, qui ravivèrent dans l'âme de ses disciples l'amour de Dieu et de leur vocation, le zèle des âmes et le dévouement à l'Église romaine. « Mes Frères, dit-il en terminant, nous avons promis de grandes choses ; on nous en a promis de plus grandes encore. Gardons les unes, soupirons après les autres ; le plaisir est court, la peine est éternelle ; les souffrances sont légères, la gloire est infinie. Beaucoup d'appelés, peu d'élus : tous recevront ce qu'ils auront mérité. »

Des esprits timides auraient pu se demander : « Où prendre des vivres pour nourrir tant de personnes (1) ? » Le saint Patriarche et ses enfants n'eurent point de ces doutes et de ces inquiétudes. Ils étaient là, dénués de tout, mais remplis de confiance, attendant du Créateur, comme les oiseaux du ciel, leur nourriture de chaque jour. La Providence ne leur manqua point. On vit accourir d'Assise, de Pérouse, de Foligno, et jusque de Spolète, des hommes de toutes conditions, clercs et laïques, chevaliers et gens du peuple, qui, non contents d'apporter aux pauvres de Jésus-Christ

1. Luc, x.

toutes les provisions nécessaires, poussèrent la charité jusqu'à vouloir les servir de leurs propres mains. Ces secours durèrent autant que le Chapitre (1).

Une foule de personnes étaient venues par pure curiosité, attirées par la nouveauté du spectacle; Dieu en profita pour toucher leurs cœurs. Parmi tant de visiteurs, les uns étaient surtout frappés de la vie austère des Frères-Mineurs; ils se disaient : « Voilà qui nous montre bien que le chemin du ciel est étroit et qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu ! Nous nous flattons de faire notre salut, sans rien retrancher de nos aises ni des délices du siècle, tandis que ces bons Frères se privent de tout et tremblent encore. Nous voudrions mourir comme eux, mais nous ne voulons pas vivre comme eux; et cependant, on meurt comme on a vécu. » Les autres observaient plutôt la céleste expression de leur physionomie, le gracieux sourire de leurs lèvres, leur empressement à se rendre de mutuels services, la paix divine qui se reflétait dans la douce lumière de leurs regards. « Ce sont des anges, pensaient-ils; ils ne touchent la terre que par les extrémités des pieds, et déjà leurs pensées et leurs affections sont dans la céleste patrie. Qui nous empêche de partager leur bonheur? » Et bon nombre d'entre eux (ils étaient plus de cinq cents) dirent adieu au monde, s'agenouillèrent aux pieds de François et revêtirent les glorieuses livrées de la pénitence. C'est ainsi que la bonne odeur des vertus des Frères rem-

1. WADDING, t. I, p. 282-286.

plissait toute la vallée de Spolète et y produisait des fruits de vie.

Il est bon de remarquer ici qu'autant le saint fondateur était ami de la simplicité, autant il était ennemi de l'exagération. Ayant appris que plusieurs de ses disciples se livraient à des mortifications immodérées, il ordonna d'apporter en présence du cardinal tous les instruments de pénitence. Le nombre des cottes de mailles et des ceintures de fer dépassa cinq cents. François interdit ces sortes de macérations comme préjudiciables aux travaux du ministère apostolique.

Le renouvellement de l'esprit religieux, l'accroissement de la ferveur et la conquête de nouveaux disciples ne furent pas les seuls résultats du Chapitre des Nattes (1). On y dressa trois statuts fort importants, qui fixèrent les glorieuses destinées de l'Ordre. Les voici :

1° « On fera une mention expresse des saints apôtres Pierre et Paul dans les oraisons : *Protege nos Domine* et *Exaudi nos Deus* (2). » Par cette prière liturgique, François ne resserrait pas seulement les liens qui rattachaient l'Ordre dès sa naissance à l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises ; il inaugurait encore parmi ses enfants cette dévotion au Pape, qui devait être, et demeure toujours le trait distinctif de sa triple famille.

2° « On ne recevra ni couvent, ni église qui ne

1. Ce fut à ce Chapitre que François accorda aux Provinciaux le pouvoir d'admettre les novices à la profession religieuse. (Voir les *Trois compagnons*, c. XVI.)

2. BERNARD DE BESSE, *De laudibus*, *B. Fr.*

soient conformes à la sainte pauvreté que nous avons promise dans la règle. » Sage décision qui fermait l'entrée des couvents franciscains à la passion du luxe et des richesses, cause ordinaire de relâchement et de ruine dans la discipline régulière.

3° « Tous les samedis, on célébrera dans tous nos couvents une messe solennelle en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie Immaculée. » Par cette prescription, due à l'initiative du séraphique Patriarche, et renouvelée par saint Bonaventure au Chapitre général de Pise (1263), l'Ordre des Frères-Mineurs prenait la Vierge Immaculée pour sa protectrice et sa patronne, et se déclarait, six siècles à l'avance, le héraut du grand dogme de l'Immaculée-Conception. C'est là sa gloire dans l'Église et peut-être, dans la pensée de Dieu, le principal motif de sa création.

Le fait est enregistré dans les annales de l'Ordre ; mais qui nous en dira la cause? Qu'un homme peu versé dans les saintes lettres et qui se pique de n'avoir d'autre science que celle de la croix, que l'humble diacre d'Assise, en un mot, jette tout d'un coup comme une gerbe de lumière sur une des vérités les plus longtemps voilées de la religion catholique, qu'il la montre aux peuples en la faisant passer dans les traditions privées et dans le culte public de toute une famille religieuse, qu'il donne ensuite la raison du mystère, en posant devant ses fils ce principe inébranlable : « Ne craignez point d'attribuer à Marie tout ce qui ne répugne pas à sa dignité de Mère de Dieu », est-ce là un prodige humainement explicable? Et ne faut-il pas admettre

avec un savant de Sienne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, que la théologie de ce saint homme, portée sur les ailes de la pureté et de la contemplation, s'élevait comme le vol de l'aigle, et qu'il l'avait puisée tout entière dans ses communications surnaturelles avec l'Esprit-Saint? Dès lors, instruit par ce Docteur des docteurs, assuré de la place que tient Marie dans le plan divin, François pouvait-il mieux faire que de léguer cette vérité à ses enfants, comme le plus précieux trésor de leur héritage? Son espoir ne fut point trompé; ses disciples défendirent et propagèrent la doctrine de l'Immaculée Conception avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie, et ils se l'approprièrent à tel point qu'on l'appelait la « thèse franciscaine. »

De son côté, la Reine du ciel semblait prendre plaisir à se susciter dans l'Ordre une légion de docteurs et d'apôtres qui fussent capables d'assurer le triomphe de sa cause, et l'on vit, sous son inspiration, les Antoine de Padoue, les Bonaventure, les Duns Scot, les Bernardin de Sienne, les Léonard de Port-Maurice, les Thomas de Charmes et les d'Argentan, descendre tour à tour dans la lice et se faire honneur d'être les chevaliers de Marie. Il serait trop long de décrire toutes les phases d'une lutte six fois séculaire; mais il y a deux événements que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'ils sont la conséquence logique du principe posé par saint François : c'est la fameuse victoire de Duns Scot, au quatorzième siècle, et la promulgation du dogme au dix-neuvième.

On sait la division qui régnait au moyen âge entre

les deux écoles Dominicaine et Franciscaine, au sujet de l'Immaculée-Conception. Pour mettre fin parfois à des débats trop passionnés, le pape Benoît XI décréta, en 1304, qu'une discussion publique aurait lieu à l'Université de Paris. Duns Scot fut chargé par le général des Frères-Mineurs de représenter l'Ordre à ce tournoi d'un nouveau genre, et d'y soutenir la traditionnelle croyance des Franciscains; et il vint dans ce but d'Oxford à Paris. Après s'être préparé à la discussion par la retraite, le jeûne et la prière, il se rendit à l'Université. Il rencontra sur sa route une statue en marbre de la Très Sainte Vierge, qui décorait le portail de la Sainte-Chapelle, et la salua par ce verset de la liturgie catholique : « Agréez que je vous loue, ô Vierge sainte, et donnez-moi la force de vaincre vos ennemis. » La statue inclina la tête comme pour sourire au champion de Marie et soutenir son courage; et depuis, elle garda toujours cette attitude (1). Arrivé à la Sorbonne, Duns Scot se trouva en présence d'une assemblée imposante et d'adversaires dignes de lui. Les Frères-Prêcheurs développèrent deux cents arguments, qui tendaient à démontrer que la Sainte Vierge était comprise dans l'arrêt de condamnation qui enveloppe toute la race humaine. Le jeune Franciscain écoutait, calme et recueilli. Lorsqu'ils eurent fini de parler, il se leva à son tour, réfuta les deux cents arguments de ses adversaires, puis établit victorieusement sa thèse, résumée dans ces trois mots : *Debuit*, *potuit*, *ergo*

1. *Grandeurs de la sainte Vierge*, par d'Argentan, c. 5. — Cf. Wadding, ann. 1304.

fecit. L'Université le couvrit de ses applaudissements, lui décerna, d'accord avec les légats du Souverain Pontife, le titre de *Docteur subtil*, et statua qu'à l'avenir elle célébrerait tous les ans la fête de l'Immaculée-Conception. Un siècle plus tard, la Sorbonne décida qu'elle ne conférerait plus le titre de Docteur avant que le candidat n'eût prêté le serment de toujours défendre la suréminente prérogative de Marie.

Le duel théologique de Paris eut un retentissement immense en Europe, et « Vasquez déclare que la victoire de Scot assura le triomphe de la thèse francaine, non seulement dans les universités, mais jusque dans les rangs du peuple chrétien (1). » Et pourtant l'heure n'était point encore venue pour le Saint-Siège de prononcer un jugement irrévocable. Il était réservé à ces derniers temps d'assister au glorieux dénouement de cette lutte théologique. Le 8 décembre 1854, jour d'éternelle mémoire, un pape du Tiers-Ordre séraphique, l'immortel Pie IX, posait au front de Marie le plus beau diamant de sa couronne, en proclamant à la face de l'univers qu'elle a été, « par l'application anticipée des mérites de son Fils, préservée de la souillure originelle et conçue sans péché (2). » Signalons ici un détail relatif à l'Ordre séraphique. Au moment de la promulgation du dogme dans la basilique de Saint-Pierre et par une faveur insigne, le Pape permettait aux généraux des Frères-Mineurs de lui présenter une rose et un lis

1. Benoît XIV, *De Festis*, liv. II, c. xv, n. 5. — Cf. Pierre d'Alva, *Monumenta pro Imm. Conc.*, p. 7. — 2. Bulle *Ineffabilis.*

d'argent ; puis il faisait déposer aux pieds de saint François, sur une plaque de marbre commémorative, le texte même de la définition, comme pour indiquer la part que l'Ordre y avait prise. C'était la plus belle récompense dont il pût honorer le zèle de la famille franciscaine à publier les grandeurs et les privilèges de Marie.

Telles sont les célèbres ordonnances du Chapitre des Nattes, ordonnances qui concernent la vie intime de l'Ordre et lui donnent sa physionomie originale. Cependant François n'oublia point l'extérieur, c'est-à-dire le salut des âmes. Se souvenant que le but de sa mission providentielle était d'arborer partout la croix, il dressa un vaste plan de campagne qui embrassait tous les points du globe, et dont ses fils poursuivront l'exécution jusqu'à la fin des temps. Il déclara qu'il prenait l'Égypte pour lui et assigna aux autres leur destination. Parmi tant d'ouvriers évangéliques, contentons-nous de nommer les principaux chefs de mission : Frère Élie, qui partit pour la Syrie (1) ; Frère Bérard, pour le Maroc ; Jean Parent, pour l'Espagne ; Frère Luc, pour la Roumanie ; Christophe de Romagne, qui revint évangéliser la Guyenne ; Frère Pacifique, qui retourna dans l'Ile-de-France avec Ange de Pise ; et Frère Electus, qui fut envoyé dans le Maine (2). Leurs obédiences ou lettres

1. Jourdain de Giano, *Chronique*, p. 3, n. 7. Jourdain ajoute (n. 11) qu'Élie revint d'Orient avec saint François.

2. Geoffroy de Laval, plus tard évêque du Mans et de Rouen, avait écrit au saint Fondateur pour le prier d'envoyer quelques-uns de ses disciples dans le Maine. Voir l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par Dom Piolin, ann. 1219.

de créance devaient être conçues dans les mêmes termes que celle que François donnait cinq ans plus tard au Frère Ange de Pise, la seule qui ait échappé aux ravages du temps : « Moi, Frère François d'Assise, ministre général, je vous commande, au nom de l'obéissance, à vous, Frère Ange de Pise, d'aller en Angleterre, et d'y exercer l'office de Ministre provincial. Adieu. » C'était peu, et c'était assez ; car c'était Dieu qui les envoyait.

L'entreprise était hardie, mais tout à fait conforme à l'esprit de prosélytisme qui distingue la véritable Église de Jésus-Christ. Honorius III, alors à Viterbe, l'approuva et la sanctionna de son autorité, en remettant aux Frères une lettre dont voici la teneur : « Honorius, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, aux archevêques, évêques, abbés, doyens, archidiacres et autres supérieurs ecclésiastiques.

« Comme nos chers fils le Frère François et ses compagnons ont renoncé aux vanités du monde pour embrasser un genre de vie que l'Église romaine a revêtu de son approbation, et qu'ils vont, à l'exemple des Apôtres, annoncer en tous lieux la parole divine, nous vous prions, vous conjurons en Notre-Seigneur, et vous enjoignons par ces lettres apostoliques, de recevoir en qualité de catholiques et de fidèles les Frères de cet Ordre, porteurs de ces présentes, qui s'adresseront à vous, de leur être favorables, et de les traiter avec bonté pour l'honneur de Dieu et par considération pour nous. Donné à Viterbe le 11 juin 1219, l'an troisième de notre pontificat (1). »

1. Wadding, t. I, p. 301.

Les chefs de mission portaient, en outre, deux circulaires du séraphique Patriarche, avec recommandation de les répandre avec zèle. La première, adressée, à tous les prêtres, renferme de touchantes instructions sur le culte dû à l'Eucharistie, avec ce remarquable conseil sur la parole de la Sainte Écriture : « Si vous trouvez en des lieux peu décents le très saint nom du Seigneur ou quelque passage de la Bible, je vous prie de les recueillir avec respect et de les placer en un endroit convenable (1). »

La seconde invite tous ceux qui ont en main une part d'autorité publique, consuls, juges, magistrats, à gouverner leurs sujets selon les prescriptions de la loi divine (2).

Munis de ces deux lettres, forts de la triple bénédiction du Ciel, du Souverain Pontife et de leur bienheureux Père, les messagers de la paix évangélique se rendirent en toute hâte dans leurs missions respectives.

1. *Œuvres de saint François d'Assise*, p. I, c. XIII. — 2. *Ibid.* p. I, c. XV.

CHAPITRE XI

MISSION D'ORIENT. — LES MARTYRS DU MAROC. SAINT ANTOINE DE PADOUE.

(1219-1221)

Ce serait une erreur de croire que les saints demeurent étrangers aux événements politiques de leur siècle. Ils les suivent d'un œil attentif; mais ils ont leur manière à eux de les envisager. Au fond des débats de l'humanité, ils discernent une cause qui domine tout, qui les passionne et à laquelle ils s'identifient : c'est la cause de l'Église. On comprend dès lors avec quel intérêt l'héroïque chevalier du Christ suivait les progrès et les vicissitudes de cette grande question d'Orient que le Concile de Clermont avait ouverte, et où la vie de l'Église, non moins que la liberté des peuples, était si fortement engagée.

Depuis la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, l'Europe était un camp toujours armé; et depuis plus d'un siècle, l'histoire militaire de la chrétienté n'était guère autre chose que le récit de l'interminable bataille livrée par les soldats du Christ aux farouches disciples de Mahomet. Au lieu de s'arrêter à la surface des événements, le serviteur de Dieu allait au fond des choses. Derrière les com-

bats chevaleresques où brillait le courage des preux de l'Occident, il découvrait une lutte plus haute, la lutte de la Croix contre le Croissant, du vrai Dieu contre le faux prophète, de la civilisation chrétienne contre la barbarie musulmane; et sa foi, d'accord avec son patriotisme, lui inspirait des vœux ardents pour le succès d'une entreprise colossale qui suffirait à elle seule à faire l'honneur des Papes et la gloire du moyen âge, même à n'en juger que par les résultats. Ne réussit-elle pas, en effet, à sauver l'Europe et à refouler dans les sables du désert les sectateurs de l'islamisme, avec leurs doctrines abrutissantes, résumé de toutes les erreurs et de toutes les corruptions, fatalisme, triomphe de la chair, avilissement de la femme, esclavage et tyrannie?

Quatre fois déjà l'Occident s'était levé en masse pour voler à la conquête des Saints Lieux; mais malgré la bravoure et les efforts héroïques des successeurs de Godefroy de Bouillon, la Ville Sainte n'avait été soumise que par intervalles à leur sceptre; et à l'heure où nous en sommes, elle venait de retomber sous le joug odieux des Abbassides. A cette nouvelle, qui fut regardée comme une calamité publique, l'Europe tressaillit de douleur. Bientôt elle reprit les armes à la voix du pape Honorius III, et plus de quatre cent mille hommes se réunirent sous la bannière d'André II, roi de Hongrie, et de Jean de Brienne, frère de Gauthier de Brienne et roi nominal de Jérusalem. Mais cette fois, au lieu d'attaquer directement la Palestine, les Croisés, voulant frapper au cœur l'empire musulman, fondirent sur l'Égypte, et mirent le siège devant Damiette. Ils ne faisaient,

du reste, qu'exécuter le plan stratégique d'Innocent III. Le plan était hardi, mais difficile; aussi tous les peuples avaient-ils les regards fixés sur l'Orient, attendant avec anxiété l'issue de cette lointaine expédition.

Le Patriarche d'Assise pensa que le moment était favorable pour planter la croix sur ces plages infidèles, ou pour les féconder de son sang. Il se rendit à Ancône, sans autre arme que la croix, et s'embarqua pour le Levant avec les Frères Barbaro, Léonard d'Assise, Illuminé de Rieti (1) et peut-être plusieurs autres. C'était au mois de juin 1219; le vaisseau qui portait les missionnaires, mouilla d'abord à Salamine dans l'île de Chypre, puis à Saint-Jean d'Acre, ville importante de Syrie, où François laissa quelques-uns de ses disciples pour soutenir le courage et la foi des catholiques, durement opprimés par les Sarrasins. Pour lui, il fit voile pour l'Égypte avec le Frère Illuminé, et débarqua en vue de Damiette. La discorde et la confusion régnaient alors au camp des Croisés. Les chevaliers et les fantassins, réunis depuis plus d'un an sous les murs de cette place, s'accusaient réciproquement de trahison et de lâcheté; les têtes s'échauffèrent de part et d'autre, comme dans une émeute populaire, et les deux partis, pour donner la mesure de leur valeur, demandèrent à grands cris la bataille. Pour éviter l'effusion du sang, Jean de Brienne céda à leurs folles instances, et la bataille fut décidée pour le lendemain (29 août 1219).

1. Bonavent., vii. ; — Th. de Celano, *Vita secunda*, p. II, c. iii, et p. III, c. xcii.

C'est sur ces entrefaites que le saint arriva au camp des Croisés. Averti d'en haut qu'en punition de leur orgueil et de leurs divisions intestines, ils allaient essuyer une défaite sanglante, il chercha, chemin faisant, le moyen de prévenir un tel malheur : « Mon Frère, dit-il à son compagnon, le Seigneur m'a fait connaître que si l'on en vient aux mains, les chrétiens seront battus. Si je le dis hautement, je passerai pour un fou ; si je ne le dis pas, ce secret me pèsera comme un remords. Qu'en penses-tu? — Mon Père, répondit le Frère Illuminé, ne vous arrêtez point au jugement des hommes; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on vous regarde comme un insensé. Déchargez votre conscience, et craignez plus Dieu que les hommes. » Fortifié par ce conseil, le héraut du Christ pénètre sous la tente du général; il conjure les chefs de l'armée de résister aux funestes inspirations de la jalousie, et leur annonce de grands revers s'ils persistent dans le dessein de livrer le combat. Prières, menaces, tout est inutile. La passion aveugle et trouble les esprits; on prend pour des rêveries les prédictions de notre saint, et le combat s'engage par une chaleur torride. On sait le reste. « En cette journée fatale, dit saint Bonaventure, les chrétiens perdirent six mille hommes tués ou faits prisonniers. A la lueur de ce désastre, ils comprirent qu'ils avaient eu tort de mépriser la sagesse du Pauvre de Jésus-Christ; car l'œil du juste découvre quelquefois mieux la vérité que sept soldats posés en sentinelles sur la crête de la montagne (1). »

1. BONAVENT., c. IX. — Cf. TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. I, c. IX.

L'intrépide missionnaire, sans se laisser décourager par ce revers momentané, résolut de poursuivre son entreprise. Vainement on lui représenta que sa vie était en jeu, et que le soudan avait promis un besant d'or (cinquante francs) à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien ; rien ne put ralentir son zèle. Persuadé avec l'Apôtre que la mort est un gain et que le martyre est la plus désirable des couronnes de ce monde, il s'avança vers le camp des Sarrasins, en chantant ce cantique du prophète royal : « Le Seigneur me conduit. Lors même que je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, ô mon Dieu, parce que vous êtes avec moi (1). » Chemin faisant, il aperçut deux brebis ; cette vue le réjouit grandement, et il dit à son compagnon : « Ayons confiance dans le Seigneur ; car nous voyons l'accomplissement de cette parole de l'Évangile : *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.* » Quelques pas plus loin, en effet, une bande de Sarrasins se précipitant sur les deux serviteurs de Dieu, comme des loups sur des brebis, les accabla d'injures et de coups, puis les chargea de chaînes. « Je suis chrétien, s'écria François d'une voix ferme ; menez-moi à votre maître. » Les soldats obéirent, et traînèrent les deux prisonniers devant le soudan Mélek-el-Kamel (ou Mélédin). Dès que celui-ci les aperçut : « Qui vous envoie? demanda-t-il brusquement. Et qu'êtes-vous venus faire ici ? » Le saint lui répondit sans s'émouvoir : « Ce n'est point un homme, c'est le Très-Haut qui m'en-

1. Ps. XXII.

voie pour vous annoncer, à vous et à votre peuple, la bonne nouvelle de l'Évangile et les vérités du salut. » Aussitôt il se mit à lui expliquer les mystères de la religion catholique, et il le fit avec tant de force, qu'en lui se vérifiait une fois de plus cette promesse du divin Maître : « Je vous donnerai une éloquence et une sagesse auxquelles vos adversaires ne sauront ni résister, ni contredire (1). »

Le prince barbare était suspendu aux lèvres du saint et saisi d'une émotion dont il ne se rendait pas compte. Cette mâle intrépidité, ce dévouement surhumain dont le spectacle s'offrait pour la première fois à ses yeux, subjuguaient son âme et l'inclinaient à la clémence. Il écouta ainsi François pendant quelques jours, au grand étonnement de tous, et l'invita même à demeurer près de lui. « Si vous et votre peuple, répondit l'homme de Dieu, vous voulez vous convertir au Christ, je resterai volontiers parmi vous. Si vous balancez entre la loi chrétienne et la loi de Mahomet, faites allumer un grand feu ; j'y entrerai avec vos prêtres, et vous jugerez par les effets de quel côté se trouve la vérité. — Je ne crois pas, répliqua Méledin, qu'aucun de nos imans consente à affronter les flammes et les tourments pour la défense de sa foi. » Il parlait ainsi, parce qu'il avait remarqué qu'à la seule proposition de François, l'un d'eux, des plus âgés et des plus considérables, s'était prudemment esquivé.

Notre Bienheureux alla plus loin ; il dit au Soudan : « Si vous me promettez, en votre nom et au

1. Luc, xi.

nom de votre peuple, d'embrasser la religion catholique, j'entrerai seul dans le bûcher. Si les flammes me dévorent, vous l'imputerez à mes péchés ; mais si j'en sors sain et sauf, vous reconnaîtrez Jésus-Christ pour le seul vrai Dieu et pour le Sauveur des hommes. » — Le Soudan, faible comme le sont tous les despotes, et tremblant devant ceux qui tremblaient à ses pieds, n'osa pas accepter cette épreuve du feu, dans la crainte d'une sédition populaire. En revanche, il offrit au saint de riches présents ; mais il eut beau faire des instances, François, uniquement avide du salut des âmes, et ne voyant pas poindre dans le cœur du prince infidèle le désir de s'appliquer à la recherche de la vérité, repoussa d'un geste dédaigneux l'or et les étoffes précieuses. Mélédin, loin de s'offenser de ce refus, sut apprécier la noblesse d'un si parfait détachement, et sentit croître en lui le respect et l'admiration qu'il avait voués, dès la première entrevue, au serviteur de Dieu. Et après lui avoir dit en secret : « Priez pour moi, afin que le Très-Haut me fasse connaître quelle est la vraie religion, » il le fit reconduire avec honneur au camp des chrétiens (1).

François, voyant ses espérances brisées et ne sachant quelle ligne de conduite adopter, eut recours, selon son habitude, à la prière ; et le Docteur séraphique, de qui nous tenons tous ces détails, ajoute que ce ne fut point en vain. Une vision céleste vint, en effet, lui apporter lumière, paix et consolation. Dans cette vision, le Fils de Dieu lui intima l'ordre

1. Bonavent., c. ix.

de retourner en Italie, en l'assurant que ce n'était point en Égypte, ni sous le tranchant du glaive, qu'il devait cueillir cette palme du martyre tant ambitionnée. En conséquence, le saint dit à son compagnon : « Sortons d'ici, mon Frère ; fuyons, fuyons loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne pouvons les obliger ni à adorer notre Maître, ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu ! quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs, même parmi les peuples les plus infidèles? Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la gloire du martyre, ni de participer à ses glorieux opprobres, allons-nous-en, mon Frère ; allons achever notre vie dans le martyre de la pénitence, ou cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la Croix (1). »

Combien de temps passa-t-il sous la tente des Croisés ? Quelle fut l'étendue de son influence pour rétablir parmi eux l'esprit de concorde et de discipline ? Visita-t-il la Palestine à son retour d'Égypte? A ces trois questions, nous ne pouvons répondre que par des conjectures. Voici seulement ce que nous lisons dans un auteur du temps, aussi impartial que bien informé, Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean-d'Acre et légat du Saint-Siège auprès de l'armée chrétienne.

« Nous avons vu, écrit-il à ses amis de Lorraine au lendemain de la prise de Damiette (2), nous avons vu

1. Bossuet. Panégyrique de saint François.
2. 5 novembre 1219. Voir J. de Vitry, *Histoire Occid.*, liv. III, ann. 1219.

le fondateur des Frères-Mineurs, François, homme d'une extrême amabilité et vénéré de tous, même des infidèles ; plusieurs de nos amis, entre autres dom Rainier, prieur de Saint-Michel, et Mathieu à qui nous avions confié le gouvernement de notre diocèse, sont décidés à entrer dans ce nouvel Institut; et nous apprenons qu'il étend déjà ses rameaux par tout le monde, précisément parce qu'il est l'imitation parfaite de la vie des Apôtres et des premiers chrétiens. »

S'il en faut croire Albert de Stade, Mathieu Pâris et saint Antonin, l'entrevue du saint avec le Soudan eut les conséquences les plus heureuses pour les Croisés. Mélek-el-Kamel, ayant repris Damiette deux ans après, montra dans sa victoire une clémence inaccoutumée : il laissa aux prisonniers la liberté de retourner dans leur pays, s'occupa des chevaliers pauvres ou malades, et rendit la vraie croix enlevée par Saladin (1).

D'après une tradition immémoriale, consignée dans les principaux écrivains de l'Ordre, François, à son retour d'Égypte, visita Ptolémaïs, Antioche et Jérusalem. Selon Mariano, les religieux d'un monastère bénédictin de la Montagne-Noire, près d'Antioche, conçurent tant de vénération pour sa personne, qu'ils se rangèrent sous la règle séraphique (2).

Vers la fin de l'année 1219, il reprit le chemin de l'Europe, où le rappelaient les affaires de l'Ordre. Il

1. M. Paris, ann. 1228; — Cf. de Stade, ann. 1221; — Saint Antonin, *Chron.*, tit. xix, c. viii.
2. Wadding, t. I, 325-328.

s'embarqua sur un de ces navires vénitiens qui étaient alors les rois de la mer Méditerranée, et qui la sillonnaient sans relâche pour porter des secours aux Croisés. Ainsi se termina la pacifique croisade de saint François en Orient. Qu'elle ait été féconde en résultats, l'histoire est là pour l'attester. Qui pourrait nier aujourd'hui que la courte apparition du Saint dans la Palestine n'ait été comme une prise de possession de la Terre-Sainte? Dieu ne semble-t-il pas l'y avoir conduit pour lui dire, comme autrefois à son serviteur Abraham: « Parcours présentement toute l'étendue de cette contrée, parce que je te la donnerai un jour? » François venait, en effet, de fonder un royaume plus durable que celui de Godefroy de Bouillon. A partir de cette époque, nous trouvons les Frères-Mineurs solidement établis dans le Levant. Robert, roi de Sicile, et Sanche, sa femme, achetèrent du sultan d'Égypte les sanctuaires de la Palestine et les cédèrent à Clément VI, qui en confia la garde aux Franciscains (Bulle du 21 novembre 1342). Les sultans du Caire et de Constantinople ont plusieurs fois sanctionné par leurs firmans la légitimité des possessions dévolues au Saint-Siège et aux Pères de Terre-Sainte.

Les fils du Patriarche d'Assise sont là depuis le règne de Jean de Brienne, et ils y remplissent une fonction aussi sublime que difficile. Après la résurrection du Sauveur, c'était un Ange qui défendait l'entrée de son tombeau; depuis le treizième siècle, ce sont les enfants du séraphique Patriarche qui veillent sur ce glorieux monument, pour le mettre a

l'abri de toute profanation. Deux fois massacrés jusqu'au dernier, en 1244 et en 1368, et aussitôt remplacés par leurs frères, bravant tour à tour le cimeterre des Mahométans et la haine fratricide des sectaires de Photius et de Luther, sentinelles infatigables, ils sont toujours prêts à répandre leur sang plutôt que de déserter le poste d'honneur que leur a mérité l'incomparable amour de François pour Jésus crucifié. Grâce à leur constance héroïque, l'action des croisades persévère ; Sion, le mont des Oliviers, le Thabor, Bethléem, Nazareth, sont encore respectés, et Jérusalem toujours accessible à la piété des pèlerins de l'Occident.

Ils possèdent une vingtaine de maisons qui servent d'hôtelleries, d'écoles et d'hospices. A leur tête se trouve le Révérendissime Père, auquel les Souverains Pontifes ont décerné les titres les plus glorieux ; il est préfet des Missions de Syrie, de Chypre et d'Égypte, gardien du mont Sion et du Saint-Sépulcre, et Custode de la Ville sainte. Il avait même le titre et les fonctions de vicaire apostolique jusqu'à ces derniers temps, où Pie IX, d'immortelle mémoire, a rétabli le siège patriarcal de Jérusalem, et renoué dans la personne de Mgr Valerga, après une interruption de six cents ans, la chaîne des successeurs de saint Jacques et de saint Siméon. C'est ainsi que les Franciscains continuent en Asie-Mineure la mission inaugurée au moyen-âge par leur Bienheureux Père (1).

1. *Récits d'un pèlerin*, par le R. P. Ubald, des Frères-Mineurs Capucins, sixième soirée — Cf. *Saint François et les Franciscains*, par le P. Pamphile de Magliano, t. II, c. xii.

Pendant que le saint Patriarche évangélisait les peuples du Levant, sans pouvoir cueillir la palme du martyre qu'il ambitionnait, cinq de ses enfants, plus heureux, souffraient cruellement pour la foi chez les musulmans d'Espagne et d'Afrique, et donnaient au monde le spectacle d'une constance héroïque dans les tourments. Bérard, Pierre, Othon, Adjut, Accurse, tels étaient les noms de ces hommes prédestinés que Dieu s'était choisis comme les prémices du sang franciscain. Frère Vital, que saint François avait mis à leur tête, tomba malade en Aragon et dut renoncer à suivre ses Frères. Les cinq Religieux, après avoir passé quelques jours dans la solitude au couvent d'Alenquer, bâti par saint François, se rendirent à Coïmbre, où se tenait alors la cour de Portugal. La reine Urraque, épouse d'Alphonse II, et Sanche, sœur du roi, les reçurent comme des envoyés du ciel, et les aidèrent à pénétrer chez les infidèles. Après avoir enduré toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements à Séville, qui était à cette époque sous la domination des Maures, ils s'embarquèrent pour la ville de Maroc, capitale et repaire de l'empire musulman dans l'Afrique occidentale. Don Pedro, infant de Portugal, qui s'était réfugié chez les Maures, à la suite de quelque différend avec Alphonse II, son frère, accueillit avec respect ces vaillants confesseurs de la foi, et leur donna l'hospitalité dans son propre palais ; il les adjura seulement de modérer leur zèle, pour ne pas s'exposer à de nouvelles persécutions. Mais comment arrêter le cerf qui court se désaltérer aux sources limpides de la montagne ? Comment éteindre dans l'âme de

l'Apôtre la soif de sacrifice qui le dévore? L'amour est plus fort que la mort. Le lendemain, nos missionnaires sortirent dès l'aube de la maison de leur hôte, et parcoururent les rues et les places publiques de la cité, en prêchant la divinité de Jésus-Christ.

Le Frère Bérard, qui parlait assez facilement l'arabe, apercevant un groupe d'infidèles, alla droit à eux et leur démontra que Mahomet n'était qu'un imposteur. Pendant qu'il parlait, le chef des Maures vint à passer, se rendant, selon la coutume orientale, au tombeau de ses ancêtres. Il prit l'orateur pour un fou et le fit reconduire, lui et ses compagnons, en pays chrétien. Mais les missionnaires échappèrent à la surveillance de leurs guides, et rentrèrent dans la ville infidèle. Le Roi, informé de leur retour, les fit enfermer dans un sombre cachot, où il les laissa vingt jours sans aucune nourriture. En vain Dieu multiplia les prodiges en faveur de ses serviteurs; en vain on les vit sortir de leur prison, comme saint Jean de sa chaudière d'huile bouillante, plus robustes qu'auparavant; en vain Bérard, nouveau Moïse, frappant la terre de son bâton, fit jaillir une source miraculeuse au milieu des sables du désert pour désaltérer les soldats qui mouraient de soif. Le cœur du tyran semblait s'endurcir en proportion des bienfaits; rien ne put lui dessiller les yeux, et pour la seconde fois, dans les premiers jours du mois de janvier 1220, il jeta nos cinq apôtres dans les fers. Là, pour comprendre ce qu'ils eurent à souffrir, il suffit de savoir qu'ils eurent pour geôlier un renégat. Le juge, les trouvant inébranlables dans la foi, ordonna qu'ils fussent séparés et livrés à trente bourreaux.

On les traîna sur le pavé, la corde au cou, les pieds et les mains liés; après les avoir frappés avec violence jusqu'à mettre leurs entrailles presque à nu, on les roula sur des têts de verres et de briques, et le soir, on versa du vinaigre sur leurs plaies saignantes. Pour eux, au milieu de cet horrible supplice, ils louaient le Seigneur et répétaient à l'envi le cantique des trois enfants d'Israël dans la fournaise de Babylone. Pendant la nuit, le Sauveur leur apparut et les consola. Les gardes, apercevant une grande lumière et craignant une évasion, accoururent épouvantés. Quel ne fut pas leur étonnement de les trouver calmes et priant Dieu avec une grande ferveur!

Le lendemain, l'émir les fait venir en sa présence. Un infidèle se trouvant sur leur passage, donne un rude soufflet au Frère Othon, qui lui tend l'autre joue en disant : « Dieu vous pardonne! car vous ne savez ce que vous faites. » Une fois arrivés au palais, l'émir leur dit d'un ton irrité : « Êtes-vous donc ces impies, ces insensés qu'on accuse de mépriser la vraie foi et de blasphémer contre le prophète d'Allah? — Prince, répliquent-ils, loin de nous la pensée de mépriser la vraie foi! Nous sommes prêts, au contraire, à souffrir et même à mourir pour la défendre; mais nous avons horreur de ta loi et du scélérat qui en est l'auteur. » Le tyran essaye alors de la tentation la plus puissante sur le cœur humain, celle des honneurs et des plaisirs; et, leur montrant des femmes richement parées : « Si vous voulez suivre la loi de Mahomet, leur dit-il, je vous donnerai ces femmes pour épouses avec de grandes richesses, et vous serez puissants dans mes États. Sinon, vous

périrez par le glaive. — Prince, nous ne voulons ni de tes femmes, ni de tes honneurs; nous te les laissons pour ne garder que Jésus-Christ. Tu peux inventer toutes sortes de tortures, tu peux nous ôter la vie ; toute peine nous semble légère, quand nous pensons à la gloire du ciel. » Et pendant qu'ils prononcent ces paroles, leur regard s'illumine d'espérance, et leur âme s'abreuve d'immortalité. Le tyran se lève, exaspéré, saisit des deux mains son lourd cimeterre et leur fend le crâne. C'était le 16 janvier 1220.

Dans le même moment, la princesse Sanche, qui était en prière, les vit monter au ciel, la palme du martyre à la main. Leurs corps mutilés, traînés dans la boue par les infidèles, furent pieusement recueillis par les chrétiens; don Pedro renferma ces reliques dans deux châsses d'argent, et revint en Europe avec ce précieux dépôt. Alphonse II alla lui-même en grande pompe au-devant des corps sacrés, et les déposa dans l'église des chanoines réguliers de Sainte-Croix de Coïmbre. La reine Urraque, qui assistait à ce retour triomphal, mourut peu de temps après, ainsi que les saints martyrs le lui avaient prédit; et, à la première nouvelle de leur victoire, Vital, qu'ils avaient été obligés de laisser à Saragosse, rompit dans un suprême effort d'amour les liens qui l'attachaient encore à la vie, et les alla rejoindre dans le sein de Dieu. Mais rien ne peut dépeindre les transports d'allégresse du saint Patriarche, lorsqu'il apprit les souffrances et la mort de ses fils. Regardant son Ordre comme à jamais consacré par ce baptême de sang, et pleurant de joie : « Mainte-

nant, s'écria-t-il, je puis dire en toute assurance que j'ai cinq vrais Frères-Mineurs. » Puis, se tournant du côté de l'Espagne, il salua et bénit le couvent d'Alenquer, d'où ils étaient partis pour aller au martyre. « Maison sainte, terre sacrée, tu as produit et offert au Roi des cieux cinq belles fleurs empourprées et de la plus suave odeur. O maison sainte, sois toujours habitée par des saints (1). »

Bérard et ses compagnons sont les premiers-nés de cette nombreuse lignée de martyrs que l'Ordre de Saint-François a fournie à l'Église, et qui fait sa gloire devant Dieu et devant les hommes. Ils sont moissonnés avant d'avoir pu planter la croix sur ces plages inhospitalières de l'Afrique ; mais leur holocauste ne demeure pas stérile. Leur sang est une semence féconde, et sur leur tombe s'élève un lis immortel dont l'éclat et les parfums réjouissent la catholicité tout entière. Nous voulons parler de saint Antoine de Padoue, qui partage avec saint François l'honneur d'être le grand thaumaturge du treizième siècle, et dont nous allons esquisser rapidement la vie et les travaux, si intimement liés à l'histoire du Patriarche séraphique.

Au couvent de Sainte-Croix de Coïmbre vivait un jeune religieux appelé Fernando de Bouillon, de la famille des Godefroy de Bouillon, et petit-fils de ce Vincent de Bouillon qui, lors de la prise de Lisbonne

1. *Chronique des vingt-quatre généraux*, fol. 35. Le Frère Gilles fut expulsé de Tunis (1219) ; Électe, Bérard et Daniel furent martyrisés. Seul le frère Agnello réussit à fonder à Maroc, dont il fut le premier évêque, une chrétienté florissante qui dura près d'un siècle. Voir *Saint François et les Franciscains*, par le P. Pamphile de Magliano, t. II, c. xv.

par les Croisés sur les Maures, en 1147, avait été nommé gouverneur de la ville conquise. Fernando avait pour fonction de recevoir les hôtes, et c'est en cette qualité qu'il avait contracté avec nos héros une étroite amitié. Lorsqu'il vit revenir leurs restes tout resplendissants de l'auréole des miracles et de la vénération des peuples, la pensée lui vint d'entrer dans un Ordre qu'il considérait comme une école de martyrs. Une apparition miraculeuse de saint François acheva l'œuvre de sa vocation à la vie franciscaine. Un soir qu'il était seul dans la chapelle du couvent, répandant son âme et ses aspirations au pied du tabernacle, le Patriarche d'Assise lui apparut, et, d'un geste impérieux, lui commanda de revêtir les insignes de la pénitence. Fernando obéit. Dès le lendemain, muni de l'autorisation de son prieur, il se présentait au monastère franciscain de Saint-Antoine d'Olivarez, et y prenait l'habit de saint François, avec le nom d'Antoine, nom sous lequel les peuples le connaîtront et l'invoqueront désormais. Il était prêtre (1) et avait alors vingt-cinq ans (juillet 1220). Au bout de quelques mois de probation, il sollicita et obtint de ses supérieurs la permission de passer en Afrique pour évangéliser les Maures. Mais la Providence l'appelait ailleurs, et lui destinait un autre champ à cultiver. A peine arrivé au terme de son voyage, il se vit en proie à de cruelles douleurs; comprenant par là que le Ciel s'opposait à ses desseins, il s'embarqua au printemps (1221) pour reve-

1. La *Chronique des vingt-quatre généraux* dit qu'il était *prêtre* et chanoine de Sainte-Croix.

nir en Portugal, dans l'espérance que l'air de la patrie raffermirait promptement sa santé. Cette fois encore une violente tempête déjoua ses plans, et le jeta sur les côtes de la Sicile (1).

Tandis qu'il s'éloignait à regret des rivages africains, sept autres religieux, partis de la Toscane avec l'autorisation du Frère Élie, alors vicaire général, débarquaient à Ceuta, dans le royaume de Maroc, comme pour le remplacer à ce poste d'honneur. C'étaient Daniel, provincial de Calabre, Samuel, Donule, Léon, Hugolin, Nicolas et Ange. Ils se répandirent dans la ville de Ceuta, en criant : « Jésus-Christ est le seul vrai Dieu ; il n'y a de salut qu'en Lui. » Le chef des musulmans les fit comparaître à son tribunal, et leur posa cette alternative : « Renoncez au Christ, ou vous mourrez. — Apostasier ! jamais ! » répliquèrent-ils avec fermeté. Sur cette réponse, ils furent condamnés à avoir la tête tranchée : c'était l'objet de leurs vœux les plus ardents. La veille de l'exécution, ils se jetèrent aux genoux de Daniel, pour recevoir sa dernière bénédiction ; et Daniel les bénit en ces termes : « Réjouissons-nous dans le Seigneur. Voici pour nous un jour de fête : les Anges nous entourent ; le ciel nous est ouvert ; demain, nous recevrons tous la couronne du martyre. » Le lendemain matin, ils se donnèrent le baiser d'adieu, puis s'avancèrent d'un pas alerte vers le lieu du supplice ; on eût dit des fiancés qui vont s'asseoir au banquet nuptial. Leurs têtes tombèrent sous le cimeterre des Maures, le 10 octobre 1227.

1. Wadding, t. I, p. 359.

Pendant ce temps-là, le jeune Portugais s'était rendu avec Philippe, frère lai de Castille, au Chapitre général de Notre-Dame-des-Anges (1221). Ayant été envoyé à Bologne, il vécut un an loin du regard des hommes, au fond d'une grotte solitaire du couvent de Monte-Paolo, se livrant tout entier à la mortification des sens et à la méditation des Saintes Écritures : tant le Seigneur est fidèle à son habitude de former dans le silence de la retraite les Apôtres qui doivent verser dans le monde des torrents de vie, de vérité et d'amour! Une circonstance extraordinaire mit en lumière les talents du jeune religieux. Désigné par l'évêque de Forli pour adresser aux ordinands une pieuse exhortation, Antoine développa ce texte de nos saints livres : « Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur la croix. » Sa parole, d'abord timide, presque hésitante, devint bientôt rapide, entrainante, enflammée, majestueuse; ses traits s'illuminèrent, et son visage devint si expressif, qu'on y lisait les divers mouvements de son âme. Les assistants, surpris, hors d'eux-mêmes, croyaient entendre un écho de la voix des prophètes, et versaient des larmes de bonheur. A la nouvelle de ce succès oratoire, François tressaillit de joie; il comprit que la Providence venait de lui envoyer une intelligence d'élite, un apôtre au cœur d'or; et par une exception qui l'honore autant que celui qui en était l'objet, il envoya aussitôt au jeune profès l'autorisation, non-seulement de prêcher, mais encore d'enseigner la plus haute des sciences, la théologie (1223). Voici sa lettre :

« A mon très cher Frère Antoine, Frère François,

salut en Jésus-Christ. Il me plaît que tu enseignes à nos Frères la sainte théologie, de manière toutefois à ne pas laisser s'éteindre en toi et dans les autres l'esprit de sainte oraison, selon la Règle que nous professons. Adieu (1). »

En vertu de cet ordre, Antoine enseigna la théologie à Bologne, à Montpellier, à Padoue, à Toulouse. Sa science n'avait d'égale que son humilité, et François, qui connaissait l'une et l'autre, lui écrivait, avec un respect mêlé d'affection : « A Antoine, mon évêque (2). » Le jeune Portugais inaugurait vers le même temps cet apostolat qui allait donner tant de prestige à son nom et devenir la source de son influence sociale.

A cette époque, l'Italie entière tremblait au seul nom d'Ezzelin III, lieutenant et gendre de l'empereur Frédéric II, monstre à face humaine qui laissait périr dans les geôles, après en avoir fait murer les portes, les infortunées victimes qu'il y avait entassées pêle-mêle, hommes et femmes, enfants et vieillards (3). Vicence, Brescia, Vérone, prises d'assaut, venaient d'être livrées aux fureurs d'une soldatesque sans pudeur, comme sans pitié, et Padoue craignait le même sort. A cette nouvelle, Antoine, se dévouant pour ses concitoyens, court à Vérone. Il entre avec l'intrépidité d'Élie dans le palais du nouvel Achab, marche droit à Ezzelin, et lui dit en face : « Tyran cruel, monstre insatiable, jusques à quand verseras-tu injustement le sang des chrétiens ? Le Jugement approche ; ta

1. *Chronique des vingt-quatre généraux*, fol. 29. — 2. THOMAS DE CELANO, *Vita secunda*, p. III, c. CXIX. — 3. *Biogr. univer.* art. EZZELIN. — Cf. Cantu, *Ezzelino*.

sentence est portée, et le châtiment sera terrible! » Les satellites n'attendaient qu'un signe de leur chef pour massacrer le moine audacieux. Mais à leur grande surprise, Ezzelin, déposant sa férocité naturelle et devenu plus doux qu'un agneau, suspend son baudrier à son cou, se prosterne aux genoux du jeune religieux, et promet de satisfaire à la justice divine. « J'ai vu, leur dit ensuite le tyran pour expliquer sa conduite, j'ai vu sortir des yeux de ce moine des éclairs si menaçants, que j'ai craint d'être précipité sur l'heure dans les flammes de l'enfer. » Antoine avait remporté la victoire : Padoue fut épargnée. Tel, huit siècles auparavant, le pape saint Léon avait miraculeusement arrêté sur les bords du Mincio le farouche Attila.

Quoique le treizième siècle nous ait accoutumés à ces coups de théâtre où la vertu aux prises avec le vice finit par l'emporter, le triomphe moral de saint Antoine de Padoue n'en mérite pas moins notre admiration. Quand ce jeune religieux, seul et désarmé, affronte la colère d'un monstre dont les mains sont teintes du sang de ses compatriotes et qui laisse périr de faim, dans les geôles de Vicence, des enfants encore à la mamelle et leurs mères, comment ne pas se sentir ému? Quand il lui tient un langage d'une liberté qui contraste avec le servilisme des Gibelins et les adulations de l'empereur Frédéric II, comment ne pas applaudir à ce courage héroïque? Et comment ne pas saluer dans cet acte de noble indépendance « l'aurore du rôle politique que devait jouer la milice des Frères-Mineurs, contemporaine des Républiques italiennes, alliée naturelle des faibles, ennemie des

oppresseurs, dont elle n'avait ni peur ni besoin (1)? »

Les Padouans se montrèrent reconnaissants envers leur libérateur ; toutes les fières cités de la Lombardie applaudirent à son intrépidité, et l'influence sociale d'Antoine grandit tellement à la suite de cet événement, qu'Ezzelin ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « Je crains plus ce moine que toutes les armées des Guelfes. »

Peu de temps après l'entrevue de Vérone, le tyran, voulant sans doute mettre à l'épreuve l'esprit d'abnégation du saint, lui députa deux soldats chargés de magnifiques présents, avec ordre de le massacrer sur-le-champ, s'il acceptait. Antoine ne se laissa pas gagner par leurs paroles fallacieuses : il les chassa de sa présence, refusa leurs présents, qui étaient, disait-il, le prix du sang des pauvres, et déjoua ainsi les complots d'Ezzelin. A dater de cette époque, et tant que vécut saint Antoine, Ezzelin se montra moins cruel et commit moins de brigandages. Soit crainte des jugements de Dieu, soit retour momentané à de meilleurs sentiments, il défendit à ses séides de faire aucun mal à notre ardent missionnaire. « C'est vraiment un homme de Dieu, leur disait-il fréquemment, c'est un saint ! Il ne fait que son devoir en reprenant nos vices ; faisons le nôtre en lui laissant la liberté (2). »

Saint Antoine profita de cette liberté pour faire entendre la parole de Dieu dans les villes les plus infestées par l'hérésie et tâcher de ramener les sec-

1. Ozanam, *les Poètes franciscains*, préface, p. 3. — 2. César Cantu, *Histoire universelle*.

taires dans le giron de l'Église. En Italie, il réussit au-delà de toute espérance. Rimini revint à la foi, après la miraculeuse prédication du saint aux poissoins de l'Adriatique et de la Marecchia. Florence et les villes environnantes pleurèrent leurs égarements, lorsque, selon sa prédiction, on eut trouvé le cœur d'un avare enfoui parmi ses trésors.

Ses succès ne furent pas moins merveilleux dans le Berry, la Provence et le Languedoc, où le saint Patriarche l'avait envoyé continuer l'œuvre de saint Dominique et enrayer les progrès de l'hérésie manichéenne. Ce fut même à cette occasion qu'il mérita d'être appelé par les Souverains Pontifes l'Arche du Testament et le marteau des hérétiques.

Sa vie se rattache à celle du saint fondateur dans un miracle qu'a relaté Thomas de Celano (1). Au Chapitre provincial d'Arles, tenu au mois de septembre 1226, d'après Azzoguidi, le jeune Portugais prêchait avec une ardeur toute séraphique sur le titre de la croix : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Au milieu de son discours, le saint Patriarche apparut, comme pour donner plus de poids à la doctrine de son disciple, et il bénit avec effusion le prédicateur et les assistants. En ce moment, tous se sentirent remplis de consolation et renouvelés dans l'esprit de leur vocation, qui se résume tout entière dans l'amour de Jésus crucifié. François avoua lui-même à ses confidents la réalité de cette apparition, symbole, disait-il, de l'union très étroite qui l'attachait à ses Frères.

1. *Vita prima*, p. I, c. XVIII.

L'illustre apôtre fut convié de bonne heure aux noces éternelles : il mourut à Padoue, un vendredi, à l'âge de trente-six ans, le 13 juin 1231, en murmurant une hymne à Marie. Grégoire IX l'inscrivit au catalogue des Saints en la solennité de la Pentecôte, le 30 mai 1232. Quelques années après, saint Bonaventure, alors général des Frères-Mineurs, ouvrit la tombe de saint Antoine; le corps était en cendres; la langue seule était intacte, fraîche et vermeille comme celle d'un homme vivant. Le Docteur séraphique la prit entre ses mains, et s'écria en la baisant avec respect : « O langue bénie, qui n'as cessé de louer Dieu, et qui as enseigné aux autres à le bénir, c'est maintenant qu'on voit clairement combien tu es précieuse à ses yeux! » Puis il la remit aux magistrats de la ville, qui la reçurent sur un plateau d'or (1).

Saint Antoine de Padoue est, après saint François d'Assise, une des plus grandes figures du XIIIe siècle. Comme saint, il n'occupe que le second rang dans les annales de l'Église; mais comme théologien, comme thaumaturge, comme apôtre surtout, il est au premier. Il faut lire les chroniques du temps pour se rendre compte de l'enthousiasme qu'il provoqua, tant en France qu'en Italie. Et cependant, quand on parcourt le recueil de ses sermons, on les trouve pâles et froids. C'est là le sort de l'orateur. Cet homme qui a passionné toute une génération, descend avec elle dans le même silence; sa voix et la voix des multitudes qui l'applaudissaient vont s'évanouissant dans le temps, comme le son s'évanouit

1. *Act. SS.*, 13 juin.

dans l'espace. Mais ce qui reste, c'est l'impression produite dans les âmes, c'est l'abondante moisson d'œuvres et de vertus qui a germé sous la vivifiante chaleur de la parole sacrée.

Saint François avait-il le pressentiment de ce glorieux avenir, lorsqu'il envoyait Bérard à Maroc et Antoine à Bologne? Peut-être! Dans tous les cas, ces deux saints apportaient à l'Ordre les deux auréoles qui honorent le plus l'Église, celles du martyre et de l'apostolat. Aussi nous sommes-nous complu à retracer les plus touchants épisodes de leur vie, sans avoir cru pour cela nous écarter de notre sujet; car, c'est du vénérable fondateur qu'ils ont reçu leur mission, leur autorité; c'est à lui peut-être qu'ils doivent leurs triomphes, et d'ailleurs, dans la famille religieuse comme dans la famille naturelle, la gloire des fils rejaillit, éclatante, immortelle, sur le front de leur père.

CHAPITRE XII

RETOUR DE SAINT FRANÇOIS EN ITALIE. — LE LOUP DE GUBBIO. TROISIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL. — FRÈRE JEAN DE STRACHIA.

(1220-1221)

Pendant que Bérard et ses compagnons tombaient sous le cimeterre des musulmans d'Afrique, François, n'ayant pu ni ramener l'Orient à la vérité ni y cueillir la palme du martyre, repassait promptement les mers pour continuer son apostolat en Italie. Il débarqua à Venise. Cette ville, la Tyr du moyen âge, était alors dans toute la splendeur de sa puissance. Les navires de toutes les nations se dirigeaient vers elle et versaient dans son port les richesses de l'Orient et de l'Occident. Ses doges étaient des rois, et ses marchands égalaient les princes en faste et en magnificence. Comment l'humble mendiant d'Assise eût-il pu faire entendre sa voix au milieu d'une cité où les affaires et les plaisirs se succédaient sans relâche? Il s'éloigna donc du centre trop tumultueux de la ville, et alla passer quelques jours dans un de ces nombreux îlots qui émergent, brillants comme la nacre, de la nappe azurée des lagunes. En mettant le pied dans l'île, il aperçut devant lui une nombreuse troupe d'oiseaux qui chantaient : « Nos frères les

oiseaux louent Dieu, dit-il à son compagnon, allons au milieu d'eux réciter l'office divin. » Mais comme le gazouillement des oiseaux les empêchait de s'entendre, il se tourna vers eux et leur dit : « Mes frères les oiseaux, suspendez vos chants jusqu'à ce que nous ayons payé à Dieu le tribut de nos louanges. » Ils se turent à l'instant même, et ne reprirent leur bruyant ramage que lorsque le saint leur en eut accordé la permission (1).

Le bruit de ce prodige attira l'attention des Vénitiens, dont la foi se réveilla et qui surent apprécier le trésor qu'ils possédaient; et ce fut pour perpétuer le souvenir de ce miracle, qu'un patricien, nommé Jacques Michiéli, s'empressa de bâtir dans cette île, pour le Saint et pour ses Frères, le couvent de Saint-François du Désert (2).

S'il faut en croire Jourdain de Giano (3), François, averti par un de ses Frères que Mathieu de Narni, Grégoire de Naples et plusieurs anciens religieux cherchaient, sinon à détruire l'Ordre, du moins à le modifier par de fâcheuses innovations, fut vivement peiné de cet abus de pouvoir. Cependant, quelle que fût l'étendue du mal, il attendit, sans doute pour y porter un remède plus efficace, le prochain Chapitre général, qui devait se tenir à la Portioncule, en la fête de saint Michel. Dans l'intervalle, il résolut d'aller visiter le couvent de Bologne, fondé huit ans auparavant par son premier disciple, Bernard de Quinta-

1. Bonavent., c. viii; Gonzaga; Dandolo, *Histoire de Venise.*
2. Pietro Ziani, doge de Venise, approuva cette donation.
3. *Chronique*, p. 4, n. 11.

valle. Sur sa route, il évangélisa la plupart des villes de la Lombardie, Padoue, Bergame, Brescia, Mantoue, Crémone, où, selon sa coutume, il rétablit la paix, et où il laissa après lui des maisons de son Ordre.

A Crémone, il rencontra saint Dominique ; ce fut pour les deux patriarches une des plus douces consolations que la Providence leur eût ménagées sur la terre. Ils purent conférer ensemble sur la bonté de Dieu, sur l'état florissant de leurs Ordres, sur le mouvement qui entraînait les peuples vers le Dieu du Calvaire. Un miracle termina ce suave entretien. Les religieux du monastère (c'était un couvent de Frères-Mineurs) étaient venus les prier de bénir un puits dont l'eau était trouble et insalubre. Les deux amis se regardèrent, chacun invitant l'autre à répondre. Alors Dominique dit aux Frères : « Puisez de l'eau, et apportez-nous-la. » Ils allèrent en chercher dans un vase et l'apportèrent; et Dominique dit à François : « Père, bénissez cette eau au nom du Seigneur. — Non, répondit François, bénissez-la vous-même, car vous êtes le plus grand. » Cette pieuse contestation dura quelque temps entre les deux saints ; à la fin, Dominique, vaincu par l'humilité de François, fit le signe de la croix sur le vase, et ordonna qu'on versât l'eau dans le puits, dont la source fut purifiée pour toujours (1).

De Crémone, saint François se dirigea vers Bologne-la-Savante. Il avait conçu une haute idée de la vertu des Bolonais, depuis que Bernard lui avait écrit :

1. Wadding, t. I, p. 334.

« Mon Père, tout est bien disposé à Bologne. Mais envoyez d'autres religieux à ma place; car je n'espère plus y faire aucun bien, j'ai même tout lieu de craindre d'y perdre mon âme, tant on m'y comble d'honneurs ! » Mais il était loin de s'attendre à la réception triomphale dont il allait être l'objet. Au premier bruit de son arrivée, toute la cité se porta au-devant de lui. Étudiants et professeurs, riches et pauvres, tous voulaient voir le Saint, l'entendre, recevoir sa bénédiction. Ils lui firent un cortège d'amour, comme les rois et les empereurs de la terre n'en connurent jamais; il ne parvint qu'à grand'peine jusqu'à l'immense place du Petit-Palais. Là, il prêcha d'une manière si sublime, qu'on croyait entendre un séraphin plutôt qu'un homme. Au reste, voici, d'après la déposition d'un témoin oculaire, la fidèle peinture de l'impression que produisirent sa personne et son discours: « Moi, Thomas, citoyen de Spalatro et archidiacre de l'église cathédrale de la même ville, étant étudiant à Bologne, l'an 1220, en la fête de l'Assomption de la Mère de Dieu, j'ai entendu saint François prêcher sur la place publique, devant le Petit-Palais, où presque toute la ville était assemblée. Il partagea ainsi son discours : les anges, les hommes, les démons. Il parla de ces êtres intelligents avec tant d'exactitude et d'éloquence, que les gens de lettres qui l'écoutaient admirèrent un si beau langage dans la bouche d'un homme simple. Il ne suivit point la marche ordinaire des prédicateurs ; mais parlant à la façon des orateurs populaires, il ramena tout à ce seul point, l'extinction des inimitiés et de l'esprit de vengeance, le rétablissement de la paix et de

la concorde entre concitoyens. Son habit était vil et grossier, sa personne chétive, son visage défait; mais Dieu donnait une telle efficacité à ses paroles, qu'un grand nombre de gentilshommes, extrêmement animés les uns contre les autres, et dont la fureur avait déjà répandu beaucoup de sang, se réconcilièrent publiquement. L'affection et la vénération pour le Saint étaient si universelles et allaient si loin, que la foule courait à lui et qu'on s'estimait heureux de pouvoir seulement toucher le bord de sa robe (1). »

L'archidiacre de Spalatro raconte ensuite les merveilles opérées par notre Saint. Les Bolonais revinrent aux pratiques de la foi chrétienne; plusieurs revêtirent les livrées de la pénitence, entre autres Nicolas Pepoli, donateur du couvent de cette ville, Bonizio et deux jeunes étudiants, Pellegrino Falleroni et Rizzier de Muccia. François fit plusieurs miracles; il rendit la vue à un enfant, en faisant sur lui un grand signe de croix; il en guérit un autre de l'épilepsie, en lui faisant appliquer sur la poitrine un parchemin sur lequel il avait écrit une prière. Ces adolescents revêtirent plus tard la bure franciscaine.

François, après avoir pris congé du peuple bolonais, alla tout d'abord présenter ses hommages au cardinal Hugolin, envoyé comme légat en Lombardie; puis il se rendit au couvent de Sainte-Croix, occupé par les Frères-Mineurs. Quelle ne fut pas sa surprise, quand il se trouva en face d'une belle et vaste maison! Son mécontentement augmenta encore, quand

1. Wadding, t. I, p. 337.

il apprit que Jean de Strachia, Provincial de la province de Bologne, y avait ouvert, sans le consulter, un cours de théologie et d'éloquence sacrée. Indigné de cette double infraction à la discipline régulière, il réprimanda vertement le coupable. « Quoi donc! s'écria-t-il, c'est là la demeure des pauvres évangéliques! Des Frères-Mineurs logent dans ce palais! Pour moi, je ne reconnais pas cette maison pour une des nôtres; et ceux qui l'habitent, je ne les regarderai pas comme mes Frères. C'est pourquoi je vous commande, au nom de l'obéissance, d'en sortir au plus vite. » Les religieux lui obéirent sans répondre un mot; les malades eux-mêmes, parmi lesquels se trouvait l'angélique Frère Léon, le narrateur de ce fait, furent transportés ailleurs. Mais le cardinal Hugolin étant survenu, finit par apaiser la colère du Saint, en lui disant : « Mon fils, n'aie point de scrupule d'accepter cette maison; il faut pour les infirmes un peu plus d'air et d'espace; et quant à la propriété, elle reste au donateur et à la sainte Église romaine. » Le conseil était sage; François le suivit, et faisant taire ses répugnances, il pardonna aux infracteurs repentants, et leur permit de rentrer dans le monastère (1). Toutefois il refusa d'y passer la nuit, et alla prendre un peu de repos au couvent des Frères-Prêcheurs, afin que la leçon portât ses fruits. « Une indulgence qui favoriserait le crime, disait-il, ne serait point de l'indulgence, mais de la complicité. Je ne veux point autoriser par ma présence la faute qu'on a commise contre la sainte pauvreté. » Quant à

1. Thomas de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. iv.

l'école de théologie, il la ferma, et il défendit formellement au Provincial de la rouvrir sans sa permission (1).

Le lendemain, ayant dit adieu à son ami saint Dominique, il reprit le chemin d'Assise, pour y présider le Chapitre général. Ici se termine, à proprement parler, la vie apostolique du saint Patriarche ; il ne sortira guère plus du couvent, à cause de ses nombreuses infirmités; et les quelques années qu'il lui reste encore à passer dans l'exil de ce monde, seront partagées entre la contemplation, les besoins de son Ordre et la douleur. Or, il nous semble que nous ne pouvons mieux clore le récit de ses prédications, qu'en plaçant sous les yeux de nos lecteurs l'histoire naïve du loup de Gubbio, histoire véridique qui dépeint au naturel les mœurs de l'époque et la bonté compatissante du saint thaumaturge (2).

Gubbio, petite ville de l'Ombrie, située au nord d'Assise, sur la rampe escarpée des Apennins, à l'entrée des gorges rocheuses du mont Calvo, Gubbio tremblait devant un loup dont la taille, aussi bien que la férocité, était monstrueuse. Il ne s'attaquait pas seulement aux animaux; il dévorait aussi les enfants et les hommes. Les habitants étaient dans la consternation, et les plus hardis n'osaient plus s'aventurer sans armes en dehors des murs de la ville. Le Saint, touché de compassion, résolut d'aller

1. Wadding, t. I, p. 339.
2. Une inscription gravée sur la pierre, un tableau de la Galerie municipale de Gubbio, les traditions du pays, tout nous incline à croire que nous ne touchons point ici à une légende, mais à un fait historique.

trouver le loup. Il gravit la montagne sans crainte, mettant toute sa confiance en Dieu; et suivi de loin par la multitude anxieuse, il s'avança vers le repaire du loup. Troublée dans son repos, la bête fauve s'élance d'un bond, la gueule béante, vers l'homme de Dieu. Celui-ci marche à sa rencontre, fait sur elle le signe de la croix, l'appelle à lui et lui dit d'une voix vibrante : « Viens ici, frère loup, et, au nom du Christ, ne me fais aucun mal, à moi ni à personne. »

Aussitôt le loup s'arrête, ferme la gueule et vient, doux comme un agneau, se coucher aux pieds du Saint. « Frère loup, poursuit François, tu as commis de grands crimes. Tu n'as pas seulement égorgé des animaux. Tu as poussé la cruauté jusqu'à dévorer des hommes créés à l'image de Dieu. Tu mérites la mort! Tout le monde murmure contre toi, et tu es un objet d'horreur pour tous les habitants de la contrée. Mais, je le veux, frère loup, tu vas signer un traité de paix avec eux. Je sais que la faim est la seule cause de tes crimes; promets-moi donc de mener une vie innocente; et de leur côté, les habitants te pardonneront le passé et pourvoiront désormais à ta subsistance. Y consens-tu? » Et le loup, baissant la tête, indique par ses mouvements qu'il accepte le contrat.

Alors François revint vers la ville avec le loup, qui le suivait comme un chien suit son maître. Et comme toute la population était accourue sur la place publique pour être témoin d'une scène si étrange, François, montant sur une pierre, harangua la foule en ces termes : « Mes Frères, c'est en punition de vos

péchés que le Seigneur a permis ce fléau. Mais, songez-y, si la gueule d'un pauvre animal qui, après tout, ne peut tuer que le corps, a suffi pour jeter l'effroi dans votre ville et dans toute la contrée, combien plus ne devez-vous pas craindre cet abîme de l'enfer qui dévore éternellement ses victimes ! Ah ! convertissez-vous, faites pénitence, et alors Dieu vous délivrera, non seulement de la rage d'un loup dans cette vie, mais encore des flammes éternelles après votre mort. » Après ce discours, le Saint demanda publiquement aux magistrats et à tous les habitants s'ils agréaient les conditions du traité de paix avec le loup, c'est-à-dire pour eux la promesse de le nourrir, et pour lui la promesse de ne nuire à aucune créature. Ils acceptèrent d'une voix unanime; le loup, de son côté, pour attester et ratifier ses engagements, posa sa patte dans la main de François. A cette vue, l'admiration ne connut plus de bornes; des acclamations enthousiastes, bruyantes comme les flots de la mer, s'échappèrent de toutes les poitrines. Puis la foule se dispersa, en louant et bénissant Dieu de lui avoir envoyé François, qui, par ses mérites, l'avait délivrée de la gueule d'une bête si cruelle. Le loup vécut encore deux années à Gubbio, allant familièrement de porte en porte, entrant dans les maisons, sans faire ni recevoir aucun mal; chacun s'empressait de lui fournir ce qui était nécessaire à sa subsistance; et quand il traversait la cité, jamais les chiens n'aboyaient après lui. Enfin, deux ans après sa conversion, frère loup mourut de vieillesse, et les habitants le regrettèrent vivement; car, rien qu'à voir cet animal traverser les rues avec

la douceur d'un agneau, ils se rappelaient avec bonheur le miracle et la sainteté du célèbre thaumaturge de l'Ombrie (1).

Enfin, après une absence de plus d'une année, François rentra au couvent de Notre-Dame-des-Anges. C'était très probablement dans la première quinzaine du mois de septembre 1220. Sa présence était devenue nécessaire, pour les motifs que nous avons indiqués plus haut, et son retour était ardemment désiré de ses douze premiers compagnons.

Quelques jours avant la Saint-Michel, le bienheureux Patriarche d'Assise eut une vision qui le frappa vivement. Il vit une statue colossale, à la tête d'or, aux bras d'argent, aux jambes d'airain, aux pieds d'argile, et il comprit que ces divers métaux signifiaient les différents âges de la famille franciscaine et les relâchements de l'avenir (2). Ce fut sous le coup de ces impressions et dans le but de conserver à l'Ordre sa beauté primitive, qu'il ouvrit à Notre-Dame des-Anges, le 29 septembre 1220, son troisième Chapitre général. Il y prit deux mesures réclamées par les circonstances. Il commença par réprimander sévèrement Grégoire de Naples et Mathieu de Narni, et abolit leurs innovations. Il alla plus loin encore pour Jean de Strachia, qui, malgré sa défense formelle, avait eu l'audace de rouvrir à Bologne le cours de théologie. Il ne se contenta pas de le dépouiller de sa charge de Provincial; connaissant par une lumière surnaturelle l'endurcissement du

1. Barthélemy de Pise, éd. cit., c. 148.
2. Marc de Lisbonne, l. II, c. ix.

coupable, il le maudit publiquement. En vain les Religieux, atterrés, le supplièrent-ils de retirer cet anathème. « Je ne le puis répliqua-t-il; je ne puis bénir celui que le Seigneur a maudit! » Chose navrante à redire! le malheureux persévéra dans sa coupable résistance, et il expira peu de temps après, en jetant le cri des désespérés : « Je suis damné! Je suis maudit pour l'éternité (1)! »

François, d'un naturel si doux et si aimable, se montra, dans ces pénibles conjonctures, d'une fermeté inébranlable. N'était-ce pas son droit et son devoir d'extirper les abus et de retrancher du cep de vigne les branches nuisibles? Du reste, après s'être acquitté de l'office de supérieur, il tira de son cœur ému les paroles les plus fraternelles à l'égard de ses Religieux, et de sages conseils sur l'étude des sciences et sur la prédication. « Il n'y a rien de plus excellent, leur dit-il, que le ministère de la parole divine ; les prédicateurs ont droit à tous nos respects comme à toute notre reconnaissance, car ils sont le sel de la terre, la lumière du monde et la terreur des démons. Honneur donc à ceux qui savent goûter et faire goûter aux autres les vérités éternelles! Ils recevront du souverain Juge la récompense de leurs travaux. Mais malheur à ceux qui ne cherchent que leurs propres intérêts, ou qui s'enivrent de leurs triomphes, ou enfin qui perdent en de stériles études le temps qu'ils devraient employer à l'acquisition des vertus! Au grand jour des révélations, ils n'apporteront dans leurs mains que des gerbes de confusion, de honte

1. WADDING, t. I, p. 339, XVI.

et de douleur. Dieu leur préfère un simple Frère lai qui vit saintement; il se glorifiera, pendant qu'il réprouvera les autres, selon cet oracle de l'Ancien Testament : *Celle qui était stérile s'est vue mère de beaucoup d'enfants, et celle qui avait une postérité nombreuse s'est trouvée sans appui.* La femme stérile est l'image de cet humble Frère qui n'a pas reçu mission d'enseigner, et qui se trouvera cependant être le père de milliers d'âmes sauvées par ses prières. Celle qui avait une postérité nombreuse est la figure des beaux parleurs qui croient avoir engendré une multitude d'âmes à Jésus-Christ, et qui reconnaîtront au dernier jour qu'elles ne leur appartiennent pas. Ne l'oubliez donc pas, je veux des hommes de prière plutôt que des savants. N'allez pas quitter sans motif la prière pour l'étude, ni vous livrer à l'étude par pure curiosité; mais étudiez pour apprendre à mieux vivre et pour enseigner aux autres par vos propres exemples le chemin de la vertu. En un mot, soyez les vrais disciples de l'Évangile : puisez dans l'oraison ce que vous devez enseigner en public, avec la flamme divine qui doit vous animer; appliquez-vous par-dessus tout à pratiquer l'obéissance et l'humilité; ne vous fiez point à l'excellence de votre état, et mettez-vous en garde contre les ruses de Satan. Car, qui pourrait compter les victimes qu'il a déjà faites? Il a levé le premier l'étendard de la révolte, et il a entraîné dans sa chute le tiers des esprits célestes; il a chassé du Paradis terrestre Adam et Ève avec toute leur postérité; il a demandé à cribler les Apôtres comme on crible le froment; et vous savez s'il a réussi! L'un d'eux a

trahi son Maître, l'autre l'a renié, tous ont pris la fuite. Veillez donc et priez, pour ne pas déchoir de la sainteté de votre vocation (1). »

Dans la dernière session capitulaire, le serviteur de Dieu dit à ses Frères : « Désormais, je suis mort pour vous. Voici votre supérieur, Pierre Cattani; c'est à lui que nous obéirons tous, vous et moi. » Et se prosternant aux pieds de Pierre Cattani, il lui promit respect et obéissance en toutes choses, comme au Ministre général de l'Ordre. Puis, toujours à genoux, les yeux levés vers le ciel et baignés de larmes, il fit cette prière avec un inexprimable accent d'amour : « Mon Seigneur Jésus-Christ, je vous recommande cette famille qui vous appartient et que vous m'avez confiée jusqu'à ce jour. Vous savez que mes infirmités me mettent hors d'état de la gouverner; je la laisse donc entre les mains des Ministres généraux. S'il arrive que, par suite de leur négligence, de leurs scandales ou de leur excessive rigueur, quelqu'un des Frères-Mineurs vienne à périr, ils vous en rendront compte, Seigneur, au jour du jugement. » Le saint fondateur avait pris cette détermination, non seulement à cause de son extrême amour pour la vie cachée, mais aussi à cause de ses infirmités toujours croissantes.

Toutefois les Religieux mirent quelques réserves à sa démission; il fut convenu que, tout en restant soumis à son Gardien, il retiendrait toujours le titre et les droits de Ministre général, et que, de son vivant, ses successeurs porteraient seule-

1. *Œuvres de saint François d'Assise*, p. III, c. XVII, *passim*.

ment le nom de Vicaires généraux. La mort de Pierre Cattani (1), survenue le 10 mars 1221, le força d'intervenir de nouveau dans les affaires de l'Ordre. Au Chapitre de la Pentecôte (23 mai 1221), où se trouvaient trois mille Frères, un évêque et le cardinal Raniero Capoccio, il confia au Frère Élie la charge de Vicaire général et s'assit à ses pieds. Sa voix était si faible qu'on ne pouvait l'entendre. Élie transmettait ses ordres. Il commença ainsi : « Voici ce que dit le Frère (c'est par cette dénomination respectueuse qu'il désignait le vénérable fondateur. Il est une contrée dont les habitants, à la foi robuste, de longs bâtons à la main, de grandes bottes aux pieds, traversent nos cités et se dirigent vers le tombeau des apôtres, sous l'ardeur du soleil, au chant des cantiques. Comme nos premiers missionnaires ont été maltraités dans ce pays, le Frère n'impose à personne l'obligation d'y aller ; mais si quelques Religieux, mus par la gloire de Dieu et le zèle des âmes se sentent cette vocation, il leur assure le même mérite qu'aux missionnaires d'outre-mer. Qu'ils se lèvent. » Quatre-vingt-dix Frères se levèrent, comme pour aller au martyre. François en choisit seulement vingt-sept, quinze laïques et douze clercs, parmi lesquels Thomas de Celano, Conrad le Teutonique, Jean de Plan-Carpin, le diacre Jourdain de Giano et Césaire de Spire, qu'il établit Provincial d'Allemagne (2).

1. Voici l'épitaphe très antique gravée sur la tombe de Pierre Cattani :

† ANN. DNI. M.CCXXI. VI° ID'MARTII.

2. *Chronique* de Jourdain de Giano, p. 6-8.

Césaire, homme de grand savoir, qui redoutait les idées novatrices du Frère Élie, à la parole ardente duquel pourtant il devait sa conversion, s'approcha du saint Patriarche et lui dit : « Mon Père, j'ai pris la ferme résolution d'observer exactement jusqu'à mon dernier soupir, avec la grâce de Dieu, le saint Évangile et notre Règle. Mais j'ai une grâce à vous demander; je vous parlerai en toute simplicité. S'il arrive jamais que des Religieux transgressent la Règle, accordez-moi d'avance votre bénédiction, pour que je me sépare d'eux et que je me joigne au groupe des Religieux fervents. » A ces mots, François, rempli d'allégresse, l'embrassa, le bénit et lui dit en lui posant la main sur la tête : « Sache, ô mon fils, que ta prière est exaucée : tu es prêtre pour toute l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » Césaire de Spire fut, avec Aymond de Faversham et Bernard de Quintavalle (1), le plus ardent antagoniste du Frère Élie, c'est-à-dire de son relâchement et de sa mauvaise administration comme Ministre général (1236-1239).

1. Thomas Eccleston, *de adv. F. M. in Angl.*, coll., xii.

CHAPITRE XIII

LE TIERS-ORDRE. — SON BUT ET SES DESTINÉES.

(1221)

Douze ans à peine s'étaient écoulés depuis la fondation de l'Ordre séraphique, et déjà les Frères-Mineurs possédaient des couvents en Italie, en Espagne, en Portugal, en France, en Allemagne et jusqu'en Palestine. La bénédiction du ciel leur avait donné grâce pour se multiplier et s'étendre en tous lieux. L'Institut des Clarisses, de trois ans plus jeune, n'était pas moins florissant que son aîné. L'exemple, la prédication, les miracles de saint François avaient remué l'Europe, réveillé la foi et imprimé un élan universel vers le cloître. De tous les rangs de la société sortaient des âmes généreuses qui, aspirant à une vie plus parfaite, cherchaient un refuge sous l'étendard de la pauvreté volontaire.

Les clercs et les simples fidèles que retenaient des liens sacrés ou les obligations de leur état, s'affligeaient de ne pouvoir prendre part à ce mouvement. « Ils venaient consulter le saint Patriarche sur les moyens de vivre chrétiennement au milieu du siècle : ils lui demandaient une règle de vie tracée de sa main, afin de marcher plus sûrement dans les voies

de la perfection évangélique (1). » Saint François leur promit de composer une Règle qui calmerait leurs craintes et leur ferait goûter, sans sortir du monde, la paix du cloître. Il tint parole, et c'est pour eux qu'il institua son troisième Ordre ou Tiers-Ordre, dont nous allons raconter brièvement les origines, les progrès et les gloires.

Cette œuvre, comme toutes celles de François, ou plutôt comme toutes celles de Dieu, naquit dans l'ombre et sans bruit. Passant à Poggi-Bonzi en Toscane, sur la route de Florence à Sienne, le Saint rencontra un de ses amis de jeunesse, le marchand Luchesio. Cet homme, jadis avare et dur, n'était plus reconnaissable depuis quelques mois : il édifiait par ses larges aumônes ceux qu'il avait scandalisés par son égoïsme. On le voyait secourir les indigents, soigner les malades dans les hôpitaux, ouvrir sa maison aux pèlerins, défendre les droits du Saint-Siège. Dans l'ardeur de son prosélytisme, il essayait, mais en vain, d'inspirer les mêmes sentiments à Bona Donna, sa compagne. Femme pieuse, mais écoutant trop la prudence de la chair, elle était du nombre de ces mères de famille qui craignent toujours que la terre ne leur manque sous les pieds; elle blâmait donc avec acrimonie les prodigalités de son époux. Un miracle la convertit. Un jour que Luchesio, après avoir distribué tout le pain qui se trouvait à la maison, la priait de donner encore quelque chose aux pauvres qui se présentaient :

1. A. de Ségur, *Histoire populaire de saint François d'Assise*, c. VII.

« Tête sans cervelle et troublée par les jeûnes, s'écria-t-elle tout en colère, tu négligeras donc toujours les intérêts de ta famille! » Luchesio, sans s'émouvoir de ces injures, la supplia doucement d'ouvrir le meuble destiné aux provisions de bouche, pendant qu'au fond de son cœur il invoquait Celui qui avait multiplié les pains dans le désert. Bona Donna finit par obéir, et, à sa grande stupéfaction, elle trouva une grande quantité de pains. A dater de ce jour, son cœur s'ouvrit aux pensées du ciel, et il y eut entre ces deux âmes converties à des heures différentes une généreuse émulation dans les œuvres de miséricorde (1).

La demeure de ces deux pénitents était prédestinée à devenir le berceau du Tiers-Ordre. En y entrant, François leur dit : « Beaucoup de personnes vivant dans le monde me prient de leur tracer une voie de perfection appropriée à leur état. J'ai donc songé, pour répondre à leurs désirs, à instituer un troisième Ordre, où elles pourront servir Dieu d'une manière parfaite, sans rompre les liens du mariage; et je crois que vous ne sauriez mieux faire que d'en être les prémices. » Ils accueillirent avec joie une proposition si conforme à leurs aspirations les plus intimes, et conjurèrent le Saint de les admettre dans le nouvel Institut. Il les revêtit de la tunique grise et les ceignit du cordon, qui devait demeurer à jamais la marque distinctive de ses institutions. Il initia à cette même forme de vie plusieurs personnes de Poggi-Bonzi et de Florence. Le Tiers-Ordre de la pénitence,

1. *Acta Sanctorum*, 16 avril.

le plus ancien de tous les Tiers-Ordres, était institué (1221). C'était le grain de sénevé qui devait bientôt devenir un grand arbre et abriter sous ses rameaux les oiseaux du ciel. Quelques mois après, le saint Patriarche rédigea pour les Tertiaires une Règle dont la législation large et simple s'adapte à toutes les positions de la vie sociale, sans distinction de temps ou de nationalité, et dont le but est de venir en aide aux âmes que des devoirs impérieux contraignent à vivre dans le monde, de raviver en elles l'esprit du christianisme, et de les faire participer aux vertus comme aux bienfaits de la vie religieuse.

Cette Règle n'est au fond qu'une sage application des lois évangéliques, « qui ne sauraient paraître trop dures à un chrétien (1). » Elle n'oblige point sous peine de péché, et n'a d'autre sanction que l'amour.

François commence, et avec raison, par mettre l'ordre dans ce petit royaume intérieur qu'on appelle le cœur humain ; car, comment composer une société parfaite avec des éléments disparates et mauvais ? Il s'occupe ensuite des devoirs de la famille, puis des prières et des pénitences qui forment l'essence du Tiers-Ordre. Les Frères et les Sœurs doivent observer les commandements de Dieu et de l'Église ; se réconcilier avec leurs ennemis ; ne rien soustraire du bien d'autrui ; faire leur testament dans les trois mois qui suivent leur admission définitive ; réciter chaque jour l'office de la Sainte Vierge ou celui des *Pater ;* jeûner tous les vendredis, tout l'Avent et tout le

1. Encyclique *Auspicato*, de Léon XIII, du 17 sept. 1882.

Carême ; se vêtir simplement selon les bienséances de leur condition sociale ; fuir les bals, les théâtres et les festins, c'est-à-dire tout ce qui nourrit les appétits charnels, tout ce qui engendre le désordre et la licence. Le saint fondateur défend aussi par un article spécial les serments, les chicanes, les procès ; et voulant à tout prix implanter la paix dans la société, il frappe un coup décisif par cette dernière clause : « Les Frères ne porteront aucune arme offensive, si ce n'est pour la défense de l'Église romaine, de la foi catholique et de leur pays. » D'un mot, il proscrit les guerres injustes, éteint la soif des vengeances personnelles, condamne les duels et les querelles ; et relançant les esprits vers un bien impérissable, le droit, il apprend aux Tertiaires à confondre dans un même amour l'Église et la terre natale, la patrie céleste et la patrie terrestre, celle qui les enfante au monde et celle qui les enfante à Dieu.

Ce rapide coup d'œil sur la Règle du Tiers-Ordre ne suffit point à nous expliquer sa profonde influence ; tout au plus pourrait-on dire : « C'est un trait de génie pour ces temps malheureux. » Mais que de traits de génie sont restés à l'état de lettre morte ! Ce qui communique aux œuvres la vie et la durée, la force et la fécondité, c'est l'Église. C'est elle qui, prenant le Tiers-Ordre sous sa haute protection, lui imprima cette stabilité d'existence que ne peuvent atteindre les institutions purement humaines. Le pape Honorius III approuva de vive voix la Règle du Tiers-Ordre (1221), comme Innocent III avait approuvé celle des Frères-Mineurs. Grégoire IX, dans une lettre datée du 2 juin 1230, prit la défense des Ter-

tiaires et renouvela les exemptions et privilèges accordés par son prédécesseur. Nicolas IV confirma solennellement la Règle par une bulle datée de l'année 1289. Enfin, Léon XIII vient de renouveler et de sanctionner l'œuvre de ses prédécesseurs, tout en introduisant dans la Règle certains tempéraments réclamés par les usages et les mœurs modernes. Dans sa constitution du 30 mai 1883 *(Misericors Dei Filius)*, il fixe à quatorze ans au moins l'âge de l'admission, et prescrit la communion mensuelle, deux jours de jeûne (la veille de la Saint-François et la veille de l'Immaculée Conception), l'office canonial, ou l'office de la Sainte Vierge, ou douze *Pater*, *Ave* et *Gloria* (au lieu de cinquante-quatre), et un chapelet pour les associés défunts. Les prêtres offrant le saint Sacrifice pour les Tertiaires défunts jouissent partout de l'autel privilégié. Les visiteurs doivent être choisis dans le premier Ordre ou dans le Tiers-Ordre régulier. Ainsi, tout part de Rome et tout retourne à Rome. C'est là, c'est sur les lèvres du Pasteur universel que l'institution séraphique puise sa vitalité séculaire.

Le Tiers-Ordre séculier, celui dont nous nous occupons ici, n'est pas une simple association, ni une congrégation, ni une confrérie; c'est une société spirituelle permanente, affiliée aux deux premiers Ordres du séraphique Patriarche, bien qu'on n'y trouve pas les trois vœux essentiels de l'état religieux proprement dit : pauvreté, obéissance et chasteté. Ainsi l'ont défini les Souverains Pontifes. « Suivant la trace de nos prédécesseurs, qui ont approuvé, confirmé et comblé des plus grands éloges cette forme de vie, écrit Benoît XIII, nous statuons et déclarons

que le Tiers-Ordre a toujours été et reste toujours saint, méritoire et conforme à la perfection chrétienne, et, de plus, qu'il est vraiment et dans toute la force du terme un Ordre renfermant dans son unité les séculiers répandus par toute la terre, puisqu'il a sa règle propre, approuvée par le Saint-Siège, son noviciat, sa profession, et un habit de matière et de forme déterminées (1). »

C'est le troisième Ordre institué par le Patriarche d'Assise; ou plutôt, c'est le troisième rameau d'un seul Ordre qui renferme dans sa plénitude les hommes et les femmes, le cloître et le siècle. Par la création des Frères-Mineurs, François avait tiré du désert les phalanges monastiques, pour les armer du glaive de la parole divine. Par celle des Pauvres Dames, il faisait refleurir les vertus des Marthe, des Agnès, des Cécile et de tant d'autres vierges, en qui le paganisme étonné avait salué les anges de la terre. Enfin, par la création du Tiers-Ordre, il tentait d'introduire la vie religieuse jusqu'au sein du foyer domestique, jusqu'au chevet du lit nuptial. La conception était neuve; cependant, elle répondait si bien aux besoins du temps, qu'on l'accueillit avec un enthousiasme indescriptible. « Le monde se peupla de jeunes filles, de veuves, de gens mariés, d'hommes de tout état qui portaient publiquement les insignes d'un Ordre religieux et s'astreignaient à ses pratiques dans le secret de leurs maisons. L'esprit d'association qui régnait au moyen âge, et qui est celui du christianisme, favorisa ce mouvement. De même

1. Bulle *Paterna Sedis apostolicæ*, du 10 décembre 1725.

qu'on appartenait à une famille par le sang, à une corporation par le service auquel on s'était voué, à un peuple par le sol, à l'Église par le baptême, on voulut appartenir par un dévouement de choix à l'une des plus glorieuses milices qui servaient Jésus-Christ dans les sueurs de la parole et de la pénitence. On revêtait les livrées de saint Dominique ou de saint François ; on se greffait sur l'un de ces deux troncs, pour vivre de leur sève, tout en conservant encore sa propre nature ; on fréquentait leurs églises, on participait à leurs prières, on les assistait de son amitié, on suivait d'aussi près que possible la trace de leurs vertus. On ne croyait plus qu'il fallût fuir du monde pour s'élever à l'imitation des Saints ; toute chambre pouvait devenir une cellule, et toute maison une Thébaïde (1). »

Le Tiers-Ordre séraphique venait de naître, et déjà la voix du peuple, se faisant l'écho de la voix du Vicaire de Jésus-Christ, proclamait que c'était l'œuvre du Très-Haut et le fruit le plus suave du zèle de saint François. Son histoire, sous le rapport religieux et social, forme assurément une des plus belles pages du moyen âge ; il se propagea avec la même rapidité que ses deux aînés, franchit les montagnes et les mers, s'étendit jusqu'aux extrémités de l'empire chinois, et, renouvelant la face de la terre, contribua puissamment à faire du treizième siècle le siècle chrétien par excellence. Plus tard, il pénétra dans le nouveau monde avec les premiers Franciscains qui accompagnaient Christophe Colomb. Enfin, depuis

1. *Vie de saint Dominique*, par Lacordaire, c. xvi.

son origine jusqu'à nos jours, il n'a cessé de produire, sous tous les climats et sur tous les degrés hiérarchiques de la vie humaine, une admirable floraison de saints, au point que le désert et le cloître pourraient s'en montrer jaloux.

De l'innombrable phalange des Saints qui l'ont illustré, le premier, en suivant l'ordre chronologique, est ce Luchesio dont nous avons raconté la conversion et à qui Dieu accorda le don des miracles et celui de l'oraison jusqu'à l'extase (1) ; mais le plus célèbre est sans contredit Louis IX : Louis IX qui partout sut commander le respect et l'admiration, sous le chêne de Vincennes en rendant la justice, à Damiette en refusant la couronne offerte par les Musulmans, à Tunis en mourant sur la cendre, et mérita de devenir le patron des Frères du Tiers-Ordre franciscain.

Plusieurs Souverains Pontifes, Grégoire IX, Jules II, Léon X, Paul V, Innocent XII, Pie VI et Pie IX, auxquels il faut joindre Sa Sainteté Léon XIII, actuellement régnant, unirent à l'éclat de la tiare les livrées de la pénitence. Des rois et des empereurs, comme Michel Paléologue, Rodolphe de Habsbourg; Louis VIII, père de saint Louis; saint Ferdinand, roi de Castille; Charles-Quint, Philippe II et Philippe III, rois d'Espagne; Béla IV, roi de Hongrie; Jagellon, roi de Pologne; Jean, roi d'Aragon; Charles IV, roi de Bohême; Charles II et Robert, rois de Sicile et de Jérusalem; Amédée VII, duc de Savoie; d'opulents seigneurs, comme saint Elzéar de Sabran et saint

1. Luchesio mourut le 28 avril 1241 et fut béatifié par Pie VI.

Roch dé Montpellier; des prêtres et des évêques, comme saint Yves, saint Charles Borromée, saint François de Paule, saint Ignace de Loyola, saint Vincent de Paul, M. Olier, le cardinal de Bérulle; de nos jours, le curé d'Ars et Mgr de Ségur, s'inscrivirent également parmi les Tertiaires. Les uns et les autres se faisaient gloire de porter les livrées franciscaines, comme le cardinal Tréjo l'exprime si bien dans la lettre qu'il écrivait en 1623 à l'illustre Père Wadding : « L'habit de saint François est véritablement une pourpre teinte dans le sang de Jésus-Christ et dans le sang qui est sorti des stigmates de son serviteur; elle investit de la dignité royale tous ceux qui la portent. Qu'ai-je donc fait en me revêtant de ce saint habit? J'ai joint la pourpre à la pourpre, la pourpre de la royauté à la pourpre du cardinalat. Ainsi, bien loin de m'être humilié, j'ai lieu de craindre de m'être fait trop d'honneur à moi-même et de m'en glorifier plus que je ne dois (1). »

La science et la poésie vinrent à leur tour abaisser leur front, non moins noble que celui des rois, devant l'humilité de notre Saint. Saluons en passant : le savant Raymond Lulle, qui obtint en 1315 la couronne du martyre; Michel-Ange, Raphaël et Murillo, les princes de la sculpture et de la peinture; Christophe Colomb, l'explorateur du nouveau monde; Thomas Morus, que Henri VIII fit décapiter, mais qu'il ne put vaincre; le prince des poètes italiens, Dante, qui a buriné en des vers immortels le portrait de ce « pasteur admirable dont la vie se chante-

1. Palomès, *Histoire de saint François d'Assise*, t. I, p. 430. Cf. *Les gloires du Tiers-Ordre*.

rait mieux parmi les gloires du ciel (1) »; Lope de Vega, le poète satirique de l'Espagne; Pétrarque, Cervantes, Volta et Galvani. Ces grands hommes voulurent être ensevelis avec l'habit du Tiers-Ordre, persuadés, non sans motif, que le jugement de Dieu leur serait plus doux, s'ils s'y présentaient avec les livrées de l'humilité, et que la foudre, qui n'épargne pas les lauriers de l'artiste ou du poète, respecterait le vêtement du pauvre.

Mais nulle part le Tiers-Ordre n'excita plus d'enthousiasme que parmi les femmes. Trop souvent enchaînées dès la jeunesse à un joug qu'elles n'ont point souhaité, elles se tournaient vers saint François, dans l'espoir de touver sous l'habit de la pénitence la paix et le bonheur qu'elles demandaient vainement au monde. Le monastère venait à elles, puisqu'elles ne pouvaient aller à lui. Se bâtissant dans quelque réduit de la maison paternelle ou conjugale un sanctuaire mystérieux, tout plein de l'Époux invisible qu'elles aimaient uniquement, elles épanchaient librement devant Lui les flots d'amour dont le cœur de la femme chrétienne est le réservoir sans fond. Le Tiers-Ordre satisfaisait à leurs aspirations les plus idéales, en même temps qu'il les dédommageait de la tyrannie de leur position; en retour, elles l'enrichissaient du trésor de leurs vertus, de leurs sacrifices et de leur sainteté. Le lecteur nous saura gré de placer sous ses regards quelques-unes de ces fleurs embaumées, celles qui ont été plantées les premières dans le parterre séraphique et qui en forment à jamais le plus bel ornement.

1. *Paradis*, c. XI.

Au-dessus de toutes brille sainte Élisabeth de Hongrie, qui eut une place à part dans le cœur du Séraphin d'Assise, comme elle en a une dans l'amour du peuple chrétien. Mariée au pieux Louis, landgrave de Thuringe, Élisabeth, alors dans toute la fleur de son innocence et de sa beauté, offrait sur le trône le spectacle de toutes les vertus que saint François estimait le plus. En 1221, au moment où ses destinées se lient à celles de l'Ordre, elle ne comptait que quatorze printemps, et son jeune cœur, ouvert à toutes les nobles inspirations, allait présenter un champ fertile à ces semences de vie et de force que la main de François répandait sur l'univers chrétien (1). Lorsque, en cette même année, les Frères-Mineurs se présentèrent pour la seconde fois en Allemagne, ils trouvèrent auprès d'elle encouragement et sympathie. Elle leur bâtit un couvent au sein de sa capitale, à Eisenach, et choisit pour son confesseur le Frère Rodinger, l'un des premiers Allemands qui eussent embrassé la Règle séraphique. Ayant connu par ses nouveaux hôtes l'existence du Tiers-Ordre en Italie, elle fut frappée des avantages qu'offrait à une chrétienne fervente cette affiliation, et elle s'empressa de s'y agréger, heureuse de donner là une sorte de consécration aux mortifications et aux pratiques de piété qu'elle s'était imposées de son propre mouvement. Elle est la première en Allemagne qui se soit associée au Tiers-Ordre, et l'on peut croire que l'exemple d'une princesse si haut

1. *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, par le comte de Montalembert. — Cf. la *Chronique de Saxe*, par Baudoin de Brunswick.

placée par son nom et si renommée par sa piété ne fut pas sans influence sur la rapide extension de cette institution.

Le saint Patriarche, informé de la précieuse conquête que ses missionnaires venaient de faire, fut au comble de la joie. Lui qui défendait si expressément « de canoniser les gens pendant leur vie », ne tarissait pas en éloges sur les vertus de la jeune princesse. L'humilité exemplaire d'Élisabeth, son austère piété, son dévouement pour les lépreux, formaient le sujet ordinaire de ses conversations avec le cardinal Hugolin. Un jour, le cardinal se pressa de faire passer un gage de son affection à celle qu'il pouvait à si bon droit nommer sa fille; et en même temps il lui enleva de dessus les épaules le vieux manteau qui les couvrait, en lui enjoignant de l'envoyer sur-le-champ à l'humble princesse. « Puisqu'elle est pleine de ton esprit, lui dit-il, je veux que tu lui laisses le même héritage qu'Élie à son disciple Élisée. » Le Saint obéit : il fit remettre à la duchesse ce modeste présent, accompagné d'une lettre où il la félicitait des grâces dont le Ciel l'avait prévenue dès le berceau et du bon usage qu'elle en faisait.

Élisabeth reçut avec autant d'esprit de foi que de reconnaissance le manteau du nouvel Élie; elle le prouva par le prix qu'elle attacha toujours à la possession de cet objet, et plus encore par l'imitation des vertus qu'il lui rappelait. Dieu, qui voulait qu'elle unît la majesté de la douleur à la majesté royale, la jeta dans le creuset des tribulations. Veuve à vingt ans, chassée du château de Wartbourg, errant avec ses enfants dans les rues d'Eisenach, abandonnée de

tous et dépouillée de ses domaines, cette fille de roi ne put qu'à grand'peine trouver un asile dans une étable à pourceaux. Au milieu de si poignantes angoisses, elle se conduisit en vraie disciple de saint François : pas un mot de récrimination contre ses persécuteurs, pas un murmure, pas un gémissement, mais une patience inaltérable et une espérance invincible. N'est-il pas écrit que plus on aura participé ici-bas aux souffrances du Rédempteur, plus on participera là-haut à sa gloire ? Ayant entendu sonner à minuit la cloche des Franciscains, la jeune veuve se rendit à leur office et les pria de chanter le *Te Deum* en action de grâces pour les afflictions que le Seigneur lui envoyait.

Quelques années après, le Seigneur versa une goutte de joie dans le calice de ses amertumes. Grégoire IX, qui venait de canoniser le Patriarche d'Assise, envoya à la princesse quelques gouttes du sang qui s'était échappé du flanc transpercé de son ami. Élisabeth déposa la précieuse relique dans l'hôpital qu'elle venait de faire construire à Marbourg.

Jusque-là, elle n'était encore qu'agrégée à l'Ordre ; elle résolut de donner à cette affiliation un caractère irrévocable et solennel, et reçut l'habit du Tiers-Ordre des mains de Frère Burckhard, le Vendredi saint de l'année 1229 (ou 1230). Elle consacra le reste de ses jours au soin des malades et des lépreux. Sur le point de mourir, elle se fit apporter le manteau de saint François et le légua à l'une de ses suivantes, en lui disant : « Ma fille, voici le plus précieux de mes bijoux. Je te déclare que toutes les fois que je m'en

suis parée, Jésus, mon Bien-Aimé, m'a inondée de ses délices. » Ame toute séraphique, déjà mûre pour le ciel (elle n'avait que vingt-quatre ans !), Élisabeth s'envola vers les collines éternelles, le 19 novembre 1231, cinq ans après le séraphique Père. Grégoire IX la canonisa le 26 mai 1235. Elle est pour les Sœurs la patronne de ce Tiers-Ordre dont elle fut la première fille en Allemagne, et dont elle reste la gloire la plus pure.

Groupons autour de sainte Élisabeth quelques-unes des saintes femmes qui lui servent de cortège dans l'histoire de l'institution séraphique : En France, Blanche de Castille avec toute la famille royale ; la Bienheureuse Delphine, épouse de saint Elzéar de Sabran, femme héroïque qui garda dans les liens du mariage le précieux trésor de la virginité ; Jeanne de Valois, fondatrice de l'Annonciade ; Anne d'Autriche, Marie-Thérèse et Jeanne-Marie de Maillé. — En Espagne, la reine Isabelle, la protectrice de Christophe Colomb. — Dans les Pays-Bas, Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante de cette province. — En Suède, sainte Brigitte, célèbre par ses révélations. — En Portugal, sainte Élisabeth, que ses sujets appelaient la messagère de la paix, la mère de la patrie. — En Italie Pica, la pieuse mère de notre Saint ; la Bienheureuse Viridiane, l'humble recluse de Castelfiorentino, que saint François visita en 1221 et qu'il admit au Tiers-Ordre ; la Bienheureuse Humiliane Cerchi de Florence, qui voulut être enterrée dans l'église de *Sainte-Croix*, où elle avait reçu l'habit de la pénitence ; sainte Rose de Viterbe, cette angélique enfant qui, sur l'ordre de la Sainte Vierge, revêtit à dix ans

l'habit du Tiers-Ordre, prêcha la pénitence à la manière des prophètes, eut l'insigne honneur d'être exilée par Frédéric II, et, à dix-huit ans, alla s'épanouir parmi les splendeurs du ciel, après avoir prédit la chute de l'Empereur et le prochain triomphe de l'Église; la Bienheureuse Angèle de Foligno, la pénitente de l'Ombrie; et enfin, la grande pécheresse de la Toscane, Marguerite de Cortone, dont la conversion et la pénitence appartiennent à notre histoire comme l'un des bienfaits les plus signalés de l'institution franciscaine.

Née sous le ciel ardent de la Toscane (1249), douée d'une beauté séduisante, d'un esprit ardent et d'un grand cœur, privée de bonne heure des sages conseils de sa mère, libre, sans fortune et sans expérience, Marguerite livra sa jeunesse à toutes les voluptés du monde, et vécut dans le désordre avec un chevalier de Monte Pulciano, dont elle eut un fils. Dieu la prit en pitié, et voici comment il la tira de la fange où elle s'était plongée. Le jeune seigneur de Monte Pulciano était parti pour un voyage de quelques semaines, accompagné d'un beau lévrier qui ne le quittait jamais. Or, au bout de quelques jours, le lévrier favori revint seul au logis et pénétra dans l'appartement de Marguerite. Il poussait des cris plaintifs, léchait les mains de sa maîtresse, la tirait par sa robe et semblait lui dire : « Viens avec moi. » Elle le suit, sous l'impression de cruels pressentiments. Le chien la conduit dans la forêt de Petrignano; il s'arrête et redouble ses cris lugubres, en face d'un monceau de branchages récemment détachés de leur tronc. Marguerite écarte ces branches et

reconnaît son amant, lâchement assassiné et déjà devenu la proie des vers ! A dater de cette heure, elle rentra en elle-même, et, après avoir imité la pécheresse de l'Évangile dans ses iniquités, elle l'imita dans sa conversion. Versant, elle aussi, ses larmes, ce sang de l'âme, comme les appelle saint Augustin, sur les pieds bénis du Sauveur, elle mérita le même pardon que Madeleine. Chassée de Laviano par son père et sa belle-mère, abandonnée de tous, excepté du Dieu des miséricordes, elle vint avec son enfant se réfugier à Cortone, y reçut à genoux l'habit du Tiers-Ordre franciscain, devint bientôt un nouveau modèle d'amour pénitent, et fut, comme Marie-Madeleine, comblée des faveurs du céleste Époux. Son fils entra plus tard dans l'Ordre des Frères-Mineurs, et s'y distingua par une vie sainte et tout apostolique. Marguerite mourut dans un élan d'amour, le 22 février 1297, et fut canonisée par Benoît XIII (1).

Il y a quelque chose de plus admirable que cette conversion; c'est Marguerite de Cortone arrachant les jeunes gens au vice, les jeunes filles au déshonneur; c'est la pécheresse de Monte Pulciano devenant l'apôtre et le salut de sa patrie adoptive. Rien ne nous donne mieux que ce fait la mesure de l'heureuse influence qu'exerça l'institution franciscaine ; car, en Sicile, en France, comme en Toscane, partout où il s'implanta, le Tiers-Ordre produisit les mêmes effets. Il remit en honneur, parmi les femmes, des vertus trop longtemps délaissées : la modestie, la fidélité conjugale, l'esprit d'abnégation, et réussit à extirper

1. *Acta SS.*, 22 février.

une lèpre contre laquelle les lois somptuaires avaient été impuissantes, la lèpre du luxe, mère de la corruption et de la débauche. La femme reprit au foyer domestique la place d'honneur que le christianisme lui assure et d'où l'abandon de ses devoirs ne manque jamais de la faire descendre; et par elle la sève vivifiante de l'esprit chrétien coula de nouveau dans la famille, qui fut renouvelée.

Ainsi s'accomplissait sans bruit, grâce à l'association franciscaine, l'œuvre de la régénération sociale : l'Évangile répandait sa bonne odeur au milieu du monde, et l'esprit de Dieu, après avoir fleuri dans les solitudes, s'épanouissait sur les grands chemins et jusqu'au sein des cours. Le treizième siècle était sauvé.

Le Tiers-Ordre obtint un autre résultat, qui ne fut que passager et propre à l'Italie, mais qui n'en mérite pas moins l'admiration des siècles. Uni à celui de saint Dominique, il défendit les droits du Saint-Siège et déconcerta les projets impies des empereurs d'Allemagne. Ce résultat est constaté dans un rapport adressé d'Italie à Pierre des Vignes, chancelier de Frédéric II. « Les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs se sont élevés contre nous. Ils ont réprouvé publiquement notre vie et nos entreprises; ils ont brisé nos droits et nous ont réduits au néant; et voici que pour achever de détruire notre prépondérance et de nous enlever l'affection des peuples, ils ont créé deux nouvelles fraternités, qui embrassent universellement les hommes et les femmes. Tous y accourent; à peine se trouve-t-il quelques personnes dont le nom n'y

soit pas inscrit (1). » Ce document est précieux; il jette une vive lumière sur un des points historiques les plus obscurs, et nous explique la victoire définitive des Guelfes par l'esprit d'association mis au service du patriotisme et de la foi. Les Tertiaires puisèrent dans cet esprit d'association des secours énergiques pour refouler l'invasion des barbares du Nord et amener peu à peu le triomphe du droit sur la force brutale. Ils s'enrôlèrent hardiment sous la bannière pontificale, se montrèrent en toutes circonstances les champions des droits du Saint-Siège, et, appuyés sur l'épée de Jean de Brienne, infligèrent à son déloyal gendre, Frédéric II, une humiliante défaite. Aussi Grégoire IX les appelle-t-il « les Machabées de la nouvelle Alliance ». Cet éloge n'est point exagéré. Nés du plus pur zèle de saint François, animés du même souffle divin, ils rallumèrent dans le corps social le véritable esprit chrétien, qui est l'esprit d'obéissance au Vicaire de Jésus-Christ et de résistance aux envahissements du mal. Nous n'hésitons donc pas à le proclamer, le Tiers-Ordre franciscain rendit un double service à l'Italie : il sauvegarda l'indépendance nationale, en même temps qu'il conserva la foi catholique. C'est pour ce double motif que les Souverains Pontifes

1. PETR. DE VINEIS, epis., l. I, c. XXXVII. Frédéric Morin, dans son *Etude sur saint François et les Franciscains*, dit avec raison que « l'Europe moderne ne sait pas tout ce qu'elle doit à saint François ». Il se trompe quand il prétend que le Tiers-État est sorti du Tiers-Ordre. Le Tiers-État, au sens moderne, est la négation du principe d'autorité qui sert de base à toutes les institutions du Mendiant d'Assise.

n'ont cessé de le combler de louanges, de priviléges et de faveurs spirituelles.

Le rôle politique et religieux de l'institution séraphique est-il fini, comme le pensent quelques-uns, ou faut-il croire avec d'autres que la similitude entre le moyen âge et notre époque lui crée une place marquée dans la lutte gigantesque où se débattent les destinées de l'Église et de la patrie? Un regard jeté sur l'état de la société moderne nous aidera à résoudre la question. Aux mille formes de l'hérésie antique a succédé une erreur plus monstrueuse encore, où revivent le dualisme de Manès, l'hypocrisie de Raymond VI, les violences de Luther, les haines de Calvin, et qui poursuit dans l'ombre et le mystère, par les séductions, la calomnie et le poignard, une œuvre satanique, la destruction du christianisme. Cette erreur, qui se nomme la Révolution, est le règne absolu du mal, comme l'Église est le règne absolu du bien. Elle s'est incarnée dans la franc-maçonnerie. Léon XIII, dans l'Encyclique *Humanum genus*, a dénoncé, démasqué, anathématisé la secte; mais la réprouver ne suffit pas, il faut la vaincre. Or, à cette ligue infernale qui menace la société, à ce chancre qui dévore les deux mondes, qu'opposer, sinon l'association chrétienne, c'est-à-dire, l'union des énergies viriles et des dévouements spontanés se serrant autour de la Croix pour la défense du droit outragé et de la vérité méconnue? Et quelle association est plus apte à ce dessein que le Tiers-Ordre, où le prince et l'avocat coudoient le travailleur? Et s'il a déjà sauvé le moyen âge des folies du manichéisme, pourquoi ne préserverait-il

pas le dix-neuvième siècle des horreurs de la démagogie? Ces vues sur le passé, ces espérances pour l'avenir, ont guidé Léon XIII dans les conseils qu'il adresse à tous les évêques de l'univers, et où le Tiers-Ordre franciscain est nommément désigné.

« Vénérables Frères, leur écrit-il, déployez tout votre zèle pour propager et affermir une institution qui a pour but, dans l'esprit du fondateur, d'attirer les hommes à l'imitation du Christ, à l'amour de l'Église, à la pratique des vertus chrétiennes. Elle pourra vous être d'un grand secours pour faire disparaître la lèpre des sectes maçonniques. Que le Tiers-Ordre fasse donc chaque jour de nouveaux progrès. Parmi les nombreux avantages qu'on est en droit d'attendre d'une si sainte association, il en est un qui prime tous les autres : c'est qu'elle est une école de liberté, d'égalité, de fraternité, trois mots dont la franc-maçonnerie abuse étrangement, mais en réalité trois grandeurs apportées au monde par le divin Rédempteur et précieusement gardées par saint François. Nous voulons parler de cette liberté des enfants de Dieu qui refuse de porter le joug odieux de Satan et des passions;—de cette fraternité dont la source se perd en Dieu, notre commun Créateur et Père ; — de cette égalité qui, fondée sur les droits de la justice et de la charité, loin de rêver l'abolition des distinctions sociales, fait de la variété même des conditions et des devoirs un concert harmonieux, tout au profit des intérêts et de la dignité des peuples (1). »

1. Encyclique *Humanum genus*, du 20 avril 1884.

L'institution séraphique sera-t-elle pour la franc-maçonnerie le grain de sable où s'arrêtent toutes les fureurs de la mer? Avec le Chef de la catholicité nous l'osons croire; car, en toutes choses, le dernier mot est à Dieu, qu'aucune puissance ne peut détrôner et qui fait servir les crimes de ses ennemis, aussi bien que la fidélité de ses serviteurs, à l'accroissement de sa gloire et à l'exaltation de son Église.

CHAPITRE XIV

APOSTOLAT DU SAINT DANS L'ITALIE MÉRIDIONALE. — APPROBATION ET SOMMAIRE DE LA RÈGLE. — ESPRIT DE CETTE RÈGLE.

(1222-1223)

En l'année 1222, notre Saint, toujours dévoré du zèle des âmes fit une longue excursion à travers l'Italie méridionale, la seule partie de la Péninsule qu'il n'eût pas encore évangélisée. Descendant par Rome, Gaëte et Naples, il s'avança jusqu'à la pointe de la presqu'île pour visiter en passant la grotte du Monte Gargano, si célèbre par l'apparition de l'Archange saint Michel; puis il remonta vers l'Ombrie, en longeant le littoral de l'Adriatique. Il serait difficile de le suivre dans tous les détails de cette course apostolique ; mais nous avons à cœur d'en rapporter les principaux incidents, pour en faire jouir nos lecteurs.

A Toscanella, notre Bienheureux, logeant dans la maison d'un gentilhomme dont le fils unique avait les deux jambes paralysées, guérit le jeune malade d'un signe de croix (1).

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xxiii.

A Rome, il lia connaissance avec le prince Matthieu de Rossi, de la famille patricienne des Orsini. Matthieu était un de ces hommes comme on en trouve dans tous les siècles, qui savent garder au milieu des splendeurs et des séductions du monde un cœur détaché de tout. Aux pratiques de la piété il joignait l'habitude des œuvres de miséricorde, et sa porte était toujours ouverte aux indigents. Dès la première rencontre, il s'établit entre ces deux personnages une de ces affections qui naissent de l'harmonie des goûts et des mystérieuses affinités de l'âme et ne font que croître avec le temps. Un fait, que nous raconterons dans toute sa simplicité, nous montre toute l'estime, toute la vénération que le prince avait pour le Pénitent d'Assise. Il avait invité le Saint à dîner chez lui, en lui indiquant l'heure précise du repas; mais étant arrivé un peu en retard, il ne trouva plus François à la maison. Il le fit chercher partout, déclarant qu'il ne se mettrait pas à table que le serviteur de Dieu ne fût présent. Déjà il était inquiet, lorsqu'il l'aperçut parmi la foule de ses pauvres familiers. Touché de cet acte d'humilité, il descendit en toute hâte et vint se placer aux côtés du Bienheureux, en lui disant : « Je viens m'asseoir à votre table, puisque vous n'avez pas voulu vous asseoir à la mienne. » Et le prince et le Saint, humblement assis par terre, prirent leur repas ensemble dans la compagnie des pauvres (1).

L'amitié des Saints porte bonheur. Avec François, les bénédictions du Ciel descendirent sur la maison

1. Wadding, t. II, p. 36.

de son hôte; le saint Patriarche les y affermit par une prédiction qui toucha tous les cœurs. Le prince avait un fils encore à la mamelle; il pria le Saint, en qui il avait toute confiance, de le bénir. François bénit donc le petit Jean (c'était le nom de l'enfant prédestiné); puis il le prit dans ses bras, le couvrit de caresses, et attachant sur lui des regards pleins de bienveillance, il s'écria : « Cet enfant ne sera pas un religieux de notre Ordre, mais il en sera le protecteur. On ne le comptera pas parmi les fidèles, mais on le reconnaîtra pour le Pasteur universel, et nos Frères auront une grande joie de vivre à l'ombre de son autorité (1). » Quarante et un ans après, Jean des Ursins était nommé Cardinal protecteur des Franciscains, et en 1277 il montait sur le trône pontifical sous le nom de Nicolas III. Ainsi se vérifiait la prophétie de notre Saint.

Avant de se séparer du séraphique Père, le patricien désira être agrégé à sa famille spirituelle, et il fut tout heureux de recevoir de ses mains l'habit de la pénitence. Son entrée dans le Tiers-Ordre fit éclat, et son exemple attira dans le nouvel Institut plusieurs personnages de distinction.

De Rome, notre Bienheureux se rendit à Subiaco pour visiter la grotte de saint Benoît, l'illustre fondateur de la vie monastique en Occident. On lui montra le buisson épineux où six siècles auparavant, dans une tentation semblable à la sienne, saint Benoît avait amorti le feu de la concupiscence. Considérant ces ronces comme une sorte de lit triomphal où avait

1. Wadding, t. II, p. 35. Cf. Bernard de Besse, ms. de Turin.

brillé l'héroïsme de ce vaillant athlète, il les baisa avec respect, y greffa deux rosiers, fit dessus le signe de la croix, et sous sa bénédiction les rosiers fleurirent. Ils subsistent encore de nos jours comme un témoin séculaire de la vertu des deux grands Patriarches et un symbole vivant de la défaite du démon. Des fresques antiques et un autel dû à la munificence de Grégoire IX rappellent le passage de saint François.

De là, il vint à Gaëte, port antique et célèbre où le Ciel autorisa sa mission par deux prodiges. Un jour que le serviteur de Dieu prêchait sur la place publique, en face de la rade, et que la foule s'attroupait autour de lui pour toucher le bord de ses vêtements, il monta seul dans une barque pour échapper à ces démonstrations importunes. Au grand étonnement de tous, la barque s'éloigna du rivage sans effort de rame, et comme si elle eût obéi au bras d'un pilote invisible; puis elle s'arrêta, immobile au milieu des flots, pour permettre au Saint de continuer sa prédication, et revint d'elle-même au rivage après la fin du discours, pendant que la multitude s'écoulait lentement, silencieuse et ravie d'admiration. Qui donc aurait eu le cœur assez dur, assez obstiné dans l'erreur, pour mépriser la doctrine d'un apôtre auquel les créatures inanimées elles-mêmes se soumettaient avec empressement, comme si elles eussent eu conscience de son autorité? Aussi les habitants de Gaëte se montrèrent-ils dociles aux enseignements du saint thaumaturge. Ils le prièrent de demeurer quelque temps parmi eux et d'établir une maison de son Ordre dans leur cité. Fran-

çois souscrivit à ces deux propositions, et les habitants se mirent aussitôt en demeure de bâtir le couvent. Or, il arriva qu'au milieu des travaux, un charpentier fut écrasé par la chute de l'une des poutres de l'échafaudage. Son cadavre n'était plus qu'une plaie horrible, et ses camarades se virent obligés de le transporter promptement dans sa maison. Par bonheur, ils rencontrèrent sur leur chemin le séraphique Patriarche, qui, touché de compassion et partageant leur douleur, eut recours à la toute-puissance de Dieu. Il leur commanda de déposer le brancard funéraire, fit le signe de la croix sur le mort, le prit par la main, et lui dit, en l'appelant par son nom : « Lève-toi. » Et le mort se releva à l'instant, plein de force et de santé, rendit grâces à Dieu et à François, et retourna gaiement au chantier (1).

Ce fut aux portes de Gaëte qu'il opéra le miracle connu dans la gravure sous le nom de « miracle des pommes (2) ».

A Agripoli, dans la baie d'Amalfi, au fond du golfe de Salerne, il rassembla les hérétiques sur la grève, prêcha aux poissons, comme saint Antoine devait le faire plus tard à Rimini, et il eut la consolation de réconcilier les Patarins de cette ville à l'Église, dépositaire fidèle et gardienne infaillible de la vérité (3).

Gaëte, Capoue, Amalfi, Montella, Lecce et vingt autres villes remuées par sa parole voulurent avoir des maisons de son Ordre.

On ne sème pas tant de miracles sur ses pas, on

1. Wadding, t. II, p. 36. — 2. *Ibid.*, p. 40. — 3. Mariano. Cf. Wadding, t. II, p. 40.

n'excite pas tant d'enthousiasme parmi les populations, on ne passe pas au milieu d'elles comme le porte-étendard de la vérité, sans soulever en même temps contre soi les passions et la haine des méchants. Notre Saint devait s'attendre plus que tout autre à rencontrer cette sorte d'épreuve sur son chemin ; mais elle se présenta à lui sous une forme tout à fait inattendue. Étant allé à Bari, où résidait alors Frédéric II, empereur d'Allemagne et roi de Sicile, l'ardent apôtre y fit entendre la parole de Dieu. Il prêcha avec une liberté tout apostolique, foudroyant de ses anathèmes les désordres de la cour aussi bien que les débordements du peuple. Le bruit de ses discours vint jusqu'aux oreilles de Frédéric II, prince ambitieux et fourbe qui, après avoir été le pupille d'Innocent III et avoir donné de belles espérances à l'Église, flétrit la dernière moitié de son règne par tous les excès du sensualisme oriental et par la guerre injuste qu'il fit à la Papauté. Enivré de sa puissance, rêvant de rétablir à son profit l'empire universel des Césars païens, et voyant ses projets entravés par les progrès toujours croissants de l'Ordre de la pénitence et du parti des Guelfes, il résolut de perdre l'audacieux missionnaire. Soit qu'il n'osât recourir à la violence, soit qu'il trouvât plus facile de discréditer dans l'opinion publique un adversaire dont il redoutait l'influence, mais dans la vertu duquel il n'avait pas confiance, voici le guet-apens qu'il lui tendit. Il l'invita à dîner, et, après le repas, il le fit conduire dans l'une des tours du château, où l'on avait introduit en secret une courtisane. Tout était préparé, il faut l'avouer, avec une malice diabolique ; mais la vertu

de François sortit de cette tentation victorieuse et parée d'un nouvel éclat. Dès qu'il aperçut la pécheresse, il répandit sur le pavé les tisons du foyer, et s'étendit sur les charbons ardents. A cette vue, la femme s'enfuit épouvantée. Le prince, qui attendait à la porte l'issue de cette tentative, entra dans la chambre, et dit à François : « Je reconnais maintenant que vous êtes un homme de Dieu. » Et il écouta volontiers les conseils et les remontrances du Saint, conseils et remontrances qu'il oublia trop tôt, pour son malheur et pour celui de ses peuples. La tour où se passa cette scène s'appela depuis « la tour de Saint-François (1) ». Ce triomphe héroïque de la chasteté termine, pensons-nous, la série des événements mémorables de l'année 1222.

Dans cette excursion de six à sept mois à travers la Péninsule italique, François trouva le moyen de fonder une vingtaine de couvents et de faire servir l'extension de son Ordre au relèvement de sa patrie.

Dans le même temps, les ouvriers évangéliques qu'il avait dispersés sur la surface de l'Europe, héritiers du zèle de leur séraphique Père, fécondaient de leurs travaux et de leurs sueurs le sol qui leur avait été assigné. C'était Jean Parent en Espagne, Zacharie en Portugal, Césaire en Allemagne, Pacifique, Bonelli et Christophe en France, Ange de Pise en Angleterre (2). — A la fin du volume nous jetterons un coup d'œil sur l'ensemble de leurs succès ; mais

1. Wadding, t. II, p. 41.
2. Le 10 septembre de l'an 1224, Ange de Pise, diacre, premier gardien du couvent de Paris, débarquait à Douvres avec huit de

il nous semble à propos, auparavant, d'étudier la Règle qui fut le principe et l'âme de leur apostolat.

La Règle primitive, celle qui avait été approuvée de vive voix par Innocent III, n'était qu'une ébauche, et François sentait la nécessité de la retoucher et de la compléter, pour fermer la porte aux innovations. Une apparition de Notre-Seigneur le décida à exécuter le projet qu'il méditait depuis son retour d'Orient. Quoique les anciens chroniqueurs ne nous aient indiqué ni l'endroit ni la date précise de cette apparition, l'enchaînement des faits et les habitudes du Saint nous portent à croire qu'elle eut lieu fort peu de temps après son retour de Bari (1223), et dans son sanctuaire de prédilection, Notre-Dame-des-Anges.

Une nuit qu'il était resté en oraison, il se sentit enveloppé d'une lumière surnaturelle. La terre lui semblait couverte de miettes de pain qu'il recueillait respectueusement pour les distribuer à ses Frères affamés, et les miettes étaient si petites qu'il tremblait de les voir s'échapper de ses doigts. Une voix céleste, le rassurant, lui dit : « François, réunis toutes ces parcelles en une seule hostie, et donnes-en à tous ceux qui voudront en manger. » Il le fit, et tous ceux qui recevaient leur part avec mépris ou sans dévotion, lui paraissaient infectés de la lèpre. Le matin, il raconta sa vision en présence de ses Frères, mais en s'affligeant avec eux de n'en pas comprendre le sens mystérieux. Le jour suivant, pendant qu'il priait, la même voix céleste retentit au

ses Frères, et avec l'approbation du roi Henri III fondait la province d'Angleterre. (Th. Eccleston, *De adventu F. M. in Angliam*, coll. I.)

fond de son âme et lui dit : « François, les miettes de la nuit précédente figurent les paroles de l'Évangile ; l'hostie figure la Règle, et la lèpre l'iniquité (1). » Il comprit que c'était là la réponse du ciel à ses projets, et prenant avec lui deux de ses Frères, Léon et Bonizio, il se retira dans le creux d'un rocher, à Fonte Colombo, près de Rieti, pour mieux se préparer dans le jeûne et la prière à la nouvelle rédaction de sa Règle. Il la fit écrire par un de ses compagnons ; puis il revint au bout de quarante jours la communiquer au Frère Élie, Vicaire général, afin que celui-ci la méditât et la fît observer. Élie la trouva trop austère, et au lieu de la rendre, il feignit de l'avoir perdue par mégarde : il espérait la supprimer.

Mais que pouvaient l'incurie ou la malice contre un homme convaincu, comme François, du côté providentiel de sa mission ? Il retourna à son rocher et y dicta une seconde fois sa Règle. Néanmoins la conduite d'Élie et la prévision des défections de l'avenir le rendaient anxieux. Ce fut, croyons-nous, à cette occasion que le Fils de Dieu lui adressa les reproches mêlés de consolations dont parle Thomas de Celano dans sa *Seconde Légende* (2) : « Fils de Bernardone, pourquoi te troubler ainsi ? Ne sais-tu pas que je suis avant toi le fondateur et le père de l'Institut dont je t'ai établi le pasteur ? C'est moi qui l'ai posé dans l'Église ; c'est moi qui l'y maintiendrai. Les tempêtes le secoueront, mais sans jamais pouvoir l'abattre. »

En descendant de la montagne, le législateur de la

1. Thomas de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. cxxxvi.
2. *Vita secunda*, p. III, c. xciv,

famille franciscaine avait, comme un autre Moïse, le visage rayonnant de lumière.

Il revint à Notre-Dame-des-Anges, pour proposer la nouvelle règle à ses Frères. « Je n'y ai rien mis de moi-même, leur déclara-t-il ; je n'ai fait que l'écrire sous la dictée du Très-Haut (1). » Ils l'acceptèrent d'une voix unanime, et le pape Honorius III, l'ayant reçue des mains de François, l'approuva solennellement par une bulle datée de Rome, le 29 novembre 1223 (2). Notre-Seigneur fit connaître à sainte Brigitte l'origine toute céleste de cette Règle : « Elle n'a point été composée par l'esprit de l'homme, lui dit-il, mais par Dieu même. Elle ne contient pas un mot qui ne lui ait été inspiré par mon Esprit, et François l'a donnée sans y ajouter un iota. » — « Elle porte en elle-même le témoignage irrécusable de la très sainte et adorable Trinité, dit le pape Nicolas III dans son exposition de la Règle. Elle est descendue du Père des lumières, elle a été enseignée aux Apôtres par les exemples et par la doctrine du Fils, et le Saint-Esprit l'a inspirée au Bienheureux François. »

Il ressort de ces témoignages autorisés que la Règle séraphique est le fruit d'une inspiration céleste. Le saint Patriarche renouvelle dans son testament la même affirmation, et plus d'une fois, dans les trois dernières années de sa vie, il se servit de ce motif pour exhorter ses frères à porter avec amour les chaînes volontaires qu'ils s'étaient imposées. « Notre-

1. Bonavent., c. iv. — Cf. *Légende des trois compagnons*, c. xvi : « *Christo docente.* »
2. Barthélemy de Pise, ed. cit., c. cx.

Seigneur, leur disait-il, nous a fait une insigne faveur, en nous donnant cette sainte Règle. C'est le livre de vie, l'espérance du salut, le gage de la gloire, la moelle de l'Évangile, le chemin du Calvaire, la vie de la perfection, la clef du Paradis, le nœud d'une alliance éternelle. Méditez-la sans cesse dans le secret de vos cœurs, ayez-la toujours devant les yeux pour l'observer exactement, et ne vous en séparez jamais, pas même à votre mort (1). »

Sublimes sont donc les origines de la Règle; sublimes en sont aussi les prescriptions.

Ce fut probablement dans le courant de la même année 1223 et peu de temps après la vision des miettes de pain, que le saint Patriarche d'Assise obtint du Saint-Siège qu'un Cardinal protecteur fût chargé des intérêts spirituels de l'Ordre; voici à quelle occasion et dans quelles circonstances. A la mort de l'illustre cardinal Jean de Saint-Paul, les demi-chrétiens, comme il s'en trouve à toutes les époques de l'histoire, ceux qu'effrayait la hardiesse du réformateur, relevèrent la tête, et à force d'intrigues ils réussirent à gagner à leur cause plusieurs membres de la cour pontificale. A la nouvelle de ces trames et de ces sourdes machinations, si opposées à son caractère franc et loyal, le saint fondateur éprouva une peine profonde, et il ne put s'empêcher d'exhaler ses plaintes amoureuses devant le divin Maître. Celui-ci daigna le consoler en lui indiquant à la fois, dans un songe mystérieux, le mal et le remède. François vit durant son sommeil une poule

1. Barthélemy de Pise, ed. cit., col. 110.

noire, aux pattes de colombe[1], qui s'efforçait vainement de rassembler sous ses ailes ses nombreux poussins pour les défendre de l'attaque d'un milan ; elle ne pouvait les couvrir tous, et plusieurs, prenant leurs ébats autour d'elle, étaient en grand péril. Mais voici qu'au-dessus d'elle vint se placer un autre grand oiseau, qui protégea de ses larges ailes la poule et les poussins. A son réveil, le Saint pria naïvement Notre-Seigneur de lui expliquer le sens de cette vision, et il apprit que la poule aux pattes de colombe le représentait lui-même, que les poussins représentaient ses enfants, et que l'oiseau aux larges ailes figuraient un Cardinal protecteur, qu'il fallait demander au Souverain Pontife. Aussitôt il appela ses Frères, leur fit part de sa vision, et termina son entretien par ces mémorables paroles : « L'Église romaine est la mère de toutes les églises et la souveraine de tous les Ordres religieux. C'est à elle que je m'adresserai pour lui recommander mes Frères, afin qu'elle réprime par son autorité ceux qui voudraient leur nuire, et qu'elle assure aux enfants de Dieu une entière et pleine liberté. Quand ils seront sous sa protection, personne n'osera plus les inquiéter, et les artisans d'iniquité ne ravageront plus impunément la vigne du Seigneur. La sainte Église romaine aura du zèle pour maintenir la gloire de notre pauvreté ; elle ne souffrira pas non plus que la vertu d'humilité soit obscurcie par les nuages de l'orgueil. Elle saura punir avec rigueur les auteurs des dissensions, et rendra indissolubles parmi nous les liens

1. *Légende des trois compagnons*, c. XVI.

de la paix et de la charité. Sous ses yeux, l'observance de la Règle fleurira toujours, et nos pratiques religieuses répandront partout une odeur de vie (1). »

Quelque temps après, François partit pour Rome. Il y retrouva le cardinal Hugolin, évêque d'Ostie, qui arrivait de sa légation de Florence, et s'ouvrit à lui de son dessein de le demander au Saint-Père pour Cardinal protecteur de son Ordre. Le Cardinal, après avoir favorablement accueilli sa proposition, l'exhorta vivement à prêcher devant le Pape et le Sacré-Collège, pour se concilier leurs bonnes grâces. François, malgré son humilité, dut céder aux instances réitérées du prélat. Il composa donc, sur son avis, un beau discours, et mit de longues heures à le fixer dans sa mémoire. Mais quand il fut en présence de son auguste auditoire, il oublia tout, et ne put dire un seul mot de ce qu'il avait écrit. Il avoua ingénument sa mésaventure; puis, ayant invoqué l'assistance de l'Esprit-Saint, il parla, selon sa coutume, sans recherche, mais d'une manière si persuasive et si entraînante, que ses nobles auditeurs furent dans le ravissement. « Ils connurent alors que ce n'était pas lui qui parlait, mais que c'était l'esprit de Dieu qui parlait par sa bouche (2). »

Honorius III agréa la supplique du Saint, et confia à l'évêque d'Ostie la charge de Cardinal protecteur de l'Ordre des Frères-Mineurs.

Arrêtons-nous un instant devant la majestueuse figure de ce vieillard. Le cardinal Hugolin était un

1. TH. DE CELANO, *Vita secunda*, p. I, c. XVI.
2. BONAVENT., c. XII.

des personnages les plus accomplis de la cour pontificale. De l'illustre maison des comtes de Segni, neveu d'Innocent III, homme d'un grand esprit et d'un cœur plus grand encore, docteur, jurisconsulte, orateur, il réunissait en sa personne toutes les qualités qui font les grands hommes. Dès qu'il eut pénétré dans l'âme de François, il s'établit entre eux une amitié qui, pour le charme des relations comme pour la distance des rangs, rappelle celle de David et de Jonathas (1). Cette intimité tournait au profit spirituel de l'un et de l'autre. Le Cardinal attestait lui-même que quelles que fussent ses angoisses d'esprit, elles se dissipaient en présence du Saint. Aussi l'aimait-il tendrement, et quand ils étaient seuls, c'était le prince de l'Église qui baisait la main du diacre (2). Étendant son estime à tous les enfants du saint Patriarche, il se plaisait à visiter leurs monastères et à vivre de leur vie pénitente. « Que de fois ne l'a-t-on pas vu déposer les insignes de sa dignité, revêtir la robe de bure des Religieux, et, les pieds nus, suivre leurs exercices et leur parler de Dieu! De son côté, François avait pour lui tous les sentiments de la plus vive piété filiale, et il se reposait sur lui de toutes les sollicitudes temporelles, comme l'enfant se repose en paix sur le sein de sa mère (3). »

Ayant su par révélation que ce vieillard monterait un jour sur le trône pontifical, il redoubla de respect et de vénération pour lui. En tête des lettres qu'il lui écrivait, il avait coutume de mettre : « Au seigneur

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xxvii.
2. *Ibid.*, p. II, c. v.; *Légende des trois compagnons*, c. xvi.
3. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. II, c. v.

Hugolin, chef suprême et pasteur de l'Église universelle (1). » Un jour, averti que le Cardinal venait lui rendre visite, il s'enfuit et se cacha dans l'épaisseur d'un bois. Le prélat, ayant fini par découvrir le lieu de sa retraite, lui demanda d'un ton bienveillant la raison de sa fuite. « Mon Seigneur et mon Père, répondit l'humble François, dès que j'ai su que Votre Seigneurie voulait m'honorer de sa visite, moi le plus pauvre et le dernier des hommes, j'ai été couvert de confusion, et me suis trouvé absolument indigne de recevoir un tel honneur. »

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire une autre anecdote, puisée dans la seconde légende de Thomas de Celano (2) ; elle nous initie mieux que la précédente au secret des relations intimes qui unissaient ces deux personnages, et met dans tout leur jour la simplicité de l'un et la bonté de l'autre. Le Saint, invité à dîner chez le Cardinal, alla auparavant mendier par la ville quelques morceaux de pain ; puis, les déposant sur la table de son hôte, il les distribua aux convives, prélats, chevaliers et chapelains. Après le repas, le Cardinal prit à part le Bienheureux et l'embrassa en lui adressant cet aimable reproche : « Pourquoi me faire cet affront de recourir à l'aumône, lorsque ma maison est à toi et à tes Frères ? — Seigneur, répliqua François avec un doux sourire, je ne vous ai fait ni honte ni outrage ; je vous ai fait, au contraire, un grand honneur en invitant chez vous Notre-Seigneur Jésus-Christ, le

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. II, c. v.
2. Id., *Vita secunda*, p. III, c. xix.

parfait amant de la pauvreté volontaire. Voilà pourquoi il m'est plus doux de m'asseoir à une table pauvre, couverte des dons de la charité, qu'à une table somptueuse, chargée de viandes et de mets succulents. — Va, mon fils, s'écria le Cardinal, et fais ce qui te semble bon; car je vois que le Seigneur est avec toi. » Ces quelques faits que nous avons groupés autour de la figure du vénérable Cardinal, suffisent à montrer combien il était digne de la charge qu'il avait acceptée.

Il est temps d'étudier un peu plus en détail la constitution du premier Ordre : constitution que les Souverains Pontifes ont comblée de tant d'éloges, et qui a servi de modèle pour celles des Clarisses et du Tiers-Ordre. Il est temps d'examiner son but, ses moyens d'action, et la place qu'elle assigne aux Frères-Mineurs parmi les innombrables bataillons de l'armée de Dieu.

Immuable dans son essence, mais non immobile ni fermé au progrès, l'Institut monastique subit, à l'époque qui nous occupe, une révolution profonde, où sa physionomie prend un caractère militant. Jusque-là, les fondateurs d'Ordres, de saint Basile à saint Bruno, avaient tiré leurs phalanges du monde, pour les entraîner à leur suite au désert. Le Patriarche d'Assise, au contraire, arrache les siennes à la solitude, pour les lancer à travers le monde à la conquête des âmes, comme saint Bernard avait lancé ses *Moines Chevaliers* à la conquête des Saints Lieux. Génie sublime, il crée le *Moine Apôtre;* car ses fils formeront une milice exclusivement vouée au ministère de la prédication, un bataillon d'élite tou-

jours prêt à se porter aux points les plus périlleux, sur un signe du Pape ou des évêques (1). Ce but spécial, Dieu le lui avait nettement révélé par la voix de sainte Claire et du bienheureux Silvestre. La Règle ne devait donc être, et elle n'est, en réalité, qu'une aide pour l'atteindre plus facilement.

Elle se divise en douze chapitres, dont voici la substance. « La Règle et la vie des Frères-Mineurs consistent à observer le saint Évangile de Notre-Seigneur, vivant en obéissance, sans biens propres et dans la chasteté. Frère François promet obéissance et dévouement à Notre Saint-Père le pape Honorius, à ses successeurs canoniquement élus et à l'Eglise romaine. Et que les autres Frères soient tenus d'obéir au Frère François et à ses successeurs. » Le chapitre second traite de l'admission des novices. Le provincial a seul, dans sa province, le pouvoir de les admettre après un mûr examen sur la foi catholique et sur les sacrements de l'Église, mais sans jamais s'immiscer dans leurs affaires temporelles. Les postulants doivent, avant d'entrer, vendre tous leurs biens, et, s'ils le peuvent, en distribuer le prix aux pauvres. Le temps de la probation est d'une année. Le costume rappelle celui du Sauveur et des Apôtres ; c'est une robe, d'un drap vil et grossier, avec une corde pour ceinture et des sandales pour chaussure.

L'Ordre se compose de deux classes distinctes : les clercs et les laïques. Saint François trace d'une main

1. *Moines Apôtres*, c'est sous ce titre que l'archidiacre de Cantorbéry désigna le Frère Ange de Pise et ses compagnons lorsqu'ils se présentèrent à l'ordination (1224 ou 1225) : « Accedant Fratres de *ordine apostolorum.* »

sûre le genre de vie des uns et des autres : aux premiers, il assigne les travaux spirituels et surtout la prédication ; aux seconds, les emplois matériels du couvent. Les clercs récitent l'office divin, en suivant le rite de l'Église romaine ; les laïques y suppléent par un certain nombre de *Pater*. Mais tous doivent mener la vie commune ; observer les mêmes jeûnes ; chercher par-dessus tout l'esprit de sainte oraison et de dévotion, auquel tout le reste doit se rapporter ; édifier leurs Frères et les gens du monde par leur modestie, leur mansuétude et leur humilité ; enfin, éviter toute relation suspecte avec les femmes. Saint François recommande aux prêtres de son Ordre de n'avoir en vue dans leurs prédications que la conversion des peuples et de leur annoncer les vices et les vertus, la peine ou la gloire, sans recherche ni affectation. Il permet à ceux qui s'y sentent appelés, d'aller évangéliser les Sarrasins et les autres infidèles.

Le pierre angulaire de l'Ordre, la clef de voûte de cet édifice religieux, c'est la pauvreté séraphique. Non seulement chaque religieux en particulier renoncera à toute propriété comme dans les autres Ordres, mais l'Ordre lui-même tout entier rejettera d'une manière absolue et à perpétuité toute possession temporelle. C'est là le point capital de la Règle ; et le saint Fondateur y revient à chaque page, afin qu'on ne puisse pas se méprendre sur sa pensée. Mais où prendre des fonds pour nourrir cette multitude de Frères ? Comment pourvoir à leurs besoins de chaque jour ? Saint François ne manque pas de l'indiquer. Prenant modèle sur la Providence qui, tout en donnant aux petits oiseaux leur pâture, ne les dispense

pas d'aller la chercher eux-mêmes, il veut que ses fils aillent au dehors quêter les choses nécessaires à la vie. « Je défends formellement à tous mes Frères, dit-il, de recevoir n'importe quelle espèce de monnaie, par eux-mêmes ou par l'intermédiaire d'une autre personne. Qu'ils ne possèdent rien, ni maison, ni terrain, ni quoi que ce soit; mais se regardant comme des voyageurs et des étrangers en ce siècle, servant le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité, qu'ils aillent avec confiance demander l'aumône, et qu'ils se gardent bien d'en rougir, parce que Notre-Seigneur s'est fait pauvre pour nous. C'est là, mes très chers Frères, l'excellence de la très haute pauvreté, qui vous a institués héritiers et rois du royaume des cieux, vous a dépouillés de tout bien terrestre, mais vous a élevés en vertu. Qu'elle soit votre partage, elle qui conduit à la terre des vivants. Attachez-vous-y de toutes les puissances de votre être, bien aimés Frères, et, pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne consentez jamais à posséder autre chose sous le ciel. » Il ajoute ensuite ces suaves paroles, où se révèle tout son cœur : « Que les Frères, en quelque endroit qu'ils habitent ou se rencontrent, s'empressent de se rendre service, et qu'ils se manifestent sans crainte leurs besoins; car si une mère nourrit et aime son fils selon la chair, avec combien plus d'affection chacun doit-il aimer et nourrir son frère selon l'esprit? Et si l'un d'eux tombe malade, les autres Frères doivent le servir comme ils voudraient qu'on les servît eux-mêmes. »

Un Cardinal protecteur est officiellement chargé des intérêts spirituels de l'Ordre.

Quant au gouvernement de cette immense famille des Frères-Mineurs, c'est une parfaite imitation de la hiérarchie ecclésiastique à ses différents degrés. A la tête de chaque couvent est un gardien, élu par le ministre provincial et son conseil; et chaque province est gouvernée par un provincial, qui jouit d'une juridiction quasi-épiscopale. Tous les couvents et tous les provinciaux sont soumis à l'autorité d'un général, dont la résidence est à Rome. Les élections ont lieu tous les trois ans, ou dans un terme plus long ou plus court, au gré du général. Et afin que tout vienne se souder à l'Église catholique, le général avec tout son Ordre est sous la dépendance immédiate du Vicaire de Jésus-Christ. Ainsi le dernier anneau de cette hiérarchie religieuse touche aux profondeurs de Dieu, principe et source de toute autorité. Pourquoi cette dépendance immédiate du Saint-Siège, et non des évêques? Le législateur, à la fin de sa Règle, en donne lui-même la raison profonde : « C'est afin que, toujours soumis à cette même sainte Église romaine, prosternés à ses pieds et affermis par elle dans la foi catholique, nous observions la pauvreté, l'humilité et le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que nous nous y sommes engagés par serment. »

Telles sont les principales clauses de la Règle séraphique. A son cachet de pénitence et d'austérité, on voit tout de suite qu'elle appartient à ces temps d'énergie dans le bien ou dans le mal, qu'on appelle le moyen âge; à sa profondeur, à sa simplicité, on reconnaît son origine surnaturelle : le génie de l'homme n'invente point ainsi. En crucifiant la nature,

elle favorise l'action de la grâce, et aide les âmes à s'élever aux plus hauts degrés de l'union avec Dieu. « Quiconque l'observe exactement est un saint, » dit saint Vincent Ferrier. Étant la moelle de l'Évangile, elle devait faire refleurir à l'ombre des monastères les mœurs de premiers chrétiens, et par le bon exemple des Frères ramener les multitudes aux pratiques de la foi ; car les grandes vertus ont leur séduction propre, et c'est l'honneur des nations croyantes de n'y savoir point résister.

Si sage que soit cette Règle, il y a pourtant quelque chose de plus admirable encore, c'est l'esprit qui l'anime. « Chaque Ordre, dit un écrivain de nos jours, chaque Ordre a son esprit ; autrement, eût-il la plus belle législation, il ne vivrait pas ; ce serait une statue ou un cadavre. C'est l'esprit qui vivifie les lois, qui soutient les mœurs, qui fait les œuvres fécondes et les institutions immortelles. Dans les Ordres religieux, cet esprit est si puissant, qu'il rend indestructibles pendant des siècles ces sociétés, si frêles en apparence, et qu'aucune force matérielle ne protège ni contre les révolutions du dedans, ni contre les ennemis du dehors ; il pénètre si profondément les individus, qu'il imprime, pour ainsi dire, son caractère jusque sur leur physionomie. Mais cet esprit n'est pas le même pour tous les Ordres ; car bien que tous les Ordres tendent au même but, qui est la perfection des âmes en Dieu, ils n'y arrivent pas par le même chemin (1). » Ici, c'est par la prière, là, c'est

1. *Histoire de sainte Chantal*, par M. l'abbé Bougaud, t. I, c. xvii, p. 609.

par les œuvres ; les uns donnent la prédominance aux macérations corporelles, les autres aux œuvres de charité. Or, le trait saillant de la famille franciscaine, le trait accusé par son histoire, ses querelles intestines et ses réformes, c'est évidemment l'esprit de pauvreté.

Est-ce à dire, pour cela, que saint François néglige les autres vertus fondamentales de la vie religieuse, et surtout l'obéissance? Toutes ses paroles, tous ses actes témoignent du contraire. Il n'ignorait pas que l'obéissance est la base de l'état monastique, qu'elle tient le sceptre du gouvernement, et que sans elle tout est désordre et confusion. Aussi l'exigeait-il ponctuelle, et en toutes choses. Écoutez la remarquable comparaison dont il se servait pour peindre un véritable Religieux : « Prenez un cadavre et mettez-le où il vous plaira, changez-le de position, ou laissez-le en repos : il ne fera pas entendre la moindre plainte. Placez-le sur un trône, il n'en aura pas moins les yeux fixés en terre ; jetez sur ses épaules un manteau de pourpre, il n'en paraîtra que plus pâle. Voilà l'image du religieux obéissant ; il ne se met point en peine pourquoi on le change de couvent, pourquoi on lui assigne tel poste plutôt que tel autre. Si on l'élève aux dignités, il n'en demeure que plus humble. Plus on lui rend d'honneurs, plus il reconnaît son indignité (1). » — « Voulez-vous un autre terme de comparaison ? ajoutait-il. Imitez l'aveugle qui se laisse mener à travers les chemins, bons ou mauvais, par le fidèle animal qui lui sert de

1. MARIANO.

guide. Obéissez aveuglément, sans murmurer, sans examiner si la chose commandée est difficile ou non, n'ayant en vue que Dieu qui commande, l'autorité du supérieur qui tient sa place, et le mérite de l'obéissance. » Il avait horreur de la plus légère infraction à cette vertu ; il exécrait le murmure, et châtiait rigoureusement la révolte. Voici comment il punit un jour un Frère désobéissant : après lui avoir ôté sa robe, il le fit jeter dans une fosse et commanda de l'enterrer tout vivant. Lorsque les feuilles et le sable montèrent jusqu'à la ceinture du coupable, saint François lui dit : « Mon Frère, es-tu mort ? — Oui, mon Père, répondit le religieux ; je me repens de ma faute, et je reconnais que j'ai mérité la mort. — Puisque tu es véritablement mort au monde et à toi-même, comme doit l'être tout bon religieux, reprit le Saint, lève-toi et viens. Mais obéis désormais au moindre signe, et ne résiste pas plus qu'un cadavre à la volonté de tes supérieurs ; car je veux pour disciples, non des vivants, mais des morts (1). » Toujours il exige cet oubli de soi-même, cette immolation de la volonté, cet anéantissement du vieil homme, comme la base de l'édifice spirituel.

Mais si l'obéissance fait le religieux, François voulait que la pauvreté fût à jamais le cachet distinctif du Frère-Mineur ; c'était là la pierre de touche à laquelle il reconnaissait les solides vocations et ses vrais disciples. Citons quelques faits à l'appui de cette assertion.

Dans les premiers temps de l'Ordre (1212), un jeune

1. Bonavent., c. vi.

Milanais vint se présenter en brillant équipage à la porte du monastère de la Portioncule, et solliciter l'honneur d'être admis parmi les Pénitents d'Assise. Un religieux s'était chargé d'appuyer sa demande. En apercevant cet étalage de la vanité mondaine, François s'écria : « Quels sont ces grands seigneurs, et que me veulent-ils ? — Mon Père, répondit le religieux, c'est un jeune homme très instruit et d'une riche famille de Milan, qui désire entrer dans notre Institut. — Il ne me paraît guère fait pour nous, reprit le Saint en hochant la tête. Quand on vient avec un tel faste pour embrasser une vie toute de pauvreté, c'est une preuve que le cœur n'est point encore mort au siècle. Cependant, je consulterai mes Frères à ce sujet. » Il assembla donc ses disciples et leur demanda leur avis : tous convinrent qu'il fallait renvoyer ce jeune homme. A cette décision, le postulant se mit à fondre en larmes. Alors François, touché de compassion, dit à ses compagnons : « Voulez-vous que nous l'acceptions à titre de cuisinier, s'il y consent ? » Ils agréèrent cette proposition, et le jeune homme également. François, ravi de cet acte d'humilité, le serra dans ses bras, lui donna le saint habit, et l'envoya à l'hospice Saint-Blaise, à Rome, dont il ne tarda pas à lui confier la direction, à cause de ses éminentes qualités (1).

Sept ans après, écrit saint Bonaventure, un homme d'un âge mûr, de la Marche d'Ancône, lui manifesta le désir qu'il avait de se consacrer à Dieu dans son Ordre. « Mon fils, lui dit François, si tu veux te

1. WADDING, t. I, p. 144.

joindre aux pauvres de Jésus-Christ, va, vends tes biens et donnes-en le prix aux pauvres. » Le postulant s'en alla : mais au lieu de distribuer ses biens en aumônes, il les légua à sa famille. Il revint au bout de quelques jours se présenter devant le Saint. Mais celui-ci le repoussa, en lui disant d'un ton sévère : « Frère Mouche (c'était le nom qu'il donnait aux êtres inutiles), poursuis ton chemin ; tu n'es pas sorti de ta maison ni de ta parenté ; tu as légué ta fortune à tes parents, et tu en as frustré les pauvres : tu ne mérites pas d'entrer dans la compagnie des pauvres de Jésus. Tu as commencé par la chair ; c'est là un fondement ruineux, et tout l'édifice s'écroulera. » Il ne s'était pas trompé : cet homme s'en retourna dans sa famille, rentra en possession de ses domaines, et oublia bien vite ses projets de perfection (1).

Le saint Patriarche ne négligeait aucune occasion d'inculquer à ses fils le mépris des richesses : témoin le trait suivant, que nous empruntons au même historien. L'an 1222, pendant sa course apostolique à travers le royaume de Naples, le Saint venait de quitter la ville de Bari, lorsqu'il aperçut sur le bord de la route une énorme bourse qui paraissait gonflée de pièces d'or et d'argent. Son compagnon de voyage, l'angélique Frère Léon, lui demanda la permission de la ramasser pour la donner aux indigents. Sur le refus du séraphique Père, il poursuivit tranquillement sa route. De temps à autre cependant, il se détournait, jetait un regard furtif sur la bourse et faisait de nouvelles instances pour l'aller chercher. A la fin,

1. Bonavent., ed. cit., c. vii, p. 98.

le saint Patriarche céda. Le Frère retourne tout joyeux sur ses pas; mais quand il se baisse pour saisir la bourse, il en sort un serpent monstrueux, qui disparaît emportant la bourse avec lui. Frère Léon revient plus confus qu'effrayé d'avoir été le jouet d'une ruse de Satan. Le séraphique Père se retourne alors vers lui, et lui dit avec douceur : « O chère brebis du bon Dieu, apprends que pour les religieux, l'argent est un reptile : c'est le démon. »

Saint François voulait que la pauvreté fût la plus belle parure de ses maisons. Églises et cellules, nourriture et vêtements, tout devait resplendir de l'éclat de cette vertu, afin que chaque religieux pût devenir un miroir vivant de la pauvreté du Seigneur Jésus. Car, selon ce maître consommé de la vie spirituelle, la prière et la pauvreté sont les deux ailes de l'âme pour prendre son essor vers les hauteurs du ciel. La pauvreté rompt les liens et brise les obstacles ; l'oraison commence et achève l'union d'amour avec Dieu.

Le dépouillement le plus difficile, celui qui coûte le plus d'efforts à l'âme, c'est celui des biens naturels de l'intelligence; François ne manquait point de l'exiger. Un jour, un jeune Frère lai vint lui demander un psautier. Le Saint, pour toute réponse, prit des cendres, en frotta fortement la tête du novice et le congédia, montrant par cette leçon qu'un vrai Frère-Mineur doit retrancher de son cœur toute attache à son propre sens, à ses lumières naturelles, enfin à tout ce qui peut retarder sa marche dans les voies de la perfection (1).

1. *Légende des trois compagnons*, append., c. XLVI.

Saint François allait jusqu'à préférer, en un sens, la pauvreté à la piété. L'an 1220, Pierre Cattani, alors Vicaire général, voyant le monastère de Notre-Dame-des-Anges dans une telle pénurie qu'il lui était impossible de remplir les devoirs de l'hospitalité envers les Frères étrangers, eut la pensée de mettre à profit une partie de l'or ou des vêtements qu'apportaient les novices. Mais auparavant, il voulut avoir l'avis de saint François. « Mon fils, lui dit le Bienheureux, Dieu nous garde d'un acte de piété qui serait une violation flagrante de notre Règle! — Mais alors, mon Père, comment ferons-nous pour nourrir nos hôtes? — Si nous étions réduits à la plus extrême nécessité, j'aimerais mieux te voir dépouiller l'autel de Marie de tous ses ornements et de toutes ses richesses, que de te voir transgresser tant soit peu notre vœu de pauvreté; et la Bienheureuse Vierge Marie elle-même, sois-en sûr, se tiendrait pour plus honorée par l'observance des conseils évangéliques que par les plus riches décorations du monde (1). »

Ne soyons point surpris de cette prédilection si marquée pour la vertu de pauvreté. Le saint fondateur ne faisait, en cela, que se conformer aux volontés de Dieu, clairement manifestées dans une vision qu'il eut dans les dernières années de sa vie, et que nous rapportons d'après saint Bonaventure.

« Un jour qu'il se rendait à Sienne avec quelques-uns de ses disciples, il rencontra dans la plaine de Compiglia trois femmes qu'on eût prises pour trois sœurs, tant elles étaient parfaitement semblables.

1. Bonavent., c. vii.

Même âge, même taille, même profil de visage, même simplicité dans la mise. Elles s'avancèrent au-devant de lui, et lui dirent en le saluant d'un air gracieux : « Que la dame Pauvreté soit la bienvenue! » Puis elles disparurent. Les compagnons de François, témoins de cette apparition (Dieu le permit ainsi sans doute parce qu'elle concernait tout l'Ordre), ne doutèrent point qu'elle n'eût un sens mystérieux. Elle signifiait, en effet, que les trois vertus qui constituent l'essence et la beauté de la perfection religieuse, la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, brillaient d'un égal éclat dans le séraphique Patriarche, mais que cependant la pauvreté était sa prérogative spéciale et le plus beau fleuron de sa couronne (1).

L'esprit de pauvreté parfaite, la préférence donnée à cette vertu sur toutes les autres, voilà donc, à n'en pas douter, le trait saillant de la physionomie de saint François, l'âme de ses entreprises et l'un des côtés providentiels de sa mission. Et le saint Patriarche, à son tour, l'a si bien fait pénétrer jusqu'au cœur de sa famille spirituelle, qu'aujourd'hui encore, après un laps de temps de près de sept siècles, il demeure le caractère original et distinctif des Frères-Mineurs. Le culte de l'or n'a point fait brèche à leurs cloîtres, et la pauvreté séraphique condamne toujours les honteuses spéculations de l'agiotage moderne. Un des fruits les plus admirables de cet esprit de pauvreté, c'est je ne sais quelle paix, quelle joie suave, qui rayonne sur le visage de tout véritable enfant de saint François, et dont le chrétien connaît

1. Bonavent., c. vii.

la source intime. Ces hommes pénitents, ces fervents disciples du Calvaire portent allègrement la croix de l'obéissance et du travail, de la souffrance et des humiliations, parce que pour eux, comme pour leur illustre fondateur, le poids disparaît sous les joies de l'amour.

Peut-être certains esprits imbus des préjugés du temps, et ne comprenant ni l'excellence de la pauvreté volontaire, ni la passion de saint François pour cette vertu, trouveront-ils que nous insistons trop sur cet article. « Nous aimons l'Institut des Frères-Mineurs comme Ordre apostolique, nous diront-ils, nous ne l'aimons pas comme Ordre mendiant; la pauvreté blesse les droits de la dignité humaine, et le progrès moderne l'a condamnée. » Ce langage n'est pas nouveau; déjà Guillaume de Saint-Amour le tenait au treizième siècle, et dans le même temps aussi saint Bonaventure le réfutait dans un chef-d'œuvre qui est demeuré sans réplique, « *l'Apologie des Pauvres* ». Au fond, c'est l'éternelle objection du monde contre l'Église, de l'égoïsme contre l'esprit de sacrifice. Puisqu'on nous la jette au visage aujourd'hui avec plus d'acrimonie que jamais, nous ne pouvons nous dispenser d'y répondre en deux mots.

« La pauvreté vous répugne! » Mais ne savez-vous pas que le Fils de Dieu l'a prise pour lui, et qu'en la prenant il l'a ennoblie, déifiée, béatifiée? Répudierez-vous donc l'Évangile? Quand saint Bernard s'écrie : « L'amour de la pauvreté fait de nous des rois »; saint François d'Assise : « C'est elle qui vous a institués rois et héritiers du royaume des cieux »; et sainte Françoise de Chantal : « C'est un motif de gloire

devant Dieu et devant les hommes de se croire favorisés lorsqu'on a reçu les honneurs de la pauvreté », ils ne font que traduire la pensée du divin Maître : « *Beati pauperes spiritu :* Bienheureux les pauvres d'esprit ! » Les progrès du siècle ne changeront rien à la vérité. Le Verbe a incliné les cieux, il est descendu, et pour base fondamentale de son œuvre de restauration, il a posé les trois grandes étapes de sa vie mortelle : Bethléem, Nazareth et le Calvaire, la pauvreté de la crèche, le travail de l'atelier et les souffrances de la croix. Cette pauvreté qui vous répugne n'est donc ni une folie, ni une faiblesse ; elle décèle, au contraire, la sagesse et la puissance du Rédempteur. Elle ouvre la porte à tous les dévouements, comme la richesse et la jouissance l'ouvrent à toutes les convoitises, à toutes les bassesses, à tous les crimes. C'est dire qu'elle entre dans le plan de la réparation et qu'elle est le canal qui fait participer l'Institut monastique à la force, à la fécondité de l'Église catholique. On voudrait la confondre avec le vice hideux du paupérisme ou de la mendicité désœuvrée. Mais qui ne sent qu'entre ces deux états il y a une distance infinie? Ces moines vêtus de bure sont de sublimes travailleurs, et quand ils n'auraient d'autre mission que de distribuer aux petits, aux déshérités, le pain de la vérité, ou de leur apprendre à souffrir, l'institution franciscaine n'en serait pas moins une des plus nobles pensées qui soient venues d'en haut dans un cœur d'homme. Les peuples chrétiens ne s'y sont pas trompés : ils ont compris qu'ils n'avaient pas d'amis plus sincères ni de serviteurs plus dévoués que ces hommes apostoliques qui

rendent la bêche légère sur l'épaule du laboureur, font rayonner l'espérance dans la cabane du tisserand, et apprennent au pauvre mineur à bénir sa destinée.

Non seulement tout catholique, mais tout homme qui croit aux biens de la vie future, reconnaîtra la réalité du service rendu par les porteurs de la parole divine. Quant à ceux qui traitent de chimère l'existence du ciel et qui renferment tout leur bonheur dans l'étroite prison de ce monde, économistes et politiques, quels qu'ils soient, nous les prions de méditer ces pages éloquentes de deux publicistes de nos jours.

« En se faisant pauvre, écrit Ozanam, en fondant un Ordre nouveau de pauvres comme lui, le Pénitent d'Assise honorait la pauvreté, c'est-à-dire la plus méprisée et la plus générale des conditions humaines. Il montrait qu'on y pouvait trouver la paix, la dignité, le bonheur. Il calmait ainsi les ressentiments des classes indigentes; il les réconciliait avec les riches, qu'elles apprenaient à ne plus envier. Il apaisait cette vieille guerre de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent, et raffermissait les liens déjà relâchés de la société chrétienne, en sorte qu'il n'y eut pas de politique plus profonde que celle de cet insensé, et qu'il avait eu raison de prédire qu'il deviendrait un grand prince. Car, tandis que Platon ne trouva jamais cinquante familles pour réaliser sa république idéale, le serviteur de Dieu, au bout de onze ans, comptait un peuple de cinq mille hommes, engagés à sa suite dans une vie d'héroïsme et de combats... Il errait, il mendiait, il mangeait le pain

d'autrui, comme Homère, comme Dante, comme le Tasse et Camoëns, comme tous ces pauvres glorieux à qui Dieu n'a donné ni toit ni repos dans ce monde, et qu'il a voulu garder à son service, errants et voyageurs, pour visiter les peuples, les délasser et souvent les instruire (1). »

Voici ce qu'écrit à son tour le comte de Montalembert : « Ce n'est pas seulement par l'aumône directe et matérielle que les moines servaient et moralisaient la société chrétienne ; c'était bien plutôt encore par l'honneur qu'ils rendaient à la pauvreté. C'est là un des principaux avantages que les Ordres religieux offrent au monde ; mais c'est aussi un des côtés par lesquels ils répugnent le plus à cet esprit qui a voulu chasser Dieu de la société moderne. L'impie n'aime pas les pauvres : ils lui rappellent trop la nécessité d'une justice rémunératrice, d'un avenir où chacun sera mis à sa place pour l'éternité. Il n'aime pas qu'on s'occupe d'eux avec complaisance et sympathie, comme faisaient les moines. Il sent que la puissance du prêtre est enracinée dans les douleurs de cette vie. Il répéterait volontiers avec Barère : « L'au« mône est une invention de la vanité sacerdotale. » Il ne l'emportera jamais sur les lois et les besoins de la nature affligée ; mais, on le sait, il a trop souvent réussi à faire triompher pour un temps le fatal système qui cherche à faire de la charité une humiliation, de l'aumône un impôt, de la mendicité un crime, et où le mauvais riche, plus impitoyable que celui de l'Évangile, ne veut

1. Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 67.

pas même tolérer Lazare sur les marches de son palais.

« C'est précisément l'inverse de ce qu'ont voulu, de ce qu'ont accompli les Ordres religieux. Il ne leur a pas suffi de soulager la pauvreté; ils l'ont honorée, consacrée, adoptée, épousée, comme ce qu'il y avait de plus grand, de plus royal ici-bas. D'abord ils lui ouvraient leurs rangs, en y plaçant dès l'origine de leur Institut les esclaves, les serfs, les derniers indigents, à côté, quelquefois au-dessus des princes et des nobles... Aux pauvres mêmes qui n'entraient pas dans ses rangs, l'Ordre monastique présentait un spectacle plus propre qu'aucun autre à les consoler, à les relever à leurs propres yeux : celui de la pauvreté et de l'humiliation volontaires des grands de la terre qui s'enrôlaient en foule sous le froc (1). » On compte, en effet, par milliers les souverains, les ducs, les barons, et les femmes du rang le plus élevé, qui venaient ensevelir dans les cloîtres une grandeur et une puissance dont les grandeurs amoindries de notre société moderne ne sauraient donner une idée. Pourrait-on imaginer une leçon plus éloquente d'humilité et de résignation? Est-il besoin d'ajouter que les Ordres monastiques, s'inspirant des sentiments de Jésus-Christ et de son Église, ont atteint un troisième résultat, conséquence des deux premiers? Ils ont établi des rapports fraternels entre deux classes de la société jusque-là ennemies, le maître et l'esclave. Toutes les milices régulières de l'Église se sont levées les unes après les autres

1. *Les Moines d'Occident*, introduction, p. LXIII.

pour obtenir ce triple résultat, si éminemment social; mais, depuis l'ère du moyen âge, aucune n'y a plus puissamment contribué que celle de saint François d'Assise.

Retournons aux annales de l'Ordre séraphique, pour y apprendre comment le Sauveur lui-même daignait quelquefois, tantôt par des secours miraculeux, tantôt par de sublimes visions, soutenir l'œuvre de son fidèle serviteur et affermir les vocations ébranlées. La vie franciscaine était si dure ! Elle était si contraire aux goûts du monde et aux appétits charnels !

Borgo San Donino, petite ville située sur la route de Plaisance à Parme, garde encore le souvenir du prodige dont le monastère des Frères-Mineurs fut témoin en l'année 1215. C'était dans ce monastère, de fondation toute récente, que les Religieux s'étaient donné rendez-vous pour saluer leur vénéré Père à son retour d'Espagne. Les convives étaient nombreux, et les vivres manquaient. Dans cet état de détresse, François jeta un regard de confiance vers le ciel; et en retour, le Seigneur, ayant égard à la foi et aux mérites de celui qui l'implorait, suppléa par un pain miraculeux à la disette du couvent (1).

Quelques années après, nous trouvons un miracle du même genre, avec cette différence pourtant qu'il est l'œuvre des deux vénérables patriarches Dominique et François, et le fruit de leurs communes prières. Cet épisode de leur vie a trop de charme et révèle trop bien leur esprit de foi, pour que nous

1. Mariano.

privions nos lecteurs du bonheur de le connaître. Voici en quels termes un auteur espagnol, disciple et contemporain de saint Dominique, l'a transmis à la postérité : « Notre Bienheureux Père alla visiter saint François dans le couvent d'une petite ville, où celui-ci tenait un Chapitre de son Ordre. On sait de quelle étroite amitié ils s'étaient liés à Rome, et combien ils aimaient à discourir ensemble des choses de Dieu. Quand vint l'heure du repas, on avertit les deux Saints que les provisions faisaient complètement défaut pour le dîner. L'un et l'autre se mirent alors en prière; et se sentant exaucés, ils firent assembler les Religieux au réfectoire. On récita les prières de la bénédiction avec plus de joie encore que de coutume, et l'on s'assit. Dominique et François étaient aux places d'honneur, les yeux levés vers le ciel. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'on vit entrer dans la salle vingt jeunes hommes, qui déposèrent sur la table les pains renfermés dans les plis de leurs manteaux, puis s'en retournèrent deux à deux avec une modestie qui n'avait d'égale que leur beauté. Après le repas, notre Père saint Dominique fit une chaleureuse exhortation aux Frères, pour les inviter à ne jamais se défier de la Providence, même dans la plus extrême pénurie (1). »

Un novice de noble famille et aux habitudes délicates, ne pouvant supporter la nourriture du couvent, prit le parti de s'en retourner dans le siècle. Un matin, il quitte sans bruit sa petite cellule, se

1. WADDING, t. II, p. 290. — Cf. ED. VOGT, *Biogr. de saint François d'Assise :* Tubingue, 1810.

rend à la chapelle et fait une dernière prière aux pieds du crucifix. Là, Notre-Seigneur lui apparaît, accompagné de sa glorieuse Mère. « Mon fils, lui dit-il, pourquoi renoncer à ta vocation? — Seigneur, répond le novice, ce genre de vie est trop austère! » Le Sauveur prend alors un pain grossier, le trempe dans la plaie de son côté, et lui dit : « Mange ce pain. » Le novice obéit, et il trouve ce pain délicieux. La vision disparaît, et le jeune homme rentre au monastère. Depuis lors, quand il était tenté par le démon, il se transportait en esprit dans la plaie béante du Cœur de Jésus, et ses peines perdaient à l'instant toute leur amertume.

Un autre novice était sur le point de sortir de l'Ordre pour un motif analogue : il avait pris en dégoût sa robe de bure et son lourd capuchon. Mais dans la nuit qui devait être celle de son départ, s'étant agenouillé, selon sa pieuse coutume, au pied de l'autel, il fut ravi en esprit. Il lui semblait voir défiler devant lui une multitude de Saints; ils marchaient deux à deux, en mêlant leurs voix harmonieuses aux concerts des Anges. Leurs vêtements étaient blancs comme la neige, et leur visage resplendissant comme le soleil. Les trois derniers éclipsaient tous les autres. Le jeune homme était immobile de stupeur et de joie. Or, l'un des Saints lui dit : « Mon Frère, ceux que tu vois sont tous des Frères-Mineurs; ces deux Saints plus éclatants que les autres sont saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue, et le dernier est un religieux mort depuis peu de jours. Dieu leur donne ces parures éblouissantes en échange des pauvres tuniques qu'ils ont portées sur la terre. » A

ces mots, la céleste vision s'évanouit, et le jeune novice retourna dans sa cellule, le cœur inondé de joie, et l'âme remplie de courage pour combattre jusqu'au soir de la vie les bons combats du Seigneur (1).

Les annales de l'Ordre séraphique renferment cent traits semblables. Ainsi le Verbe incarné prenait à cœur son ouvrage; proportionnant les grâces et les miracles aux difficultés de la règle, il faisait refleurir les conseils de l'Évangile, et réparait peu à peu les ruines de son Église par les mains de saint François et de ses disciples.

A ces deux visions, ajoutons en une autre qu'eut le doux Frère Léon ; elle achèvera de mettre un sceau divin sur les enseignements du saint fondateur. L'heure était solennelle : François, orné des sacrés stigmates, était étendu sur son lit de douleur à Assise, et se préparait à quitter cette vallée de larmes. Le Frère Léon veillait à son chevet et priait avec ferveur. Or, pendant son oraison, il fut ravi en extase et conduit en esprit sur les bords d'un grand fleuve, aux eaux profondes, au cours impétueux, que des religieux de son Ordre se disposaient à franchir. Il les vit entrer dans le fleuve ; mais, ô douleur ! les uns se noyaient dès le début ; les autres, luttant avec effort contre la violence du courant, parvenaient jusqu'au tiers ou jusqu'à la moitié du fleuve ; mais gênés dans leurs mouvements par les lourds bagages qu'ils portaient, ils finissaient, eux aussi, par disparaître sous les eaux. En face d'un si

1. *Fioretti*, c. xx.

navrant spectacle, le doux Frère Léon pleurait. Il eût voulu pouvoir tendre la main aux pauvres naufragés, mais une force invincible l'enchainait au rivage. Il restait donc là, debout, morne et pensif, lorsqu'une scène toute différente vint frapper ses regards. Une multitude de Frères accouraient vers lui, vêtus d'un pauvre sac et libres de tout fardeau. Il les vit plonger à leur tour dans le fleuve, fendre aisément les flots, et bientôt après aborder sur l'autre rive.

En ce moment, la vision disparut. François, intérieurement éclairé sur l'existence et sur le sens de cette faveur surnaturelle, appela son disciple favori, et le pria de la lui raconter. Le Frère Léon, qui n'avait rien de caché pour son vénéré Père, obéit avec sa candeur accoutumée, et révéla dans les moindres détails tout ce qu'il avait vu, en avouant ingénument qu'il n'en saisissait pas la signification. Lorsqu'il eut fini, le malade, se soulevant sur sa couche, lui dit : « Chère petite brebis du bon Dieu, voici le sens de la vision que tu as eue. Le fleuve est l'image de ce monde. Ceux qui font naufrage, ce sont les religieux qui, après s'être donnés à Dieu sans réserve et sans retour, regardent en arrière et violent leurs engagements sacrés pour retourner aux vanités du siècle. Ceux qui traversent heureusement le fleuve, ce sont les Frères qui demeurent fidèles à leur vocation, c'est-à-dire, qui se contentent du strict nécessaire pour la nourriture et pour les vêtements, suivent le Christ sur la croix nue, et portent avec joie sur leurs épaules le joug doux et léger du Seigneur. Dégagés de tout, ils passent plus facilement

des flots agités de ce monde à la rive éternelle de la patrie (1). »

Enfin, il est un autre prodige qui n'est pas moins surprenant que ceux qu'on vient de lire. C'est de voir chaque jour des jeunes gens de bonne famille renoncer aux délices de la vie, pour endosser la bure franciscaine, et de voir l'Ordre tout entier, malgré son dénuement absolu, poursuivre sa vocation à travers les siècles, fleurir sous tous les climats, prêcher partout la pénitence, et partout susciter, à côté de la haine des impies, le respect et la vénération des gens de bien! Comment ne pas reconnaître dans ce fait une sorte de miracle permanent?

Déjà François, à peine âgé de quarante-deux ans, touche au terme de sa carrière, si courte aux yeux des hommes, si remplie devant Dieu, si féconde en résultats pour la société. Bientôt nous raconterons les merveilles étonnantes qui la couronnent; mais auparavant, donnons-nous la consolation de contempler une dernière fois les traits vénérés de son visage et les vertus de son âme.

1. *Fioretti*, c. XXXVI.

CHAPITRE XV

PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS. — SES VERTUS. — SON AMOUR POUR DIEU. — SA CHARITÉ POUR LES HOMMES. — SA TENDRESSE POUR TOUTES LES CRÉATURES.

Le Sagro Convento nous offre deux portraits du séraphique Père, dont l'antiquité double le prix. L'un est de Giunta de Pise, et décore la table sur laquelle fut lavé le corps de François après sa mort ; l'autre est la stigmatisation du Saint, par Giotto. Tous deux sont vivants d'expression, et ont dû servir de modèle à Raphaël dans sa Madone de Foligno. Nous nous en inspirerons pour reproduire la physionomie du saint Patriarche. Nous y retrouvons le même ensemble, les mêmes traits que dans son portrait de jeune homme ; seulement ils sont un peu modifiés par l'âge, les austérités et les secrètes influences de la vertu. Sa barbe, inculte et négligée, est noire et peu fournie ; ses joues sont pâles, creusées par les jeûnes, et d'une maigreur extrême ; ses yeux sont presque éteints, à force de pleurer ; ses lèvres n'ont plus le gracieux sourire de vingt ans. Tout son visage porte l'empreinte de la lutte et de la souffrance ; mais, en revanche, il est comme transfiguré sous l'action de la grâce et reflète vivement au dehors la beauté d'une âme tout angélique.

Nous avons vu, dès les premières pages de cette histoire, que le Créateur avait enrichi cette âme des plus éminentes qualités de l'esprit, du cœur et de l'imagination, et qu'il y avait semé de bonne heure le germe des plus hautes vertus. Nous avons ensuite examiné comment saint François avait cultivé ces fleurs du ciel qu'on nomme la Foi, l'Espérance et la Charité, et comment le Fils de Dieu avait récompensé les élans de sa ferveur par des grâces toujours croissantes. Il nous reste à considérer comment ce perpétuel échange entre le Créateur et la créature a fait de François un être à part et l'une des plus grandes âmes que Dieu ait posées sur la terre.

La reine des vertus, celle qui fait les justes et mesure le degré de leur perfection, c'est l'amour de Dieu, la *charité*, principe vivifiant d'où naissent tous les héroïsmes sublimes, comme le ruisseau naît de la source, le rayon de son foyer, la plante de son germe. Elle était si généreuse et si brûlante en saint François, que l'Église et les peuples l'ont surnommé « le Séraphin d'Assise ». Il était tout pénétré de Dieu, et, pour ainsi parler, tout transformé en Dieu, comme le charbon qui, jeté dans le feu, en prend l'éclat et la chaleur. C'est cette ardente charité qui le poussait à courir au-devant des humiliations, à s'anéantir totalement, à rechercher la palme du martyre. C'est elle qui le jetait dans de longues et profondes extases, ou qui lui arrachait des accents enflammés comme ceux-ci : « Seigneur, faites que la douce violence de votre brûlant amour me sépare de tout ce qui est sous le ciel, et m'absorbe tout entier, afin que je meure pour l'amour de votre amour, puisque c'est

pour l'amour de mon amour que vous avez daigné mourir. » C'est elle encore qui lui inspirait cette prière, qu'il récitait tous les jours : « Mon Dieu et mon Tout ! Qui êtes-vous, ô très doux Seigneur, et qui suis-je, moi, fragile créature et chétif vermisseau ? Je voudrais vous aimer, Seigneur très saint ! je voudrais vous aimer. O Dieu d'amour, je vous ai consacré mon cœur et mon corps ! Si je pouvais connaître le moyen de faire davantage pour vous, je le ferais, et je le souhaite ardemment. »

Par suite de ces séraphiques ardeurs, sa vie était comme un prélude de cette vie du ciel où toute l'occupation est d'aimer. « Elle montait tout entière et perpétuellement vers Dieu, comme un sacrifice d'agréable odeur. Il immolait son corps par les rigueurs de la pénitence, et son âme par l'ardeur de ses désirs (1). » Il disait à ses disciples : « Soyez tout amour ; faites tout par amour. » La charité divine débordait de son cœur ; et de là tant d'actes héroïques, tant de paroles sublimes qui émaillent chaque page de cette histoire. On s'étonnait un jour qu'avec un habit aussi pauvre que le sien, il pût supporter les rigueurs de l'hiver. « Ah ! s'écria-t-il, si nous sentions au dedans de nous le feu du divin amour, nous n'aurions pas de peine à supporter le froid du dehors. » Dans une de ses extases, il entendit Notre-Seigneur lui dire : « François, ton amour va jusqu'à l'excès, jusqu'à la folie ! Tu attends de moi l'impossible, et jamais personne ne m'a demandé les mêmes faveurs que toi. — O Seigneur, mon doux amour ! répliqua

1. BONAVENT., c. IX.

François, est-ce à vous de me reprocher cet excès, à vous qui, pour l'amour de moi, vous êtes anéanti, avez pris une chair semblable à la nôtre et nous avez aimés jusqu'à la folie de la Croix ? »

Il cherchait et poursuivait sans cesse son Bien-Aimé, dont il n'était d'ailleurs séparé que par la muraille de son corps ; et lui-même avouait à ses compagnons qu'il le trouvait partout. Remontant à l'origine première des choses, et considérant toutes les créatures, même celles qui ne sont pas douées de raison, comme sorties du sein paternel de Dieu, il les appelait avec une tendresse ineffable « ses frères et ses sœurs ». Les impies ne voient Dieu nulle part ; François le voyait partout. Toute la nature était pour lui comme un voile transparent derrière lequel le Seigneur était caché, comme un clavecin harmonieux dont toutes les notes exaltaient les perfections divines, comme un magnifique ouvrage sur lequel le Très-Haut avait semé, en se jouant, quelques rayons de son infinie beauté. Tout lui parlait de Dieu ; et lui, à son tour, servant d'organe aux créatures privées de raison, les conviait doucement à joindre leur voix à la sienne pour louer leur commun Seigneur et Maître. Interprète et digne pontife de la nature, héritier de l'esprit des prophètes, il invitait tous les êtres de la création à glorifier Dieu.

Vers la fin de l'année 1224, s'étant retiré à cause de ses infirmités dans une pauvre petite cellule, voisine du monastère de Saint-Damien, il eut une extase où l'Esprit de Dieu l'assura de son salut éternel, et à la suite de laquelle il ordonna à Frère Léonard, son compatriote, de prendre une plume et d'écrire. Alors

il entonna le *Cantique du Soleil*, sublime improvisation que « le roi des vers », Frère Pacifique, réduisit peut-être à un rythme plus exact, et que les vieux chroniqueurs mentionnent tantôt sous le titre d'*Hymne de la création* (1), tantôt sous celui de *Cantique du Soleil*. En voici la traduction :

CANTIQUE DU SOLEIL

« A vous, très haut Seigneur, appartient la louange, la gloire, l'honneur et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

« Loué soit Dieu mon Seigneur par toutes les créatures, et spécialement par mon frère le soleil, qui nous dispense la lumière et le jour ! Il est beau et rayonnant d'une vive splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu.

« Loué soit mon Seigneur par notre sœur la lune et par les étoiles, qu'il a suspendues, comme autant de lampes claires et brillantes, à la voûte du firmament.

« Loué soit mon Seigneur par notre frère le vent, par l'air, par le temps calme et par les tempêtes, et par toutes les saisons par lesquelles, ô mon Dieu, vous entretenez la vie de vos créatures.

« Loué soit mon Seigneur par notre sœur l'eau, qui est très utile, humble, précieuse et chaste.

« Loué soit mon Seigneur par notre frère le feu, qui dissipe les ombres de la nuit, et qui est beau, agréable à voir, indomptable et puissant.

« Loué soit mon Seigneur par notre mère la terre, qui nous porte, nous nourrit, et produit une si belle variété d'herbes, de fleurs et de fruits. »

Peu de jours après, un conflit éclata entre l'évêque d'Assise et les magistrats de la cité. Don Guido fulmina contre eux l'interdit, et de leur côté les consuls mirent le prélat hors la loi. François, affligé d'une pareille dissension, ajouta à son cantique la strophe suivante, que ses Frères chantèrent à deux chœurs

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. cxxxviii.

devant les deux partis, et qui rétablit aussitôt la concorde :

« Loué soit mon Seigneur par ceux qui pardonnent facilement pour son amour et qui supportent patiemment les maladies et les tribulations. Bienheureux ceux qui vivent en paix, parce qu'ils seront couronnés dans le ciel! »

Enfin, lorsque Notre-Seigneur lui eut révélé, au couvent de Foligno, qu'après deux ans de souffrances, il serait délivré de la prison de son corps et transporté dans le séjour de l'éternel repos, il termina son hymne d'amour par ce cri de reconnaissance :

« Loué soit mon Seigneur par notre sœur la mort corporelle, à laquelle nul enfant des hommes ne saurait échapper. Malheur à qui trépasse en état de péché mortel! Bienheureux, ô mon Dieu, ceux que la mort trouve dociles à vos très saintes volontés, parce que la seconde mort ne pourra les atteindre!

« Louez et bénissez mon Seigneur, vous qui êtes ses créatures ; rendez-lui grâces et le servez en toute humilité. »

Tels, sous l'inspiration divine, les trois jeunes gens Ananias, Mizaël et Azarias, se promenant au milieu des flammes de la fournaise de Babylone, comme on se promène sous la bise rafraîchissante du matin, entonnaient leur hymne de reconnaissance.

Œuvres du Seigneur, bénissez-le, louez-le, exaltez son nom dans tous les siècles!
Cieux, bénissez le Seigneur!
Étoiles du ciel, bénissez le Seigneur!
Pluie et rosée, bénissez le Seigneur!
Vents et tempêtes, bénissez le Seigneur!
Feux des étés, bénissez le Seigneur!
Froids des hivers, bénissez le Seigneur!
Lumière et ténèbres, bénissez le Seigneur!
Montagnes et collines, bénissez le Seigneur!

Herbes et plantes qui germez dans la terre, bénissez le Seigneur !
Sources et fontaines, bénissez le Seigneur !
Eaux des mers et des fleuves, bénissez le Seigneur !
Poissons qui respirez sous les eaux, bénissez le Seigneur !
Oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur !
Animaux domestiques et sauvages, bénissez le Seigneur !

Le *Cantique du Soleil* était à la fois un hymne et une prière. Le vénérable fondateur voulait que ses Frères l'apprissent et le récitassent chaque jour. Ce poème est bien court, et cependant toute l'âme du Saint, la richesse de son imagination, la hardiesse de son génie ont passé dans cette œuvre, et l'on y sent comme un souffle de ce paradis terrestre de l'Ombrie, où le ciel est si doré et la terre si chargée de fleurs.

Pour cet homme séraphique, la nature matérielle rentrait dans le plan primitif de la Providence, si douloureusement brisé par le péché. Les fleurs étaient pour lui comme le sourire de Dieu ; les astres du firmament lui racontaient la gloire du Tout-Puissant. « Il invitait les fleuves et les mers, les montagnes et les vallées, les prairies et les troupeaux de bêtes, les hommes et les anges à louer leur Créateur ; et il demeurait au centre de ce concert, comme un musicien inspiré, résumant dans son âme toutes les sublimes harmonies (1). » Toutes les créatures, loin d'être un obstacle, devenaient pour lui comme autant d'échelons par lesquels il s'élevait incessamment jusqu'au trône du Très-Haut ; et là où d'autres n'apercevaient que des beautés périssables, il décou-

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xxix.

vrait, comme d'une seconde vue, les rapports éternels entre l'ordre physique et l'ordre moral, entre les mystères de la nature et ceux de la foi. « Ses heures se passaient quelquefois à louer l'industrie des abeilles, et lui qui manquait de tout leur faisait donner en hiver du miel et du vin, afin qu'elles ne périssent pas de froid (1). »

Il aimait à proposer pour modèle à ses disciples la vigilance des alouettes. Voyant un jour une troupe de ces oiseaux, à la robe grise et cendrée comme la sienne, s'élever dans les airs en chantant, à mesure qu'ils avaient pris quelques grains sur la terre : « Considérez ces douces créatures, dit-il à ses Frères. Elles nous apprennent à rendre grâce à notre commun Père qui nous donne le pain de chaque jour, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever au ciel, où doit être notre conversation. » Les alouettes étaient ses oiseaux de prédilection ; il louait en elles leur détachement de la terre, comme il blâmait dans les fourmis leur zèle excessif à faire provision pour l'hiver.

Un soir, au moment où il allait prendre son repos dans son ermitage de l'Alverne, il entendit le chant d'un rossignol. Tout joyeux et vivement ému, il pria son compagnon de chanter alternativement avec l'oiseau les louanges du Très-Haut. Sur le refus du Frère Léon, qui s'excusa sur sa mauvaise voix, il se mit à répondre lui-même au chantre ailé des bois, et il continua ainsi jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. S'étant trouvé à bout de force le premier, il

1. Thomas de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. ci.

fit venir le petit oiseau sur sa main, le caressa doucement, le félicita d'avoir remporté la victoire, et dit au Frère Léon : « Donnons à manger à notre frère le rossignol, car il le mérite mieux que moi. » Le rossignol mangea quelques miettes de pain dans la main du séraphique Père, et s'envola avec sa bénédiction (1).

Après les oiseaux, le Saint chérissait d'une affection toute particulière les brebis et les agneaux, parce qu'ils lui rappelaient l'Agneau sans tache, immolé sur le Calvaire pour la rédemption des hommes. Rencontrait-il ces bêtes inoffensives, lorsqu'on les menait à la boucherie, il pleurait d'attendrissement, et ne s'en allait pas qu'il ne les eût rachetées de la mort. Apercevant un jour une pauvre petite brebis qui paissait seulette au milieu d'un troupeau de boucs, il dit à ses Frères en poussant un profond soupir : « C'est ainsi que notre doux Sauveur était au milieu des Juifs et des Pharisiens ! » Ses compagnons résolurent d'acheter la brebis ; mais ils n'avaient pas d'argent et ne possédaient rien au monde que leurs manteaux. Un marchand qui passait s'émut de leur peine, paya la brebis et la donna à François ; le Saint emmena la brebis avec lui et la confia aux soins des religieuses de San-Severino (2).

« A Notre-Dame-des-Anges, on lui fit présent d'une autre brebis, qu'il accepta avec le même bonheur. Il l'avertissait de se montrer attentive à louer Dieu et à ne jamais offenser les Frères ; et celle-ci obéissait

1. Barthélemy de Pise.
2. Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xxviii.

fidèlement aux recommandations de son maître. Dès qu'elle entendait les religieux chanter au chœur, elle accourait d'elle-même à l'église, se rendait à l'autel de la Sainte Vierge et saluait par ses bêlements la Mère du véritable Agneau. A la messe, au moment où le prêtre élève la sainte Hostie, elle ployait les genoux et inclinait la tête, comme pour inviter les fidèles à venir adorer leur Créateur et pour reprocher aux incrédules leurs irrévérences envers l'auguste sacrement de nos autels. — Pendant son séjour à Rome en 1222, François menait toujours avec lui un petit agneau. Avant de faire ses adieux à la Ville éternelle, il confia cet agneau à son illustre et pieuse amie, Giacoma de Settesoli. L'agneau se fit l'inséparable compagnon de la noble dame, la suivant à l'église, y restant et en revenant avec elle. Le matin, était-elle endormie ou moins diligente à se lever? Il allait à son lit, la réveillait par ses bêlements, comme pour lui rappeler que l'heure était venue d'aller servir Dieu. Aussi Giacoma conservait-elle avec un amour mêlé d'admiration cet agneau merveilleux qui, de disciple de saint François, était devenu pour elle un maître en dévotion (1). »

N'oublions pas un autre détail qui n'est petit qu'en apparence, car rien n'est petit aux yeux de la foi. Notre Bienheureux écartait d'une main délicate les vers qu'il rencontrait sur le chemin, de peur qu'ils ne fussent écrasés sous les pieds des passants. Le Psalmiste n'avait-il pas dit du Christ : « Je suis un ver, et non pas un homme ? »

1. BONAVENT., c. VIII.

Aux yeux de François, les créatures inanimées avaient un langage et un sens mystérieux. Il aimait notre sœur l'eau, parce qu'au baptême elle porte le sang de Jésus-Christ; et quand il se lavait, il cherchait un endroit où, en tombant, elle ne pût être souillée. Il révérait dans les pierres la figure de Celui qui est la pierre angulaire de l'Évangile. Il recommandait à ses Frères, lorsqu'ils coupaient le bois sur la montagne, de laisser de forts rejetons, en souvenir du Verbe incarné qui a voulu mourir pour nous sur l'arbre de la Croix. Il voulait encore qu'on cultivât en toute saison, dans le jardin du couvent, un carré de fleurs odoriférantes, en mémoire de cette fleur mystique qui est sortie de la tige de Jessé, et dont le parfum réjouit l'univers.

Un de ces mots heureux qui lui échappaient souvent, nous semble résumer toute sa pensée sur ce sujet. On se souvient avec quel respect il relevait tout lambeau d'écriture tombé dans la poussière, de peur de fouler aux pieds quelque passage qui traitât de Dieu ou des perfections divines. Comme un de ses disciples lui demandait un jour pourquoi il recueillait avec le même scrupule les écrits des païens : « Mon fils, répliqua-t-il, c'est parce que j'y trouve les lettres dont se compose le glorieux nom du Seigneur; car le bien que renferment ces écrits n'appartient pas au paganisme ni à l'humanité, mais à Dieu seul, auteur et source de tout bien [1]. » « Et, en effet, toutes les littératures sacrées et profanes sont-elles autre chose que les caractères avec lesquels Dieu écrit son nom

1. Thomas de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xxix.

dans l'esprit humain, comme il l'écrit dans le ciel avec les étoiles (1)? »

Ainsi, notre Saint, prêtant l'oreille aux secrètes harmonies du globe, était attentif à les faire remonter jusqu'à la source de toute harmonie et de toute beauté. C'est là un des côtés les plus touchants de son caractère; tous les historiens l'ont saisi, et ils n'ont pas manqué de célébrer dans François d'Assise le grand amant de la nature. Rien de plus juste; mais nous ne devons pas oublier qu'il n'a été tel que parce qu'il s'est d'abord montré l'un des plus fervents adorateurs de Dieu.

Cette charité si parfaite qui voyait Dieu en tout, cette charité si forte et si constante qui rapportait tout à Dieu, s'alliait en François à la piété la plus tendre et la plus simple. Avec quels sentiments de dévotion il parlait des mystères de l'Incarnation et de la naissance du Sauveur! Avec quelle allégresse il en saluait chaque année le retour! Les Frères lui demandaient un jour si l'on faisait bien de manger de la viande le jour de Noël, quand cette fête tombait un vendredi. « Assurément, dit-il, je souhaiterais même que les princes et les grands de la terre fissent jeter des viandes et du froment dans les campagnes et sur les voies publiques, afin que les oiseaux et les bêtes des champs prissent leur part d'une si grande fête. » C'est saint François qui a popularisé, peut-être même inauguré en Italie, la dévotion à la Crèche. C'était en 1223. Étant à Rome, il avait obtenu du Souverain Pontife l'autorisation d'aller célébrer à Greccio la naissance du Sauveur, de convoquer ses

1. Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 55.

Frères et les populations d'alentour, et de donner à cette fête un éclat inaccoutumé. Il arriva pour la nuit de Noël. Son ami, Jean Velita, qu'il avait chargé de tous les préparatifs, avait suivi ses instructions à la lettre. Un autel dressé en plein air, une crèche, un bœuf, un âne, tout reproduisait au naturel l'étable de Bethléem. A minuit, les Frères-Mineurs se mirent en marche vers le bois, accompagnés d'une foule de montagnards qui portaient des torches allumées. Un spectacle si nouveau, ces gerbes de lumières se projetant à travers les arbres de la forêt, ces gracieux noëls d'Ombrie chantés en chœur par des centaines de voix et répétés par les échos de la montagne, émurent le Saint jusqu'aux larmes. A la messe, il remplit l'office de diacre et chanta solennellement l'Évangile; puis il prêcha sur les grandeurs et les miséricordes du Messie, qu'il appelait amoureusement l'Enfant de Bethléem. Toutes les fois que le doux nom de Jésus se présentait sur ses lèvres, il ne pouvait passer outre; sa voix s'altérait, comme s'il eût savouré un miel délicieux, ou comme s'il eût entendu une mélodie intérieure dont il aurait voulu ressaisir les notes. Le chevalier Jean Velita, homme digne de foi, qui avait abandonné la carrière des armes pour mieux servir Jésus-Christ, affirma sous la foi du serment avoir vu un enfant qui paraissait dormir et vers lequel notre Bienheureux se penchait pour le couvrir de ses baisers et comme pour le tirer de son sommeil. La paille qu'avait touchée l'apparition opéra dans la suite plusieurs guérisons miraculeuses (1).

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xxx; — Bonaventure, c. x.

On ne saurait dire avec quelle joie les fidèles applaudirent à la pieuse institution du saint Patriarche. Sainte Claire fut des plus empressées à introduire dans tous les couvents de son Ordre cette touchante coutume, qui consiste à représenter dans les églises, aux fêtes de Noël, l'étable de Bethléem et la naissance du Sauveur. Elle-même, suivant en tout point les instructions et les exemples du séraphique Père, présidait aux préparatifs. Elle trouvait un charme inexprimable à poser l'Enfant-Jésus dans son berceau, à mêler sa voix aux cantiques des Anges devant la crèche illuminée, et à méditer sur les amabilités infinies du Verbe fait chair. Sa piété lui mérita une faveur qui contribua encore à accroître cette dévotion naissante, et dont l'auteur des *Fioretti* nous a décrit toutes les circonstances, moins la date, avec une scrupuleuse fidélité.

Le monastère de Saint-Damien s'apprêtait à célébrer la belle fête de Noël. Toutes les Sœurs étaient debout. Claire seule, en proie à des fièvres chroniques et à des douleurs aiguës, et obligée de garder le lit, se voyait privée du double bonheur qu'elle avait goûté aux années précédentes, de chanter avec ses sœurs les Matines de la Nativité, et de s'abreuver du sang de l'Agneau sans tache. Nous renonçons à dépeindre son affliction ; car, pour en mesurer toute l'étendue, il faudrait aimer comme elle le céleste Époux des vierges. Lorsque au milieu de la nuit ses filles descendirent à la chapelle pour réciter l'office canonial, elle ne put contenir sa douleur : « O très doux Maître, s'écria-t-elle, voyez ma peine ! Mes compagnes célèbrent votre naissance par leurs noëls

harmonieux; elles vont entourer votre berceau et chanter vos louanges. Moi seule serai privée de ces douceurs! » Celui qui entend le moindre cri de l'aigle et du passereau, ne demeura point sourd aux plaintes amoureuses de sa servante. Claire fut soudain transportée dans l'église du Sagro Convento; était-ce en esprit ou en réalité? Elle-même ne put s'en rendre compte. Quoi qu'il en soit, ses oreilles perçurent distinctement les chants des Frères-Mineurs, ses yeux contemplèrent sur l'autel l'adorable Enfant de Bethléem, et ses lèvres reçurent le Pain de vie, caché sous la blancheur des voiles eucharistiques. Lorsque l'office fut terminé dans la chapelle de Saint-Damien, les Religieuses accoururent auprès de la malade, et lui dirent tout d'une voix : « O notre Mère, quelle nuit de délices! Quels torrents de joies célestes ont passé dans nos âmes! Que n'étiez-vous là, au milieu de vos filles! — Cessez vos lamentations, mes chères sœurs, répondit la pieuse abbesse, et bénissez avec moi notre divin Maître, qui n'a point délaissé sa pauvre petite servante. » Et lorsqu'elle leur eut raconté l'insigne faveur dont elle avait été l'objet : « Mes sœurs, ajouta-t-elle, réjouissez-vous avec moi, et louons ensemble le Rédempteur des hommes et notre séraphique Père saint François, l'un pour m'avoir accordé cette insigne faveur, et l'autre pour me l'avoir obtenue (1). »

La dévotion à la Crèche, propagée avec ardeur par les enfants de saint François, est devenue depuis longtemps une dévotion universelle; mais nulle part

1. *Fioretti*, c. XXXV.

elle ne revêt plus de charme et de simplicité que dans les couvents de l'Ordre séraphique, surtout à l'Ara Cœli.

Notre Saint cherchait à se pénétrer, autant qu'il le pouvait, de l'esprit des différents mystères que l'Église célèbre dans le cours de l'année. Pendant le Carême, il se transportait avec elle sur les hauteurs du Calvaire, et laissait souvent échapper de ses lèvres ce cri du Docteur des nations : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me :* Jésus m'a aimé, et il s'est livré à la mort pour moi.

Cette magnifique expression de nos saints Livres le charmait : il la savourait au point d'en remplir son âme; et nous ne pouvons douter qu'elle n'ait contribué à faire de lui un Saint, et un grand Saint : tant Dieu est vivant dans chacune de ses paroles! tant chacune de ses paroles est lumineuse, féconde et puissante! Il semble qu'elle soit comme une hostie consacrée, et qu'elle contienne le Verbe tout entier pour le donner à ceux qui la méditent.

Pendant la Semaine Sainte, la ferveur de François redoublait. Il ne pensait plus qu'à Jésus crucifié; il ne parlait plus que des plaies, des humiliations et de la mort de Jésus crucifié, et il avait l'âme si remplie du souvenir de la Passion, qu'elle débordait et se répandait en plaintes, en cris lamentables, qu'il ne pouvait retenir. La violence de sa douleur « l'obligeait à fuir la présence des hommes et à chercher quelque profonde solitude où il pût donner toute liberté à ses sentiments. C'est là qu'il eût attendri les tigres et qu'il eût fléchi les rochers. Tantôt il parlait à Jésus-Christ comme s'il l'eût vu présent : Quoi!

mon Jésus, vous êtes en croix, et je n'y suis pas! Vous êtes l'innocence même, et vous souffrez pour moi criminel! Fallait-il tout cela pour expier la grandeur de mes crimes? — Fallait-il tout cela, mon très admirable Jésus, pour me prouver que vous m'aimez? C'est trop, c'est trop; je le sais trop, que vous m'aimez. Mais n'est-ce pas trop, mon Jésus, de m'aimer plus que votre propre vie? Mon cœur, que dis-tu à cela? Où trouveras-tu un amour pour répondre à un si grand excès d'amour?

« Tantôt il s'étonnait que les créatures les plus insensibles ne fussent pas pénétrées de son sentiment, et qu'elles n'eussent pas toutes versé des larmes sur la mort de leur Créateur. Oiseaux du ciel, ne chantez plus, mais gémissez; ne faites plus de concerts qui ne soient lugubres. Grands arbres qui portez votre tête si haut, abaissez-vous, rompez vos branches et convertissez-vous tous en des croix pour honorer celle de Jésus-Christ. Et vous, rochers, brisez-vous et soyez sensibles. Et comme il leur parlait, voyant de petits filets d'eau qui tombaient entre ces rochers, avec un doux murmure, il se persuadait que c'étaient leurs gémissements et les larmes qu'ils répandaient conformes à son sentiment. Ah! rochers, que vous me plaisez! Vous êtes donc touchés jusqu'aux larmes! Et poussant sa voix fortement : Oui, mes frères les rochers, pleurons. Il sortait un écho qui lui répondait : Pleurons. Il redoublait plus fortement : Pleurons, pleurons. Et l'écho répondait : Pleurons, pleurons! (1) »

1. D'Argentan, *Grandeurs de Jésus-Christ*, t. II, c. xxvi, art. 11, p. 342.

Un chevalier, ayant un jour entendu ces gémissements, s'approcha du Saint et lui dit : « Pourquoi vous lamenter ainsi? Que puis-je faire pour vous consoler? — Mon Amour est crucifié, répondit François en sanglotant. Et si vous désirez me consoler, pleurons ensemble sur sa douloureuse Passion. »

Une autre fois qu'au milieu des souffrances inénarrables de ses deux dernières années, ses Frères le priaient de leur indiquer un ouvrage dont la lecture pût adoucir ses douleurs, il leur fit cette belle réponse : « Il n'est pas de livre qui me réjouisse plus que la Passion de Jésus-Christ; c'est là le sujet continuel de mes méditations; et quand même je vivrais jusqu'à la fin des temps, je n'aurais pas besoin d'une autre lecture (1). » — « A Dieu ne plaise, s'écriait-il encore, que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ (2). » Ce cri de l'apôtre saint Paul revenait souvent sur ses lèvres, et c'est pour ce motif que les Frères-Mineurs l'ont choisi pour la devise de leur blason.

Notre Saint ne séparait jamais l'amour de Jésus crucifié de l'amour de Jésus hostie, toujours vivant au très Saint-Sacrement de l'autel. Il entendait la messe tous les jours et communiait fréquemment (3); il exhortait aussi tous ses fils spirituels, même ceux du Tiers-Ordre, à l'imiter en ce point. Qu'il était beau de le voir au moment de la sainte Communion s'avancer vers la Table sainte, les yeux baissés, les mains jointes et les pieds nus, par respect pour un si grand

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. xlviii.
2. *Galat.*, vi, 14.
3. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. cxxix.

mystère ! C'était pour les assistants un des plus doux spectacles de leur vie, et nul n'en était témoin sans se sentir une plus vive dévotion. Lorsque François avait reçu le Dieu de son cœur, il se retirait à l'écart, plongé dans une sorte d'ivresse spirituelle et ravi en extase.

Quiconque a compris que le sacrement de l'autel est ici-bas le dernier mot de l'amour, quiconque a goûté une fois aux délices eucharistiques, sent naître en son âme une passion nouvelle : le Tabernacle a pour lui des attraits irrésistibles ; là est son trésor, là est aussi son cœur. C'était la passion du séraphique Patriarche. Il ne pouvait se rassasier de contempler l'Hôte de nos tabernacles. A genoux devant l'autel, perçant les nuages du voile eucharistique, et se plongeant à souhait dans cet océan de lumière, dans cette fournaise d'amour que nous montre la foi, il passait la plus grande partie de ses jours dans un colloque intime avec son Dieu. Les heures s'envolaient trop vite alors au gré de ses désirs, et l'aube matinale le surprenait presque toujours dans ces doux entretiens, qu'il ne quittait qu'à regret.

Il ne pouvait souffrir que les églises où reposait l'adorable Eucharistie fussent mal tenues ; au besoin, il prenait soin lui-même de les nettoyer. De peur que les pains d'autel ne manquassent ou qu'ils ne fussent mal faits, il avait coutume de porter en mission, pour les paroisses pauvres, un fer à hosties artistement gravé. C'est encore à cause de l'Eucharistie qu'il avait pour les prêtres une singulière vénération, devenue traditionnelle dans son Ordre.

Comment dépeindre sa dévotion envers les Saints :

saint Michel, chef de la milice angélique; saint Pierre et saint Paul, les princes des Apôtres; et surtout Marie, la Bienheureuse Mère de Dieu, qu'il avait choisie pour son avocate auprès de Dieu et pour la patronne de son Ordre? Chaque année, il s'imposait de longs jeûnes en l'honneur des uns et des autres (1).

Cet amour intarissable et si pur qui remplissait l'âme de François, et qui découlait directement du Cœur de Jésus, ne demeurait pas oisif : il se répandait comme un fleuve qui déborde, sur toutes les créatures, plus spécialement sur les déshérités de ce monde (et ils sont toujours le plus grand nombre!) et jusque sur les blasphémateurs et sur les impies. Que de fois l'inaltérable douceur du Bienheureux guérit ces cœurs ulcérés par la haine ou par le chagrin! Que de fois il les réconcilia avec le ciel, avec eux-mêmes et avec la société! Laissons le plus ancien de ses biographes, Thomas de Celano (2), nous raconter une de ses victoires. Un jour qu'il se rendait d'Assise à Pérouse, il rencontra sur sa route un manant dont le visage trahissait une violente colère, et qui s'emportait en imprécations de tout genre contre son seigneur, qu'il accusait de lui avoir volé tout son bien. Le serviteur de Dieu s'approche de lui, et le voyant persévérer opiniâtrément dans ses sentiments de haine et de vengeance, il a grande compassion de son âme. « Mon frère, lui dit-il avec une angélique douceur, de grâce, pour l'amour de Dieu, pardonne

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. cxxvi et cxxvii.
2. *Vita secunda*, p. III, c. xxxiii.

à ton seigneur, afin que ton âme soit sauvée.— Moi, lui pardonner! réplique cet homme. Je ne le puis, s'il ne me rend ce qu'il m'a dérobé. — Tiens, reprend le Saint, je te donne ce manteau, c'est tout ce que j'ai; de ton côté, je t'en supplie, pardonne à ton maître pour l'amour de Dieu. » En même temps, il se dépouille de son manteau et le donne au pauvre paysan, qui, touché de tant de prévenances et vaincu par tant d'amour, abjure tout sentiment de haine et pardonne à son maître.

Peut-être faut-il voir dans ce trésor d'inépuisable douceur, plus encore que dans la puissance de thaumaturge dont le Seigneur l'avait armé, le secret de sa haute influence en Europe et particulièrement en Italie. A une société déchirée par des luttes intestines, à un siècle qui, après les règnes de Frédéric II et d'Ezzelin-le-Féroce, devait voir le supplice d'Hugolin de Pise et les Vêpres siciliennes, il apportait le bien le plus précieux, la paix, cette paix qui a sa source dans le commerce intime et sacré de l'homme avec Dieu. Il en était l'ange, il l'annonçait à tous, il la répandait autour de lui, comme le soleil répand ses rayons, le pin son arôme, et la rose ses parfums; et les peuples réconciliés et reconnaissants écoutaient avec docilité l'apôtre qui leur apportait un bien si ardemment désiré.

S'il se montrait compatissant aux souffrances d'autrui, jusqu'à pleurer avec ceux qui pleuraient, et souvent jusqu'à opérer des miracles au gré des personnes qui les sollicitaient, nulle part pourtant sa bonté n'était plus admirable qu'à l'égard de ses Frères. Avec quelle charité il s'efforçait de les soula-

ger, soit dans leurs peines intérieures, soit dans leurs souffrances corporelles! Sa tendresse pour eux n'avait d'égale que sa dureté pour lui-même.

Une nuit, un jeune Religieux, torturé par la faim et l'insomnie, se mit à pousser des gémissements. A ce cri, le bienheureux Père se lève, dresse la table et s'y asseoit avec le pauvre Frère et tous les autres Religieux, afin qu'il ne soit pas humilié de manger seul. Après le repas, il dit à ses Frères : « Je vous le dis en vérité, chacun doit tenir compte de ses forces et prendre la nourriture qui lui est nécessaire, afin que le corps rende bon et loyal service à l'esprit. Gardons-nous de deux excès : il ne faut ni trop manger, ce qui nuirait au corps et à l'âme, ni jeûner immodérément, parce que le Seigneur préfère les œuvres de miséricorde à l'observance purement extérieure de la religion. Pour nous, Frères bien-aimés, c'est par charité pour notre Frère que nous avons mangé avec lui, et non par caprice, ni par nécessité (1). »

Il usa de la même condescendance avec le Frère Silvestre, l'un de ses douze premiers compagnons, qui était miné sourdement par une maladie de langueur. Sachant que Silvestre avait un vif désir de manger des raisins, mais qu'il n'osait en demander, il le mena dans une vigne voisine, s'assit avec lui auprès d'un cep, cueillit une grappe, la bénit, et la partagea avec le malade. Dieu bénit la délicate charité du Père. Dès que Silvestre eut mangé sa part de raisin, il se trouva parfaitement guéri.

1. *Vita secunda*, p. I, c. XV.

Un dernier trait plus touchant encore achèvera de peindre cette tendresse toute paternelle du saint Patriarche pour ses Frères. Le Frère Rizzier, l'ancien étudiant de Bologne, fut quelque temps en proie à la plus horrible des tentations, celle du désespoir : il se croyait réprouvé de Dieu, et s'imaginait que le saint Patriarche le fuyait pour ce motif. Enfin, à bout de force et de courage, il se dit un jour en lui-même : « Je me lèverai, et j'irai trouver mon Père. S'il me reçoit avec douceur, j'aurai l'espérance que le souverain Juge me sera propice; s'il agit autrement, ce sera le signe que Dieu m'a rejeté sans retour du sein de sa miséricorde. » Il partit sur-le-champ pour le palais épiscopal d'Assise, où François, presque à la dernière extrémité, recevait alors les soins de son auguste protecteur. Le Saint, connaissant par révélation l'état d'esprit de son disciple et la cause de son voyage, députa à sa rencontre les Frères Léon et Masséo : « Allez, leur dit-il, allez au-devant du Frère Rizzier, qui vient ici pour me voir. Embrassez-le pour moi, et dites-lui que, de tous mes Frères, il est celui que je chéris le plus tendrement. » Léon et Masséo s'acquittèrent de la commission en vrais fils de l'obéissance; et le Frère Rizzier, aussitôt raffermi dans la foi, se sentit pénétré d'une confiance et d'une joie ineffables.

Dès qu'il fut entré dans la chambre de son bienheureux Père, celui-ci, tout languissant qu'il était, se leva de sa couche, courut à sa rencontre, et lui dit en l'embrassant avec effusion : « Mon cher fils, je t'aime du fond de mon cœur, entre tous mes Frères qui sont dans le monde. » Puis traçant le signe de la

croix sur le front de son disciple, et y collant ses lèvres, il ajouta : « Dieu a permis cette tentation pour le plus grand bien de ton âme ; mais puisqu'elle te semble trop pénible, tu n'auras plus désormais de tentation ni d'épreuve. » A dater de cette heure, en effet, Rizzier recouvra la paix et la joie intérieure, pour ne plus les perdre (1).

Parmi ses disciples, François comptait des hommes qui lui étaient supérieurs pour la science ou pour le talent oratoire, tels que les Frères Élie, Césaire de Spire et saint Antoine de Padoue. Il le savait ; mais loin d'être jaloux de leurs succès, comme il arrive aux esprits étroits ou orgueilleux, il les en félicitait chaudement, et il ne craignait pas de leur dire, en les embrassant avec effusion de cœur : « Mes Frères, les bonnes nouvelles que vous m'annoncez me causent une joie semblable à celle qu'on éprouve, quand on respire la bonne odeur qui s'échappe des prairies ou de la vigne en fleur. »

Sa prévenante charité n'exceptait personne ; il aimait les fervents et les tièdes, et voulait que les Supérieurs de l'Ordre se montrassent pleins de bienveillance pour les uns et de condescendance pour les autres, même pour les coupables, tant qu'une lueur de repentir pouvait briller dans leur âme. Enfin, la magnanimité de son caractère atteint ses dernières limites, dans l'épître qu'il adressait en 1221, à Pierre Cattani, alors Vicaire général, pour lui remettre en mémoire un sentiment ignoré du paganisme, le pardon des injures. Cette lettre est plus que toute autre,

1. Th. de Celano, *Vita prima*, c. xviii.

l'écho du grand cœur, le reflet du grand style de saint François; nous l'offrons à nos lecteurs comme la perle de l'écrin séraphique.

« Que le Seigneur soit ta défense, et qu'il te conserve dans son saint amour. Je te recommande d'apporter une telle patience dans le gouvernement de tes Frères, que si l'un d'eux pousse l'audace jusqu'à te frapper, tu reçoives ces mauvais traitements comme une grâce. Aime ceux qui te traiteront de la sorte, et propose-toi, en les aimant, de les rendre meilleurs; mais n'espère pas les convertir, si Dieu n'y joint sa grâce. Voici à quel signe je reconnaîtrai que tu aimes Dieu et que tu as de l'affection pour moi son serviteur et le tien : c'est qu'aucun de nos Frères, si coupable qu'il soit, ne sorte d'auprès de toi sans avoir ressenti les effets de ta bonté. Et s'il ne demande pas pardon de sa faute, préviens-le, et offre-lui sa grâce; et, se présentât-il mille fois devant tes yeux, témoigne-lui toujours plus d'affection qu'à moi-même, pour le ramener dans la bonne voie. Et que les autres Frères ne lui jettent point sa faute au visage, et qu'ils ne la publient point sur les toits; mais qu'ils la tiennent secrète, et qu'ils couvrent leur frère du manteau de la charité. Car ce n'est pas à ceux qui sont en santé qu'il faut un médecin, mais à ceux qui sont malades. Fais ce que je t'ai mandé. Adieu (1). »

Après avoir lu ces pages, on se demande si une mère elle-même peut avoir pour ses enfants plus d'amour, plus de délicatesse. C'est ainsi que le doux

1. *Œuvres de saint François d'Assise*, p. I, ép. VIII.

François d'Assise mettait le premier en pratique ce conseil qu'il a consigné dans le chapitre quatrième de sa Règle : « Si une mère nourrit et aime son fils selon la chair, avec combien plus d'affection ne doit-il pas aimer et nourrir son frère selon l'esprit ? »

Et parce que le propre de la sainteté est de haïr pleinement le mal, aussi bien que d'aimer parfaitement le bien, il prononçait contre les violateurs de la Règle, rebelles et impénitents, cette terrible malédiction : « Père très saint, qu'ils soient maudits de vous, de toute la cour céleste et de moi votre tout petit serviteur, ceux qui par leurs scandales travaillent à démolir cet édifice que vous avez élevé de vos mains et que vous ne cesserez de soutenir par le ministère des Religieux exemplaires ! (1) »

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. xciii.

CHAPITRE XVI

OBÉISSANCE, CHASTETÉ, PAUVRETÉ, HUMILITÉ, MORTIFICATION DE SAINT FRANÇOIS. — DON D'ORAISON. — EMPIRE SUR LA NATURE.

La charité divine est une reine qui ne marche point seule; elle a pour filles et pour compagnes toutes les autres vertus; et quand elle établit son règne dans un cœur comme celui de François, on doit s'attendre à la voir entourée du cortège le plus resplendissant. Ce serait trahir notre mission d'historien et frustrer l'attente de nos lecteurs, que d'omettre ces beautés intérieures, sous prétexte qu'elles sont propres à la vie du cloître : comme si les vertus monacales n'étaient pas un trésor et un enseignement pour tous! Nous en dirons donc un mot; mais ce ne sera qu'une ébauche. Car, il en est de cette figure séraphique comme de l'image du Crucifix : elle défie toute plume et tout pinceau; elle ravit, et elle désespère.

Qui pourrait dépeindre, en effet, le zèle du Bienheureux à pratiquer l'obéissance? Quoique fondateur d'Ordre, quoique investi du généralat à vie par les Souverains Pontifes, on le voit toujours aspirer à obéir. Dans ses voyages, il cède le commandement à un de ses compagnons, et à dater du jour où il a remis le pouvoir entre les mains de Pierre Cattani,

il se soumet avec une candeur d'enfant à Ange de Rieti, qu'on lui a donné pour gardien. Vers la fin de sa vie, on l'entend dire confidentiellement à l'un de ses disciples : « J'ai reçu d'en haut cette grâce entre toutes les autres : que si l'on m'assignait pour gardien un novice d'une heure, je lui obéirais aussi facilement, aussi ponctuellement qu'au plus ancien Religieux (1). »

On se souvient de l'amour de prédilection qu'il avait voué dès le premier éveil des passions à la belle vertu de pureté, et qui alla toujours grandissant avec l'âge. Cette aimable vertu, qui dans une chair mortelle nous fait vivre de la vie des Anges, resplendissait tellement en toute sa personne, qu'elle arrache à Thomas de Celano ce cri d'admiration : « Qu'il était beau à voir avec l'innocence de ses mœurs, la candeur de son âme et l'angélique pureté de son regard! » Saint Bonaventure lui rend un témoignage non moins précieux. « Convaincu qu'il en est de la chasteté comme d'une fleur délicate qu'un souffle peut ternir, François recommandait à ses Frères de veiller avec un soin extrême sur leurs sens, leur imagination et leurs relations avec les personnes du sexe, et leur en donnait l'exemple. Il était lui-même si modeste, qu'il put assurer à ses compagnons, dans une confidence ntime, n'avoir jamais levé les yeux sur une femme (2). »

On se rappelle aussi comment il fut l'amant fidèle, l'amant passionné de la pauvreté évangélique. Nous avons peu de choses à ajouter à ce que nous avons

1. Bonavent., ed. cit., c. vi, p. 86.
2. Bonavent., c. v.

déjà dit sur ce point. François poussait l'estime de cette vertu jusqu'à pleurer quand il rencontrait un mendiant plus pauvrement vêtu que lui, jusqu'à se dépouiller de son unique manteau pour en couvrir les épaules des indigents, enfin jusqu'à donner, faute d'autres ressources, le bréviaire dont les Frères se servaient pour réciter l'office canonial. Ayant un jour entendu l'un de ses Religieux dire à demi-voix : « Je viens de la cellule de François », il le fit venir et lui dit : « Pourquoi l'appelles-tu ma cellule? Elle n'est pas à moi, et dorénavant un autre l'occupera. » Puis il ajouta : « Notre-Seigneur, étant au désert, où il passa quarante jours et quarante nuits dans le jeûne et la prière, ne s'y bâtit ni maison ni cellule ; mais il prit son repos dans le creux d'un rocher, sur la crête d'une montagne. Pourquoi ne l'imiterions-nous pas, en ne gardant que l'usage de nos cellules, sans en avoir la propriété? (1) » Qu'il est beau de voir François, sur le point de mourir, se rendre à lui-même ce consolant témoignage : « Je n'ai pas souvenance d'avoir été jamais infidèle à ma Dame la Pauvreté ! »

Ce qui ne nous étonne pas moins en lui, c'est son incomparable humilité. « Se faisant tout à tous, saint parmi les saints, il était si humble parmi les pécheurs qu'on l'eût pris pour l'un d'eux (2). » Quel saint a poussé plus loin le mépris de soi-même, l'indifférence pour les honneurs, l'ardeur à poursuivre les humiliations? « Sortons d'ici, dit-il un jour à son

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. v.
2. Th. de Celano, *Vita prima*, p. I, c. xix.

compagnon, nous n'avons rien à gagner avec les honneurs que nous rendent ces braves gens. Allons chercher ailleurs le mépris des hommes; car c'est là notre meilleur profit. » Loin de se complaire dans les privilèges extraordinaires dont son âme était ornée, il ne portait ces trésors qu'avec crainte et tremblement, sachant qu'ils n'ajoutaient rien à ses mérites et qu'ils ne lui étaient confiés que pour le bien des peuples.

Il était complètement détaché de lui-même, bien différent de ces âmes qui, par un raffinement de sensualisme jusque dans la piété, recherchent avec avidité les consolations spirituelles, les regrettent lorsqu'elles en sont privées, et murmurent contre la Providence, lorsqu'elle les jette dans le creuset des tribulations. Aux caresses de l'Esprit-Saint, aux suavités des visites célestes, dont il s'estimait indigne, il préférait ce qui fait l'aliment substantiel de la vertu, c'est-à-dire les croix et la souffrance. Il était affamé d'abjection, parce qu'il était affamé de Dieu. Il lui arrivait, du reste, ce qui arrive à tous les saints : son humilité allait croissant, à mesure que les illuminations de l'extase lui découvraient plus clairement l'océan sans rivage des perfections divines et le fond natif de misère, de faiblesse et de corruption qui se trouve dans l'homme.

D'un autre côté, les tentations dont il était assailli par les esprits impurs chargés de le souffleter, lui servaient de préservatif et de remède contre l'orgueil; car, selon la réflexion de ses biographes, plus il avançait dans le chemin de la vertu, plus les démons déployaient de ruse, de malice et de rage pour entra-

ver sa marche. Dieu le permettait ainsi, pour éprouver sa fidélité, le maintenir dans la défiance de ses propres forces et accroître ses mérites. Les attaques de ces esprits infernaux variaient suivant les circonstances. Quelquefois ils agissaient par simple suggestion ; d'autres fois, ils agitaient sa cellule et poussaient des hurlements qui le glaçaient d'effroi ; d'autres fois encore, ils se montraient sous des formes visibles et luttaient corps à corps avec lui. Ainsi, à Sartéano, ils le tentent de présomption et murmurent à ses oreilles que Dieu est sans pitié pour les pécheurs qui abrègent leurs jours par leurs macérations ; aux Carceri, ils obsèdent son imagination du souvenir continuel des chants et des plaisirs de sa jeunesse ; à Rome, chez le cardinal de Sainte-Croix, ils le meurtrissent de coups ; à la Portioncule, ils lui suggèrent une pensée qui lui met l'esprit à la torture pendant deux années, et lui, si habile à consoler ses Frères, est lui-même en proie aux poignantes amertumes de la sécheresse et du délaissement intérieur ; au mont Alverne, ils cherchent à le faire rouler au fond des précipices.

Rien de plus digne de fixer l'attention du ciel et de la terre que ce spectacle d'une âme aux prises, non plus seulement avec ses propres passions ou avec les forces aveugles de la nature, mais avec de pures intelligences dont toute l'énergie est tournée au mal. Rien de plus méritoire pour elle que ces combats qui, en la torturant, l'épurent, la dégagent de la scorie des appétits sensuels, lui donnent l'activité de la flamme et la disposent à une union plus parfaite avec Dieu, foyer pur et infini de la charité. Combats terribles, il faut l'avouer ! Cependant jamais la

longueur de la lutte ni la violence des efforts de Satan n'entraînèrent l'humble François au murmure ni au découragement, encore moins au blasphème ou au désespoir. Tout au contraire, sa confiance en Dieu grandissait avec la lutte, et sa vertu s'y fortifiait, comme le chêne étend ses racines et se fortifie au sein de la tempête. D'où lui venait cette fermeté? Comment chassait-il les anges de ténèbres? Comment triomphait-il de leurs attaques? En tenant toujours à la main deux armes divinement trempées, le jeûne et l'oraison. Grand exemple et grande leçon pour nous qui soutenons le même combat! Les démons n'ont que le pouvoir d'agiter les flots autour de la nacelle de notre âme; la prière y ramène le calme et la paix (1).

Ce fut par humilité et à la suite d'une vision que François s'arrêta au seuil du sacerdoce. Exercer une autorité plus haute que celle des Séraphins, diriger les âmes dans les voies du salut, être l'ange des divins pardons, toutes ces fonctions du ministère sacré réclament une sainteté qui l'effrayait. Ce sentiment d'effroi transpire à travers toutes les lignes de la lettre qu'il envoyait aux prêtres de son Ordre. « Écoutez-moi, mes frères, leur écrivait-il. Si la Bienheureuse Vierge Marie mérite d'être honorée d'un culte spécial pour avoir porté dans ses chastes flancs le Rédempteur du monde, si saint Jean-Baptiste ne

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. LXIII. — Les matérialistes nient l'existence des démons; les libres-penseurs ont entrepris de les réhabiliter. Les uns et les autres auront beau faire, ils ne parviendront pas à nous persuader qu'ils ne vivent pas sous l'empire de ces êtres maudits.

s'est avancé qu'en tremblant pour verser l'eau du Jourdain sur la tète du Messie ; si nous vénérons le Saint-Sépulcre parce qu'il a renfermé pendant trois jours le corps du Sauveur, ah! dites-moi combien elles doivent être pures, les mains entre lesquelles s'incarne le Dieu de l'Eucharistie, le Dieu vainqueur de la mort, le Dieu de majesté devant lequel les Anges se couvrent la face de leurs ailes! Considérez donc, ô prêtres, la sublimité de votre vocation, et soyez saints, parce que la victime que vous immolez est sainte. Pour moi, si je rencontrais un Ange et un prêtre, je saluerais d'abord le prêtre, parce que Dieu lui a confié un pouvoir qu'il n'a pas accordé aux esprits célestes (1). » On comprend qu'avec des vues si hautes sur le sacerdoce et le sentiment si profond qu'il avait de sa propre indignité, le Pénitent d'Assise n'osàt franchir le degré qui sépare le diaconat de la prêtrise. Malgré les instances pressantes de l'évèque d'Assise et du Frère Léon, il différait toujours : il attendait des lumières plus amples sur sa vocation. Elles lui vinrent d'en haut, nous ne savons en quelle année. Un jour qu'il était en prière, un Ange lui apparut et, lui montrant un vase plein d'une eau plus limpide que le cristal, lui dit : « Regarde, François : l'âme du prêtre doit être plus pure encore (2). » Cette vision lui fit prendre une détermination conforme à ses craintes : comme saint Étienne, comme saint Laurent, comme saint Éphrem, il resta toujours diacre.

1. Thomas de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. cxxix.
2. Marc de Lisbonne.

Nous ne pouvons résister au plaisir de faire connaître à nos lecteurs deux autres traits d'humilité que nous empruntons, l'un à Thomas de Celano, l'autre aux *Fioretti*. Voici le premier. C'était l'an 1220, au retour de la mission d'Orient. Sur la longue route de Bologne à Pérouse, notre Bienheureux, succombant à la fatigue, fut obligé de monter sur un âne. Son compagnon, Frère Léonard d'Assise, qui le suivait péniblement, eut alors une pensée tout humaine, au souvenir du passé. « Autrefois, se dit-il en lui-même, ma famille avait le pas sur la sienne. Aujourd'hui les rôles sont renversés : c'est lui qui se sert d'une monture, et moi qui le suis à pied. » A peine ce murmure intérieur s'était-il élevé dans son esprit, que le Saint, qui avait reçu d'en haut dans une si large mesure le don de lire au fond des cœurs, descendit de sa monture et dit à son compatriote : « Tu as raison, mon fils. Il ne convient pas que je voyage de la sorte, et que je te laisse aller à pied ; car, dans le siècle, tu étais plus noble et plus puissant que moi. » Le Frère, étonné et confus de se voir découvert, se jeta tout en pleurs aux genoux de son Bienheureux Père, pour lui faire l'humble aveu de sa faute ; et François lui en octroya gracieusement le pardon, sans aucun mélange de blâme ni d'aigreur (1).

Vers la même époque, pensons-nous, le Frère Masséo mit à l'épreuve et put constater à son tour l'extrême humilité du Saint. Au moment où François revenait du bois qui avoisinait alors le couvent de la

1. Thomas de Celano, *Vita secunda*, p. II, c. III.

Portioncule, et où il avait coutume de se retirer pour converser plus à son aise avec Dieu, Masséo, l'apercevant de loin, courut au-devant de lui, et, dès qu'il l'eut rejoint, il lui adressa sans préambule la question suivante : « Père, pourquoi, pourquoi vous plutôt qu'un autre? » Le saint fondateur, qui chérissait en lui l'un de ses plus fervents disciples et l'une des colonnes de son Ordre, ne se fâcha nullement de la liberté avec laquelle lui parlait Masséo. Tout au contraire, il lui répondit avec douceur, en cheminant d'un pas tranquille vers le monastère : « Parle, mon fils; que veux-tu dire?— Je veux dire, reprit le Frère : pourquoi tout le monde court-il après vous? D'où vient qu'on a faim et soif de vous voir, de vous entendre et de se ranger sous votre conduite? Vous n'êtes pas un bel homme, ni un savant de renom, ni un baron de haute lignée! D'où vient donc, encore une fois, que tout le monde court après vous? » Les Saints ont leur manière de s'entendre dire la vérité : bien loin de se froisser et de se mettre en colère comme les mondains, ils acceptent les observations d'autrui avec une joie qu'ils ne peuvent dissimuler. C'est ce qu'on aurait pu remarquer, dans cette circonstance, sur les traits du séraphique Père. Son front, au lieu de s'assombrir, s'illumina et devint radieux. Soudain il s'arrêta, et levant les yeux au ciel, il les tint longtemps fixés sur un Être invisible, sans pouvoir les en détacher, comme s'ils eussent rencontré celui qu'il chantait dans ses vers comme le Dieu de son cœur et l'unique objet de son amour. Que se passa-t-il durant cette extase? Quel fut le mystérieux dialogue entre le serviteur et le souverain

Maître? C'est le secret de Dieu. Masséo remarqua seulement que le visage du Saint reflétait une émotion extraordinaire, et que son regard aspirait une lumière divine. Il ne s'effraya point, ni ne chercha à s'enfuir; car, il savait que son bienheureux Père était sujet à ces sortes de ravissements.

Au sortir de cette extase, l'homme de Dieu se prosterna la face contre terre, baigna le sol de ses larmes, et rendit grâces au Très-Haut avec une indicible ferveur d'esprit. Puis, se relevant et se tournant vers son compagnon : « Mon fils, lui dit-il, tu veux savoir pourquoi tout le monde court après moi? En voici la raison. Le Seigneur, dont l'œil est toujours ouvert sur les bons et sur les méchants, n'a remarqué, parmi tant de millions d'hommes, aucun pécheur qui fût plus vil que moi et plus incapable de mener à bonne fin la réformation générale qu'il méditait; voilà pourquoi ses regards se sont arrêtés sur moi. Oui, il a fait choix de ce qui est insensé pour confondre la sagesse du monde, et de ce qui est faiblesse et néant pour confondre la noblesse, la force et la grandeur. Et qu'a-t-il voulu enseigner par là, sinon que tout bien comme toute vertu vient de lui, et non des créatures; que nulle chair ne doit se glorifier en sa présence, et que si quelqu'un se glorifie, il doit se glorifier dans le Seigneur, à qui seul appartient la gloire dans tous les siècles? » Belle réponse, toute illuminée des clartés de l'Évangile, et bien digne d'un si grand Saint! Le Frère Masséo, comme auparavant le Frère Pacifique, se retira content; il avait acquis la certitude, cette fois, que son bienheureux

Père avait posé l'édifice de sa sanctification sur le roc inébranlable de l'humilité chrétienne (1).

La mortification des sens achevait en saint François l'œuvre commencée par l'humilité. Ce n'est pas en vain qu'il avait voulu dans le principe que ses disciples prissent le nom de « Pénitents d'Assise ». Ne demeura-t-il pas toujours le grand pénitent de l'Ombrie, et ne sommes-nous pas autorisé à dire qu'il fut un des plus grands ascètes du moyen âge, avant d'en être un des plus grands apôtres ? Ses premiers pas dans les âpres sentiers de la pénitence épouvantent la nature ; son jeûne dans l'île du lac de Pérouse rappelle les austérités des solitaires de la Thébaïde. A Notre-Dame-des-Anges, il égale saint Benoît se roulant dans les épines et saint Bernard se jetant dans un étang glacé ; et lors même qu'à force de flageller sa chair, il en a comprimé les derniers cris, les derniers essais de rébellion, il ne se départ point de l'esprit de pénitence qui l'a animé, dès la première heure de sa conversion, d'un souffle nouveau, violent, irrésistible. Au rapport de saint Bonaventure, il traitait sa chair comme on traite un ennemi, ne lui accordant que ce qu'il ne pouvait lui refuser. Souvent il saupoudrait de cendre les aliments qu'on lui présentait, alléguant pour excuse que sœur cendre était chaste. Il ne buvait que de l'eau, et encore est-ce à peine s'il en prenait assez pour étancher sa soif. Un jour qu'on lui demandait la raison d'une telle austérité de vie : « C'est que, répondit-il, il est difficile de satisfaire aux besoins

1. *Fioretti*, c. x.

du corps, sans se laisser aller à la sensualité. » Dans ses courses apostoliques, si longues, si multipliées, il ne dérogea qu'une fois à la loi qu'il s'était imposée, dès le commencement de sa conversion, de s'abstenir de toute liqueur enivrante. C'était à Sant' Urbano, à la suite de sa mission d'Orient. Sa complexion délicate succombait aux fatigues de l'apostolat; une fièvre lente le consumait, et son palais était brûlant. Se sentant défaillir, il demanda un peu de vin; il n'y en avait point dans l'ermitage. Cependant sa faiblesse augmentait, et tout espoir de guérison semblait perdu. Mais les saints ont des audaces que leur suggère le zèle des âmes, cet unique but de leur existence. Plein de cette foi qui transporte les montagnes, il prie son compagnon d'aller puiser de l'eau à la source voisine, boit cette eau qui se change en vin sous sa bénédiction, et, réconforté par ce breuvage miraculeux, reprend sans délai le cours de ses prédications (1).

Ah ! si les rochers du lac de Pérouse, des Carceri, de l'Alverne, avaient une voix, que de jeûnes, que de macérations ils nous révéleraient ! Quels trésors d'expiation ils étaleraient à nos regards, trésors que les Anges emportaient pour les verser dans la balance de la miséricorde divine et racheter les crimes du treizième siècle ! Mais non. Ces mystères de la pénitence resteront voilés jusqu'au grand jour des révélations ; et pourtant un aveu du Saint, pareil à l'éclair qui traverse le ciel, déchire en partie le nuage qui nous les dérobe. Au moment de rendre le

1. Bonavent., c. v.

dernier soupir, il se crut obligé, comme saint Bernard, à demander pardon à Frère l'âne, c'est-à-dire à son pauvre corps, de l'avoir traité si durement.

C'est le propre des Saints de concilier en eux les vertus en apparence les plus opposées. Cet amant de la pénitence était en même temps un miroir d'amabilité, de douceur et de gaieté.

Plus on étudie sa vie et ses œuvres, plus on voit reluire et s'harmoniser en lui toutes les grandeurs morales, magnanimité de caractère et modestie, héroïsme et simplicité, zèle et prudence, force et douceur. Et alors on ne s'étonne plus que le Créateur, trouvant une âme si docile à ses inspirations, l'ait enrichie des dons les plus précieux, tels que le discernement des cœurs, l'esprit de prophétie, et le pouvoir de commander aux démons, aux maladies et à la mort. Pour nous, nous admirons ces faveurs célestes; mais il est un don qui nous paraît préférable encore, don plus caché, mais plus excellent, parce qu'il est la source des autres : c'est le don d'oraison. François le posséda au plus sublime degré. Il est rare de trouver dans le même homme la vie contemplative de Marie et la vie active de Marthe; presque toujours l'une des deux domine aux dépens de l'autre. C'est le privilège du Patriarche d'Assise d'avoir su réunir en lui l'une et l'autre, et de les avoir, pour ainsi dire, fait marcher de pair.

Thomas de Celano et saint Bonaventure nous racontent avec quelle diligence il faisait valoir ce don de Dieu. L'oraison était le fond de son existence, la respiration de son âme, l'échelle spirituelle par laquelle il allait des hommes à Dieu et de Dieu aux

hommes. Il n'entreprenait rien sans y avoir recours, et c'est à elle qu'il attribuait tout le succès de ses prédications, toutes ses victoires sur les puissances infernales, tous ses progrès dans la vertu. Ce fut elle, en effet, qui l'éleva si rapidement à la parfaite union d'amour avec Dieu. Aussi était-il extrêmement attentif en toutes circonstances aux touches de l'Esprit-Saint. S'il était seul, perdu dans les forêts de Monte-Zucco, de l'Amiata ou de l'Alverne, il s'abandonnait sans crainte aux mouvements de la grâce. S'il se trouvait en voyage et au milieu de ses Frères, il les quittait sans rien dire, et cheminait un peu en arrière, pour mieux obéir au souffle de l'Esprit divin. Plus d'une fois ses compagnons le virent ravi en extase, le visage transfiguré, les yeux fixés au ciel et tellement hors de lui-même qu'il était insensible à tout ce qui se passait autour de lui, ou bien encore élevé de plusieurs coudées au-dessus du sol et la tête environnée d'un nimbe lumineux. « Pendant ces longs ravissements, le Très-Haut lui communiquait des secrets, que le bienheureux Père gardait au fond de son cœur, à moins que la gloire de Dieu ou le bien des âmes ne lui fissent un devoir de les divulguer (1). »

Dieu n'intervient pas sans motif; mais ici les desseins de la sagesse éternelle éclatent à travers les fréquentes visions dont il favorisa le Saint : il voulait affirmer l'œuvre du fondateur et accréditer la mission de l'Apôtre. C'est ce que prouvent les apparitions que nous allons raconter.

1. Bonavent., c. x.

En 1215, pendant que François traversait la Marche d'Ancône, deux Frères conçurent quelques soupçons sur sa sainteté et résolurent de surveiller ses actes. Pendant la nuit, l'un des deux pénétra dans la cellule où il devait reposer. Ne l'y trouvant point, il eut l'idée que François devait être dans le bosquet voisin. Il y vole aussitôt, pénètre dans l'épaisseur du bois, et prête une oreille attentive. Une seule voix trouble le silence de la nuit. Il la reconnaît : c'est la voix du vénéré Père, qui poussait d'ardents soupirs vers le ciel et conjurait la Reine des Anges de lui montrer son adorable Fils. Il s'avance vers le bouquet d'arbres d'où partent les gémissements, et aperçoit, au sein d'une clarté surnaturelle, la Vierge Mère qui pose son Fils entre les bras de François, avec une tendresse qu'on ne saurait dépeindre, et l'heureux Patriarche qui, comme le vieillard Siméon, reçoit l'Enfant Jésus, l'adore et le couvre de ses caresses, en le suppliant de pardonner aux pauvres pécheurs et de les sauver. A la vue d'un tel prodige, le Frère tombe par terre, à demi-mort; tant il est instinctif à l'homme déchu de trembler devant Dieu? Le saint Patriarche, en retournant au monastère pour les Matines, le trouva dans cet état, et le fit revenir de son évanouissement. Puis, il lui défendit d'ouvrir la bouche sur ce qu'il avait vu et entendu; mais le Religieux, croyant qu'ici la gloire de Dieu l'obligeait plutôt à parler qu'à se taire, s'empressa de raconter la scène merveilleuse dont il avait été témoin (1).

Une autre fois, un jeune Frère eut recours à un

1. Wadding, t. I, p. 237.

moyen fort ingénieux pour savoir ce que le Saint faisait pendant la nuit. Il dormit à ses côtés et attacha sa corde à celle du Père. « De la sorte, pensa-t-il, il ne pourra sortir que je ne m'en aperçoive. » Alors, content de son petit stratagème, il se livra bientôt tranquillement au sommeil, qui ne se fit pas attendre. Quand tout le monde fut endormi, François se leva, délia doucement le nœud qui l'arrêtait, et alla se mettre en oraison sous les arbres de la forêt voisine. A son réveil, le jeune Frère, tout surpris de ne plus voir le séraphique Père à ses côtés, court à sa recherche. Un colloque mystérieux qu'il entend, une lumière extraordinaire qui scintille à travers les arbres, lui indiquent la présence du Saint. Il dirige ses pas de ce côté, et se trouve bientôt en face d'un spectacle que la parole humaine est impuissante à décrire. Le Fils de Dieu, environné d'esprits célestes, sa très sainte Mère, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste étaient là, s'entretenant familièrement avec François. Chose étonnante ! le même phénomène surnaturel produisit deux fois le même effet. Ce jeune homme, aussi bien que le Religieux dont nous avons parlé précédemment, fut saisi d'effroi et perdit connaissance, jusqu'à ce que notre Saint, prévenu par le Sauveur lui-même, vînt le rappeler à la vie. Pendant ce temps, la vision avait disparu. François, selon son habitude, défendit au jeune Frère d'en parler. Celui-ci, plus obéissant que l'autre Frère, attendit la mort du Bienheureux pour révéler son secret (1).

Dieu, qui est le maître de ses dons et qui les

1. *Fioretti*, c. XVII.

distribue comme il lui plaît à ses créatures, ne veut pas qu'on trouble indiscrètement et sans motif les opérations de sa grâce. Un jour que l'évêque d'Assise était descendu au couvent de la Portioncule, et que, n'entendant aucun bruit, il avait entr'ouvert la porte de la cellule de François, avec le secret désir de le surprendre en extase, il se sentit tout à coup repoussé par un bras invisible et rejeté assez loin de la cellule; il ne recouvra le libre usage de ses sens que lorsqu'il eut ingénument avoué son indiscrétion en présence des Religieux (1).

Qu'attestaient ces prodiges, sinon l'éminente sainteté du fils de Bernardone? Sainteté dont les reflets sont admirables : car, à force de larmes et de prières, d'amour et d'humilité, il avait reconquis l'innocence primordiale et semblait avoir recouvré les privilèges dont jouissaient nos premiers parents au jour de leur création. Il était parfaitement soumis à Dieu; et la créature inférieure, à son tour, rentrant pour lui dans l'ordre détruit par le péché, se montrait si docile à sa voix, que pour retrouver une pareille obéissance il faut remonter jusqu'à l'âge d'or du paradis terrestre. Sans doute, avant lui, plusieurs Saints avaient plus ou moins ressaisi le sceptre tombé des mains d'Adam : les Pères de la Thébaïde étaient servis par les corbeaux; les lions du désert venaient lécher les pieds d'Andronicus et se coucher devant Vite, Modeste et Crescence; saint Gall commandait aux ours des Alpes; saint Colomban, traversant la forêt de Luxeuil, était réjoui par le chant des

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. xliii.

oiseaux, et voyait les écureuils descendre des arbres pour se poser sur sa main ; mais aucun n'a égalé le thaumaturge de l'Ombrie. Cet ancien empire de l'homme avant sa chute, François l'exerçait, non en passant, mais d'une manière permanente ; et c'est un fait acquis à l'histoire, qu'il commandait en maître à toute la nature, et que toute la nature lui obéissait comme si elle eût été douée d'intelligence.

Lorsqu'il sortait du couvent de Notre-Dame-des-Anges pour parcourir les plaines de l'Ombrie, les animaux saluaient en lui le roi de la création. N'apercevant plus que l'empreinte divine sur cette figure amaigrie, où il n'y avait presque plus rien de terrestre, et n'éprouvant plus dès lors cette horreur instinctive que leur inspirent notre état de déchéance et notre dureté, ils entouraient le Saint pour l'admirer et le servir. Les lièvres et les lapins se réfugiaient dans les plis de sa robe. Traversait-il un pâturage, les brebis, s'entendant saluer du doux nom de sœurs, levaient la tête et accouraient vers lui, laissant les bergers stupéfaits. Et lui-même, sevré depuis si longtemps des jouissances de la compagnie des hommes, prenait plaisir à ces fêtes que lui faisaient les animaux des champs.

Sur les bords du lac de Rieti, un pêcheur lui offrit un oiseau de rivière vivant ; François l'accepta de grand cœur, le tint quelque temps dans ses mains, puis les ouvrit pour lui rendre la liberté. Mais l'oiseau ne s'envola point. Alors le Saint, dans un transport de reconnaissance et d'amour envers Dieu, leva les yeux au ciel et demeura plus d'une heure en extase. Étant revenu à lui, il bénit son frère le petit oiseau,

et lui commanda de gagner les plaines de l'air, pour y chanter les louanges du Créateur ; et aussitôt l'oiseau battit des ailes, prit son essor et se mit à gazouiller joyeusement.

Sur ce même lac, un batelier lui présenta un jour un gros poisson qu'il venait de prendre. François garda quelque temps le poisson entre ses mains, puis le remit à l'eau. Au lieu de se sauver, le poisson demeura au même endroit, jouant à fleur d'eau en présence du Saint, comme s'il n'eût pu se séparer de lui. Il ne plongea au fond du lac que sur l'ordre du séraphique Père et après avoir reçu sa bénédiction (1).

Une autre fois, rencontrant sur la route de Sienne un jeune homme qui allait vendre des tourterelles : « Mon cher fils, lui dit François, ne livre pas à la mort ces oiseaux innocents, qui sont dans l'Écriture le symbole des âmes chastes, humbles et fidèles ; donne-les-moi, je te prie. » Le jeune homme s'empressa de les lui donner. François les réchauffa sur son sein, les caressa, et leur adressa ces paroles : « Tourterelles innocentes et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre ? Mais je veux vous arracher à la captivité et à la mort, et je vous bâtirai des nids où vous pourrez vous multiplier. — Écoute, mon fils, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune homme, voici la la récompense que Dieu réserve à l'acte de générosité que tu viens de faire. Tu revêtiras sous peu l'habit de la pénitence, et tu trouveras avec nous dans le trésor de la pauvreté volontaire le gage de l'éternelle béatitude. » Cette prédiction s'accomplit

1. BONAVENT., c. VIII.

en tout point, et le jeune homme, étant entré dans l'Ordre des Frères-Mineurs, y mourut en odeur de sainteté. François, après l'avoir béni, continua sa route, en portant les gentilles tourterelles jusqu'au monastère de Ravacciano, sous les murs de Sienne. Arrivé au couvent, il enfonça son bâton en terre. Le lendemain matin, le bâton était devenu un grand et gros chêne vert, à la stupéfaction des Frères et des Siennois; et François y posait les chères petites tourterelles, en leur commandant d'y faire leur nid et d'y demeurer en paix. Elles obéirent, et s'apprivoisèrent si bien avec les Religieux, qu'elles venaient familièrement manger dans leurs mains. Le chêne miraculeux de saint François subsistait encore au commencement du dix-huitième siècle.

Il y avait auprès du couvent de Fonte Colombo, un nid d'alouettes huppées dont la mère venait chaque jour visiter saint François, pour recevoir de sa main la pâture nécessaire à ses petits. Quand ils eurent des ailes, elle lui amena toute sa couvée. François remarqua que la plus forte des petites alouettes becquetait les autres et s'emparait de leur portion. Il en ressentit de la peine, et gourmandant la coupable : « Insatiable et cruelle, lui dit-il, tu mourras misérablement, et les animaux les plus avides ne voudront point goûter de ta chair. » Quelques jours après, en effet, elle se noya dans un vase où l'on mettait à boire. On la jeta aux chats et aux chiens pour voir s'ils la mangeraient; pas un n'y toucha.

Prêchant dans le village de Laviano, et ne pouvant se faire entendre à cause des hirondelles qui avaient

leurs nids près de là, François leur dit : « Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé. Laissez-moi parler à mon tour. Écoutez la parole de Dieu, et gardez le silence pendant le temps que je prêcherai. » Elles ne dirent plus un seul petit mot, et ne remuèrent pas même les ailes. Saint Bonaventure, à qui nous empruntons tous ces détails intéressants, ajoute que, de son temps, un jeune étudiant de Paris, troublé dans son travail par le gazouillement d'une hirondelle, dit à ses condisciples : « Voilà sans doute une de ces babillardes qui troublaient le bienheureux François dans son sermon, et qu'il fit taire ! » Et, se tournant vers l'hirondelle, il lui dit : « Au nom de saint François, je t'ordonne de garder le silence et de venir à moi. » Elle se tut et vint à lui. L'écolier fut tellement surpris de ce prodige, qu'il demeura immobile et ne songea pas à la retenir. L'oiseau s'envola et ne l'importuna plus (1).

Au couvent de Notre-Dame-des-Anges, une cigale vint à chanter sur un figuier, tout près de la cellule de François. Il l'appela ; elle accourut aussitôt se placer sur sa main. « Ma sœur la cigale, lui dit-il, chante et loue le Seigneur. » Sur-le-champ, elle se mit à chanter et elle ne s'arrêta que sur l'ordre du Bienheureux. Elle demeura ainsi pendant huit jours, allant et venant de son figuier à François. Au bout de ce temps, il dit à ses compagnons : « Il y a assez longtemps que notre petite sœur la cigale nous invite à louer Dieu, donnons-lui son congé. » Au même moment, elle se retira, et ne reparut plus (2).

1. Bonavent., c. xii. — 2. *Ibid.*, c. viii.

Plus tard, sur le mont Alverne, un faucon dont l'aire était voisine de la grotte du Saint, s'attacha singulièrement à sa personne et s'établit, pour ainsi dire, son veilleur de nuit. Quand venait l'heure des Matines, il ne manquait pas de chanter à la porte de François et de l'éveiller longtemps avant l'aube. Les infirmités du Saint étaient-elles plus grandes. l'intelligent oiseau tardait jusqu'au lever du soleil, et encore ne chantait-il qu'à mi-voix (1).

Dans les dernières années de François, pendant qu'il était à Sienne, un chevalier lui envoya un beau faisan. Dès que la charmante bête eut vu le serviteur de Dieu et entendu sa voix, elle le prit en telle affection qu'elle ne voulut plus se séparer de lui. Plusieurs fois on la porta dans les vignes pour lui rendre sa liberté; elle revenait d'un vol rapide vers le séraphique Père. On la donna à un seigneur qui aimait beaucoup saint François et venait souvent le visiter; elle refusa toute nourriture. Rapportée au Bienheureux, elle manifesta sa joie par mille gentillesses, et se mit à manger avec appétit (2).

Les bêtes fauves elles-mêmes se sentaient attirées vers l'humble Pénitent d'Assise; elles respectaient en lui un reflet de la puissance primitive d'Adam et de l'idéale beauté du Créateur, et en sa présence elles perdaient leur férocité. On se souvient de la « conversion du loup de Gubbio. » Mais combien d'autres exemples du même genre!... Un jour que le saint Patriarche se rendait de Cotanello à Greccio, il promit à son guide que les loups qui infestaient la

1. BONAVENT., c. VIII. — 2. *Ibid.*, c. VIII.

montagne ne lui feraient aucun mal. Rassuré par cette promesse, le paysan conduisit le Saint jusqu'à Greccio ; à son retour, au moment où il s'engageait dans les gorges de la montagne, deux loups débouchèrent de la forêt, s'approchèrent de lui, lui léchèrent les pieds et l'accompagnèrent jusqu'à son logis, comme font les chiens pour leurs maîtres. — « Les habitants de Greccio, ayant appris l'arrivée du célèbre thaumaturge, vinrent le supplier avec larmes de les délivrer du double fléau qui les désolait, les loups et la grêle. Touché de compassion, François leur dit : « A l'honneur et à la gloire du Dieu tout-puissant, je vous promets que si vous faites de dignes fruits de pénitence, ces calamités disparaîtront. Mais, je vous le prédis en même temps, si vous payez d'ingratitude les bienfaits de Dieu, si vous imitez le chien qui retourne à son vomissement, l'Éternel sévira contre vous et doublera le châtiment. » Les habitants de Greccio s'engagèrent publiquement à faire pénitence, et le Ciel se chargea d'exécuter l'autre partie du contrat. Tant qu'ils demeurèrent fidèles à leur promesse, ni les loups ne décimèrent leurs troupeaux, ni la grêle ne dévasta leurs moissons (1). »

Tel est l'ensemble des qualités, des vertus et des privilèges de saint François, ensemble si harmonieux, si ravissant, si élevé au-dessus de toute beauté terrestre, que cette figure séraphique n'a point d'égale dans l'histoire des siècles, et que les grands maîtres de la peinture l'ont regardée comme le type de l'homme régénéré. A six siècles de distance, elle a encore le

1. Bonavent., c. viii.

don de nous émouvoir, de nous enthousiasmer, de nous ravir; et quand nous cherchons à traduire nos sentiments d'admiration, nous sommes obligés d'emprunter nos expressions au Prophète royal et de nous écrier avec lui : « *Mirabilis Deus in Sanctis suis :* Dieu est admirable dans ses Saints », qui sont le chef-d'œuvre de sa grâce et l'idéal de la nature humaine guérie par le sang rédempteur.

CHAPITRE XVII

LE MONT ALVERNE. — SAINT FRANÇOIS Y REÇOIT LES STIGMATES.

(1224)

Au fond de la Toscane, au centre des Apennins, à moitié chemin entre Arezzo et Florence, s'élève une roche dont la tête sourcilleuse se détache au loin des montagnes environnantes, et dont le pied est baigné à l'orient par le Tibre, à l'occident par l'Arno, le Corsalone et l'Archiana : c'est l'Alverne, montagne bénie que nous appellerions volontiers, s'il nous était permis de nous servir des souvenirs de l'Évangile, « le Thabor et le Calvaire de saint François (1). »

C'est là, en effet, que son esprit goûtera les plus enivrantes délices de l'union mystique, et que sa chair sera transpercée par le glaive de feu du Séraphin.

Le séjour du Bienheureux sur cette montagne et les faveurs spirituelles qu'il y reçut, ont tracé dans

1. « Nel crudo sasso, intra Tevere ed Arno,
« Da Cristo prese l'ultimo sigillo,
« Che le sue membra du 'anni portarno. »
DANTE, *Paradis*, XI.

l'histoire un sillon trop lumineux pour ne pas attirer nos regards et ne pas fixer notre attention.

Son premier voyage à l'Alverne remonte au printemps de l'année 1213. Il était alors en route pour se rendre en Espagne, et de là au Maroc. Il lui arriva, durant le trajet, de passer au pied du château de Montefeltro, au moment où l'on se préparait à y donner un tournoi. Déjà la bannière seigneuriale flottait sur la porte d'entrée; la cour d'honneur retentissait sous le pas des palefrois, et le son des trompettes, partant du haut des tours crénelées, annonçait au loin l'ouverture de la fête. Un jeune comte de Montefeltro, ayant fait sa veillée d'armes dans l'antique chapelle de ses pères, s'avançait pour être armé chevalier en présence de toute la noblesse florentine. François, qui aimait ces sortes de fêtes à la fois religieuses et militaires, dit à son compagnon de voyage : « Frère Léon, montons au château; nous y ferons, Dieu aidant, un chevalier spirituel. » Lorsque les cérémonies furent terminées et les chevaliers réunis sur la cour d'honneur, François monta sur un tertre et développa magnifiquement devant son noble auditoire ces deux vers italiens :

« *Tanto è il bene ch'io aspetto*,
« *Ch'ogni pena m'è diletto.* »

« Le bien que je désire est si grand,
« Que toute peine m'est un plaisir. »

Il cita tour à tour l'exemple des Apôtres, puis des martyrs et des confesseurs de la foi, qui s'exposaient volontiers à toutes sortes de supplices pour conquérir le ciel. Les seigneurs, pénétrés d'une émotion invo-

lontaire, recueillaient toutes ses paroles avec le même respect que si elles fussent tombées des lèvres d'un Ange. L'un d'eux, le comte Orlando de Chiusi di Casentino, une de ces âmes d'élite qui sont dans le monde sans être du monde, se détache du groupe à l'issue de la prédication, aborde le Saint, et, le tirant à l'écart, lui dit : « Père, il y a longtemps que je soupire après cette heure; je désire tant m'entretenir avec vous du salut de mon âme! » François, aussi discret que zélé, lui répond avec un aimable sourire : « Volontiers, mais pas maintenant; assistez d'abord à la fête, et après le repas, nous converserons ensemble tant qu'il vous plaira. » Orlando suivit le conseil du Saint. Le banquet une fois terminé, il accourut près de François, et ils discoururent longtemps ensemble du bonheur du ciel et des moyens d'y parvenir. A la fin de cet entretien tout céleste et trop court à son gré, le comte Orlando dit au Bienheureux : « J'ai dans mes domaines une de ces montagnes sauvages qui portent l'esprit au recueillement. Visitez-la; si elle vous plaît, je vous la donnerai de grand cœur, à vous et à vos compagnons, pour le salut de mon âme. » François accepta la proposition, et promit d'envoyer immédiatement deux de ses Frères pour visiter le mont Alverne, pendant qu'il poursuivrait son voyage vers l'Espagne (1).

Les deux Religieux choisis par le saint Patriarche montèrent au château de Chiusi, vieux manoir dont on aperçoit encore aujourd'hui les ruines imposantes sur les bords de la petite rivière de la Rasina, à un

1. Salvator Vital, *Théâtre séraphique.*

mille de l'Alverne. Le comte Orlando les reçut avec bonheur, rassembla une escorte de cinquante hommes armés, pour se défendre des bêtes fauves et des brigands, et se mit lui-même à la tête de la petite caravane. L'ascension de la montagne est pénible, mais sans monotonie. Ses premiers mamelons sont d'une extrême aridité; çà et là des ravins, des blocs de granit jetés comme au hasard, des chênes rabougris qui ont peine à grandir assez pour donner leur ombre au voyageur. Aux deux tiers de sa hauteur, la montagne change d'aspect: la pente devient moins raide, et le sol moins infécond. Puis, tout à coup, se dresse à pic devant vous le géant de ces montagnes, roche immense aux parois perpendiculaires comme une muraille et couronnée d'une magnifique forêt de hêtres et de sapins : c'est l'Alverne. Cette nature âpre et sauvage, effrayante et sublime, plut aux deux Frères explorateurs. Ils acceptèrent au nom de François la donation que leur fit Orlando, et s'y bâtirent à la hâte une cabane et un oratoire, où ils psalmodièrent l'office divin, pour prendre possession de la montagne par la prière (1).

A son retour d'Espagne, François se fit rendre compte de ce qui s'était passé. Les Frères lui dépeignirent cette solitude sous de si belles couleurs, qu'il dit à ceux qui l'entouraient : « Mes chers enfants, le carême de la Saint-Michel approche; je crois que Dieu nous appelle à le passer sur cette montagne, pour la consacrer par la pénitence au Sauveur, à sa

1. *Fioretti*, première considération sur les Stigmates. Les *Fioretti* semblent n'être ici que l'écho de la tradition.

glorieuse Mère et aux saints Anges. » Et il se mit aussitôt en route, accompagné des Frères Léon, Ange et Masséo. « Mon fils, dit-il à ce dernier, tu seras notre supérieur pendant tout le voyage. En chemin, nous garderons les usages du couvent, en récitant l'office divin, observant le silence et nous confiant à la garde de la Providence pour le gîte et le couvert. » Les trois Religieux inclinèrent la tête, et Masséo prit la direction de la petite troupe. La première nuit se passa dans un couvent de l'Ordre. La deuxième nuit, le mauvais temps et la fatigue obligèrent nos voyageurs à chercher un abri dans une des églises de Capraro, au pied de l'Alverne. Là, les trois compagnons du Saint s'endormirent d'un profond sommeil. François seul demeura en prière; mais il eut à subir un terrible assaut de la part des démons. Ces malins esprits, furieux de voir qu'il ruinait leur empire, lui apparurent sous des formes effrayantes, se précipitèrent sur lui, le frappèrent à coups redoublés et le laissèrent à demi mort sur le pavé. Au plus fort du combat, François, semblable au soldat qui se bat vaillamment sous les yeux de son capitaine, tenait son cœur élevé vers l'invisible Roi des siècles. « O Seigneur Jésus, s'écriait-il, je vous rends grâces pour tous vos bienfaits, et particulièrement pour celui-ci, qui m'est un gage manifeste de votre amour. Vous punissez mes péchés en ce monde, pour m'épargner dans l'autre. Mon cœur est prêt à souffrir mille fois plus, si c'est votre sainte volonté (1). »

Le lendemain matin, François se trouvait réduit à

1. Thomas de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. lxiii.

un tel état de faiblesse qu'il ne put continuer le voyage à pied. Ses compagnons allèrent au village voisin, et rencontrèrent un brave laboureur qui leur prêta volontiers son âne pour leur bienheureux Père et se joignit à leur compagnie. On se remit en route; le saint Patriarche ouvrait la marche, assis sur sa paisible monture ; le paysan et les Frères le suivaient à quelque distance. Tout en gravissant les premiers mamelons de la montagne, le paysan dit à François : « Père, dites-moi la vérité; êtes-vous vraiment ce François d'Assise dont on parle tant? — Oui, répondit le Saint. — Eh bien ! reprit cet homme, croyez-moi, appliquez-vous à être aussi bon que les gens le disent, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur confiance. » Charmé de tant de simplicité, l'humble François descend de sa monture, se jette aux genoux du paysan et lui baise les pieds, en le remerciant de son bon conseil, puis il remonte sur son âne (1).

Cependant, à mesure qu'on avançait dans les gorges sinueuses de l'Alverne, la montée devenait plus rapide, le sentier plus abrupt, le soleil plus brûlant. Le paysan, exténué de soif et de chaleur, s'écria tout à coup : « Je n'en puis plus ! Je me meurs, si je ne trouve à boire. » Mais il n'y avait pas une goutte d'eau dans ce désert. François eut pitié du pauvre laboureur, et, les bras tendus vers le ciel, il se mit à implorer le secours de la Providence, avec cette pleine confiance qui est le plus sûr garant du succès. N'est-il pas écrit que Dieu est un père, le meilleur et le plus tendre des pères, et qu'il s'incline

1. *Fioretti*, première considération sur les Stigmates.

aux moindres désirs de ceux qui l'aiment? Bientôt, sentant que sa prière était exaucée, le Bienheureux se tourna vers le paysan, et lui dit en lui montrant du doigt une énorme pierre : « Vois-tu cette roche? Vas-y; tu trouveras une source limpide que le Sauveur, dans sa miséricorde et sa bonté pour toi, vient d'en faire jaillir pour te désaltérer. » Cet homme crut à la parole du Saint; il le regardait comme un nouveau Moïse tout-puissant sur le cœur de Dieu. Il courut à l'endroit indiqué, et y trouva, en effet, une eau fraîche et délicieuse. Lorsqu'il eut étanché sa soif, la fontaine miraculeuse cessa de couler et disparut pour toujours (1).

Nos voyageurs atteignirent enfin la crête de la montagne, et le bonheur d'être arrivés leur fit oublier les fatigues de l'ascension. François s'assit sous un hêtre aux rameaux touffus, et, contemplant de là l'immense panorama qui se déroulait sous ses yeux, il fut ravi de la beauté du site. La solitude de l'Alverne lui plut; l'austère majesté des montagnes l'enchanta. Au même moment, une nuée d'oiseaux s'abattirent autour de lui, voltigeant sur sa tête, sur ses mains, sur ses épaules, et lui souhaitant la bienvenue par leurs cris et par leurs battements d'ailes. Quoique habitué à leurs caresses, il fut tout émerveillé de ce spectacle, et dit à ses compagnons : « Je vois qu'il nous faut rester ici, puisque notre arrivée cause tant de joie à nos frères les oiseaux (2). »

Orlando, ayant appris que François était sur les hauteurs de l'Alverne, y accourut en toute hâte,

1. Bonavent., c. vii. — 2. *Id.*, c. viii.

accompagné de ses hommes d'armes, et muni des provisions nécessaires. Il trouva les Religieux en prière. Le saint Patriarche se leva aussitôt pour aller au-devant de son noble visiteur, et le conduisant sous un très beau hêtre, à un jet de pierre environ des cellules des autres Frères : « Merci, lui dit-il, de nous avoir fait don de cette sainte montagne! Et maintenant, si vous voulez mettre le comble à vos bienfaits, construisez-moi une petite cabane faite de branchages et qui ait pour voûte les rameaux de cet arbre. » Le comte donna immédiatement ses ordres pour satisfaire au désir du Saint. On comprend combien un tel ermitage, ou plutôt un tel oratoire, ayant pour piliers les troncs vigoureux d'un hêtre séculaire, pour ogives les branches entrelacées de l'arbre, pour parure les feuilles aux mille nuances, dorées par le ciel couchant, pour tapis le gazon émaillé de renoncules d'or et de polygalas bleus, et laissant une échappée sur l'azur du ciel, devait plaire à un esprit contemplatif comme celui de François d'Assise. Le soir, quand vint l'heure du départ pour le comte Orlando, notre Bienheureux le remercia en termes chaleureux de sa visite et de son dévouement, et le bénit ainsi que tous les travailleurs. Au moment du dernier adieu, le gentilhomme, prenant les Religieux à part, leur dit : « Je ne veux pas que, sur cette montagne sauvage, les nécessités de la vie vous empêchent jamais de vous livrer tout à votre aise à la méditation des choses célestes. Je veux, et je vous le dis une fois pour toutes, je veux que vous veniez chercher dans ma maison tout ce dont vous aurez besoin. Si vous agissiez autrement, j'en éprouverais

beaucoup de peine. » Il dit, et il descendit l'Alverne avec ses hommes pour regagner le château de Chiusi (1).

Après son départ, Ange, Léon et Masséo vinrent s'asseoir sur la mousse, auprès de leur bienheureux Père, pour recevoir ses instructions. Depuis longtemps déjà, le soleil avait disparu derrière la cime des Apennins ; les étoiles scintillaient au firmament, et envoyaient à la terre leur lueur vacillante; une brise légère s'était élevée et rafraîchissait les visages; les bruits du monde venaient s'éteindre au pied de la montagne. Ici l'âme se sentait plus près de Dieu. Les Frères gardaient le silence, comme s'ils eussent craint de réveiller les échos de la montagne ou de troubler l'oraison de leur Père. Enfin, celui-ci prit la parole : « Mes Frères, leur dit-il, ne faites pas trop de fond sur la généreuse proposition du seigneur Orlando, de peur de porter atteinte à votre vœu de pauvreté. Soyez sûrs que si vous êtes de vrais pauvres, le monde aura compassion de vous. Si vous embrassez étroitement la sainte pauvreté, on vous fournira libéralement le pain de chaque jour, au lieu que si vous vous en écartez, on vous délaissera. N'est-ce pas Dieu qui vous a appelés à cette forme de vie pour la conversion des peuples ? Et dès lors, n'y a-t-il pas comme un pacte implicite entre vous et lui, et qui oblige également les deux parties contractantes ? A vous donc d'offrir aux peuples le pain de la vérité et le spectacle de vos vertus; aux peuples, qui sont ici les mandataires de Dieu, de vous donner en

1. *Fioretti*, deuxième considération sur les Stigmates.

échange le pain matériel. Soyez fidèles à remplir vos obligations, et gardez la pauvreté évangélique, parce qu'elle est la perfection et le gage des richesses éternelles (1). »

Les cellules des Frères, n'étant que de feuillage, ne pouvaient les protéger suffisamment contre l'intempérie des saisons; d'ailleurs, ils n'avaient point d'habitation convenable pour y loger le Dieu de l'Eucharistie. Le saint Patriarche songea donc à bâtir une église et un petit couvent; et dès qu'Orlando revint sur la montagne, il lui fit part de ses desseins. Le comte les approuva; il amena, peu de jours après, quelques ouvriers des environs, et fit exécuter le plan tracé par le Saint.

Pendant qu'on travaillait à cette construction, François parcourait la montagne dans tous les sens, recherchant de préférence les endroits les plus favorables à la contemplation. Bientôt il se trouva en face d'énormes masses de rochers, qui laissaient voir de larges déchirures, de profondes cavernes et des blocs de pierre qui surplombaient. Le Bienheureux, soupçonnant là quelque mystère, eut recours à l'oraison et pria le divin Maître de l'éclairer sur l'origine de ces phénomènes de la nature. Et il lui fut révélé que ces phénomènes s'étaient produits au moment du tremblement de terre qui accompagna la mort du Sauveur (2).

Un étrange événement faillit troubler la retraite des Frères-Mineurs. En face du plateau qu'ils occupaient s'élève une roche au front dénudé, à l'aspect

1. *Fioretti*, deuxième considération sur les Stigmates.
2. *Fioretti*, *ibid*.

sinistre. Un brigand, surnommé le Loup, à cause de sa cruauté, était venu se cacher dans un antre de cette roche; il en avait fait son repaire, on pourrait presque dire sa citadelle, et n'en sortait, selon la coutume des routiers, que pour dévaliser et rançonner les passants, semblable à l'aigle qui ne quitte son aire que pour fondre sur sa proie. Le voisinage de nos pieux anachorètes lui déplut. Le crime est ombrageux, et le regard des hommes de bien l'offusque.

Le bandit vint donc un jour trouver les Frères-Mineurs, et les somma, d'un ton insolent, de quitter l'Alverne et de ne plus venir troubler son repos. François le reçut avec tant de douceur, l'écouta si patiemment et lui adressa de si bonnes paroles, que sa fureur se calma tout d'un coup. Se prosternant aux pieds de notre Saint, il le supplia de lui obtenir de Dieu le pardon de ses crimes, et sollicita la faveur de demeurer quelque temps en sa compagnie : faveur qui lui fut accordée. Là, témoin de la vie angélique des Frères, il fut si promptement transformé en un autre homme, qu'il demanda à partager leur vie. Le saint Patriarche, admirant dans cette soudaine conversion un miracle de la grâce, accueillit « le loup » avec amour, le revêtit, sans plus tarder, de l'habit de la pénitence, et lui imposa, comme symbole de son changement de vie, le doux nom de Frère Agnello (l'agneau). Frère Agnello passa le reste de ses jours sur le mont Alverne, et y mourut saintement, après avoir changé le théâtre de ses brigandages en un lieu de prière et de mortification. La roche qu'il habitait porte encore

aujourd'hui le nom de « Roche du Frère Loup (1) ».

Tels sont les divers incidents du premier voyage de François au mont Alverne. Les autres voyages qu'il y fit, excepté le dernier, ont laissé peu de trace dans l'histoire: nous n'en parlerons pas. Le sixième, qui est le dernier, est l'apogée de ses douleurs et de sa gloire; on ne s'étonnera donc pas que nous en rapportions, avec un soin filial, les principales circonstances et le dénoûment.

C'était au mois d'août 1224. François, âgé de quarante-deux ans, exténué de veilles et de fatigues, mais de plus en plus avide de silence, de lumière et d'amour, fut poussé par l'Esprit de Dieu à gagner de nouveau les hauteurs de l'Alverne. Malgré les chaleurs excessives, il partit sur-le-champ de Notre-Dame-des-Anges, emmenant avec lui ses deux compagnons ordinaires, Léon et Masséo. Pendant le séjour qu'il fit sur la montagne, il fut plus que jamais comblé des faveurs célestes. Le Frère Léon atteste l'avoir vu plusieurs fois suspendu entre le ciel et la terre, tantôt seulement à hauteur d'homme, tantôt à perte de vue. Dans le premier cas, il lui baisait les pieds et les arrosait de ses larmes, en s'écriant : « Mon Dieu, par les mérites de mon bienheureux Père, soyez propice à un pauvre pécheur comme moi et daignez me communiquer une parcelle de votre grâce. » Dans le second cas, il se prosternait la face contre terre, et se mettait en prière à l'endroit même d'où saint François s'était élevé dans les airs. — Pendant ses longues extases, le séraphique Patriarche,

1. Wadding, t. I, p. 231.

tout perdu dans la contemplation des mystères de la Passion, se plaignait amoureusement à son Jésus de n'avoir pu verser son sang pour la foi, et implorait du moins la grâce d'être tout transformé en lui. En retour, le Seigneur lui fit connaître que son désir était exaucé.

Le soir de la fête de l'Assomption, qui ouvrait pour notre Saint le carême de la Saint-Michel, il se retira dans la grotte la plus sauvage qu'il eût pu trouver sur la pente méridionale de la montagne, afin de mieux se livrer à l'action de la grâce. « Chère brebis du bon Dieu, dit-il à son compagnon, laisse-moi seul ici, et que personne ne vienne m'y troubler. Seulement tu auras la charité de m'apporter tous les soirs un peu de pain et d'eau. Tu reviendras à minuit, à l'heure des Matines; tu frapperas à ma porte, en disant : *Domine, labia mea aperies :* Seigneur, ouvrez mes lèvres. Si je te réponds, entre dans notre cellule; sinon, tu t'en retourneras. »

Le Frère Léon, en s'en allant, fut saisi d'une tentation qui lui mit l'esprit à la torture pendant plusieurs jours, et qu'il n'osait découvrir à son bienheureux Père. Il désirait seulement avoir quelque pieuse sentence écrite de sa main, persuadé qu'il serait délivré par ce moyen de la tentation qui l'obsédait. Le saint Patriarche, connaissant par révélation l'épreuve et le désir du Frère, écrivit la bénédiction suivante, qu'il parapha de la lettre Tau : *Benedicat tibi, Dominus, et custodiat te; ostendat faciem suam tibi, et misereatur tui; convertat vultum suum ad te, et det tibi pacem. T. Dominus benedicat te, Frater Leo.* Que le Seigneur te bénisse et te garde; qu'il te montre sa

face, et qu'il ait pitié de toi ; qu'il tourne son visage vers toi, et qu'il te donne sa paix. T. Que le Seigneur te bénisse, Frère Léon. » — « Prends cette feuille, lui dit-il, et conserve-la toute ta vie. » Frère Léon ne l'eut pas plus tôt reçue que la tentation s'évanouit (1). Saint Bonaventure affirme que plusieurs malades ont été miraculeusement guéris au seul contact de ce parchemin.

Parmi les nombreuses apparitions dont Jésus-Christ favorisa son serviteur sur la montagne, il en est deux que nous a conservées l'auteur des *Fioretti* et qui vivront à jamais dans la mémoire des Frères-Mineurs. Dans la première, Notre-Seigneur apparut assis sur la table de pierre où le Saint prenait son repas, et il s'entretint familièrement avec lui, comme un ami avec son ami. A la suite de cette vision, François, tout pénétré du sentiment de la majesté divine, appela le Frère Léon et lui dit : « Il faut laver cette pierre avec de l'eau, du vin, du lait, de l'huile et du baume ; car le Fils de Dieu l'a sanctifiée par sa présence, et il a daigné m'assurer qu'il bénirait à jamais notre Ordre. » Et aussitôt, à l'exemple de Jacob, il consacra cette pierre au Seigneur, en y versant de l'huile et en prononçant ces paroles : « Vraiment, c'est ici l'autel de Dieu ! » Cette pierre est exposée à la vénération des peuples dans un oratoire dont elle fait le seul ornement (2).

La seconde apparition suivit de près la première,

1. *Fioretti*, deuxième considération sur les Stigmates. — Cf. Wadding, t. II, p. 87.

2. Voir dans Thomas Eccleston (coll. XII) la déposition du Frère Léon devant le Frère Pierre, provincial d'Angleterre.

et fut plus explicite encore. Frère Léon, étant venu vers minuit frapper à la porte de François, et n'entendant point de réponse, eut la curiosité de s'avancer et de regarder à travers les planches de la porte ce qui se passait. O prodige ! La grotte était inondée d'une clarté céleste. François était à genoux, les bras croisés sur la poitrine, selon sa coutume. Un vif rayon de lumière, tombant du ciel, éclairait son front; et ses yeux étaient fixés sur un objet invisible, qui l'attirait et semblait absorber toute son âme. Le Maître et le serviteur échangeaient quelques paroles ; mais le Frère Léon ne pouvait saisir le sens de ce divin dialogue. Il remarqua seulement que le Saint répétait de temps à autre : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je ? » Puis il le vit se relever, mettre la main dans sa poitrine, et cela à trois reprises, et l'étendre chaque fois vers la flamme mystérieuse. Après quoi les voix se turent, la lumière disparut, et tout rentra dans le silence et dans les ténèbres.

Le Frère Léon éprouva comme le sentiment d'un homme ébloui par les éclairs qui sillonnent la nue au milieu d'une tempête. Il regarda autour de lui. C'était toujours le même paysage : les hêtres allongeaient leurs ombres effrayantes ; les roches grisâtres reflétaient les rayons argentés de l'astre des nuits ; les étoiles scintillaient au firmament; mais tout lui parut plus terne, plus sombre qu'auparavant. Il reporta ses yeux sur la caverne : elle avait repris son aspect austère, et nulle trace n'y était restée de la visite divine : elle n'était plus la porte du ciel.

Le Frère, ayant conscience de son indiscrétion, voulut se retirer sans bruit; mais François, qui l'avait

entendu, l'appela et lui adressa ce doux reproche : « Chère brebis du bon Dieu, pourquoi as-tu cherché à connaître ce qui devait rester caché? » Le Frère avoua sa faute, et en ayant obtenu le pardon, il ajouta : « De grâce, mon Père, pour la plus grande gloire de Dieu, expliquez-moi le sens de la vision que vous avez eue. » Le Saint y consentit par esprit d'obéissance et d'humilité : l'angélique Léon était son confesseur et son confident. « Mon frère, lui dit-il, le Seigneur m'a apparu dans cette flamme que tes yeux ont aperçue. Il m'a communiqué une si haute connaissance de ses perfections et de mon néant, que je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : « Mon Dieu, qui êtes-vous, et qui suis-je? D'où vient que vous daignez abaisser vos regards sur moi qui ne suis qu'un ver de terre? » Le Seigneur Jésus m'a dévoilé des mystères si élevés que l'esprit humain ne peut les comprendre. Avant de remonter au ciel, il m'a dit pour adieu : « François, en échange de tous les biens que tu as reçus de moi, offre-moi quelque présent. — Eh ! Seigneur, vous savez que je n'ai plus rien au monde, et que depuis longtemps je vous appartiens sans réserve. — Mets la main dans ton sein, et donne-moi ce que tu y trouveras. J'ai obéi; trois fois j'ai mis la main dans ma poitrine, et chaque fois j'en ai retiré une belle pièce d'or, que je me suis hâté de lui offrir. Stupéfait, je lui ai demandé ce que signifiaient ces trois pièces d'or miraculeuses. Elles représentent, m'a-t-il répondu, les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, fidèlement gardés par les Religieux; elles représentent aussi les trois Ordres dont je t'ai établi le fondateur et le père. Or, voici

qu'en échange de ce que tu m'as donné je renouvelle les trois promesses que je t'ai déjà faites : 1° j'aimerai et j'assisterai très spécialement tous ceux qui deviendront tes enfants ; 2° je bénirai leurs amis et maudirai leurs persécuteurs ; 3° ta triple famille subsistera jusqu'à la fin des siècles. »

Ayant achevé ces mots, François congédia son compagnon, en lui défendant de jamais divulguer le secret de ces apparitions et de chercher désormais à voir ce qui se passait entre Dieu et lui (1).

Plus le saint Patriarche méditait sur les plaies et les douleurs de l'Homme-Dieu, plus son cœur devenait un brûlant foyer d'amour ; plus aussi il se sentait enflammé du désir de ressembler à son divin modèle. Ayant appris de la bouche d'un Ange qu'il trouverait dans les oracles du saint Évangile ce que le Seigneur attendait de lui, il fit venir le Frère Léon. Trois fois Léon ouvrit le livre des Évangiles, et trois fois il tomba sur la Passion de Jésus-Christ. Dès lors François comprit qu'après avoir imité le Sauveur dans sa vie cachée et dans son apostolat, il devait lui ressembler encore dans son ineffable martyre, et il s'écria : « Mon cœur est prêt, Seigneur ; mon cœur est prêt. »

Courage, ô François ! ne t'arrête pas sur le chemin du Calvaire. Ce n'est point assez d'avoir pleuré avec Jésus au jardin de Gethsémani ; ce n'est point assez d'avoir essuyé, avec sainte Véronique, la poussière, la sueur et le sang qui souillaient sa face adorable,

1. *Fioretti*, troisième considération sur les Stigmates. — Cf. THOMAS ECCLESTON, collat. XII.

ni même de lui avoir aidé, avec Simon le Cyrénéen, à gravir les âpres sentiers du Golgotha. Ta soif de sacrifice n'est pas apaisée. Monte plus haut, monte sur la croix, pour y être crucifié avec Jésus. Prépare ton cœur : l'heure de l'immolation mystique a sonné pour toi.

Nous touchons ici à l'apogée des ascensions mystiques d'un grand Saint. Nous sentons qu'il siérait mal à un pauvre pécheur comme nous de décrire de si célestes merveilles. Aussi nous taisons-nous pour écouter la voix d'un docteur expert en ces matières, celle du Docteur séraphique (1).

« A l'aube du jour, en la fête de l'Exaltation de la sainte Croix (2), l'angélique François était en prière sur le penchant de la montagne. Tout à coup il vit descendre des hauteurs du ciel un Séraphin aux six ailes de feu, éblouissantes de clarté. L'Ange vola d'un vol rapide tout près de lui, et demeura suspendu dans les airs; et alors apparut entre ses ailes l'image de Jésus crucifié. A cette vue, l'âme de François fut saisie d'une stupeur indicible. La joie et la douleur la remplissaient tour à tour: la joie, parce qu'il avait en face de lui le Dieu de son cœur, le Dieu d'amour sous la forme d'un Séraphin; la douleur, parce que c'était Jésus souffrant, avec les mains et les pieds attachés à la croix, et le cœur percé de la lance. Il avait sous les yeux un mystère insondable, et son étonnement était extrême; car, comment concilier les humiliations du Calvaire avec les gloires de la vision

1. Bonavent., c. xiii. — 2. Le 14 septembre tombait cette année-là un vendredi (Salvator Vital, *Théâtre séraphique*, p. 104-109).

béatifique ? Enfin il découvrit, à la lumière céleste, le sens caché de cette vision, et il comprit que ce n'était point par le martyre du corps, mais bien par le feu de l'amour, qu'il devait se transformer entièrement en son Bien-Aimé.

« La vision disparut, mais elle laissa dans son cœur une ardeur merveilleuse, et dans sa chair la trace non moins merveilleuse de l'empreinte divine. Tout aussitôt, en effet, apparurent sur ses membres les cinq plaies qu'il venait d'adorer dans l'Apparition. Ses mains et ses pieds semblaient transpercés par de gros clous, dont la tête ronde et noire était très visible, et dont la pointe, longue et comme rabattue, dépassait le dessus des mains et la plante des pieds. La plaie du côté, large et béante, laissait voir une cicatrice de couleur vermeille, d'où le sang découlait souvent sur les vêtements du Saint.

« Il portait donc les sacrés stigmates, visiblement imprimés sur sa chair. Cette faveur du ciel le jeta dans une grande perplexité : devait-il la révéler, ou devait-il la taire ? Il ne savait à quel parti s'arrêter ; car, d'une part, il ne pouvait la dérober longtemps aux regards de ses plus intimes compagnons ; et de l'autre, il appréhendait de publier le secret du Seigneur. Il manda quelques-uns de ses disciples, et leur proposa son doute en termes vagues et généraux, comme s'il se fût agi d'un autre. Mais l'un d'eux, le Frère Illuminé (le même qui l'avait accompagné en Orient), comprenant, à son émotion, qu'il avait dû recevoir quelque grâce extraordinaire : « Père, lui dit-il, sachez que ce n'est pas pour vous seul, mais aussi pour le prochain, que les mystères

du ciel vous sont dévoilés. Si vous les gardez exclusivement pour vous, vous aurez tout lieu de craindre, ce me semble, que Dieu ne vous demande compte un jour du talent enfoui. »

« Cet avis fit impression sur le séraphique Père; et quoiqu'il répétât habituellement : « *Secretum meum mihi* : C'est mon secret », cette fois il raconta tout au long, non sans crainte, la vision qu'il avait eue, ajoutant cependant que le Séraphin lui avait révélé des choses que, de sa vie, il ne découvrirait à personne. Peut-être les discours de l'Ange furent-ils si divins, que la langue humaine serait impuissante à les traduire! Saint François, ayant terminé son carême en l'honneur de saint Michel, descendit de la montagne, tout transfiguré par le divin amour, et portant l'image du Crucifié gravée, non sur la pierre ou sur le bois, mais dans sa propre chair, par le doigt du Dieu vivant. Il s'efforçait de cacher « le secret du grand Roi » ; mais Dieu, à qui il appartient de donner de l'éclat à ses œuvres, opéra de nouveaux prodiges pour attester la réalité et l'origine de ces mystérieuses blessures.

« François avait beau tenir ses mains toujours couvertes et marcher avec des chaussures, il ne pouvait parvenir à céler entièrement les trésors du ciel. Un grand nombre de Frères, plusieurs Cardinaux et le pape Alexandre IV lui-même ont affirmé, sous la foi du serment, avoir vu de leurs propres yeux les vénérables stigmates du Saint, pendant qu'il vivait encore. A sa mort, plus de cinquante Frères, l'illustre vierge Claire avec ses sœurs, et d'innombrables séculiers, y ont pieusement collé

leurs lèvres, et les ont touchés de leurs mains, afin que rien ne manquât à la force de leur témoignage.

« Quant à la blessure du côté, François la cacha si bien, que, de son vivant, nul ne put la voir qu'à la dérobée. Un Frère, qui lui rendait des soins assidus, le pria un jour de quitter sa tunique, sous prétexte de la laver; grâce à cette pieuse industrie, il vit et considéra la plaie; et y posant légèrement trois doigts, il en mesura la grandeur. Le Vicaire général (le Frère Élie) réussit de la même manière à la voir. Un autre compagnon du Saint (le Frère Rufin), homme d'une parfaite simplicité, lui oignant les épaules pour le soulager en ses infirmités, atteignit par mégarde la plaie du cœur; François en ressentit une si vive douleur, qu'à dater de ce jour, il porta une ample tunique qui lui couvrait les flancs. Les Frères qui lavaient ses vêtements, les trouvant teints de sang, ne purent plus douter de l'existence de cette plaie; enfin, après la mort du séraphique Père, ils purent satisfaire leur dévotion et contempler à loisir l'ouverture du cœur et les autres stigmates du serviteur de Dieu.

« Ainsi orné des sacrés stigmates, ô François, tu es cet ange de l'Apocalypse que saint Jean a vu s'élever à l'Orient et qui portait au front le signe du Dieu vivant. »

Le fils de Bernardone portait donc, visibles sur sa chair, avec leurs couleurs de carmin et leurs émanations embaumées, les divines empreintes du Séraphin : miracle inouï dans les âges précédents, miracle dont les peuples de l'Ombrie furent témoins pendant plus

de deux années, prodige ineffable d'amour par lequel Dieu voulait à la fois honorer dans François le législateur des pauvres évangéliques et raviver dans l'esprit d'une génération croyante, mais perdue d'orgueil et de volupté, le souvenir de la grande scène du Calvaire, en lui offrant dans la personne du stigmatisé de l'Alverne l'image vivante du divin Crucifié ! Ce privilège, qui est comme le couronnement des autres dons accumulés sur la tête du séraphique Patriarche, est en même temps un des faits les mieux constatés. On ne peut le révoquer en doute, sans nier toute certitude historique.

Le fait une fois admis, il faut bien admettre aussi le miracle. Accuser le Frère Élie de supercherie, comme le fait Renan (1), c'est recourir à une imputation calomnieuse pour repousser le surnaturel. Ne voir dans ce phénomène, avec Alfred Maury (2), que le fruit d'une imagination exaltée par la méditation des mystères de la croix, c'est contredire ouvertement l'expérience et le sens commun ; car, quelle que soit la puissance de l'imagination, elle ne peut jamais traduire en caractères visibles sur la chair les impressions de l'âme, ni retenir à son gré les flots de la vie après une lésion au cœur qui de sa nature entraîne la mort. Supercherie, imagination, hallucination, toutes ces explications tentées par la science aux abois sont donc fausses ou insuffisantes ; et dès lors la conclusion s'impose : le dernier mot de ce phénomène est dans l'intervention d'une puissance supé-

1. *Nouvelles Études d'histoire religieuse*, *François d'Assise*, etc. (Voir notre préface).
2. *La Magie et l'Astrologie*, 4e éd., p. 343-422.

rieure (1). Quel est le caractère de cette puissance? Il appartenait à Rome, et à elle seule, d'évoquer cette cause et de prononcer sans crainte d'erreur. C'est ce qu'elle a fait dans plusieurs diplômes et après un examen qui défie la critique. Écoutons d'abord Grégoire IX, dont le témoignage a une double valeur, comme Souverain Pontife et comme intime ami du Saint:

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les chrétiens qui verront ces Lettres, salut et bénédiction apostolique.

« Nous croyons inutile de vous exposer dans ces lettres les grands mérites qui ont conduit à la céleste patrie le glorieux confesseur saint François, puisqu'il n'y a presque pas de fidèles qui n'en soient informés. Mais nous avons jugé qu'il convenait de vous instruire tous plus particulièrement de la merveilleuse et singulière faveur dont il a été honoré par Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel est la gloire et la splendeur des Saints. *Par un effet de la puissance créatrice de Dieu*, il a reçu pendant sa vie les *stigmates* aux mains, aux pieds et au côté, et l'on a pu en constater encore l'existence après sa mort. La connaissance certaine que nous et nos frères les cardinaux en avons eue, aussi bien que de ses autres miracles, *dûment certifiés* par des témoins très dignes de foi, a été le principal motif qui nous a porté à l'inscrire au catalogue des Saints, de l'avis de nos frères les cardinaux et de tous les prélats qui étaient alors réunis autour de nous. Comme donc

1. Consulter la *Mystique divine*, par M. Ribet, t. II, p. 484-505.

nous souhaitons vivement que cela soit cru de tous les fidèles, nous vous prions, vous conjurons, et au besoin vous enjoignons de fermer l'oreille à tout ce qu'on pourrait dire de contraire, et d'avoir pour ce saint confesseur une vénération et une dévotion qui vous le rendent propice auprès de Dieu, afin que, grâce à ses mérites et à son intercession, le Seigneur vous accorde de prospérer en ce monde et d'être éternellement heureux en l'autre. Donné à Viterbe, le deuxième jour d'avril, l'an onzième de notre pontificat. »

En l'année 1255, le pape Alexandre IV adressa aux Frères-Mineurs une autre bulle qui n'est pas moins précieuse que la précédente. Dans cette lettre, il déclare qu'il prend sous sa protection spéciale « *l'Alverne*, cette montagne visitée par les Séraphins, théâtre d'une immolation mystique, nouveau Calvaire où l'étendard du salut, déployé par la main des anges, a récemment brillé sur l'Occident, comme il rayonna jadis sur les plages orientales. » Il recommande instamment aux Frères de n'en jamais abandonner les cîmes sacrées et d'y entretenir à perpétuité le monastère fondé par leur bienheureux Père(1).

Cinq ans après, le 20 août 1260, l'Alverne était témoin d'une cérémonie imposante et tressaillait d'allégresse. Saint Bonaventure, alors général de l'Ordre, y campait avec plus de mille Frères-Mineurs ; et une foule de pèlerins couronnait les hauteurs de la montagne. En ce jour-là, les évêques d'Arezzo, de Florence, de Fiesole, de Pérouse, d'Assise, d'Urbino

1. Wadding, t. III, p. 379.

et de Città di Castello, consacrèrent sous le titre de Notre-Dame-des-Anges l'église édifiée en 1215 par le comte Orlando, et où reposent aujourd'hui les cendres de cet ami de saint François; puis faisant processionnellement le tour de la montagne, ils la bénirent sous le nom de « montagne séraphique. »

Benoît XI ordonna que la fête des stigmates de saint François fût célébrée chaque année, le 17 septembre, dans toutes les maisons de l'Ordre; et Paul V étendit cette fête à tout l'univers catholique. Les Souverains Pontifes ont ainsi confirmé de leur autorité apostolique l'authenticité du miracle. Aussi la montagne séraphique est-elle depuis plus de six siècles le rendez-vous des pèlerins, et le courant de la foi qui entraînait les populations du moyen âge vers ce Calvaire franciscain ne s'est-il jamais ralenti, excepté dans les jours d'épreuve que nous traversons.

« Sur l'Alverne, le cœur se nourrit d'un seul souvenir : les stigmates de saint François. Tout lui parle de ce miracle des miracles de la vie mystique, l'affluence des pèlerins, les merveilles de l'art naïf de Luca della Robbia, la piété des Religieux, le gémissement doux et triste du vent dans les sapins sombres, les sublimes beautés de cette nature grandiose et tourmentée, aussi bien que le lieu sacré où, prosterné, l'enfant de saint François d'Assise lit à travers ses larmes cette prière gravée sur le marbre :

SIGNASTI HIC SERVUM TUUM FRANCISCUM
SIGNIS REDEMPTIONIS NOSTRÆ.

« L'esprit se repaît à loisir du souvenir de ce grand événement; il en repasse avec une joie intime et pro-

fonde toutes les circonstances. Et cependant, il craint de donner jour à ses pensées, comme si un instinct secret l'avertissait qu'il est des faits sacrés que toute parole profane, et des sentiments sacrés qui ne doivent naître et s'épanouir que sous les regards de Dieu (1). »

Baisons donc par la pensée cette terre où François a souffert, où Bonaventure a prié, où le Sauveur lui-même est apparu ; et pour adieu suprême, jetons-lui ce cri du Prophète royal : « Salut, ô montagne fertile en grâces et en miracles! Le Seigneur t'a choisie entre toutes pour y établir sa demeure : il y habitera à jamais (2). »

1. *Pèlerinage aux sanctuaires franciscains de l'Ombrie et de la Toscane*, par le R. P. Exupère, capucin, p. 155.

2. Psaume LXVII.

CHAPITRE XVIII

LE POÈTE DE L'ALVERNE. — DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT FRANÇOIS. — SA MORT.

(1224-1226)

La poésie seule peut rendre les grandes passions de l'âme. Aussi avons-nous vu François, en face des beautés de la nature, improviser son beau cantique du Soleil. Mais si des créatures périssables et fragiles lui ont arraché de tels cris d'admiration, que sera-ce donc, après que les yeux de sa chair ont contemplé Celui qui est l'éternelle et substantielle beauté, et que son cœur a reçu des mains mêmes de l'amour une blessure profonde, ineffaçable, dont il ne voudrait pour rien au monde guérir? Comment pourra-t-il contenir les sentiments impétueux qui débordent de son cœur, comme un fleuve qui a rompu ses digues? Ayant trouvé sur la croix Celui qu'il demandait aux forêts de l'Alverne, Celui qu'il aime, il le chante, et son enthousiasme se traduit par deux odes qu'on dirait écrites dans le feu des ravissements divins.

Saint Bernardin de Sienne, qui nous les a léguées, les attribue toutes deux à saint François; et nous n'avons point de motifs suffisants pour contredire

l'opinion d'un si fidèle interprète des traditions franciscaines. D'autres historiens les rangent parmi les œuvres du bienheureux Jacopone de Todi, autre disciple de François et le fameux auteur du *Stabat*. Pour nous, nous partageons l'avis du savant Ozanam. Le premier chant, qui est le plus beau, et qui a pour refrain : « *In foco l'amor mi mise :* L'amour m'a mis dans un foyer d'amour », ne paraît pas avoir été retouché par une main étrangère. Tout au plus Jacopone lui a-t-il donné un rythme plus classique, comme le Frère Pacifique l'avait fait pour le Cantique du Soleil. L'auteur n'a pas signé son œuvre, il est vrai ; mais il a voilé son nom sous les ardeurs de sa flamme et les riches couleurs de son imagination. L'idée fondamentale et le ton belliqueux de cette tenson trahissent le jeune Assisien qui rêve de s'illustrer sous l'étendard du gentil comte de Brienne, puis y renonce soudain pour devenir le gonfalonier d'un prince plus puissant et le chevalier errant de l'amour divin. Il représente son extase sur l'Alverne sous la figure d'un assaut d'armes, où lui-même fait une chevauchée sur la terre du Christ ; blessé à mort, il rend les armes et se lie par amour et sous la foi du serment à son vainqueur.

Le second poème est beaucoup plus long ; on n'y retrouve plus ce tour original et bref qui est le cachet des œuvres de saint François. On peut donc admettre que le bienheureux Jacopone paraphrasa, avec son abondance naturelle, une belle et grande pensée empruntée à quelque vieux cantique du séraphique Patriarche, comme les disciples d'un musicien reproduisent dans une suite de variations le motif donné

par le maître. Quoi qu'il en soit, ce poème étincelle de beautés. Écoutons les accents de cette poésie italienne.

« O Amour, pourquoi blesser ainsi mon cœur? Je suis tout hors de moi; la flamme que tu as allumée en mon sein me consume, et elle va toujours grandissant.

« Je ne puis fuir ni trouver de repos : je suis le prisonnier de l'amour.

« Pour acquérir l'amour, j'ai tout quitté; et après avoir sacrifié le monde sans réserve et sans retour, je me suis donné moi-même. Si tout l'univers était en ma possession, je le donnerais sans hésiter en échange de l'amour.

« Je ne saurais désormais arrêter mes regards sur les créatures; je n'ai plus d'yeux ni de voix que pour mon Créateur. En présence du Christ mon Amour, toute beauté me paraît une fange impure; le ciel et la terre perdent leurs attraits, le soleil sa splendeur, le chérubin ses lumières, le séraphin ses ardeurs.

« Toutes les créatures me répètent sans cesse que je dois aimer. Je les entends murmurer à mes oreilles : « Aime de tout ton cœur, aime celui qui nous a créés « pour t'attirer à lui. »

« O Beauté ancienne et toujours nouvelle, ô Jésus, tu m'as ravi mon cœur, et tu entraînes mon âme tout entière je ne sais où. Je n'ai plus de cœur que pour t'aimer. O Amour après qui je soupire, ah! fais-moi mourir d'amour!

« Toi-même tu ne sus pas te défendre de l'amour. Par amour tu descendis sur la terre, et tu cachas tes grandeurs natives, ta sagesse et ta puissance. Sou-

vent tu cheminais par le monde comme un homme enivré; l'amour te menait comme un homme vendu. En toutes circonstances tu ne montras qu'amour, un amour sans mesure, avec un complet oubli de toi-même.

« Donc, que nul ne me reprenne, si je suis ivre d'amour et que l'amour semble m'ôter la raison. Comment aurais-je la force de résister à ses attraits? Non, je ne le puis. La sentence est portée, je dois mourir d'amour. Je ne veux d'autre consolation que de mourir d'amour (1). »

Dans les dernières stances, le poète répète sans cesse : Amour! amour! Il s'est donné pour toujours à celui qui l'a marqué des glorieux stigmates de sa Passion; il persévérera dans sa résolution. Et comme la passion hâte les battements du cœur, fait haleter la poitrine et ne permet plus d'autre langage que de brûlantes exclamations, son amour s'exhale à la fin en sons rapides, harmonieux, semblables à ceux d'une harpe éolienne qui obéit à un souffle céleste et dont les accords pressés croissent, décroissent, meurent, renaissent et se prolongent longtemps encore (2).

Gœrres a écrit tout un volume sur saint François troubadour; il a eu raison. A travers les strophes qu'on vient d'entendre, en effet, court un souffle

1. *Preso d'amor non faccio renitenza.*
Data m'è la sentenza
Che d'amor, io sia morto,
Nè voglio altro conforto
Se non morir d'amore.

2. *Saint François d'Assise*, par GOERRES, Spire, 1826.

lyrique, puissant, inconnu, sous la pression d'un seul sentiment. Ce sentiment, le plus spontané, le plus pur, le plus violent qui puisse faire vibrer les cordes du cœur humain, et par là même le plus poétique, c'est l'amour divin, le même amour qui a enfanté les martyrs du Colisée. François cède aux transports de cet amour; il chante comme chantent les séraphins du ciel, et le moindre de ses soupirs dépasse toute l'antiquité païenne, qui connut Dieu, mais ne l'aima pas.

On nous pardonnera de nous être quelque peu étendu sur ce sujet. « Premiers vagissements de la muse italienne (1), » cris sortis d'une extase, ces poésies sont des riens, si on les compare aux œuvres ou aux vertus du Saint; mais ces riens ont du prix cependant, parce qu'ils reflètent quelque chose des ardeurs d'une âme séraphique, comme la goutte de rosée reflète les premiers feux du jour.

Lorsque le poète de l'Alverne eut dicté ses odes et célébré la fête de l'archange saint Michel (2), il quitta la solitude de l'Alverne pour retourner en Ombrie. Il était monté sur un âne, humble monture qu'il préférait à toute autre en souvenir de l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem, et dont il fut obligé de se servir pendant les deux dernières années de sa vie. Il fut tout étonné de trouver au pied de la montagne une foule de gens de Borgo San Sepolcro et des environs, qui l'attendaient. Ayant remarqué que, le 14 septembre, la montagne était enveloppée d'une

1. Léon XIII, Encycl. *Auspicato*.
2. Bonavent., c. xiv; — Wadding, t. II, p. 95-96.

lumière inaccoutumée, et se doutant de quelque prodige surnaturel, ils étaient instinctivement accourus du côté de l'apparition. Quand François descendit de ce nouveau Calvaire, ils crurent voir en lui un crucifix vivant ; et l'entourant avec cet enthousiasme qui distingue le peuple italien, ils vénérèrent ses plaies sacrées, et baisèrent ses mains baignées d'un sang miraculeux.

Dans un petit village près d'Arezzo, le simple attouchement de ses mains guérit subitement un enfant qui était hydropique depuis quatre années. A Monte Acuto, il laissa en souvenir au pieux comte Albert sa pauvre robe, la première sans doute qui ait été teinte du sang des stigmates. Cette pieuse relique passa en la possession des grands-ducs de Toscane. A Monte Casale, on vint lui dire qu'un de ses Religieux était tourmenté d'un mal violent, que les uns prenaient pour l'épilepsie, et les autres pour une possession diabolique. Le séraphique Père eut pitié de lui : il lui envoya une bouchée du pain qu'on lui servait, et le malade fut instantanément et radicalement guéri. A Città di Castello, il guérit d'un signe de croix un enfant que rongeait un ulcère. Une rose vermeille tint la place du chancre, comme un témoignage irréfragable de cette cure miraculeuse. Le Frère Léon, son compagnon de voyage, assure que durant tout le trajet de l'Alverne au couvent de la Portioncule, on vit au-dessus de la tête du bienheureux Père une croix lumineuse, plus brillante que l'or. Au milieu de tous ces prodiges, saint François, vivant plus au ciel que sur la terre, demeurait insen-

sible à tous les hommages dont on l'entourait (1).

Enfin, après un mois de séjour à Città di Castello, il revint au couvent de Notre-Dame-des-Anges. « Crucifié avec Jésus-Christ dans son esprit et dans sa chair, non seulement il brûlait pour Dieu d'un amour séraphique, mais, comme la victime du Calvaire, il avait une soif immense du salut des âmes. Ne pouvant plus marcher à cause des clous qui lui transperçaient les pieds, il se faisait conduire, tout languissant et à demi mort, à travers les bourgades, pour exciter les peuples à porter dignement la croix. Il disait souvent à ses disciples : « Mes Frères, commençons enfin à servir le bon Dieu ; car jusqu'à présent nous n'avons, pour ainsi dire, rien fait pour lui. » Tout usé qu'il était par les fatigues de l'apostolat, il désirait ardemment revenir aux humbles pratiques des premiers temps de sa conversion, servir les lépreux et s'imposer toutes sortes de macérations. Si ses membres étaient abattus par la souffrance, son esprit conservait toujours la même vigueur. Il rêvait de nouveaux combats contre l'ennemi du salut ; il espérait de nouveaux triomphes, et se proposait d'étendre par toute la terre le règne de Jésus-Christ ; car l'amour, quand il sert d'aiguillon, ne laisse ni trêve ni repos, et presse toujours de marcher en avant (2). »

A cette belle page, que nous avons empruntée au Docteur séraphique, ajoutons l'éloge plus court, mais non moins admirable, que trace à son tour Thomas de Celano. « Le zèle de François ne connaissait point

1. Wadding, t. II, p. 96. — 2. Bonavent., c. xiv.

de limites : il embrassait tout l'univers, et le Saint eût voulu porter en tout lieu le flambeau de l'Évangile. Ouvrier infatigable, on le voyait quelquefois, malgré son extrême faiblesse, parcourir en un seul jour cinq ou six des petites villes de l'Ombrie : tant son corps était soumis à sa raison, et sa raison à Dieu! Tant la vertu était devenue pour lui une seconde nature (1). » Et quand il paraissait, sa voix, son habit, ses stigmates, tout prêchait en lui. Il passait ainsi au milieu des populations comme une image vivante de la sainteté, faisant l'œuvre de Dieu et répandant plus que jamais autour de lui, et toujours à son insu, une odeur de vie qui donnait la vie, une flamme céleste qui réchauffait les cœurs, un parfum semblable aux vapeurs de l'encens dans les jours d'été. Pour accroître ses mérites, Dieu, qui épure l'or dans la fournaise, le fit de nouveau passer par le creuset des tribulations et des maladies. Son pauvre corps ne fut bientôt plus qu'une plaie, qu'un squelette (2). Ses yeux furent les premiers a lui refuser leur service ; ils étaient presque éteints à force de pleurer. Au sein des douleurs les plus cuisantes, François ne voulait accepter aucun remède, souhaitant, comme l'Apôtre, de voir tomber cette muraille de boue qui le séparait de Jésus-Christ. Il fallut, pour fléchir sa résolution à cet égard, toute l'autorité du Cardinal protecteur et du Frère Élie, qui avaient pour lui toute la tendresse d'une mère. On transporta le malade dans une cabane de roseaux, proche de Saint-

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. II, c. iv.
2. *Id.*, loc. cit.

Damien, afin qu'il y pût recevoir plus facilement les remèdes préparés par sainte Claire. Il y demeura quarante jours avec quatre de ses compagnons, Masséo, Rufin, Léon, son confesseur, et Ange Tancrède. Quelle réunion de Saints en cet humble réduit!

Là, un jour qu'il succombait sous le poids de la douleur, on l'entendit adresser au ciel cette fervente prière : « O mon Dieu, jetez les yeux sur votre pauvre petit serviteur ; daignez venir à mon secours, et accordez-moi la grâce de supporter patiemment toutes ces infirmités. » Une voix céleste lui répondit aussitôt : « François, peut-on acheter trop cher un joyau qui permet d'acquérir un royaume sans prix? Or, ce joyau, c'est la souffrance envoyée de Dieu. Sache qu'elle vaut mieux que tous les trésors de la terre, et qu'il ne faudrait pas s'en défaire pour le monde entier, quand même toutes les montagnes se changeraient en or pur, toutes les pierres en diamants et toutes les eaux en baume. — Oui, Seigneur, repartit le Saint, c'est ainsi que j'apprécie les peines par lesquelles vous me visitez ; elles sont un don de votre amour qui me châtie en ce monde pour me faire éternellement miséricorde en l'autre. — Réjouis-toi donc, ajouta la voix ; car c'est là le chemin qui mène au ciel. » A ces mots, le malade se leva plein d'une ferveur nouvelle ; il fit venir la vierge Claire, presque toujours souffrante, afin qu'elle profitât, elle aussi, d'enseignements si propres à la consoler. Et ces deux Anges de la terre s'entretinrent longtemps ensemble du prix de la douleur chrétiennement acceptée, et de l'infinie bonté de Dieu, dont la main

bénit toujours, lorsqu'elle s'étend sur ses serviteurs (1).

Avec quel soin, avec quel esprit de foi la vierge Claire veillait sur une existence si chère, sur une santé si utile à l'Église, on le devine assez. Elle confectionna pour lui une espèce de chaussure qui, tout en recouvrant les plaies de ses pieds, lui facilitait la marche. Mais tous les remèdes, toutes les précautions vinrent échouer contre la violence du mal. Élie, essayant d'un changement d'air, fit alors transporter le Saint au couvent de Foligno, où il éprouva, en effet, quelque soulagement. De Foligno on ne tarda pas à le ramener à Notre-Dame-des-Anges, et c'est là qu'il passa, languissant et malade, la plus grande partie de l'année 1225. A l'époque des vendanges, et par conséquent dans les premiers jours d'automne, on le conduisit à San Fabiano, près de Rieti, dans l'espérance que l'air des vignobles lui serait favorable.

Le Pape était alors à Rieti avec toute sa cour; plusieurs éminents personnages, et même des princes de l'Église, vinrent à San Fabiano pour visiter l'homme de Dieu. Pendant qu'ils s'entretenaient avec lui, les gens de leur suite, peu délicats, entrèrent dans la vigne du curé et mangèrent tous les raisins. Le curé, tout désolé, s'en plaignit à François, qui lui demanda combien il croyait avoir perdu. « Tous les ans, s'écria le prêtre, je récolte environ quatorze muids de vin, et cela suffit pour ma maison. — Eh bien! reprenez courage, lui dit le Saint, Dieu répa-

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. cxxxviii.

rera les dommages dont ma présence a été l'occasion, et votre vigne vous rapportera les quatorze mesures habituelles, et plus encore! » La prédiction s'accomplit, et des quelques grappes qui avaient échappé à la dévastation, le curé tira vingt mesures de vin (1). En souvenir de cette multiplication miraculeuse, les magistrats élevèrent dans la suite, sur l'emplacement de la vigne, le couvent de Notre-Dame-des-Bois, dont Grégoire IX voulut lui-même consacrer la nouvelle église (2).

Au bout de quelques jours de repos, François se rendit à Rieti pour présenter ses hommages au successeur de Pierre, Honorius III, qui le reçut avec honneur. Il ne logea point au palais pontifical, mais dans la maison d'un Sarrasin converti, nommé Tebaldo. C'est là, selon Thomas de Celano (3), qu'il entendit cette mélodie angélique dont parle saint Bonaventure. Une nuit, consumé par la fièvre et ne pouvant fermer la paupière, il exprima le désir qu'on lui fît un peu de musique pour réconforter son âme. Comme il n'y avait point d'artiste dans la maison et que les Frères s'excusaient sur leur ignorance, Dieu ne dédaigna point de venir lui-même au secours de son fidèle serviteur. Un Ange apparut, une viole à la main; et laissant glisser l'archet sur son instrument, il en tira des sons si suaves, si harmonieux, que l'âme du Saint en était comme enivrée et ses sens comme suspendus. Le saint Patriarche ne put taire ce prodige à ses compagnons. A ce récit du Docteur séra-

1. Mariano. — 2. Wadding, t. III, p. 120. — 3. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. III, c. xlvi.

phique, les *Fioretti* ajoutent un détail incomparable. « Si l'Ange eût donné un second coup d'archet, l'âme du Saint, entraînée par cette divine mélodie, se fût échappée de son corps. »

Cependant, ces consolations sensibles n'étaient que momentanées, tandis que les souffrances devenaient chaque jour plus cuisantes. On transporta le malade au couvent de Fonte Colombo, non loin de Rieti. Ses médecins, qui l'y suivirent, furent d'avis, pour soulager ses maux d'yeux, de lui appliquer un fer rouge aux tempes. Le remède était atroce, l'opération excessivement douloureuse; François y consentit néanmoins, heureux de souffrir pour l'amour de Jésus crucifié, et espérant d'ailleurs recouvrer assez de vue pour pouvoir recommencer ses travaux évangéliques. Quand il vit le fer rougi au feu, il ne put se défendre d'un premier mouvement de crainte. Pour vaincre cette répugnance de la nature, il se mit à parler au feu comme on parle à un ami : « Mon frère le feu, toi que le Seigneur a fait brillant, utile et beau, sois-moi propice en ce moment. Je prie le grand Dieu qui t'a fait, de tempérer ta chaleur, afin que je puisse la soutenir. » Puis ayant fait le signe de la croix devant le fer incandescent, il présenta sa tête au chirurgien, qui promena son instrument dans les chairs crépitantes, depuis l'oreille jusqu'au sourcil, sans que le patient témoignât la moindre douleur. Après l'opération, il dit à ses Frères : « Louez le Seigneur ; car, je vous l'affirme, je n'ai senti ni l'ardeur du feu, ni aucune douleur. » Et, se tournant vers le médecin, il le pria de recommencer, s'il supposait l'opération imparfaite. Cet homme, admirant une telle force

d'âme, ne put s'empêcher de s'écrier : « En vérité, c'est aujourd'hui la journée des miracles ! » Ce médecin, homme de science et plus encore homme de foi, s'était affectionné à son malade. Il le soignait avec un dévouement au-dessus de tout éloge, refusant tout salaire et n'épargnant ni ses veilles ni son or pour tâcher de le guérir. Comme le don des larmes, que François avait reçu dans une mesure vraiment extraordinaire, était la principale cause de son mal d'yeux, il lui dit dans une de ses visites : « Père, je vous en prie, cessez de pleurer; autrement, vous perdrez complètement la vue. » Le Saint lui fit alors une réponse digne de lui. « Eh quoi ! mon frère, répliqua-t-il, pour garder cette vue corporelle qui nous est commune avec les mouches, je m'exposerais à perdre les effusions de la lumière divine ! Non, je n'y consentirai jamais, ne fût-ce que pour un instant (1). »

Pour donner au médecin quelque témoignage de sa reconnaissance, François l'invita à partager le dîner des Frères; et comme ceux-ci lui représentaient qu'ils n'avaient rien de convenable à offrir à un homme de sa condition : « Allez, leur dit le Saint, et ayez confiance. » Au même moment, en effet, on apportait dans une corbeille des mets excellents, qu'une dame, habitant à près de deux lieues de là, envoyait au serviteur de Dieu. François les fit servir à son hôte, qui ne put s'empêcher de dire aux Religieux : « Mes Frères, nous n'avons pas une assez haute idée de la sainteté de notre malade; et vous-

1. Bonavent., c. v., p. 73.

mêmes qui êtes ses familiers, vous ne sauriez concevoir jusqu'à quel point la vertu divine habite en lui (1). »

Les bons offices du médecin ne demeurèrent point sans récompense. Une magnifique maison qu'il venait de faire bâtir était déjà lézardée et menaçait ruine; sa chute paraissait imminente. Il résolut alors de recourir aux moyens surnaturels; et ayant obtenu une mèche des cheveux du Saint, il la posa dans la fente du mur. Sa foi obtint un miracle; le lendemain matin, la crevasse avait disparu, et les murs s'étaient solidement rejoints (2).

La suite des événements nous présente un autre prodige, qui nous attriste autant que les précédents nous consolent, et qui nous prouve une fois de plus que les miracles les plus éclatants ne suffisent pas à convertir ceux-là mêmes qui en sont l'objet. Nous le rapporterons tel que nous le trouvons en saint Bonaventure, et dans le même esprit, afin qu'il serve à jamais de leçon aux générations futures. Le fait se passe à Rieti, dans une des chambres du palais épiscopal, où François, après un court séjour à Fonte Colombo, s'était laissé transporter. On lui amena un chanoine porté sur un brancard et presque expirant, qui venait solliciter sa guérison. Gédéon (c'était le nom du chanoine), esprit frivole et mondain, avait mené jusque-là une vie peu sacerdotale; se sentant atteint d'une maladie mortelle, il se prit à redouter les jugements de Dieu, et pour échapper aux coups

1. Th. de Celano, *Vita secunda*, p. II, c. xiii. — 2. Bonavent., c. vii, p. 106.

de la justice éternelle, il eut recours à l'intercession du stigmatisé de l'Alverne. L'évêque et son entourage joignirent leurs instances aux siennes. François, lisant au fond de son cœur comme dans un livre ouvert, lui dit : « Comment Dieu peut-il vous guérir, lorsque vous ne cessez de l'outrager? Cependant, à cause des âmes pures qui plaident votre cause, je le supplierai d'avoir pitié de vous. Mais prenez garde, malheur à vous si vous retournez à vos vomissements! Car l'ingratitude est un vent brûlant qui tarit la source des grâces. » Après cet avertissement, il fit le signe de la croix sur le malade qui, se levant aussitôt, se mit à louer Dieu et s'écria : « Je suis guéri. » Pourquoi faut-il ajouter que le malheureux ne tint pas compte des menaces du Saint? Étant retombé dans ses désordres, il ne tarda pas à en porter la peine. Il mourut misérablement, écrasé sous le toit d'une maison qui s'était effondrée sur lui. O mystère de justice!... O profondeur des jugements de Dieu (1)!

Quant au séraphique Patriarche, surmontant par un effort héroïque la fièvre et les souffrances qui l'oppressaient, il essaya de reprendre le cours de ses missions, si longtemps interrompu. On touchait à la fin de l'année 1225. François fit ses adieux à cette ville hospitalière de Rieti, et partit accompagné de quelques-uns de ses Frères, pour consacrer ce qui lui restait de forces à courir, comme le bon Pasteur, après les brebis égarées. Dieu semblait l'offrir en spectacle aux populations si croyantes de l'Italie, afin de raviver partout le souvenir de la grande scène

1. Bonavent., ed. cit., c. xi, p. 154.

du Calvaire. La vue d'un Saint est une lumière; c'est une vision du Ciel, et quiconque a eu le bonheur d'en être une seule fois le témoin ne peut plus en perdre le souvenir. Quel effet ne devait donc pas produire la vue de celui qu'on appelait un crucifix vivant! Quel pécheur, si endurci qu'on le suppose, ne se fût laissé attendrir au seul aspect d'un tel Saint! Qui donc eût pu résister à la double influence de sa parole et de son invincible charité! Enfin, qui aurait pu révoquer en doute l'authenticité de sa mission, lorsqu'il semait les miracles sur ses pas et qu'il portait sur sa chair l'impression visible des sacrés stigmates? Parmi tant de faits que mentionnent les historiens, nous nous bornerons à en rapporter deux, dont le dernier a la plus haute importance historique.

A Celano, dans les Abruzzes, un chevalier vint de lui-même offrir à nos apôtres l'hospitalité de sa demeure et les inviter à dîner chez lui. Il fit tant d'instances, que François ne put se défendre d'accepter. Le Saint, ayant fait les prières d'usage avant le repas, se tourna tout à coup vers son hôte et lui dit à l'oreille : « Mon frère, j'ai cédé à vos instances, et me voici dans votre maison. A votre tour, écoutez mes conseils, et suivez-les. Confessez sur-le-champ vos péchés avec le plus profond repentir, car le Seigneur vous rendra aujourd'hui même le bien que vous faites à ses pauvres. » Le soldat crut à la parole du Bienheureux; il reçut du compagnon de François le pardon de ses fautes, régla ses affaires temporelles et se prépara sérieusement à paraître devant Dieu. Puis, s'étant mis à table avec ses convives, il fut

frappé de mort subite (1). Ainsi s'accomplissait non seulement la prédiction du Saint, mais encore cette promesse de l'Évangile : « Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense des prophètes (2). »

C'est probablement dans cette période de sa vie que l'infatigable apôtre, passant par Bagnorea en Toscane, guérit miraculeusement un enfant de quatre ans, dont on n'attendait plus que le dernier soupir. Sans espoir du côté des hommes, les parents du petit malade, Jean de Fidenza et Maria Ritelli, tous deux illustres par leur noblesse et plus encore par leur piété, tournèrent un regard plein de foi vers le ciel. Ils eurent recours aux mérites et à l'intercession de ce François d'Assise que toute l'Italie invoquait déjà comme un Saint, et Dona Maria fit vœu de donner son petit Jean, s'il revenait à la santé, à l'Ordre des Frères-Mineurs. Notre Saint, touché des larmes de la mère, se mit en prière et lui rendit son fils parfaitement guéri.

Saint Bonaventure rappelle lui-même ce miracle dans la préface de sa *Légende*. « Je craindrais, écrit-il, d'être taxé d'ingratitude, si je ne faisais connaître la vie et les vertus de celui qui m'a arraché dans mon enfance aux portes de la mort. » A la vue du charme angélique répandu sur le visage de l'enfant et des hautes destinées que Dieu lui réservait dans l'Église, François s'écria comme s'il eût trouvé le trésor qu'il cherchait : « *O buona ventura!* O la bonne rencontre! » Buonaventura, Bonaventure, ce sera le

1. WADDING, t. II, p. 113. — 2. MATTH., X.

nom sous lequel le fils de Jean de Fidenza sera connu du monde entier, et qu'il illustrera comme cardinal-évêque d'Albano, comme docteur, comme saint.

Après avoir constaté le miracle, admirons les merveilleux desseins de la Providence en cette rencontre. François et Bonaventure, que de gloire en ces deux noms ! L'un est le fondateur des trois Ordres de la Pénitence ; l'autre en sera le restaurateur et comme le second père. Le saint Patriarche a restauré l'Église, qui tombait en ruines ; le Docteur séraphique en sera la lumière. Ils ont chacun leur mission et leurs vertus spéciales ; mais tous deux appartiennent à la famille des âmes séraphiques ; tous deux brillent d'un éclat immortel au firmament invisible des élus. Et de ces deux astres, l'un était alors à son aurore, et l'autre sur son déclin.

François, en effet, succombait sous le poids des labeurs apostoliques, ajoutés à ses infirmités corporelles et aux rigueurs de la saison (on était alors au cœur de l'hiver de 1225). La maladie atteignit bientôt une telle gravité, que ses compagnons, craignant pour ses jours, le reconduisirent en toute hâte dans sa ville natale. Don Guido voulut le loger dans son propre palais ; mais il eut beau lui prodiguer les soins les plus empressés, le mal résista à tous les efforts. Au printemps de l'année suivante, le Frère Élie envoya le saint Patriarche respirer l'air de Sienne, plus doux que celui d'Assise. Ce n'est pas que le Vicaire général se fît illusion sur l'état du séraphique Père, puisqu'en 1224, étant à Foligno, il avait été averti, dans un songe mystérieux, que François n'avait plus que deux années de souffrances

à passer sur la terre; mais il voulait du moins adoucir les dernières années de son exil.

Le choix du séjour ne pouvait être plus heureux. Bâtie sur trois collines, à quatre cent cinq mètres d'altitude, entre les deux bassins de l'Elsa et de l'Ombrone, Sienne est à l'abri des chaleurs excessives aussi bien que des froids rigoureux. Parée alors de tous les charmes du printemps, elle semblait sortir d'un bouquet de fleurs et s'épanouissait comme une reine au centre des villes soumises à sa domination (1). Le malade respira l'air pur de ses collines et les fortifiantes senteurs de sa plaine, mais, hélas! sans en retirer aucun soulagement. Changement de lieu, soins et remèdes, tout fut inutile. Les plaies des stigmates crucifiaient toujours sa chair innocente; ses poumons étaient atteints, son estomac délabré, ses yeux presque éteints. Les médecins de Sienne lui appliquèrent à leur tour le feu aux deux tempes : cette opération n'eut d'autre résultat que de renouveler sous leurs yeux le miracle de Fonte Colombo. Peu de jours après, il fut pris d'un vomissement de sang qui le réduisit à la dernière extrémité. Ses compagnons, tout éplorés, se réunirent autour de sa couche, et ils lui dirent, à l'exemple des disciples de saint Martin : « Père, si vous nous quittez, qui nous instruira? Qui nous consolera? Ah! laissez-nous du moins un gage suprême de votre affection paternelle, et donnez-nous votre bénédiction, afin qu'elle nous protège contre nos ennemis. » Le saint

1. Sienne n'avait point alors l'aspect désolé d'aujourd'hui. Rivale de Florence, elle comptait plus de cent cinquante mille habitants.

Patriarche, ému jusqu'au fond des entrailles, appelle alors Frère Benoît de Piratro, son chapelain et son infirmier, et prononce d'une voix mourante, mais avec une parfaite sérénité d'esprit, les quelques mots qui suivent : « Prêtre du Très-Haut, écrivez la bénédiction que je donne à tous mes Frères, non seulement à tous ceux qui sont actuellement dans l'Ordre, mais encore à tous ceux qui y entreront dans l'avenir jusqu'à la fin des siècles. Voici en trois mots mes intentions et mes dernières volontés : — Que tous les Frères s'aiment toujours les uns les autres, comme je n'ai cessé et ne cesserai de les aimer. Qu'ils chérissent toujours la pauvreté, ma Dame et ma souveraine. Enfin, qu'ils soient toujours humblement soumis aux prélats de l'Ordre et aux clercs de notre Mère la sainte Église. Que la bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, repose sur eux! Ainsi soit-il. »

A la réception de cette lettre, le Frère Élie ne douta plus que l'heure du dénoûment ne fût arrivée. Il accourut à Sienne, et sur le désir du Saint lui-même, il le ramena presque mourant en Ombrie. Don Guido, ami et protecteur de François jusqu'à la fin, le logea dans son palais. De leur côté, les magistrats d'Assise apostèrent des gardes autour du palais, et veillèrent jour et nuit, de peur qu'on ne leur enlevât la relique d'un corps honoré des sacrés stigmates (1).

Quant à notre malade, loin de craindre la mort, cette funèbre messagère dont le seul nom glace d'effroi tous les autres hommes, il lui souriait comme

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. II, c. vii.

un ami sourit à son ami. N'était-ce pas elle qui allait lui ouvrir les portes de la cité de la paix, et l'introduire près du trône de son Bien-Aimé? Aussi laissait-il percer à travers ses angoisses je ne sais quelle joie qui n'est pas de ce monde. Et quoique ses souffrances fussent si aigües, si continuelles, qu'il lui eût semblé plus tolérable (lui-même l'avouait) de passer sous la main du bourreau, cependant il trouvait encore assez de force pour consoler ceux qui l'entouraient. Où puisait-il cette énergie surhumaine? Le trait suivant donnera la réponse à cette question.

Un jour que ses douleurs l'oppressaient plus cruellement encore que d'habitude, un petit Frère infirmier, touché de compassion, lui dit : « Mon Père, priez donc le Seigneur de vous traiter un peu plus doucement! Il semble que sa main s'appesantisse trop durement sur vous. — Si je ne connaissais ta simplicité et la droiture de tes intentions, répliqua François avec une sainte indignation, j'aurais horreur de demeurer avec toi, qui trouves à redire aux jugements de Dieu sur moi. » Et aussitôt, rappelant toutes ses forces, il se jette sur le pavé, et le choc est si violent que ses membres endoloris en sont tout froissés. Puis il baise la terre en s'écriant : « Seigneur, je vous rends grâces pour toutes mes souffrances. Ajoutez-en cent fois plus encore, si c'est votre bon plaisir; car mon unique bonheur est d'accomplir votre très sainte volonté (1). » Le séraphique Patriarche se peint tout entier dans ce mot. Aimer Dieu sans mesure, accomplir en tout sa très sainte volonté,

1. Bonavent., c. xiv.

et mettre en cela tout son bonheur : voilà la clef de sa belle vie et de sa belle mort.

Sentant que le terme de son pèlerinage approchait et que la tente de son corps allait bientôt être repliée, il réunit ses disciples autour de sa couche dans la salle du palais épiscopal ; et à l'exemple de Jacob, il étendit ses bras l'un sur l'autre en forme de croix pour bénir tous les fils de son amour. Il demanda sur quel front reposait sa main droite. « C'est sur la tête du Frère Élie, répondirent les Frères. — C'est bien, reprit-il. Mon fils, je te bénis, en tout et par-dessus tout ; de même que sous ta main le Très-Haut a multiplié mes enfants, de même je les bénis tous en toi. Que Dieu, le Souverain Seigneur de toutes choses, te bénisse dans le ciel et sur la terre ! Pour moi, je te bénis autant et plus que je ne le puis. Je conjure Celui qui peut tout, de suppléer à mon impuissance : qu'il se souvienne de tes œuvres, qu'il exauce tous tes vœux, et qu'il te donne part un jour à la récompense des justes (1). » Dieu devait plus tard, à la dernière heure du Frère Élie, se souvenir de la prière et des mérites de François mourant.

Le Saint ne pouvait oublier ses chères Filles de Saint-Damien ; il envoya donc à sainte Claire et à ses compagnes une dernière bénédiction avec une lettre remplie des plus touchantes exhortations. On reconnaît bien à toutes ces délicatesses de la plus exquise charité l'aimable François d'Assise, qui pouvait dire de ses enfants spirituels ce que, jeune encore, il disait des pauvres : « Je les porte tous dans mon

1. TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. II, c. VII.

cœur. » Et l'on y voit le signe de la vraie piété; car c'est le propre de la religion de transformer tout ce qu'elle touche, d'élever les pensées, et de purifier, d'agrandir, de perfectionner toutes les légitimes affections en les surnaturalisant. Après avoir ainsi appelé les faveurs du ciel sur son immense famille, François pria ses Frères de le transporter à Notre-Dame-des-Anges, lieu béni entre tous, qui était le berceau de son Ordre et son séjour de prédilection; « car il voulut, dit Thomas de Celano (1), rendre le souffle de sa vie mortelle dans ce même sanctuaire où il avait reçu le souffle divin de la grâce. » C'était dans les derniers jours de septembre (1226). Le Saint était porté sur un brancard. Quand on fut dans la plaine, à peu près à moitié chemin entre la ville et le couvent, il demanda si l'on était vis-à-vis de l'hospice où, dans les commencements de sa conversion, il aimait tant à soigner les lépreux. Sur la réponse affirmative : « Tournez-moi, dit-il, vers la cité. » Puis, se soulevant avec effort, le bras gauche appuyé sur l'un des Frères, la main droite étendue vers Assise, et les yeux au ciel, il prononça ces paroles solennelles :

« Sois bénie de Dieu, ô cité d'Assise, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en toi et par toi. Le Très-Haut comptera d'innombrables serviteurs dans l'enceinte de tes murailles, et bon nombre de tes enfants seront choisis pour les tabernacles éternels. Que la paix soit avec toi (2). »

1. Th. de Celano, *Vita prima*, p. II, c. vii.
2. Barthélemy de Pise (Confor., liv. I, c. vi).

A toutes ces bénédictions se mêle un nom plein de doux souvenirs, celui de Giacoma de Settesoli, sa grande bienfaitrice de Rome et sa fidèle imitatrice. Dès qu'il fut arrivé à la Portioncule, « il dicta une lettre qu'il se proposait de lui envoyer et où il lui exprimait le désir de la voir avant de mourir. Mais au moment où le messager allait partir, on entendit un grand bruit de chevaux à la porte du couvent. C'était Giacoma qui arrivait avec une suite nombreuse. Elle lui raconta comment elle avait reçu d'un ange l'ordre de partir, et tous deux se réjouirent de la grâce et de la joie que la Providence leur ménageait. Giacoma, voyant l'état du malade, et ne pensant pas qu'il fût si près de sa fin, voulut renvoyer une partie de ses serviteurs ; mais le Saint l'en empêcha. « Ma fille, lui dit-il, gardez-les près de vous. Samedi soir je retournerai à Dieu. Quand vous aurez rendu les derniers honneurs à ce pauvre corps, vous pourrez reprendre le chemin de Rome avec tout votre monde (1). » Elle fut ainsi avertie que l'heure du dénouement était proche, et elle eut l'immense consolation, en attendant, d'être admise à contempler le crucifié de l'Alverne, à lui prodiguer ses soins, à baiser les plaies saignantes de ses pieds et à les arroser de ses larmes : consolation que lui avait value son inépuisable charité pour les serviteurs du Christ.

Le 1er octobre, François fit assembler les Religieux du couvent, les bénit de nouveau, et partagea entre tous, comme symbole d'union fraternelle, un pain qu'il avait béni. Le Frère Élie, seul, dans l'excès de

1. Bernard de Besse, *De laudibus B. Fr.*

sa douleur, ne mangea point sa portion; le Frère Léon, la lui ayant demandée, la conserva pieusement, et les chroniques racontent qu'elle servit dans la suite à guérir une foule de malades. Tous les Frères fondaient en larmes. Le séraphique Père fit approcher les deux premiers-nés de ses fils, Bernard de Quintavalle et Gilles. « Venez, mes fils bien-aimés, leur dit-il, venez que je vous bénisse avant de mourir. » Et croisant les mains au-dessus de leurs têtes, il les bénit d'une bénédiction spéciale (1).

Le vendredi soir, 2 octobre, le malade fit signe aux Frères de s'approcher de sa couche. Chose admirable! le corps était à toute extrémité; mais l'esprit rayonnait en sa plénitude, et dans cette lampe qui allait s'éteindre, la lumière de l'intelligence, ferme et pure, projetait encore tout son éclat. A cette heure suprême, François dictait son testament, œuvre magistrale où il peint lui-même à grands traits les diverses phases de sa vie, suave effluve d'amour qu'il laisse tomber de ses lèvres défaillantes pour l'éternelle consolation de ses disciples. Le Frère Ange de Rieti écrivait; les autres Religieux écoutaient avec un attendrissement facile à comprendre.

Dans cette soirée si mémorable du 2 octobre, les Frères ne pouvaient se lasser d'admirer cette lucidité d'esprit du séraphique Père, cette patience inaltérable, cette union continuelle avec Dieu, ces touchantes exhortations qu'il murmurait encore d'une voix presque éteinte. Et si l'on se rappelle, en effet, au milieu de quelles angoisses il conservait cette frai-

1. Wadding, t. II, p. 138.

cheur d'idées, cette sérénité d'âme, on ne peut se défendre de partager leur admiration; les larmes montent à la paupière, et l'on tombe à genoux pour remercier Dieu d'avoir couronné la vie d'un tel homme par une si belle fin, et d'avoir ordonné à la mort de respecter jusqu'au dernier moment ses facultés mentales, comme il a souvent défendu contre la corruption du tombeau les corps des Saints, dont le mal n'a jamais terni la virginale pureté.

Le lendemain matin, c'est-à-dire le samedi, jour consacré à cette Vierge immaculée, dont il aimait à se proclamer le dévot serviteur, muni du Pain des forts, oint de l'huile des mourants, il porta ses pensées au delà même de la mort; et afin que sa dépouille mortelle, son frère le corps, comme il l'appelait, tombât dans l'oubli des hommes, il désigna d'avance pour le lieu de sa sépulture la « Colline d'Enfer », colline d'ignominie où l'on exécutait les criminels : tant il avait faim et soif de mépris et d'humiliations! et tant il était destiné à devenir en sa mort, comme en sa vie, la parfaite image du Verbe incarné! Après cela, rentrant en lui-même et regardant autour de lui, il pensa que tout était prêt pour le grand voyage de l'éternité, et il demeura en repos.

Le soir, au moment où les crêtes de l'Apennin commencent à incliner leurs ombres vers la plaine, il rassembla ses disciples pour la dernière fois autour de son grabat, les consola et les bénit en disant : « Adieu, mes enfants!... Adieu à tous!... Je vous laisse dans la crainte du Seigneur; demeurez-y toujours. Pour moi, je vais à Dieu, j'ai hâte de le voir,

et je vous recommande tous à sa grâce (1). » Les Frères ne pouvaient répondre que par leurs cris et leurs sanglots. Dès qu'il eut fini ses adieux, il oublia la terre pour ne plus penser qu'au ciel. Cependant sur son désir et comme pour élever plus facilement son âme vers Dieu, les Frères Ange et Léon chantèrent le cantique du Soleil et de sa sœur la Mort, à laquelle il souhaitait ainsi la bienvenue. Puis, s'étant dépouillé de sa tunique, les reins couverts seulement d'un cilice, il se fit déposer sur la terre parsemée de cendres, dans la pensée que son corps allait bientôt devenir cendre et poussière, et plus encore dans l'intention de demeurer fidèle jusqu'à son dernier soupir à sa Dame la Pauvreté. Les Frères, saisissant son intention, lui présentèrent une tunique et une corde, qu'il revêtit avec de grands sentiments de reconnaissance. Il les pria ensuite de lui lire la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon saint Jean. Après cette lecture, il entonna lui-même et récita de sa voix mourante le psaume CLXI, qui commence par un cri de détresse et finit par un cri d'espérance :

« J'ai élevé la voix pour crier vers le Seigneur; j'ai élevé la voix pour implorer son secours.

« Je verse mes prières en sa présence, et j'expose devant lui mon extrême affliction.

« Quand mon cœur se sent défaillir, vous connaissez mes voies. Ils m'ont tendu un piège en secret, dans cette voie où je marchais.

« Je considérais à ma droite, et je regardais; et il

1. BONAVENT., c. XIV.

n'y avait personne qui me connût. La fuite m'est fermée, et nul ne cherche à me sauver la vie.

« J'ai crié vers vous, Seigneur, et j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants.

« Prêtez l'oreille à ma prière, parce que je suis humilié jusqu'à l'excès. Délivrez-moi de ceux qui me persécutent ; car ils sont devenus plus forts que moi.

« Tirez mon âme de sa prison, afin que je puisse glorifier votre nom. Les justes attendent que vous m'accordiez l'éternelle récompense. »

A ces mots, sa bouche se ferma pour toujours, et son âme s'envola dans le sein de Dieu. C'était le 3 octobre, une heure après le coucher du soleil (1).

1. THOMAS DE CELANO, *Vita prima*, p. II, c. VIII. — Cf. BONAVENT., c. XIV.

CHAPITRE XIX

OBSÈQUES DE SAINT FRANÇOIS. — SA CANONISATION. — TRANSLATION DE SES RELIQUES. — MAGNIFICENCES DE SON TOMBEAU.

(1226-1230)

Les mystères de la grâce étaient consommés : ceux de la gloire allaient commencer. Au moment où François expira, une multitude de ces alouettes qu'il aimait et qu'il invitait à célébrer avec lui les louanges du Créateur, s'abattirent sur le toit de Notre-Dame-des-Anges, et chantèrent avec une merveilleuse douceur, comme pour fêter son couronnement dans le ciel.

Le Frère Augustin d'Assise, Provincial de la Terre de Labour, homme de mérite et d'une sainteté consommée, vit l'âme du saint Patriarche monter au firmament sous la forme d'une étoile resplendissante ; et se soulevant avec effort sur la couche où la douleur l'avait cloué : « Mon Père, cria-t-il, attendez-moi, je m'en vais avec vous. » Et son âme, brisant la frêle enveloppe de son corps, fit cortège à celle de son bienheureux Père. Saint François apparut également à son illustre ami, Guido, évêque d'Assise, qui revenait alors du pèlerinage du mont Gargano et se

trouvait à Bénévent : « Je quitte ce lieu d'exil, lui dit-il, et m'en vais à la patrie (1). » Tous ces événements se passaient dans la nuit du 3 au 4 octobre.

Le corps du défunt était une relique sans prix. Aussi les Frères l'entourèrent-ils des marques de la plus profonde vénération. Giacoma de Settesoli, cette pieuse matrone en qui le P. Orlando salue une suave image de sainte Marie-Madeleine (2), pourvut aux frais des décorations funèbres et de l'inhumation; et, grâce à sa munificence, le corps, revêtu d'une tunique neuve ouverte au cœur, et entouré d'essences et de parfum auxquels se mêlait une odeur toute céleste, fut étendu sur de magnifiques tapis pour être exposé à la vénération du peuple.

La nouvelle de cet événement se répandit avec la rapidité de la foudre dans la ville d'Assise. « Le Saint est mort! le Saint est mort! » criait-on de toutes parts. Le soir même, les habitants descendirent à la Portioncule pour vénérer les restes de celui qu'ils avaient invoqué comme un Saint, même de son vivant. Chacun put alors les contempler à loisir et satisfaire sa dévotion. « Autant François s'était fait petit et humble, dit saint Bonaventure, autant Dieu prenait plaisir à le glorifier immédiatement après sa mort? Son âme avait franchi les parvis célestes, et buvait à longs traits aux sources de la vie ; mais en se séparant de son corps, elle lui avait laissé un gage certain de ses destinées futures; nous voulons parler du privilège des sacrés stigmates, privilège inouï

1. Bonavent., c. xiv.

2. *Saint François d'Assise*, par le R. P. G. Orlando, S. J. (Voir la *Sicilia cattolica*. 4e art., septembre 1882.)

depuis les premiers siècles de l'Église, et qui lui valait d'être l'image de Jésus glorieux et ressuscité, après l'avoir été de Jésus souffrant. Dans ses mains et dans ses pieds, on voyait des clous miraculeusement formés de sa chair, et qui étaient tellement adhérents, que, poussés d'un côté, ils avançaient de l'autre, comme des nerfs fort durs et d'une seule pièce. Rien n'empêchait plus de voir la plaie du côté (qu'il cachait avec tant de soin pendant sa vie), cette plaie que la main de l'homme n'avait point faite, et qui rappelait à l'esprit celle du Seigneur Jésus. Les clous avaient la couleur grisâtre du fer; mais la blessure du côté, avec sa couleur vermeille et ses bords repliés, ressemblait à une belle rose fraîchement épanouie. Le teint du saint Patriarche, naturellement brun, un peu basané, avait recouvré l'éclat et la fraîcheur du premier âge, et ses membres la souplesse de l'enfance : autant de symboles de la pureté de son âme ! On eût dit un autre Christ descendu de la croix et prêt à être enseveli dans le tombeau.

« Cependant parmi les fidèles qui vinrent baiser les stigmates, on remarqua un chevalier de grande réputation, nommé Jérôme, incrédule comme l'apôtre saint Thomas : comme lui, il examina minutieusement et palpa du doigt les cinq plaies du bienheureux Père, et comme lui aussi, il fut délivré de tout doute à cet égard; il devint dans la suite l'un des plus chauds défenseurs de la réalité du miracle. Pendant toute la nuit, les Religieux, les Tertiaires et les amis du Saint chantèrent sans interruption des psaumes et des cantiques devant sa dépouille mortelle : si bien qu'on eût cru assister à la fête d'un

Ange plutôt qu'aux funérailles d'un homme (1).

Le lendemain dimanche, 4 octobre, eurent lieu les obsèques, ou plutôt le triomphe du fidèle serviteur de Dieu. Laissons un témoin oculaire, Thomas de Celano, nous en retracer les scènes imposantes.

Dès le matin, le clergé et les consuls d'Assise se rendirent à Notre-Dame-des-Anges pour transporter solennellement les restes de leur compatriote. Toute la ville était là ; de plus, une foule innombrable, accourue de tous les points de l'Ombrie, encombrait la plaine. Le convoi défila lentement et avec ordre. Les trompettes guerrières ouvraient la marche, sèlon l'usage du temps ; puis venaient les fidèles portant des rameaux d'olivier, et après eux les Frères, tenant des torches ardentes à la main. Deux magistrats et deux Frères-Mineurs portaient le corps sur leurs épaules. Le clergé fermait le cortège, et s'avançait au chant des psaumes et des hymnes de l'Église. Au lieu de prendre le chemin le plus direct, on choisit le sentier détourné qui mène au monastère de Saint-Damien. On déposa le corps dans la chapelle des Pauvres-Dames, afin qu'elles eussent la consolation de contempler une dernière fois le visage transfiguré de leur fondateur. On ouvrit la grille à travers laquelle on leur donnait la sainte communion ; et Claire, malade, portée dans les bras de ses Filles, put vénérer, toucher et baiser, non sans verser beaucoup de larmes, les cinq plaies du stigmatisé de l'Alverne. Elle essaya d'arracher un des clous miraculeux pour le conserver comme

1. BONAVENT., c. XV.

relique; mais voyant qu'elle n'y pouvait réussir, elle se contenta de tremper un linge dans le sang qui coulait de la blessure, et de prendre la mesure exacte de la taille du Saint pour faire peindre son portrait dans le chœur des Religieuses.

« Lorsque le convoi se remit en marche, les servantes du Christ éclatèrent en gémissements; jamais orpheline pleurant sur la tombe de sa mère ne fit entendre de plaintes plus déchirantes. — O l'amère séparation, s'écriaient-elles en sanglotant!... O notre Père!... Notre Père, que ferons-nous? Qu'allons-nous devenir?... Tout notre bonheur s'envole avec vous!... Ainsi leur cœur était partagé entre la tristesse et la joie la tristesse d'avoir perdu celui qu'elles aimaient, et la joie de le savoir déjà couronné dans les cieux. Cependant on emporta les précieuses reliques, et la porte du monastère se referma pour ne plus s'ouvrir jamais à de pareilles douleurs (1). »

Le cortège traversa les rues d'Assise, tendues de draperies et de guirlandes de verdure, jusqu'à l'église Saint-Georges, où la dépouille mortelle fut déposée dans une châsse en cyprès. « C'est là que notre Saint avait été initié à l'étude des lettres chrétiennes ; c'est là qu'il avait pour la première fois prêché la pénitence et l'amour de Dieu : là devait être aussi son premier lieu de repos (2). »

Le Frère Élie, dont les pouvoirs de vicaire-général furent prorogés jusqu'au Chapitre général d'Assise (1227), s'empressa d'envoyer à tous les Supérieurs la nouvelle de la mort du saint fondateur. Sa lettre,

1. TH. DE CELANO, *Vita prima*, p. II, c. XV.
2. BONAVENT., c. XV.

écrite sous le coup de la première émotion, est un modèle d'oraison funèbre; et nous nous faisons un devoir d'en reproduire les passages les plus importants.

« Au Frère Grégoire, Provincial de France, Frère Élie, pécheur. Salut.

« Avant de commencer à parler, je pleure, et ce n'est pas sans motif. La douleur envahit mon âme comme un torrent qui déborde. Hélas! le malheur que je redoutais a fondu sur nous : celui qui nous consolait n'est plus. Chéri de Dieu et des hommes, il est monté au séjour de la lumière, lui qui enseignait à Jacob la loi de la science et de la vie, et qui a laissé à Israël le testament de la paix. Nous ne saurions trop nous réjouir pour lui; nous ne saurions trop pleurer sur nous-mêmes, privés que nous sommes de sa présence et comme ensevelis à l'ombre de la mort. La perte est pour tous; le péril n'est que pour moi, à cause des soucis et de l'affliction qui m'oppressent. Ma douleur est sans mesure; voilà pourquoi, mes frères, je viens vous conjurer de la partager, comme je partage la vôtre. Nous sommes orphelins et privés de la lumière de nos yeux. Oui, notre Père était vraiment une lumière envoyée par la vraie Lumière pour nous et pour les gens du siècle, une lumière qui éclaire les hommes assis dans les ténèbres de la mort, afin de diriger leurs pas dans les voies de la paix. Semblable au soleil dans son midi, il éclairait les esprits, et il échauffait les cœurs du feu de son amour, prêchant partout le royaume de Dieu et préparant au Seigneur une génération nouvelle. Son nom s'est répandu jusqu'aux îles les plus

lointaines, et les différentes contrées de la terre ont admiré ses œuvres.

« Ne vous attristez pas outre mesure, car Dieu, qui est le père des orphelins, ne nous refusera pas ses fortifiantes consolations. D'ailleurs, François est passé à une vie meilleure; et avant de mourir, il a béni tous ses enfants, comme un autre Jacob, leur pardonnant toutes les fautes qu'ils auraient pu commettre contre lui. Et maintenant, voici que je vous annonce une grande joie et un prodige inouï jusqu'à nos jours. C'est que peu de temps avant sa mort, notre Père a reçu et porté dans sa chair les stigmates de Jésus crucifié... Bénissez donc le Dieu du ciel et de la terre; louez-le de ses éternelles miséricordes, et souvenez-vous de notre vénérable Père en Dieu. Priez pour lui, c'est son dernier désir; et invoquez-le lui-même, afin de mériter de participer à sa gloire. Il est mort samedi soir, 3 octobre, une heure après la tombée du jour. Priez-le de mettre à notre tête un autre lui-même, un chef vaillant comme les Machabées, pour nous conduire au combat. Et parce que c'est une pensée salutaire de prier pour les défunts, priez pour le repos de son âme. Chaque prêtre dira trois messes, chaque clerc le psautier, les frères laïcs cinq *Pater;* les clercs chanteront avec solennité les vigiles des morts. — Frère Élie, pécheur (1). »

On est heureux de retrouver un tel éloge de notre Saint dans la bouche du Frère Élie, dont le témoignage ne saurait être suspect.

1. *Saint François et les Franciscains*, par le P. PAMPHILE, t. I, c. VIII, n. XX.

Par respect pour les dernières volontés de leur Père, les Frères-Mineurs ne mirent aucune épitaphe sur sa tombe ; mais le Très-Haut allait se charger lui-même de rendre cette tombe à jamais illustre, à jamais éloquente, à force de prodiges et de bienfaits. A peine était-elle fermée, qu'elle devenait un foyer d'action surnaturelle et que les miracles s'y multipliaient.

Ici, c'est une jeune fille d'Assise qui a la tête monstrueusement retournée sur l'épaule, et qui se relève guérie ; là, c'est un vieillard, compatriote et ami du Saint, et aveugle depuis cinq ans, qui recouvre soudainement la vue (1).

« A Capoue, un enfant, jouant sur la rive du Volturno, tombe dans le fleuve et s'y noie. Bientôt la foule s'attroupe autour du cadavre ; les chrétiens et les Juifs eux-mêmes, émus de la douleur du père de cet enfant, invoquent le nom de saint François. Et sur-le-champ le mort ressuscite, se jette dans les bras de son père, et le prie de le conduire à l'église du saint Patriarche, auquel il se reconnaît redevable de la vie (2).

« A Pennaco, dans la Pouille, une mère pleure sur le cadavre de sa fille unique, et s'oppose aux funérailles, dans l'espérance que saint François ne l'abandonnera point dans une pareille affliction. Sa prière n'est point perdue : le Saint lui apparaît, et lui rend sa fille pleine de vie et de santé.

« Autre prodige plus surprenant encore. A Monte

1. Th. de Celano, *Vita prima, De canon.*
2. Bonavent., *De mirac.*

Marano, près de Bénévent, une femme venait d'expirer, et déjà les clercs récitaient l'office des morts autour de sa couche funèbre. Tout à coup, au milieu de la nuit, elle soulève le drap mortuaire, appelle un des prêtres, son parrain, et lui dit : « Mon Père, je « veux me confesser. Morte, j'étais réservée au « supplice sans fin des ténèbres extérieures, pour « avoir caché un péché mortel en confession. Grâce « à l'intercession de saint François d'Assise, pour qui « j'ai toujours eu la plus vive dévotion, Dieu m'a « renvoyée sur la terre pour compléter ma confes- « sion. Dès que vous m'aurez entendue et absoute, « j'irai au séjour du repos qui m'a été promis.» Elle se confesse en tremblant au prêtre, qui tremble plus qu'elle-même ; et dès qu'elle a reçu le pardon divin, elle se rendort, cette fois, dans le baiser du Seigneur, et c'est pour toujours (1). »

Le jugement du Saint-Siège ne se fit pas longtemps attendre pour notre Bienheureux. Honorius III était mort le 18 mars 1227. Dès le lendemain, le cardinal Hugolin était élu Pape par acclamation, et prenait le nom de Grégoire IX. Ainsi l'Ordre naissant perdait un protecteur, pour en retrouver un autre encore plus intimement lié à la famille franciscaine.

La Providence réservait à Grégoire IX, comme une consolation dans sa vieillesse et une force dans ses épreuves, l'honneur et la joie de proclamer l'héroïsme des vertus du séraphique Patriarche. Les commencements de son pontificat furent orageux. En 1228, dans le temps des fêtes pascales, une sédition fomen-

1. Bonavent., *De Mirac.*

tée par les émissaires de l'empereur d'Allemagne, et soutenue par cette fraction de l'aristocratie romaine qui jalouse toujours la puissance des Papes, contraignit l'auguste vieillard à prendre le chemin de l'exil. Il chercha un refuge au milieu des populations fidèles de l'Ombrie, d'abord à Rieti, puis à Spolète, d'où il se rendit à Assise pour visiter le monastère des Pauvres Dames de Saint-Damien, et peut-être plus encore pour recommander à leur saint fondateur la barque de Pierre si violemment agitée. Sur les instances des habitants, qui d'une voix unanime le pressaient d'inscrire au catalogue des Saints celui qu'ils appelaient « l'ange d'Assise, l'apôtre de l'Italie, le grand thaumaturge de son siècle », il ordonna de commencer immédiatement les procédures d'usage. Avant de partir pour Pérouse, où l'appelaient ses démêlés avec Frédéric II, il chargea les évêques d'Ombrie de faire dans leurs diocèses respectifs l'enquête juridique sur la doctrine et sur les actes de François, et nomma une commission spéciale, composée des cardinaux les moins favorables à la cause (1), pour examiner toutes les pièces du procès.

On abrégea les délais ordinaires des béatifications ; et cette mesure ne surprendra personne : toute la chrétienté retentissait du bruit des miracles de notre Bienheureux, et les témoins vivaient encore ! Le Vicaire de Jésus-Christ, agissant avec cette maturité que l'Église apporte dans toutes les questions de foi et de discipline, examina lui-même en plein consistoire la validité de la procédure, approuva les rap-

1. Bonavent., c. xv.

ports, et, usant de la plénitude de son pouvoir, fixa au dimanche 16 juillet 1228 la solennité de la canonisation.

Le 15 juillet, il quitta Pérouse, escorté de toute sa cour, et fit une entrée triomphale dans la patrie du Saint, où l'attendaient l'évêque diocésain et Jean Parent, récemment élu Ministre général au Chapitre d'Assise (1227), et successeur immédiat du séraphique Patriarche (1). Thomas de Celano se plaît à nous redire avec quels transports de joie la vieille cité lui ouvrit ses portes, au milieu de quel enthousiasme elle le conduisit jusqu'au palais épiscopal, et comment elle fut obligée, en ce jour-là, de dilater son enceinte, trop étroite pour contenir les flots de peuple, de gentilshommes, d'abbés mitrés et de prélats, que l'annonce de cette fête avait attirés de tous les points de l'Italie.

Le lendemain dimanche, 16 juillet, Grégoire IX se rendit en grande pompe à l'église Saint-Georges, où reposait le corps béni, et qui était toute décorée de l'image et de la bannière du Saint. Après une fervente prière, il monta sur le trône qui lui avait été préparé, voulut publier lui-même les louanges de celui dont il avait été si longtemps le protecteur et l'ami, et prit pour texte de son allocution ces paroles du Sage : « Il a brillé dans le temple de Dieu, comme le soleil brille en son midi. » Le cardinal Octavien, cousin d'Innocent III, lut ensuite publiquement, contre l'usage, la relation des miracles juridiquement

1. *Saint François et les Franciscains*, par le P. Pamphile de Magliano, t. I, c. xvii.

constatés. Cette lecture donna lieu à une scène des plus émouvantes, et peut-être sans exemple dans l'histoire. La plupart des personnes sur qui s'étaient opérés ces prodiges étaient présentes dans l'auditoire et les attestaient tout haut, en s'écriant : « C'est vrai! C'est à moi que cela est arrivé! (1) » Et à leurs côtés se trouvaient les témoins des mêmes prodiges ou les pécheurs convertis, qui, malgré la sainteté du lieu, ne pouvaient retenir leurs cris de joie ou d'admiration. Un second orateur, le cardinal Rainerio Capoccio, jadis intimement lié avec les saints Patriarches Dominique et François, raconta à son tour ce qu'il savait sur la vie de ce dernier. L'assemblée était émue jusqu'aux larmes. Enfin le Souverain Pontife, assis sur son trône, la tiare en tête, les mains et les yeux au ciel, en face de la foule haletante et recueillie, prononça ces solennelles paroles :

« A la gloire de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, de la bienheureuse Vierge Marie et des saints apôtres Pierre et Paul, et à l'honneur de l'Église romaine, — Nous avons résolu, de l'avis de nos frères les Cardinaux et les autres prélats, d'inscrire au catalogue des Saints le bienheureux Père François, que Dieu a glorifié dans le ciel, et que nous vénérons sur la terre. Sa fête sera célébrée le 4 octobre. »

Alors, déposant la tiare, il entonna le chant du triomphe, le *Te Deum*, que les Cardinaux et les Frères-Mineurs continuèrent avec lui. Le peuple y répondit par d'immenses acclamations, et les joyeuses volées des cloches annoncèrent au loin la

1. Th. de Celano, *Vita prima, De canon.*

promulgation du décret de canonisation. Grégoire IX, descendant ensuite de son trône, alla se prosterner devant la châsse du nouveau Saint, y colla ses lèvres, y déposa son offrande, selon l'usage, puis revint offrir le saint sacrifice de la messe. Les fils du saint Patriarche, des flambeaux ou des branches d'olivier à la main, formaient une couronne autour de l'autel et chantaient en chœur :

« *Franciscus pauper et humilis, cœlum dives ingreditur ; hymnis cœlestibus honoratur* : L'humble et pauvre François monte riche de mérites au ciel; les chœurs angéliques célèbrent son triomphe. »

Enfin, après la messe, le Saint-Père, ayant invoqué tout haut le nouveau Saint : « Père saint François, priez pour nous », donna les indulgences d'usage et la bénédiction pontificale.

La canonisation des Saints est toujours une ovation sans égale, une ovation qui se tient, pour ainsi dire, sous les portiques du temple éternel. Celle du séraphique Père se distingue pourtant, entre toutes, par plusieurs circonstances exceptionnelles que nous ne pouvons passer sous silence. C'était la première fois qu'en dehors de Rome, un Pape accomplissait ce grand acte sur la tombe même du nouveau Saint; de plus, le Saint-Siège portait un jugement définitif moins de deux ans après la mort de l'élu de Dieu. Enfin Pica, la vieille mère de François, était présente à ces triomphales cérémonies. Heureuse mère, qui, en retour d'une vie de sacrifices et d'immolation, goûtait la plus douce récompense qu'une femme puisse ambitionner en ce monde : elle était couronnée dans son fils!

Trois jours après la cérémonie, Grégoire IX expédia à tous les fidèles de l'univers la Bulle de canonisation, datée de Pérouse (19 juillet 1228), Bulle qui n'est pas seulement un monument de la plus haute autorité, mais aussi le plus splendide panégyrique du Saint.

On n'a pas oublié que François avait désigné la Colline d'Enfer pour le lieu de sa sépulture. Quand le Frère Élie se mit en devoir d'exécuter les dernières volontés de son bienheureux Père, toute la cité se récria contre lui, regardant le choix de cet emplacement comme un outrage pour elle-même et pour la mémoire du plus illustre de ses fils. Il fallut en appeler à la décision du Pape. Grégoire IX approuva les idées et les plans d'Élie; mais par une inspiration vraiment admirable, il décréta que dorénavant la Colline d'Enfer se nommerait la Colline du Paradis. Les consuls d'Assise, heureux de la décision, joignirent la Colline du Paradis aux autres fiefs du Saint-Siège (1).

Le Souverain Pontife commanda au Frère Élie de bâtir une basilique digne du trésor qu'elle allait contenir; il en bénit lui-même la première pierre au lendemain des solennités de la canonisation, et quoique la révolte de Frédéric II rendît ces temps calamiteux pour le Saint-Siege, il contribua largement de ses propres deniers à l'érection du mausolée. L'obole du pauvre se mêlait aux offrandes du Pape et à l'or des princes chrétiens, et le Frère Élie, soutenu par de si hauts encouragements, et aidé de l'archi-

1. « *Is qui Ecclesiam* (Bullar. francisc., 12 avril 1230. » L'acte de donation est du 28 mars 1228 et revêtu de la signature du donateur, Simone di Puccio (archives du Sagro-Convento).

tecte le plus renommé de cette époque, Jacques Lallemand, poussa les travaux avec une incroyable activité. On ne peut se le dissimuler, l'entreprise était gigantesque. « La Colline du Paradis » n'était qu'une masse de roches plus ou moins irrégulières, adossées aux remparts, à l'extrémité occidentale de la ville. Il fallut arracher du sol une montagne énorme, pour poser dans cette crypte le tombeau de saint François. Sur les sommets granitiques de la colline, nivelés avec art, Jacques l'Allemand assit solidement une église qui renferme autant de merveilles que de pierres.

Dès le printemps de l'année 1230, le Ministre général, qui était toujours Jean Parent (1), après avoir rendu compte à Grégoire IX de l'état des travaux et avoir pris ses ordres, écrivit à tous les Frères-Mineurs et à tous les princes chrétiens, pour leur annoncer que la translation du corps de saint François, de l'église Saint-Georges dans la nouvelle basilique, aurait lieu le 25 mai de la même année, et qu'il ouvrirait le même jour le Chapitre général. Le Pape, ne pouvant assister à cette fête, soit à cause de son grand âge (il était presque centenaire), soit à cause de la gravité des événements politiques, députa trois légats pour déposer en son nom, sur le tombeau du glorieux Patriarche, une croix d'or enrichie de pierres précieuses et contenant une parcelle de la vraie Croix, des vases sacrés en or et en argent, un retable d'autel en or, rehaussé de perles et de pierreries, des ornements sacerdotaux d'une grande richesse, et

1. Bernard de Besse, Ms. de Turin.

une grosse somme d'argent pour l'achèvement de l'édifice (1). A cet envoi il joignait une lettre où il nommait commissaires apostoliques pour la circonstance le Ministre général et quelques autres Religieux du même Ordre.

Le 25 mai, samedi, veille de la Pentecôte, on commença de grand matin la cérémonie de la translation. Le corps fut retiré de son tombeau provisoire et porté sur les épaules des clercs, au milieu d'un cortège imposant, d'un grand concours de peuple et d'un immense enthousiasme provoqué par les miracles qui s'opéraient sur le passage de la châsse (2).

Pourquoi faut-il ajouter les détails qui suivent? Le cortège était arrivé en bon ordre jusqu'à la Colline du Paradis, lorsque tout à coup les miliciens qui composaient la garde d'honneur, se précipitent tumultuairement sur la châsse, l'emportent dans l'église dont ils ferment les portes avec violence, puis enfouissent le sacré dépôt à une grande profondeur, derrière une énorme grille de fer, au centre d'un caveau creusé dans le roc vif et dont eux seuls avaient le secret. Par suite de ce désordre, les commissaires apostoliques ne purent remplir leur office ni apposer leurs sceaux sur le cercueil; et ainsi la fête, commencée sous les plus brillants auspices, se termina par une sorte de profanation. Le Frère Élie, impliqué dans ce scandale, prétexta, pour se justifier, qu'il avait voulu soustraire la précieuse relique à la rapacité des cités voisines (3). Que ce motif fût fondé ou

1. *Légende des trois compagnons*, c. XVIII.
2. BONAVENT., c. XV.
3. *Chronique des vingt-quatre généraux.*

non, la nouvelle du désordre d'Assise n'en eut pas moins un douloureux retentissement dans le cœur du saint Pontife Grégoire IX. Justement irrité contre les habitants de cette ville, il chargea les évêques de Pérouse et de Spolète de leur adresser de sévères reproches sur leur ingratitude, et de fulminer contre eux, s'ils ne réparaient noblement leur faute dans l'espace de quinze jours, la sentence d'interdit et d'excommunication (1). La vieille cité, qui, après tout, n'avait péché que par excès de piété, en vue de mieux s'assurer la possession de son trésor, ne s'endurcit point dans sa révolte : elle envoya sur-le-champ des délégués à Rome pour faire amende honorable, et tout fut pardonné.

Cet incident, qui n'avait rien de grave en soi, eut les plus fâcheuses conséquences : on resta plus de six siècles sans connaître le lieu précis où reposaient les reliques du saint Patriarche. L'imagination des peuples eut beau jeu pour composer les plus gracieuses légendes sur l'attitude et les qualités du corps stigmatisé ; mais la certitude faisait défaut. Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle qu'on a déchiré le voile qui recouvrait ce mystère, et voici dans quelles circonstances. En 1818, Pie VII autorisa le Père Joseph de Bonis, général de l'Ordre des Frères-Mineurs conventuels, à faire des fouilles dans les flancs rocheux de la montagne, sous le maître-autel de l'église inférieure. Après un travail secret de cinquante-deux nuits, on découvrit enfin la grille de fer ; et dans la nuit du 12 décembre, la châsse apparut

1. Bref *Speravimus.*

en entier. Le squelette était intact et répandait une odeur suave ; les bras étaient croisés sur la poitrine ; la châsse était en travertin, et d'une grandeur disproportionnée à celle du corps ; une pierre placée sous la tête du squelette tenait lieu de coussin mortuaire. On sait que c'était là l'oreiller ordinaire de notre Saint. Autour du tombeau gisaient dans la poussière un anneau d'argent avec une coraline antique encastrée dans le chaton, des débris d'étoffe, des pièces de monnaie du temps, et vingt-huit grains de chapelet, douze en ambre et seize en ébène. Il n'y avait pas d'inscription tumulaire ; mais aussi bien à quoi eût-elle servi ? La basilique ne porte-t-elle pas le titre de « Sépulcre de saint François? » Et le nom du séraphique Père ne se lit-il pas sur tous les murs? Néanmoins Pie VII délégua les évêques d'Assise, de Nocera, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour faire une enquête sur l'identité du corps. Puis, après avoir lu lui-même toutes les pièces, il déclara, dans un bref daté du 5 septembre 1820, qu'il constait de la validité de la procédure et de l'identité du corps, confirma les privilèges accordés par ses prédécesseurs, et, ce qui ne se lit dans la vie d'aucun autre saint, choisit saint François pour protecteur de la papauté (1). Quatre ans après, Léon XII instituait la fête de l'Invention du corps de saint François. En même temps, le caveau était transformé en un glorieux sanctuaire, auquel on a donné le titre d'église sépulcrale. C'est là que reposent, sous la même grille, dans la même urne et le même emplacement qu'autrefois, ces

1. *Saint François et les Papes*, par le R. P. ORLAND, S. J. (Voir la *Sicilia cattolica*, septembre 1882.)

reliques si longtemps dérobées aux regards et à la vénération des chrétiens. La crypte est décorée de marbres de toutes couleurs; un autel est placé au-dessous de la châsse, et adossé à la colonne qui soutient l'édifice ; dix bas-reliefs en terre cuite ornent les parois du mur : dans l'hémicycle situé entre la crypte et le jardin, le pèlerin admire deux belles statues en marbre blanc, représentant Pie VII et Pie IX. En vérité, ne dirait-on pas que dans ces deux augustes sentinelles la Papauté est là, debout, pour veiller sur le monument qu'elle a édifié?

Grâce au sceau pontifical et à la piété des habitants d'Assise, le corps du stigmatisé de l'Alverne est conservé dans toute son intégrité et sans aucune mutilation. Quant aux autres reliques du saint Patriarche, on en conserve encore un grand nombre dont nous allons mentionner les principales : Au Sagro Convento, deux de ses tuniques; une feuille de parchemin teint du sang qui coulait de sa plaie latérale; la planche qui lui servait de lit, ornée de son portrait par Giunta de Pise ; deux paires de chaussures, l'une en peau de chamois, l'autre en feutre, confectionnées par sainte Claire; un cilice en poil de chameau; l'original de la bulle d'Honorius III, et l'autographe de la bénédiction donnée au Frère Léon. — A Notre-Dame-des-Anges, une corde. — A Sainte-Claire, le tableau miraculeux de Saint-Damien, le bréviaire de saint François, ainsi que l'aube et le manteau de laine blanche qu'on a retirés du tombeau de sainte Claire, caché lui aussi pendant six siècles et découvert en 1850, trente ans après celui du séraphique Père. — A San Francesco a Ripa, une corde. — A Florence, l'habit

qu'il donna au comte de Monte Acuto. — Au couvent de l'Alverne, une tunique, quelques cheveux, quelques gouttes de sang coagulé, l'obédience du Frère Ange de Pise. — A Paris, au couvent des Pères Capucins, un manteau de laine grise.

Saintes et immortelles reliques des deux séraphins d'Assise, restez à jamais dans les monastères doublement sacrés qui vous possèdent! Saint François, patriarche des pauvres, étends toujours ta main sur cette cité qu'ont bénie tes lèvres mourantes! Sainte Claire, princesse des pauvres, protège toujours ta patrie contre ceux qui voudraient lui ravir sa foi!

Ne nous séparons point de ces trésors sacrés sans avoir jeté un regard sur le culte dont saint François est l'objet, et sur les magnificences vraiment extraordinaires qui décorent son tombeau. Ce tombeau, illustré par des miracles sans nombre, devint le rendez-vous incessant des princes comme des peuples, des Souverains Pontifes comme des simples fidèles, depuis saint Louis jusqu'à François Ier d'Autriche, depuis Grégoire IX jusqu'à Pie IX; et l'on vit ainsi une des plus humbles cités de l'Ombrie prendre rang parmi les villes les plus fameuses et rivaliser de gloire avec les lieux de pèlerinage les plus antiques et les plus vénérés.

Il ne faudrait pas croire que le culte du Patriarche des pauvres fut restreint à la vallée de l'Ombrie ou renfermé dans l'intérieur des cloîtres d'Assise et de Rome. Il se répandit bientôt sur toutes les plages de l'univers, jusqu'aux îles les plus lointaines; et après la découverte du nouveau monde par Christophe Colomb, il régna dans les deux hémisphères. Toute-

fois, la France et l'Espagne, ces deux nations qu'il avait aimées d'un amour de prédilection et qui avaient entendu avec sa voix les battements de son cœur d'apôtre, se distinguèrent entre toutes les autres; elles rivalisèrent de zèle avec l'Italie, pour lui rendre leurs hommages et célébrer ses vertus. Les rois et les hauts barons donnèrent son nom à leurs fils; les peuples lui bâtirent des autels; les déshérités de ce monde implorèrent le secours de sa puissante médiation; et Dieu se plut à autoriser leur confiance par une foule de bienfaits de tout genre, qu'on peut lire dans les Chroniques de l'Ordre. En un mot, le saint Patriarche exerça un tel prestige sur la société contemporaine, qu'il mérita de partager avec les deux plus illustres personnages de son temps, Innocent III et saint Dominique, l'honneur de donner son nom à son siècle.

Cependant, quelle que soit la dévotion des différentes contrées du monde envers cet amant de la pauvreté, il est une cité qui sous ce rapport éclipse toutes les autres : cité tellement identifiée avec son héros que son histoire semble commencer avec lui. Nos lecteurs la connaissent depuis longtemps : c'est Assise, c'est la patrie du Saint. Assise a perdu son cachet de cité étrusque, de municipe romain, pour demeurer « la cité séraphique ». Ses autres illustrations sont tombées dans l'oubli, les vaillants capitaines qui durent la défendre contre les armes de Totila, de Didier, de Charlemagne, de Frédéric Barberousse, parce qu'elle est sur le chemin de Rome, aussi bien que le poète Métastase qui s'éleva si haut avec Mozart sur les ailes de l'inspiration chrétienne.

Seule, la mémoire de François a survécu à toutes les révolutions; seule, elle est toujours aussi vivante en Ombrie que s'il était mort d'hier.

Parcourons cette ville, à laquelle les maîtres du jour n'ont point enlevé sa physionomie du moyen âge. Sur la principale porte d'entrée, vous lisez une inscription complètement étrangère aux tumultueuses agitations de ce monde et douce comme une voix du ciel : c'est la bénédiction que saint François, aveugle et mourant, donna à sa patrie. L'enceinte de la ville n'est pas moins caractéristique. Hormis quelques chants populaires, que des voix sonores fredonnent aux heures du soir, vous n'entendez guère que la psalmodie aérienne des cloches des monastères, les ébats de l'enfance, ou le doux ramage des oiseaux qui gazouillent dans les jardins.

Sans commerce, sans industrie, avec des bastions en ruine et des murs en partie démantelés, Assise n'a rien de la civilisation bruyante de nos grandes villes de France. Elle vit d'une tradition, d'un tombeau; c'est une cité funèbre, mais funèbre à la manière de Rome et de Jérusalem, sur lesquelles plane l'ombre des martyrs et du divin Crucifié. Mille souvenirs sacrés peuplent cette solitude, et ce qui ravit votre âme, c'est qu'ils s'harmonisent entre eux dans une parfaite unité. Ces rues étroites que vous montez, ces fresques antiques qui décorent la façade ou le vestibule des maisons gothiques des XIIIe et XIVe siècles, ces monastères, ces églises qui forment le centre et comme l'âme de la cité, tout vous parle du héros en qui le Dante salue la lumière de l'Occident.

Parmi tant de monuments, le premier qui frappe

vos regards, c'est le tombeau du Saint, véritable merveille de magnificence et d'architecture, qui devint dès l'origine un centre d'attraction et d'inspiration nouvelle pour les arts et pour les lettres. Nous avons vu comment Grégoire IX avait daigné en poser la première pierre, et au prix de quels efforts de génie le Ministre général l'avait fait jaillir, pour ainsi parler, des entrailles rocheuses de la colline du Paradis. Les travaux ne furent entièrement terminés qu'au bout de treize ans (1243); et ce fut un autre successeur de Pierre, le pape Innocent IV, qui daigna venir en personne consacrer la basilique. En mémoire de cette cérémonie et du séjour de l'auguste Pontife, le monastère fut désigné sous le nom de *Sagro Convento*. L'église reçut plus tard, de Benoît XIV, le titre de chapelle papale.

Le *Sagro Convento* est un des bijoux artistiques de l'Italie. « Il n'a point d'égal; avant de l'avoir vu, on n'a pas l'idée de l'art et du génie du moyen âge. Joignez-y Dante et les Fioretti de saint François, c'est le chef-d'œuvre du christianisme mystique (1). »

Le monastère, bâti au sommet d'une éminence abrupte, sur un double rang d'arcades superposées, porte le cachet d'un autre âge. Avec ses créneaux, ses arceaux de briques, ses terrasses et ses cloîtres suspendus, il a tout l'aspect d'un manoir féodal. Sur sa partie occidentale, il surplombe un précipice; à ses pieds roule un torrent (le Tescio) qui tournoie au loin à travers les grèves de cailloux roulés. La galerie du midi, œuvre de Sixte IV, est unique au monde. Au mois de mai 1881, nous avons eu le bonheur de

1. Taine, *Voyage en Italie.*

nous asseoir sous ses arceaux gothiques; de là nous avons contemplé la gracieuse vallée de l'Ombrie, avec ses cours d'eau, ses bouquets d'oliviers, sa ceinture de hautes montagnes, son beau ciel sur l'azur duquel se profilent les tours de Pérouse, de Spolète et de Montefalco ; et devant cet horizon fait à souhait pour arrêter et retenir le regard, nous avons compris, nous oserions dire, nous avons partagé l'enthousiasme que tant de magnificences réunies devaient produire dans l'âme poétique de saint François d'Assise.

A côté du monastère, au bout d'une cour bordée de fines colonnettes, se dresse la basilique, qui se compose de trois sanctuaires superposés : l'église supérieure, l'église inférieure et la crypte. Les deux premières sont l'œuvre de Jacques Lapo, surnommé l'Allemand; la dernière est l'œuvre du romain Pascal Belli. Le style des trois sanctuaires offre un contraste frappant à l'œil, mais dont on saisit bien vite le sens profond : ils sont l'image des trois phases de la vie du Saint. A la base vous avez la croix. L'église inférieure, au style roman, grave et sévère, vous rappelle la pénitence et les austérités du fils de Bernardone. L'église supérieure, avec ses ogives élancées et sa pleine lumière, ses rosaces et ses vitraux, ses stalles chargées de sculptures et sa merveilleuse broderie de formes élégantes qui s'enchevêtrent comme une parure de fiancée, vous le fait entrevoir glorieux et couronné dans le ciel. La première vous fait venir les larmes aux yeux; la seconde vous porte à cette espérance plaintive qui est le plus fécond élément de la prière; la troisième, symbole de l'extase et de la trans-

figuration, vous donne un avant-goût de l'éternelle félicité. Ainsi tout s'harmonise dans un ensemble vraiment admirable, pour raconter dans un poème en pierre les espérances, les luttes et la victoire définitive du Séraphin d'Assise.

Douze couvents d'hommes et de femmes, occupés par les diverses branches de l'Ordre, s'échelonnent comme autant de tentes à l'ombre du pavillon patriarcal où repose le séraphique Père. Chacun de ces couvents rappelle une des périodes de son existence; mais tous se rapportent à une seule tombe, et sont rangés autour d'elle comme des enfants autour de leur mère. Rivo-Torto, où le serviteur de Dieu composa sa première Règle; Notre-Dame-des-Anges, avec son dôme qui brille comme un phare au milieu de la plaine et fait penser à Bramante et à Vignole; Saint-Damien, qui montre sur les premières ondulations de la montagne ses murailles basses et noircies par le temps; Sainte-Claire, belle église ogivale du XIIIe siècle, due au génie du Frère-Mineur Philippe de Cambello de Spolète; la Chiesa Nuova (l'Église Neuve), église grecque surmontée de cinq coupoles en mémoire des cinq stigmates de François, et bâtie par Philippe III, roi d'Espagne, sur l'emplacement de la demeure des Moriconi; enfin, au-dessous des ruines pendantes de la citadelle, la modeste chapelle des Pères Capucins : voilà les principaux monuments, ou plutôt les arcs de triomphe élevés par la foi catholique sur la route qui conduit au tombeau patriarcal (1).

1. Voir l'*Étude sur les Monuments d'Assise*, par M. l'abbé Riche (trad. des *Fioretti*).

L'humble François n'avait demandé en mourant qu'un peu de terre, et encore dans un lieu déshonoré; et voici qu'une triple basilique recouvre ses ossements, qu'une ville entière lui sert, pour ainsi dire, de mausolée et que son tombeau devient un foyer de vie et de lumière (1).

L'architecture avait fait son œuvre sur la tombe du Saint. « Mais les hommes du moyen âge ne pensaient pas avoir achevé un monument pour avoir élevé pierre sur pierre. Il fallait que ces pierres parlassent, qu'elles parlassent le langage de la peinture, qui est entendu des ignorants et des petits; il fallait que le ciel s'y rendît visible, et que les saints et les anges y demeurassent présents par leurs images, afin de consoler et de prêcher les peuples (2). » La peinture se présenta donc à son tour. Les voûtes des deux églises supérieures furent couvertes d'un champ d'azur semé d'étoiles d'or; et sur les parois se déroulèrent, en face des révélations bibliques, les scènes de la vie du Pénitent d'Assise. Mais comme s'il eût été impossible d'approcher sans profit de ces murs bénis, la basilique devint le berceau d'une école nouvelle; et l'art, rajeuni, vivifié par un souffle d'en haut, s'élança de cette colline pour se répandre des Alpes à la baie de Naples. Après Giunta de Pise et Giovanni Cimabue de Florence, après ces représentants de la vieille école byzantine, vint enfin Giotto : Giotto, petit pâtre qui fut l'élève de Cimabue et sur-

1. Pierre de Quintavalle, Giacoma de Settesoli, Hécube de Lusignan, reine de Chypre (1243), et Marie de Savoie (1661) reposent dans l'église inférieure.

2. Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 89.

passa son maître; Giotto, qui fit en peinture ce que Jacques l'Allemand avait fait pour l'architecture, une véritable révolution : il découvrit la nature et prit pour type, pour idéal, les formes exquises des régions supérieures.

Giotto [1] écrivit son poème avec le pinceau sur les voûtes de l'église inférieure, comme le Dante, son contemporain et son ami, l'avait tracé avec la plume dans sa *Divine Comédie*. On y sent le même souffle inspirateur; et les immortelles fresques du peintre vous font rêver malgré vous aux pages sublimes du poète. On est saisi d'admiration, en voyant avec quelle vigueur de sentiment chrétien l'artiste a conçu son plan, et avec quelle harmonie dans les tons et les couleurs il l'a exécuté. A ses yeux, les vertus religieuses sont le principe des grandeurs de son héros, la base de la restauration sociale dont il est l'ouvrier, le motif de son éternelle glorification. Le pinceau doit donc les représenter hardiment, sous le caractère qui guérit le mieux et élève le plus haut la nature humaine, quoiqu'il l'épouvante, c'est-à-dire, sous les trois vœux monastiques, l'obéissance, la pauvreté et la chasteté. La traduction de cette pensée remplit les trois premières fresques du transept. Le poème a son couronnement dans la quatrième fresque, qui représente François assis sur un trône étincelant d'or, vêtu d'une riche dalmatique, tenant à la main une oriflamme rouge, à la hampe *fleurdelisée*, et entouré d'un chœur d'anges qui exaltent l'excellence de ses œuvres.

1. 1266-1334.

Quelle fraîcheur, quel suave coloris, quelle science théologique dans ces compositions de Giotto! Il meurt; mais loin que son art meure avec lui, les progrès ne s'arrêtent plus parmi ses disciples: Adone Doni, Ghirlandaio, Giovanni Spagna et ce Pietro Cavallini dont le *crucifiement*, avec son Christ mourant et ses anges si tristes recueillant dans des coupes d'or le sang divin, vous prosterne à genoux dans l'extase de la prière. Enfin avec Fra Angelico, le Pérugin et Raphaël, l'école mystique d'Ombrie arrivait à son plein épanouissement. Et ces princes de la peinture, puis à leur suite les Bellini, les Carrache, les Guido Reni, les Zurbaran, les Murillo, les Owerbeck, les Benouville, offraient au séraphin d'Assise l'hommage de leur pinceau, dans l'espérance qu'un rayon de sa gloire rejaillirait sur leurs œuvres.

Le mouvement de rénovation qui emportait l'Italie, atteignit aussi la langue nationale, mais à travers des obstacles qui paraissaient insurmontables. A cette époque régnait en Sicile, où la cour de Frédéric II donnait le ton, une poésie langoureuse, née du gai-savoir provençal et des fictions mauresques, flattant toutes les aspirations de la chair et habituant la jeunesse italienne « à passer sa vie aux genoux des femmes, dans l'oubli de la patrie et de la liberté (1)».

Les Franciscains osèrent résister au courant qui entraînait la littérature vers la fange du sensualisme païen. Ils chantèrent les mystères et les beautés du christianisme. Saint Bonaventure célébra, dans un rythme cadencé, d'une douceur inexprimable,

1. OZANAM, *les Poètes franciscains*, p. 50.

les grandeurs de la Reine des Vierges; Jacopone la fit gémir dans son *Stabat*, « cette complainte si douce qu'on y reconnaît bien une douleur toute divine et consolée par les anges; si simple dans son latin populaire, que les femmes et les enfants en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et le cœur (1) ». Puis Giacomino de Vérone, dans l'*Enfer* et dans le *Paradis*, et le même Jacopone, dans ses *canzone*, se rapprochèrent davantage de la foule. Ils saisirent des mains de la muse sicilienne l'idiome aulique, national, qu'elle profanait, et le purifièrent en cherchant ailleurs la source de leurs inspirations : ailleurs, c'est-à-dire au vif du cœur humain, dans les harmonies de la nature éclairée d'un rayon divin, dans la conscience remuée par la foi et le repentir, dans cet insatiable besoin de vie et de félicité infinies qui fait à la fois notre tourment et notre honneur. Le peuple, pour qui ils chantaient, se tourna vers eux, et c'est ainsi que leur exemple fraya le chemin de l'immortalité au Dante, à Pétrarque, au Tasse, aux génies soucieux du beau, du vrai, du divin.

Ils contribuèrent puissamment au triomphe de la renaissance chrétienne; mais on n'oublia pas d'où était parti l'élan, et l'on fit justement remonter au *poète de l'Alverne* l'honneur d'avoir importé dans les lettres, comme dans les arts, un sentiment jusqu'alors latent ou à l'état d'ébauche, l'amour séraphique.

Il nous plaît de redire, avec les plus éminents critiques de nos jours, que l'humble Mendiant d'Assise,

1. Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 182.

que cet homme passionné pour les petits et les déshérités de ce monde, qui se dépouilla de tout pour mieux se consacrer au service de ses frères, fut en même temps « le père de l'art chrétien (1) », le créateur de la littérature italienne, l'auteur de la plus grande épopée dont les annales de l'ère chrétienne aient gardé le souvenir. Il nous plaît de redire aussi que la postérité se montra reconnaissante envers lui et que, par un contraste étrange, la gloire favorisa entre tous celui qui l'avait le plus méprisée. Il exerça sur les esprits et sur les cœurs, durant la dernière période du moyen âge, une influence aussi prodigieuse que salutaire. Cette royauté intellectuelle, quoique moins éclatante aujourd'hui qu'aux âges de foi, n'est pas à son déclin; les fêtes du septième centenaire à Assise, à Naples, par toute la chrétienté, en ont été une preuve éclatante (2). Mais il ne faut pas que ce rayon de gloire attaché à la vertu nous porte à prendre le change sur la source et l'essence de cette souveraineté. Le fils de Bernardone n'est pas grand parce qu'il fut poète ou parce qu'il inspira le ciseau de Jacques Lapo, le pinceau de Raphaël, l'éloquence de Bossuet, ni même parce qu'il fut orné de privilèges extraordinaires et favorisé de communications mystiques. Il est grand parce qu'il fut le héros de l'amour divin et le type le plus

1. *Nouv. Étud. d'histoire religieuse,* par Renan, Paris, 1884. p. 341.

2. Le groupe de Naples, posé le 2 octobre 1882, à l'occasion du septième centenaire, résume parfaitement notre pensée sur la royauté intellectuelle du Saint. Il est en marbre blanc et représente saint François dominant et inspirant deux de ses fils spirituels, le Dante et Christophe Colomb.

achevé du dévouement. Ce sont ses vertus et ses œuvres qui font sa gloire, et telle est l'excellence des unes et des autres, que les éloges des hommes, les chefs-d'œuvre de l'art, même les honneurs des autels seront toujours inférieurs à des mérites que Dieu seul peut récompenser.

CHAPITRE XX

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DE L'ORDRE : 1° AU MOMENT DE LA MORT DU SAINT ; 2° A L'ÉPOQUE DE LA GRANDE RÉVOLUTION ; ET 3° ACTUELLEMENT.

C'est le privilège des fondateurs d'Ordres que leur mission se prolonge avec leur gloire par delà la tombe et que leurs exemples ne cessent de leur susciter dans l'Église de fidèles imitateurs. Pendant que pour eux l'art multiplie ses chefs-d'œuvre, leurs disciples leur érigent par la dignité de leur vie et l'excellence de leurs œuvres un monument bien autrement précieux.

Où trouver une application plus saisissante de ce principe que dans l'histoire posthume du Patriarche d'Assise ? Il se survit toujours dans ses fils qui, héritiers de son esprit de prosélytisme, ne cessent de cultiver le champ du Père de famille et d'apporter de nouvelles gerbes aux pieds du Christ victorieux. Leurs travaux, leurs succès, qu'il inspire et qu'il dirige, viennent s'ajouter à sa gloire. Raconter ces travaux dans les deux hémisphères dépasserait les limites du cadre que nous nous sommes fixé ; mais nous ne pouvons nous dispenser de jeter un coup d'œil sur l'état général de l'Ordre :

1° Au moment de la mort du Saint ;

2° A l'époque de la Révolution française;
3° Actuellement.

Nous nous occupons principalement de la France, et uniquement du premier Ordre. Il suffira de dire pour l'Institut des Clarisses qu'il a toujours compté moins de sujets que celui des Frères-Mineurs, et pour le Tiers-Ordre qu'il a constamment été trois ou quatre fois plus nombreux que les deux autres réunis.

I.

Au XIII[e] siècle, les Franciscains furent les plus ardents propagateurs de la foi. Milice d'avant-garde, pionniers de la civilisation, ils plantèrent la croix sur les rivages les plus barbares, et reculèrent jusqu'au fond de l'Orient les frontières de l'empire chrétien. Au moment de la mort du séraphique Père, c'est-à-dire moins de vingt ans après la création de leur Institut, ils avaient des couvents ou des stations sur les différents points du globe : — en Asie, à Jérusalem, d'où ils s'élançaient avec Gentil de Matelica, Thomas de Tolentino et Odéric de Pordenone pour pénétrer dans la Perse et dans l'Inde (1233), avec Jean de Piano-Carpino et Guillaume de Ruysbroëck pour convertir le Grand Khan des Tartares (1245), avec Jean de Monte-Corvino pour évangéliser la Chine (1) ; — en Afrique, à Maroc, à Fez, à Tunis.

1. En 1307, Clément V nomma un Frère-Mineur, Jean de Monte-Corvino, archevêque de Pékin, et lui donna pour suffragants sept évêques choisis dans le même Ordre. Chassés par

Bientôt l'Abyssinie, l'Egypte, la Guinée, le Congo, les Açores, retentissaient de leurs prédications.

Les successeurs de saint François, Jean Parent, le Frère Élie (1), Albert de Pise, étaient les organisateurs de cet immense apostolat ; l'Europe en était le centre et le foyer. Toutes les grandes villes tenaient à honneur de posséder une maison de l'Ordre : — en Italie, Venise, Naples, Florence et Milan, sans compter cent autres villes moins importantes ; — en Espagne, Madrid, Barcelone, Tolède et Lérida ; — en Portugal, Coïmbre et Lisbonne ; — dans les États-Sardes, Turin ; — en Belgique, Bruxelles et Louvain ; — en Bohême, Prague ; — dans la Grande-Bretagne, Oxford et Kilkenny. En France, saint François lui-même avait fondé le couvent de Gap (1213). Un peu plus tard, Bonelli premier Provincial de Provence,

les hordes barbares de Tamerlan (1406), les Franciscains rentrèrent le plus tôt qu'ils purent dans le Céleste-Empire, pour y reprendre l'œuvre de leurs devanciers. Ce fut un franciscain, don Juan d'Albuquerque, évêque de Goa, qui donna l'hospitalité à l'apôtre des Indes, saint François-Xavier. Un peu plus tard (1580), le célèbre Père Matthieu Ricci, de la Compagnie de Jésus, profita de son influence sur l'empereur de Chine pour faire rendre la liberté à trois Frères-Mineurs qui languissaient dans les prisons. Voir ROHRBACHER, *Histoire de l'Église*, l. LXXIX.

(1) Élie est un des personnages les plus considérables de cette époque et les plus diversement appréciés. Thomas de Celano et les *Trois Compagnons* rendent témoignage qu'il resta fidèle à sa mission tant que vécut le saint fondateur. Thomas Eccleston, Mathieu Pâris, Bernard de Besse, écrivent qu'il était sans rival pour l'éloquence de la chaire ; Salimbéné, son disciple, qu'il fut le promoteur des études théologiques. Hubertin de Casal et la plupart des auteurs des XIVe et XVe siècles ont, au contraire, flétri sa mémoire. Pour nous, nous croyons qu'il avait reçu d'en haut la mission d'organiser, en la continuant, l'œuvre du séraphique Patriarche. S'il y eût répondu, il aurait brillé d'un éclat incomparable dans la constellation des grands

fondait les maisons de Narbonne, Béziers, Arles et Montpellier ; — Christophe de Romagne, premier Provincial d'Aquitaine, celles de Mirepoix (1217), Toulouse, Orthez, Bordeaux, Rodez, Lesparre et Cahors ; — saint Antoine de Padoue, celles de Limoges, Brive, Saint-Junien, Donzenac et Aurillac ; — Bonencontre, celle de Châteauroux ; — Pacifique, premier Provincial de France, celles de Vézelay, Lens-en-Artois, Paris, Saint-Tron, Valenciennes, Arras, Gand, Bruges et Oudenarde ; — Electus, celles du Mans (1219) et de Vendôme. Un auteur moderne l'a judicieusement remarqué, « entre la France et saint François il y a de mystérieux rapports et de secrètes sympathies (1) ». Aussi les Cordeliers s'y propagèrent-ils si rapidement que sous le généralat de saint Bonaventure, au moment de l'ouverture du Chapitre général de Narbonne

hommes de l'Ordre, entre saint François et saint Bonaventure. Mais il lui manqua d'être un saint. Personne, du reste, ne s'est jugé plus exactement et plus sévèrement que lui. Élu ministre général au chapitre de Rieti (1233) par suite des intrigues de ses partisans, qui avaient échoué trois ans auparavant au Chapitre général d'Assise (Thomas Eccleston, *De adv. Fr. M. in Angl.*, coll. XII), puis déposé pour sa mauvaise gestion et excommunié par Grégoire IX (1239), de nouveau excommunié par Innocent IV (1244) pour avoir embrassé le parti de Frédéric II, alors en guerre ouverte avec le Saint-Siège, il se souvint enfin sur son lit de mort de la bénédiction suprême du séraphique Patriarche, et s'écria en se frappant la poitrine : « Domine, adjuva me propter misericordiam tuam et propter merita servi tui Francisci, *quem indignè et ingratè contempsi.* » (Salimbéné, p. 536.) Il mourut à Cortone, *absous et réconcilié*, le 22 avril 1253. C'est ce qui résulte de l'enquête pontificale faite par le Frère Vélasco, et des dépositions de don Bencio, archiprêtre de Cortone, et des Frères Diotifécé et Mansuet. — Voir *Saint François et les Franciscains*, par le P. Pamphile de Magliano, t. I, c. XVIII.

1. Frédéric Morin, *Saint François et les Franciscains.*

(1260), ils y possédaient 244 couvents formant cinq provinces.

Un institut qui se multipliait de la sorte et envoyait ses vingt mille religieux par tout l'univers, devait s'attendre à subir l'épreuve de l'inconstance humaine. Il fut soumis, en effet, à plusieurs transformations; mais ces transformations, dont le but incontestable était de le ramener à sa ferveur primitive, se firent toujours aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. La plus célèbre et la plus considérable de ces réformes fut celle des Observants (1368), qui eut pour auteur Paoluccio de Trinci, et que le Concile de Constance approuva solennellement. Léon X, ayant tenté de fondre en un seul corps les Observants et les Conventuels (c'est-à-dire ceux qui faisaient profession d'observer exactement la Règle, et ceux qui avaient reçu le privilège de posséder), et n'ayant pu y réussir, les sépara en deux congrégations distinctes, et remit le sceau de l'Ordre au Général de l'Observance (1517). Peu de temps après (1525), un Père de l'Observance, Mathieu de Basci, faisait une nouvelle réforme, celle des Capucins : réforme qui, autorisée par le pape Clément VII, et favorisée par Charles IX et Catherine de Médicis, ne tarda pas à devenir en France la branche la plus nombreuse, la plus populaire. Le Siège apostolique a sanctionné ces différences; et les trois branches qui forment le premier Ordre (Conventuels, Observants et Capucins) ont chacune leur histoire, leurs illustrations, leurs saints (1).

1. Chacune a ses privilèges. Aux Conventuels est confiée la garde des tombeaux de saint François d'Assise et de saint

II.

Les temps modernes ne furent pas toujours défavorables à la famille franciscaine. La découverte du Nouveau Monde ouvrit un vaste champ à son zèle, ainsi que nous le verrons plus loin. La Réforme même, les violences de Luther, l'hypocrisie de Calvin, les persécutions d'Henri VIII, ne réussirent qu'à grossir la liste des généreux confesseurs de la foi et des martyrs sortis de son sein. Au commencement du siècle de Voltaire, sept mille couvents répartis dans les deux hémisphères abritaient l'humilité de cent quinze mille Frères. En France, ce fut également l'époque de sa plus magnifique floraison. Sur la fin du règne de Louis XV, il y comptait encore 9,646 profès, répartis dans 991 maisons. C'était plus du tiers des Religieux du royaume, dont le total s'élevait à 26,674. Peut-être les Franciscains n'étaient-ils si florissants que parce qu'ils avaient mieux conservé l'esprit primitif de leur Institut. Qui les arrêta dans cette marche progressive ? Quelle fut la cause de leur décadence, et bientôt de leur ruine ? Une étude aussi consciencieuse qu'exacte d'un auteur moderne (1) nous met à même d'élucider ces questions.

Antoine de Padoue, et de l'ermitage de Rivo-Torto; aux Observants, celle de trois sanctuaires célèbres entre tous : le Saint-Sépulcre, la Portioncule et le mont Alverne : aux Capucins, l'honneur, depuis Benoît XIV, de fournir le prédicateur du Palais apostolique.

1. Charles Gérin, *Les monastères franciscains : Revue des questions historiques*, 1875.

L'Ordre de saint François rencontra sur sa route deux ennemis également acharnés à sa perte, le Jansénisme et la Révolution.

Le Jansénisme ouvrit la lutte. Louis XV, prince faible et débauché, cédant aux intrigues de la secte, commença par bannir les Jésuites de ses États (6 août 1762) ; puis quatre ans après (31 juillet 1766), il institua une commission spéciale, nommée la Commission des Réguliers, qui s'arrogea le droit de visiter toutes les communautés d'hommes du royaume, non pour les réformer, mais pour les détruire. La Commission était composée de cinq évêques et de cinq conseillers d'État ; de la Roche-Aymon, archevêque de Reims, en était le président ; Loménie de Brienne, archevèque de Toulouse et rapporteur du Comité, en était l'âme. Rome était soigneusement écartée de ces conciliabules où se débattait l'existence de tout l'institut monastique. La Commission fit si bien les affaires du Jansénisme et des Parlements, qu'en moins d'un quart de siècle elle changea la plupart des monastères en de vastes solitudes. Les Augustins, les Camaldules et les Bénédictins de Saint-Maur furent plus que décimés ; l'Ordre des Célestins fut aboli. Vint ensuite le tour des Franciscains de toute robe, contre lesquels la Commission redoubla d'acharnement et de fureur et qu'elle réduisit presque de moitié (1). Qu'avait-on à leur reprocher? Rien, si ce n'est cette pureté de foi et cet attachement au

(1) Charles Gérin, loc. cit.— En 1770, il y avait 2,620 Observants et Conventuels, 2,534 Récollets, 4,397 Capucins : — en 1790, 1,544 Observants et Conventuels, 1,558 Récollets, 2,674 Capucins.

Siège apostolique qu'on ne pouvait leur pardonner.

Le Jansénisme avait coupé quelques branches de l'arbre monastique. L'Assemblée constituante fit mieux : d'un trait de plume, elle l'étendit par terre, mutilé et sans vie ! Et il y eut une heure en France où la populace et la loi, complices l'une de l'autre, ne laissèrent plus ni un toit, ni un morceau de pain, ni un instant de vie sauve à aucun prêtre, à aucun moine (1790). Pour ne nous occuper ici que des Franciscains, ils furent mis au ban de la civilisation, traqués comme des bêtes fauves : soixante-douze d'entre eux portèrent leurs têtes sur l'échafaud ; d'autres furent entassés par centaines dans les bagnes, ou périrent de faim sur les pontons ; le reste fut expatrié. Ainsi le drame de la destruction, commencé sur les marches du trône, se dénouait sur l'échafaud ou dans l'exil ; et la Révolution avait du moins sur le Jansénisme le mérite de la franchise.

L'attitude des victimes était noble et ferme : elle rappelait le mâle courage des premiers chrétiens en face de leurs persécuteurs.

Il s'est trouvé de nos jours des écrivains assez impudents pour entreprendre de glorifier les crimes de la Révolution, et de réhabiliter ces buveurs de sang qui se nommaient Marat, Danton, Fouquier-Tinville !... Nous leur laissons cette triste besogne ; mais en face d'un pareil attentat à l'histoire, à la religion et à la morale, la conscience indignée se retourne contre eux pour leur jeter ce défi vengeur : « Remettez-vous à l'œuvre, fils de Caïn ! Car, vous n'aurez

rien fait, tant que vous n'aurez pas effacé du front des bourreaux les taches de sang qui le souillent ! »

Honneur donc aux victimes qui sont tombées pour la foi ! Elles ont fécondé de leur sang le sol de cette France qu'elles chérissaient. Leur sacrifice, longtemps infructueux en apparence, n'est pas demeuré stérile ; car, si l'arbre séraphique a reverdi, s'il pousse aujourd'hui des rejetons plus vigoureux que jamais, c'est que le sang du juste est toujours une semence de vie surnaturelle ; c'est qu'avant d'éclater au grand jour de l'histoire, la résurrection a germé dans ces tombes obscures où l'Ordre de saint François d'Assise paraissait enseveli.

III.

Il ne nous reste plus qu'un point à établir, l'état actuel de l'Ordre dans le monde. Sous le souffle de la persécution qui disperse les congrégations religieuses, il nous serait difficile de dresser une statistique d'une rigoureuse exactitude. Nous ne donnerons donc que des chiffres approximatifs. Les Observants et les Récollets, réunis sous le même général, ont 15,000 profès, dont 2,800 missionnaires ; les Capucins, 7,700 profès, dont 520 relèvent de la Propagande ; le chiffre des Conventuels ne dépasse pas 1,350.

En France, les Ordres religieux, grâce à la liberté relative dont ils jouissaient depuis 1848, s'étaient accrus de manière à porter ombrage aux chefs de la

franc-maçonnerie. En moins de quarante ans, ils avaient réussi à former une armée, où le nombre et la popularité assignaient aux Franciscains une place d'honneur. Le recensement de 1879 indiquait 546 Capucins, à peu près autant d'Observants (y compris les Récollets), et 5 Conventuels. Enveloppés dans le décret de proscription du 29 mars 1880, ils ont été brutalement expulsés de leurs demeures dans le courant du mois de novembre de la même année, on se souvient au milieu de quelle émotion.

A l'heure où nous traçons ces lignes, d'odieux scellés ferment encore la porte de leurs chapelles et, ce qui est pis, une presse sans pudeur et sans frein, ajoutant l'outrage à la violence et ne cessant d'exciter contre l'habit religieux les colères aveugles de la foule, répète chaque matin : « Quels services ont jamais rendus aux peuples ces moines mendiants et fainéants qui vivent du travail des autres ? Ont-ils jamais en quelque chose fait honneur à l'humanité ? » Aux attaques passionnées de la presse opposons froidement les faits. Ils auront leur éloquence, et la conscience publique prononcera du moins en connaissance de cause.

« Quels services ces moines ont-ils rendus ? » Il serait plus équitable de dire : Quels services n'ont-ils pas rendus ? Que n'ont-ils pas accompli pour la liberté individuelle, pour l'indépendance de l'Europe, pour le progrès des sciences et le relèvement moral des peuples ?

Dès le berceau de leur institut, ils prennent en main la cause des opprimés. En 1210, leur fondateur réclame l'émancipation des manants de l'Ombrie.

Plus tard, à Bologne, à Padoue, à Ancône, à Trévise, ils obtiennent l'abolition du servage. Avec Antoine de Padoue, ils apaisent les dissensions, bravent la fureur des tyrans et pénètrent jusque dans leurs citadelles pour en arracher les captifs.

En dehors des nations civilisées, il est des contrées où règne l'esclavage dans toute son horreur. Les Franciscains s'y élancent, pour poursuivre leur œuvre de délivrance et de salut. Les premiers, avec Jean Suarez et Zumarraga, ils élèvent la voix en faveur des Indiens d'Amérique ; par leurs exhortations et leurs prières ils s'efforcent de fléchir la dureté des conquérants du Nouveau Monde et, lorsqu'ils n'ont plus d'autres armes, fulminent contre les oppresseurs les censures ecclésiastiques. Le même siècle qui voit réduire les Indiens en servitude, voit se développer ce trafic hideux qui s'appelle la traite des Nègres ; et l'Ordre franciscain a la gloire de protester aussi — le premier — avec Ximénès contre ce monstrueux abus de la force. En Asie et en Afrique, avec Johannin de Parme (XIIIe siècle), Analecte de Lassay, Théophile de Rennes, Hilarion de Rosco, Joseph de Fresnay (XVIIe siècle), il se consacre au rachat des captifs tombés aux mains des Musulmans.

Pendant cinq siècles, l'islamisme trouve dans les Franciscains ses plus infatigables adversaires. Lorsque l'Europe entière tremble devant le flot de ses armées victorieuses, ils prêchent la guerre sainte. En 1310, quand les Sarrasins envahissent l'Arménie, royaume placé aux avant-postes de la chrétienté, le Franciscain Jean Hayton, ancien roi de cette contrée, sort du cloître pour reprendre le commandement de

ses troupes, repousse l'ennemi et meurt enseveli dans son triomphe. Saint Jean Capistran, saint Laurent de Brindes, Marc d'Aviano, la croix à la main, marchent en tête des troupes chrétiennes contre le Croissant, et raniment le courage des soldats par le cri : « La victoire est à nous ! » La délivrance de Belgrade, d'Albe-Royale, de Vienne, est la récompense de leurs efforts. Ximénès conquiert Grenade et enlève Oran aux Maures d'Afrique (1509). La papauté semble-t-elle hésiter en présence de l'imminence du péril et de l'inertie des princes, un Frère-Mineur, le Capucin Pistoggia, enflamme la grande âme de Pie V, et la croix triomphe à Lépante (1750).

Et qu'on ne les accuse pas ici de descendre dans l'arène politique et de se mêler aux factions : car, est-ce épouser une faction que d'aimer son pays avec l'indomptable énergie d'une âme sainte et de lutter jusqu'à la mort contre tout ce qui lui apporte l'asservissement et la ruine ? Et n'ont-ils pas bien mérité de l'Europe, ces moines qui, à l'heure des suprêmes dangers, levant l'étendard de la Croix, empêchèrent la barbarie musulmane de passer ?

Ils ne nous semblent pas moins grands sur le théâtre de la charité. « J'aime mieux consoler un malheureux que de posséder tous les diamants de l'Inde, » s'écriait Ximénès. Belle parole qui résume tout le programme des Frères-Mineurs. Au moyen âge, ils créent les premières institutions de crédit mutuel. Ils remplissent la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, d'orphelinats et d'hôpitaux que desservent les Tertiaires. Avec Barnabé de Pérouse, ils fondent les monts-de-piété ; avec Pierre de Béthen-

court, les lazarets pour les nègres; avec Jean Tisseran et Athanase Molé, les maisons de refuge. Avec Jean Petit et Jacques de la Marche, ils font accorder les secours de la religion aux condamnés à mort. Ils établissent, avec Ange de Paris, les pharmacies populaires, organisent dès le xvie siècle le service des pompes à incendie, et instituent à notre époque : avec le Père Mathieu les sociétés de tempérance, avec le Père Ludovic les banques populaires (1). Et pour créer toutes ces œuvres, ils n'ont qu'à se montrer fidèles à l'esprit de l'Ordre, qui, « depuis saint François d'Assise, le grand rénovateur social du xiiie siècle, a toujours eu une intuition remarquablement nette des formes nouvelles que la charité et la solidarité chrétienne réclament à chaque époque (2) ».

Les fléaux et les épidémies les trouvent toujours prêts à se dévouer et à mourir. Pendant la peste de Milan, en 1576, les Capucins s'enferment dans le lazaret, et leur dévouement forme un des plus touchants épisodes des *Fiancés de Manzoni*. En Suisse vers 1631, en France en 1579 et 1638, à Marseille en 1720, leurs frères méritent ce surnom de « héros de la peste » que la reconnaissance nationale leur décernait et que ratifiaient dans leurs actes publics Louis XIV et Monseigneur de Belzunce. A Barcelone, au début du xixe siècle (1833, 1849, 1854), à Roubaix en 1866, en 1875 dans la république Argentine, ils

1. *Mémoire pour la défense des Congrégations religieuses.* — Poussielgue, 1880.
2. Claudio Jannet (voir le journal l'*Union économique*, n° du 1er décembre 1884).

déploient le même courage en face du choléra. L'Orient les voit, sans relâche, secourir les chrétiens et les infidèles atteints de la contagion. Suivant de sérieux calculs, six mille six cent quarante Franciscains ont ainsi péri victimes de leur inépuisable charité.

La science, elle aussi, a illuminé de ses rayons la famille franciscaine. « Ces moines mendiants, nous écrit un publiciste de talent (1), ont plus contribué au progrès de la pensée que tant d'académies richement dotées par la munificence des rois. »

Dans la théologie, ils fondent une École qui a pour chefs Alexandre de Halès, saint Bonaventure et Duns Scot : — Alexandre de Halès (2), le *Docteur irréfragable*, ce grand initiateur qui, au lieu de se contenter, comme ses prédécesseurs, de commenter la Bible,

1. M. Jules DE KERVAL. C'est à lui que nous devons les matériaux qui nous ont aidé à composer ce travail sur les gloires de l'Ordre. Qu'il reçoive ici l'expression de notre reconnaissance.

2. D'après les *Monumenta Franciscana*. Alexandre revêtit la bure franciscaine en 1228 et mourut en 1245. Roger Bacon (*Opus minus*, p. 326) retarde son entrée dans l'Ordre jusqu'en 1231 (voir la *Scolastique*, par le R. P. PROSPER, 2[e] art., Amiens, 1884). — La bibliothèque de Saint-Louis des Français, à Rome, possède un exemplaire de son *Traité des Vertus*. — Un trait raconté par Gerson achèvera de nous faire connaître le mérite du *Docteur irréfragable*. « On demandait un jour à saint Thomas : Quelle est la meilleure méthode pour étudier la théologie ? — — C'est de s'attacher à un seul maître, répondit l'Ange de l'École. — Mais quel maître faut-il choisir ? — Alexandre de Halès. — Du reste, ajoute Gerson, les ouvrages de saint Thomas et surtout son *Traité des Vertus* prouvent combien il s'était pénétré de la doctrine d'Alexandre et combien lui était familier l'auteur qu'il préconisait. » (GERSON, Op. omnia, Paris, 1606, ep. I, p. 554).

exposa clairement l'harmonieux accord de la foi avec la raison, composa un cours complet de doctrine sous le titre de *Somme Théologique* et de *Traité des Vertus*, mérita les éloges d'Albert le Grand et d'Alexandre IV, et engendra à la science les deux plus grands docteurs du moyen âge, saint Bonaventure et saint Thomas, qui l'ont fait oublier ; — saint Bonaventure, le *Docteur séraphique*, le prince de cette théologie mystique qui aboutit au chef-d'œuvre presque divin de l'*Imitation;* — enfin Duns Scot, le *Docteur subtil*, qui projeta de nouvelles clartés sur le dogme de l'Incarnation, sur la doctrine de l'Immaculée Conception, et enseigna la priorité du rôle de la volonté parmi les facultés de l'âme.

Nous pourrions citer vingt autres noms, les Richard de Midleton, les saint Bernardin de Sienne, les Thomas de Charmes, les Louis d'Argentan, et grossir cette liste des théologiens de celle des savants qui mirent au pouvoir de l'homme les forces de la nature: Roger Bacon, l'inventeur du télescope, du microscope et des lunettes ; Berthold Schwartz, l'inventeur de l'artillerie ; Chérubin d'Orléans, l'inventeur des jumelles. Mais à l'humanité rachetée par le Christ la science, la liberté, la civilisation ne suffisent pas. Pour atteindre ses destinées, il lui faut Dieu ; et ceux-là méritent surtout une éternelle reconnaissance, qui ont plus efficacement travaillé à le lui faire connaître. Aussi y a-t-il dans l'histoire une heure glorieuse entre toutes pour l'Ordre séraphique, celle qui, à l'entrée des temps modernes, annonce une ère nouvelle, avec la révélation d'un nouveau monde. La découverte de l'Amérique est l'œuvre des franciscains.

C'est un Frère-Mineur, Roger Bacon, qui le premier a scientifiquement démontré l'existence des antipodes et d'un continent inconnu. C'est un disciple du séraphique patriarche, le tertiaire Christophe Colomb, qui a découvert ce continent. Les universités et les académies, les savants et les rois n'ont eu pour l'immortel navigateur que du dédain et des sarcasmes ; seul, l'Ordre franciscain l'a recueilli aux jours de sa détresse ; seul avec Jean Pérez, gardien de la Rabida, et François de Calabre, confesseur de la reine Isabelle, il a compris et admiré son génie ; seul, il lui a obtenu les moyens d'exécuter ses gigantesques projets (1).

Après le succès de Christophe Colomb, il semble que l'Amérique soit devenue l'héritage et le domaine des Frères-Mineurs. Un franciscain, Jean Pérez, y plante le premier la croix, y célèbre la première messe, y donne le premier baptême. Un autre franciscain, Quevedo, en est le premier évêque; un Frère-Mineur français, le Père Cousin, y subit le premier le martyre.—Avec Pierre de Gand, Martin de Valence, François de Solano, Garcias de Padilla, ils évangélisent les premiers le Mexique, le Pérou, le Paraguay, le Brésil, le Canada, toutes les Indes Occidentales, où ils conquièrent plus de peuples à la religion catholique que la révolte de Luther ne lui en ravit. A la suite de Sébastien, de Saint-Joseph et de Pierre Gonzaga, ils pénètrent au sein des îles les plus lointaines, perdues dans l'immensité des mers ; ils fondent en Océanie une province qui compte bientôt trois cents religieux et huit cent mille chrétiens.

1. Voir *Christophe Colomb*, par ROSELLY DE LORGUES.

En Europe, lorsqu'éclate la Réforme, ils se montrent les invincibles défenseurs de l'autorité pontificale. L'Angleterre surtout est témoin de leur intrépidité ; ils y sont le dernier rempart de la liberté religieuse. Avec Jean Forest, Elstow, Peyto et le tertiaire Thomas Morus, ils soutiennent la cause de Catherine d'Aragon, cette autre tertiaire de saint François. Placés entre l'apostasie et le martyre, ils se montrent saintement rebelles aux sacrilèges caprices du pouvoir. En un seul jour, plus de deux cents d'entre eux sont expulsés de leurs cloîtres et jetés dans des cachots où ils périssent de faim, de froid et de misère. L'obstination de leur courage surpasse la rage de leurs bourreaux, et au bout d'un siècle de supplices, sur cette terre abreuvée de leur sang, il s'en trouve encore pour apprendre aux tyrans qu'on ne tue pas la vérité.

Toujours les enfants de saint François eurent cette passion des grandes âmes, d'aimer l'Église et de défendre la papauté avec un courage qui grandissait en proportion des périls. On ne sera donc pas étonné d'apprendre que de leurs cloîtres soient sortis cinq papes : Nicolas IV (1288-1292), Alexandre V (1409), Sixte IV (1470-1484), Sixte V (1585-1590) et Clément XIV (1769-1774) ; quatre-vingts cardinaux, parmi lesquels brillent au premier rang saint Bonaventure, l'auteur de l'union des Grecs, et Ximénès, le vainqueur d'Oran ; trois cents légats ; cent soixante-dix inquisiteurs, et plus de trois mille évêques, du milieu desquels se détache la suave figure de saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse.

Il eût suffi d'un Roger Bacon pour illustrer

l'Ordre, et voici que toutes les grandeurs marchent à la suite de saint François ; voici qu'à travers les âges, ses fils nous apparaissent couronnés des auréoles les plus augustes qu'il soit donné à l'homme de conquérir ici-bas, et que, selon l'aveu d'un auteur peu suspect, « nous les retrouvons à l'origine de tout ce que nous aimons, de tout ce que nous vénérons, de tout ce que nous défendons aujourd'hui (1). »

Et ces hommes apostoliques, « qui ne demandent que la liberté de combattre pour l'Évangile contre les erreurs du monde (2), » ces amis du peuple, ces libérateurs de l'Europe, on les met hors la loi, sous prétexte que leur existence est contraire au vœu de la nation. En agissant de la sorte, la franc-maçonnerie, maîtresse du pouvoir, ne réussit qu'à prouver une chose : c'est qu'elle reprend les traditions de ses ancêtres, les Albigeois, les Huguenots, les Conventionnels, et qu'elle emploie les mêmes moyens d'action : tant il est vrai que sous ses formes multiples l'erreur est toujours la même ! La haine est son cachet indélébile, comme l'amour est le signe inimitable de la vérité.

La secte s'imagine qu'elle abolira le nom chrétien. Pure illusion ! Elle ne chassera pas Dieu de la création, elle ne renversera pas la croix, qui malgré sa rage dominera le monde, elle ne détruira pas les congrégations religieuses qui se pressent, immortelles, autour de la croix ! Toutes ces grandes choses sont hors de son atteinte, et c'est ce qui l'irrite. Les

1. Frédéric Morin, *Saint François et les Franciscains.*
2. Le Dante, *Paradis*, c. xii.

Ordres religieux puisent, au contraire, dans cette pensée le sujet de leur confiance. Ils savent que le triomphe de l'iniquité n'a qu'un temps, et que celui de la justice est éternel; ils espèrent que la vérité et la religion reprendront leur empire sur les races vieillies de l'Europe; ils savent enfin qu'à défaut de la reconnaissance et de la justice des hommes, ils ont, pour faire éclater la sainteté de leur cause, deux grands justiciers contre lesquels le mal ne prévaut pas : le temps et Dieu.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

Les Lépreux. — François restaure trois sanctuaires. — Sa vocation. (1206-1209.)

CHAPITRE IV

Commencements de l'Ordre des Frères-Mineurs. — Voyage à Rome. — Orte. — Rivo-Torto. — Notre-Dame-des-Anges. (1209.)

CHAPITRE V

État de l'Église au XIIIe *siècle. — Saint François et ses premiers compagnons.* (1209-1210.)

CHAPITRE VI

Essai d'apostolat. — Le noviciat de Notre-Dame-des-Anges (1210-1212.)

CHAPITRE VII

Sainte Claire et les Pauvres Dames. (1212.)

CHAPITRE VIII

Apostolat de François. — Voyage à Rome. — Concile de Latran. (1212-1215.)

CHAPITRE IX

Indulgence de la Portioncule. (1216-1217.)

CHAPITRE X

Premier Chapitre général de l'Ordre. — Chapitre des Nattes. (1217-1219.)

CHAPITRE XI

Mission d'Orient. — Les martyrs du Maroc. — Saint Antoine de Padoue. (1219-1220.)

CHAPITRE XII

Retour de saint François en Italie. — Le loup de Gubbio. — Troisième Chapitre général. — Frère Jean de Strachia. (1220-1221.)

CHAPITRE XIII

Le Tiers-Ordre. — Son but et ses destinées. (1221.)

CHAPITRE XIV

Apostolat du Saint dans l'Italie méridionale. — Approbation et sommaire de la Règle. — Esprit de cette Règle. (1222-1223.)

CHAPITRE XV

Portrait de saint François. — Ses vertus. — Son amour pour Dieu. — Sa charité pour les hommes. — Sa tendresse pour toutes les créatures.

CHAPITRE XVI

Obéissance, chastete, pauvreté, humilité, mortification de saint François. — Don d'oraison.— Empire sur la nature.

CHAPITRE XVII

Le Mont Alverne. — Saint François y reçoit les stigmates.
(1224.)

CHAPITRE XVIII

Le poète de l'Alverne. — Ses dernières années. — Sa mort.
(1224-1226.)

CHAPITRE XIX

Obsèques de saint François.— Sa canonisation. — Translation de ses reliques. — Magnificences de son tombeau.
(1226-1230.)

CHAPITRE XX

Coup d'œil sur l'état de l'Ordre : 1° au moment de la mort du Saint ; 2° à l'époque de la grande Révolution ; et 3° actuellement.

PARIS. — J. MERSCH, IMP. 22, PLACE DENFERT-ROCHEREAU





